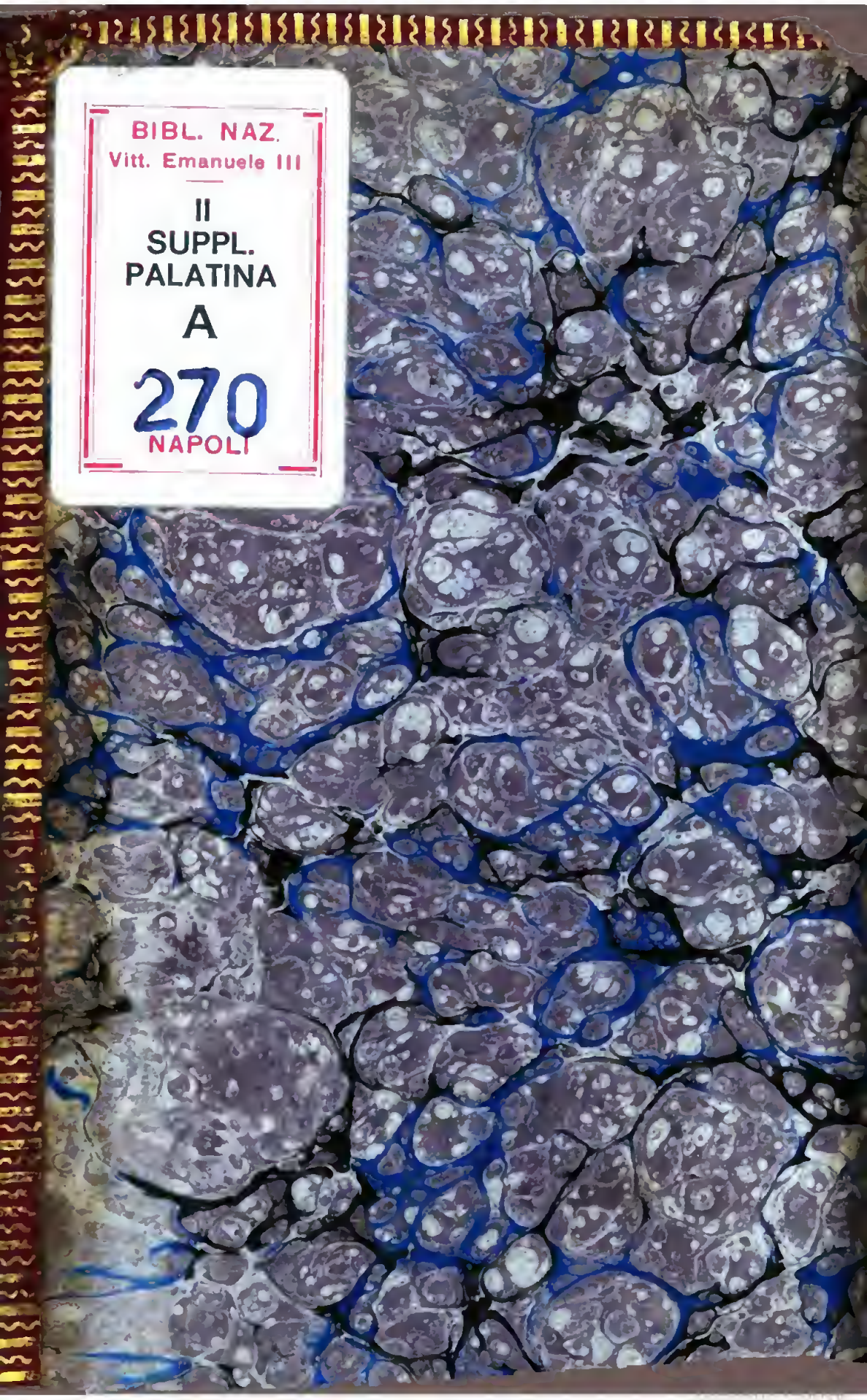
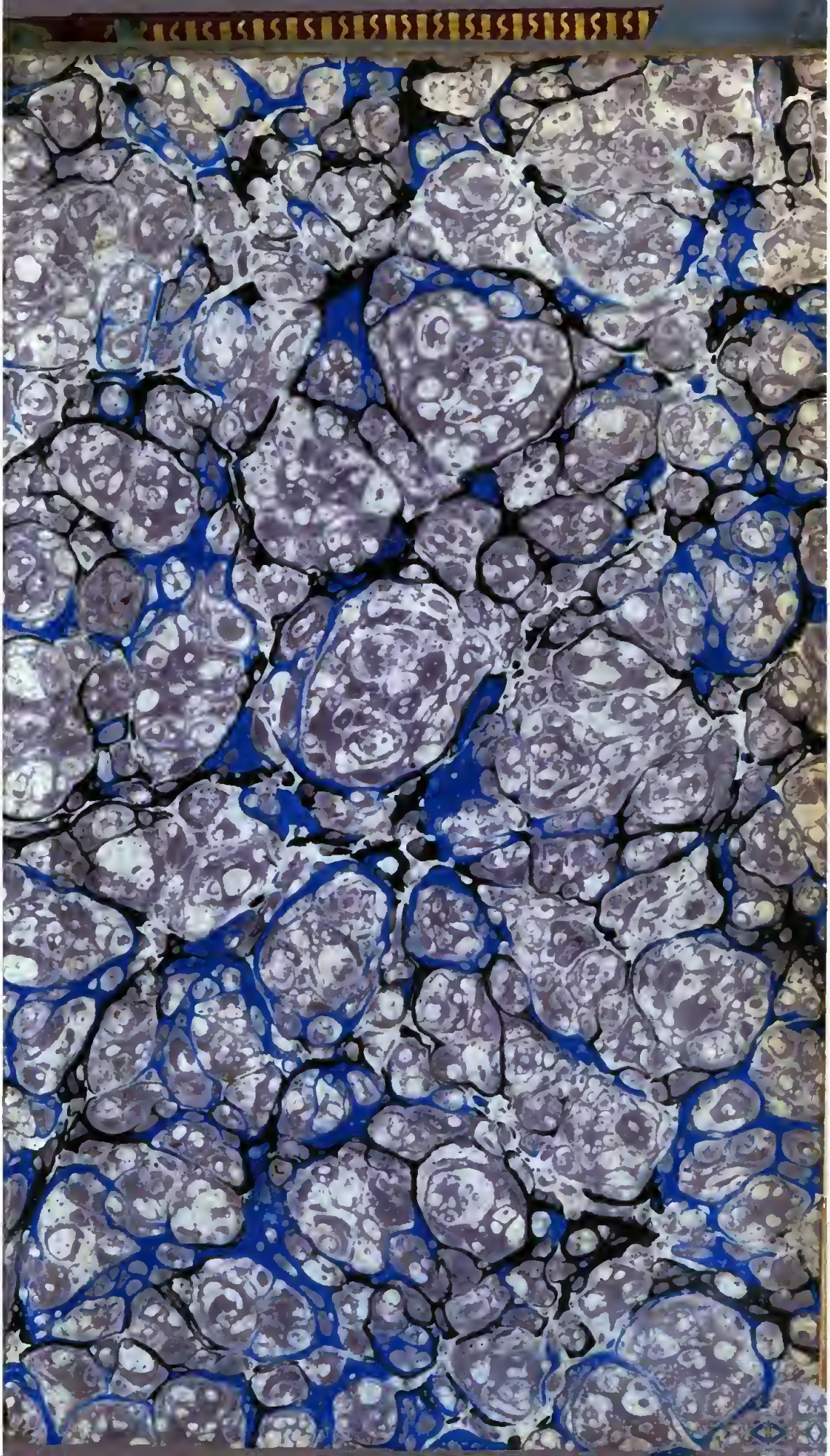
P. L.

Digitized by Google

BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A
270
NAPOLI





Lec. III

IV Suppl. Palat. A 270

627353

ABRÉGÉ

DES

VIES DES PÈRES,

DES MARTYRS,

ET

DES AUTRES PRINCIPAUX SAINTS,

TIRÉES des actes originaux, et des monumens les plus authentiques; avec une Pratique et une Prière à la fin de chaque Vie; et des Instructions sur les Fêtes mobiles.

PAR M. GODESCARD,
chanoine de S. Honoré.

Extrait, par lui-même, de son grand Ouvrage, traduit librement de l'anglais d'Alban Butler : précédé d'une Notice sur la vie et les écrits de l'Auteur.

TOME III.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez B. WARÉE, Libraire, quai des Augustins, n° 20.

AN XI — 1802.

TABLE

Des Vies des Saints contenues dans ce troisième Volume.

JUILLET.

jours du mois.

1er S. Thibaut, hermite..... *Page* 1
2 La Visitation de la sainte Vierge..... 7
3 S. Phocas, jardinier, martyr..... 12
4 S. Ulric, évêque d'Ausbourg..... 15
5 S. Pierre de Luxembourg, cardin. évêque de Metz..... 20
6 S. Sisoès ou Sisoy, anachor. en Egypte. 25
7 S. Pantène, père de l'Eglise..... 30
8 Ste Elisabeth, reine de Portugal..... 33
9 S. Ephrem d'Edesse, doct. de l'Eglise.. 40
10 Les Sept Frères et Ste Félicité, leur mère, martyrs..... 47
11 S. Jacques, évêque de Nisibe..... 52
12 S. Jean Gualbert, abbé, fondateur de l'Ordre de Vallombreuse..... 56
13 S. Eugène, év. de Carthage, et ses compag. confesseurs sous les Vandales..... 61
14 S. Bonaventure, cardin. év. et docteur de l'Eglise..... 70
15 S. Henri II, empereur..... 77
16 S. Eustathe, patriarche d'Antioche, év. 82
17 S. Spérat, et ses compagnons, mart.. 86
18 Ste Simphorose, et ses sept Fils, mart. 90
19 S. Vincent de Paul, fondat. de la congrégation des prêtres de la Mission, et des sœurs de la Charité..... 94
20 S. Joseph Barsabas, disciple de N. S.. 108
21 Ste Praxède, vierge..... 110
22 Ste Marie Magdeleine..... 112

jours du mois.
23 S. Apollinaire, év. de Ravenne. *Page* 118
24 S. Loup, évêque de Troyes..... 121
25 S. Jacques le Majeur, apôtre,..... 126
26 Ste Anne, mère de la très-sainte Vierge. 132
27 S. Pantaléon, médecin, et martyr à Nicomédie..... 134
28 S. Nazaire et S. Celse, mart. à Milan. 137
29 Ste Marthe..... 139
30 S. Germain, évêque d'Auxerre..... 144
31 S. Ignace de Loyola, fondateur de la compagnie de Jésus..... 151

AOUT.

1er S. Pierre-aux-Liens..... 172
2 S. Etienne, pape et martyr..... 175
3 L'Invention de S. Etienne, ou la découverte de ses reliques..... 180
4 S. Dominique, fondat. de l'ordre des Frères Prêcheurs ou Dominicains..... 183
5 La Dédicace de Notre-Dame des Neiges. 194
6 La Transfiguration de N. S. J. C..... 196
7 S. Gaëtan de Thienne, instituteur des clercs réguliers dits Théatins..... 200
8 S. Cyriaque, S. Large, S. Smaragde, et leurs compagnons, martyrs..... 207
Le même jour, S. Hormisdas, martyr. 208
9 S. Romain, martyr à Rome..... 211
10 S. Laurent, martyr..... 213
11 S. Tiburce, martyr, et S. Chromace. 219
12 Ste Claire, vierge et abbesse..... 222
13 S. Hippolyte, sold., disc. de S. Laurent. 230
14 S. Eusèbe, prêtre, martyr..... 232
15 L'Assomption de la sainte Vierge.... 237
16 S. Hyacinthe, religieux de l'ordre de saint Dominique..... 244

jours du mois.
17 S. Mammès, mart. en Cappadoce. *Page* 249
18 Ste Hélène, impératrice..... 252
19 S. Timothée, S. Agape, et Ste Thècle, martyrs en Palestine..... 255
20 S. Bernard, abbé de Clairvaux, docteur de l'Eglise..... 257
21 Ste Jeanne-Françoise Frémiot de Chantal, veuve, fondat. de l'ordre de la Visitation de Ste Marie..... 276
22 S. Hippolyte, év. doct. de l'Egl. et m. 293
23 S. Philippe Béniti..... 295
24 S. Barthélemi, apôtre..... 302
25 S. Louis, roi de France..... 304
26 S. Zéphirin, pape et martyr..... 312
27 S. Césaire, archevêque d'Arles..... 315
28 S. Augustin, docteur de l'Eglise.... 322
29 La Décollation de S. Jean-Baptiste... 342
30 Ste Rose de Lima, vierge..... 346
31 S. Raimond Nonnat, relig. de l'ordre de la Merci..... 349

SEPTEMBRE.

1er S. Gilles, abb., et S. Leu, arch. de Sens. 353
2 S. Etienne, roi de Hongrie..... 357
3 S. Siméon Stylite, dit le jeune..... 361
4 S. Marcel et S. Valérien, martyrs... 364
5 S. Laurent Justinien, patr. de Venise. 366
6 S. Pambon de Nitrie, abbé..... 371
7 S. Cloud, prêtre..... 374
8 La Nativité de la Ste Vierge..... 378
9 S. Gorgonius ou Gorgone, S. Dorothée, et leurs compagnons, martyrs..... 383
Le même jour, S. Omer, évêque de Térouane..... 385
10 S. Nicolas de Tolentin, hermite de l'ordre de S. Augustin..... 391

jours du mois.
Le même jour, Ste Pulchérie, impérat. 393
11 S. Prote et S. Hyacinthe, martyrs... 401
Le même jour, S. Paphnuce, évêque de la Thébaïde..... 403
12 Ste Eanswide, abbesse en Angleterre.. 406
13 S. Eulogе, patriarche d'Alexandrie.. 408
Le même jour, S. Amé, évêque de Sion, en Valois..... 411
14 L'Exaltation de la Ste Croix..... 416
15 S. Nicétas, martyr..... 426
Le même jour, S. Achart, abbé de Jumièges..... 428
16 S. Corneille, pape, et S. Cyprien, archevêque de Carthage, martyrs.... 432
17 S. Lambert, év. de Maestricht, mart. 443
18 S. Thomas de Villeneuve, archevêque de Valence, en Espagne..... 447
19 S. Janvier, évêque de Bénévent, et ses compagnons, martyrs..... 454
20 S. Eustache, et ses compag. martyrs. 460
Le même jour, S. Agapet, pape..... 462
21 S. Matthieu, apôtre et évangéliste... 466
22 S. Maurice, et ses compag. martyrs. 472
23 S. Lin, pape, martyr..... 479
Le même jour, Ste Thècle, vierge et martyre..... 481
24 S. Gérard, év. de Chonad, martyr... 486
25 S. Céolfrid, abbé en Angleterre..... 491
Le même jour, S. Firmin, 1er évêque d'Amiens, martyr..... 493
26 S. Cyprien et Ste Justine, martyrs à Nicomédie..... 495
Le même jour, S. Nil, le jeune, abbé. 499
27 S. Cosme et S. Damien, martyrs.... 505
Le même jour, S. Elzéar et Ste Delphine, sa femme..... 507

jours du mois.
28 S. Wenceslas, duc de Bohême, mart. 518
Le même jour, S. Exupére, évêque de Toulouse. 522
29 S. Michel et tous les Saints Anges... 524
30 S. Jérôme, prêtre, doct. de l'Eglise.. 535

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

ABRÉGÉ
DES
VIES DES PÈRES,
DES MARTYRS,
ET
DES AUTRES PRINCIPAUX SAINTS.

Premier jour de Juillet.

SAINT THIBAUT, *Hermite.*

Saint Thibaut descendoit de la famille des comtes de Champagne. Il eut pour père le comte Arnoul, et naquit en 1017, à Provins en Brie. Dans sa jeunesse il préserva son cœur de la corruption du monde; plus on s'efforçoit de lui inspirer du goût pour les vanités du siècle, plus il prenoit de précautions pour se prémunir contre les piéges qu'on lui tendoit.

En lisant les vies des Pères du Désert, il fut singulièrement touché des exem-

ples de perfection qu'il y voyoit, et il se sentit un grand désir de les imiter. Les vies de S. Jean-Baptiste, de S. Paul hermite, de S. Antoine et d'Arsène, firent sur lui unegrande impression. Il soupiroit sans cesse après le bonheur qu'ils avoient eu de goûter les douceurs de la solitude, et de converser continuellement avec Dieu par l'exercice de la prière et de la contemplation. Souvent il visitoit un pieux solitaire, nommé Burchard, qui vivoit dans une petite île de la Seine; et il s'essayoit sous sa conduite, à la pratique du jeûne, des veilles et des différentes mortifications de la pénitence. Son père voulut inutilement le retenir dans le monde, en lui proposant des partis avantageux et des postes brillans, soit à la cour, soit dans les armées. Enfin, ayant fortement représenté à son père l'obligation où il étoit d'accomplir le vœu qu'il avoit fait d'abandonner le monde, il obtint ce qu'il avoit demandé.

Peu de temps après, il alla à l'abbaye de S. Remi de Reims, avec un de ses amis nommé Gautier. Etant arrivés, ils renvoyèrentchacun leur domestique,et partirent secrètement. Ilséchangèrent leurs habits contre les haillons de deux mendians, et se rendirent à pied en Alle-

magne. La forêt de Petingen en Souabe, leur ayant paru propre à l'exécution de leur dessein, ils s'y arrêtèrent, et s'y construisirent des cellules. Ils avoient appris de Burchard, que la vie ascétique exige le travail des mains, et que les anciens solitaires s'occupoient à faire des nattes ou des paniers. Pour y suppléer, ils alloient dans les villages voisins exercer le métier de manœuvres sous les maçons, et se joindre aux serviteurs des fermiers, afin de partager avec eux des travaux pénibles et dégoûtans. Ils employoient leur salaire à acheter du pain bis, qui faisoit toute leur nourriture. Lorsque la nuit étoit venue, ils se retiroient dans leur forêt, y chantoient ensemble les louanges de Dieu, et y passoient un temps considérable dans l'exercice de la contemplation.

Il fut aisé de s'appercevoir à leur conduite qu'ils n'étoient point destinés par leur naissance à vivre du travail de leurs mains. La sainteté de leur vie attiroit sur eux tous les regards. Se voyant trahis, ils résolurent d'abandonner un lieu où il n'étoit plus possible de rester inconnus. Ils firent nu-pieds un pélerinage à Compostelle; après quoi ils reprirent la route d'Allemagne. En passant par Trèves, Thibaut rencontra son père, qui

ne le reconnut point à la pauvreté de ses habits, et à son visage desséché par les rigueurs de la pénitence. Son cœur ressentit la plus vive émotion à la vue de celui qui lui avoit donné le jour. Pour n'être pas exposé une seconde fois à une pareille épreuve, il entreprit, avec son compagnon un pélerinage à Rome. Les deux Saints allèrent toujours nu-pieds. Lorsqu'ils eurent visités tous les lieux de dévotion qui étoient en Italie, ils se fixèrent dans un désert affreux, nommé Salanigo, près de Vicence, et s'y bâtirent, du consentement du seigneur du lieu, chacun une cellule dans le voisinage d'une vieille chapelle qui tomboit en ruines. Là, l'exercice de la prière et de la contemplation faisoit leur occupation continuelle; mais Dieu appela Gautier à lui au bout de deux ans.

Thibaut regarda la mort de son compagnon comme un avertissement que Dieu lui donnoit de la proximité de la sienne. Il redoubla donc de ferveur dans tous ses exercices. Il ne vivoit que d'eau, de pain d'avoine et de racines; et il en vint jusqu'à s'interdire absolument l'usage du pain. Jamais il ne quittoit le cilice. Une planche lui servoit de lit; et pendant les dernières années de sa vie, il ne dormoit plus qu'assis sur un banc.

L'évêque de Vicence, frappé de ses éminentes vertus, l'éleva au sacerdoce; après quoi plusieurs personnes de piété lui confièrent la conduite de leur conscience.

Son père et sa mère qui vivoient encore, ayant appris que l'hermite de Salanigo, dont on parloit dans toute l'Europe, étoit ce fils qui par sa fuite leur avoit fait verser tant de larmes, ils se mirent aussi-tôt en route pour aller le voir. Ils furent si fortement touchés du spectacle qui s'offrit à leurs yeux, qu'à l'instant ils se prosternèrent aux pieds de leur fils, sans pouvoir dire un seul mot. Lorsqu'ils furent revenus de leur surprise, ils se relevèrent, et la foi triomphant en eux des sentimens de la nature, la joie prit la place de la douleur. Ils sentirent tout-à-coup la vanité du monde, et résolurent de se consacrer sans réserve au service de Dieu. Le comte Arnoul fut rappelé en Brie pour ses affaires; mais avant de partir, il accorda à Gisle sa femme, la permission qu'elle lui avoit demandée de finir sa vie auprès de son fils. Thibaut lui fit bâtir une petite cellule à quelque distance de la sienne, et se chargea du soin de la former à la pratique de la perfection.

Peu de temps après, le Saint fut atta-

qué de la maladie dont il mourut. Il souffrit avec une grande patience les douleurs aiguës que lui causoient les ulcères dont son corps étoit couvert. Sentant approcher son dernier moment, il envoya chercher l'abbé de Vangadice, de l'ordre des Camaldules; il lui recommanda sa mère et ses disciples. Après avoir reçu le saint Viatique, il mourut en paix, le 30 juin 1066, à l'âge de trente-trois ans. Ses reliques furent transférées à l'abbaye de Sainte Colombe de Sens.

PRATIQUE. Rien de plus héroïque que la conduite de S. Thibaut. Il quitta tout pour suivre Jésus-Christ, afin de n'avoir plus rien de commun avec le monde, et de tendre uniquement à sa perfection. Sa vie nous prouve que selon la parole de l'évangile, il reçut par les biens de la grace, le vrai centuple dans le temps, qui l'a conduit à la vie de l'éternité.

PRIÈRE. Vous n'exigez pas de nous, Seigneur, dans la plupart des états, un sacrifice aussi entier et aussi parfait, mais vous voulez du moins que nous soyons détachés en esprit, de toutes les choses de ce monde, et que nous en usions conformément à votre sainte volonté. Aidez-nous à entrer dans ces dispositions nécessaires pour notre salut éternel. Ainsi soit-il.

Deuxième jour de Juillet.

LA VISITATION DE LA STE VIERGE.

DANS le mystère de l'Annonciation, l'ange Gabriel dit à Marie, qu'Elisabeth sa cousine, avoit conçu miraculeusement, et même qu'elle étoit au sixième mois de sa grossesse. La sainte Vierge, par humilité, cacha la dignité surprenante à laquelle l'élevoit l'incarnation du Verbe dans son sein; mais transportée de joie et de reconnoissance, elle voulut aller féliciter la mère de Jean-Baptiste. Ce fut le Saint-Esprit qui lui inspira cette résolution, pour l'accomplissement de ses desseins sur le précurseur du Messie, qui n'étoit point encore né. *Marie partit* donc, *et s'en alla en diligence au pays des montagnes, en une ville de la tribu de Juda; et étant entrée dans la maison de Zacharie, elle salua Elisabeth.*

Quelles leçons d'humilité la sainte Vierge ne nous donne-t-elle pas en cette occasion! Elle est traitée de mère de Dieu, et placée au-dessus de toutes les créatures. Loin de s'élever, elle n'en devient que plus humble. Elle prévient Eli-

sabeth, dans un devoir de charité. Quoi de plus propre à confondre l'orgueil des mondains ! Marie n'est effrayée ni par les dangers, ni par les difficultés d'un voyage long et pénible. L'écrivain sacré remarque qu'elle s'en alla *avec diligence*, pour exprimer l'ardeur avec laquelle elle s'empressa de rendre à sa cousine le bon office dont il s'agit. Marie se hâtoit, sans manquer à la modestie ; elle ne cherchoit point à se montrer aux yeux du public, et elle avoit soin de fuir dans le voyage tout ce qui auroit pu la distraire ou la dissiper.

Lorsque Marie fut arrivée au terme de sa course, elle entra chez Zacharie, et salua sa parente. Quel bonheur pour cette maison d'être honorée la première, de la visite du Verbe fait chair ! De quelle bénédiction sa présence ne fut-elle pas suivie ! La sainte Vierge en fut l'instrument, parce que Dieu vouloit nous montrer qu'elle est le canal des graces, et que nous pouvons avec confiance implorer son intercession.

A la voix de Marie, l'enfant dont Elisabeth étoit enceinte, fut rempli du Saint-Esprit, et sanctifié dans le sein de sa mère. Il eut par anticipation, l'usage de la raison, et connut par une lumière surnaturelle, quel étoit celui qui venoit le visiter. Cette connoissance le

pénétra d'une joie si vive, qu'il en tressaillit dans le sein d'Elisabeth. Si les anciens patriarches goûtèrent une si grande consolation en voyant seulement en esprit, le jour du Seigneur, plusieurs siècles avant sa venue, il n'est pas surprenant que Jean-Baptiste ait éprouvé de si vifs transports en jouissant de la réalité. Mais qui pourroit exprimer les sentimens de respect et d'adoration dont il fut lui-même pénétré? Il ne seroit pas plus possible de comprendre les faveurs dont le Sauveur combla son ame. Il fut purifié de la tache originelle, rempli de la grace sanctifiante, élevé à la dignité de prophète, à un rang même supérieur à cette dignité.

En même temps Elisabeth fut remplie du Saint-Esprit. A la faveur d'une lumière qui lui fut communiquée, elle comprit l'ineffable mystère de l'Incarnation que Dieu avoit opéré dans Marie, quoique celle-ci ne voulût point le découvrir par humilité. Elle s'écria dans les transports de son étonnement, que Marie étoit bénie au-dessus de toutes les femmes, puisque Dieu l'avoit choisie pour répandre sur le monde sa bénédiction et pour écarter les maux dont Éve avoit accablé le genre-humain. En appelant aussi béni le fruit de ses en-

trailles, elle donna à ce titre un sens infiniment plus sublime. Le divin enfant étoit en effet le principe de toutes graces; et ce n'étoit que par lui que Marie elle-même en avoit reçu de si grandes.

Elisabeth, tournant les yeux sur elle-même, s'écria: *Eh! d'où me vient ce bonheur que la mère de mon Seigneur daigne me visiter?* Elle savoit bien qu'elle avoit conçu par miracle; mais Marie avoit conçu en restant vierge, et par l'opération du Saint-Esprit: celui qu'elle avoit conçu étoit plus grand que les prophètes; mais Marie devenoit mère du fils éternel de Dieu, vrai Dieu lui-même. Elisabeth prédit à Marie ce qui doit lui arriver, ainsi qu'à son fils, qui avoit été l'objet des prophéties.

Marie, rapportant à Dieu tous les dons de la grace qui étoient en elle, fit éclater son amour, sa reconnoissance et son humilité par l'admirable cantique que l'Eglise récite tous les jours à vêpres. On y trouve une élévation de sentimens, et une sublimité de style qui ne sont point dans les écrits des anciens prophètes. La sainte Vierge y loue Dieu de ses miséricordes infinies, et lui en donne toute la gloire. Dans le transport de sa joie, elle adore son Sauveur, qui a bien voulu jeter les yeux sur sa bassesse. Quoique

toutes les nations doivent l'appeler bienheureuse, elle déclare que l'abjection seule est son partage, et que le mystère qui l'occupe est uniquement l'effet de la puissance et de la bonté de Dieu. Elle ajoute que celui qui a détrôné les tyrans, qui a nourri dans le désert les Juifs affamés, et qui a opéré tant de prodiges en faveur de son peuple, est venu le visiter en personne, afin de vivre parmi les hommes, de mourir pour eux, et d'accomplir toutes les prédictions des prophètes. Marie, après avoir passé environ trois mois avec sa cousine, reprit la route de Nazareth.

PRATIQUE. Lorsqu'unis à l'église, nous louons Dieu de ses miséricordes et des prodiges qu'il a opérés dans le mystère de l'Incarnation, appliquons-nous à imiter les vertus dont la sainte Vierge nous a donné l'exemple. Apprenons d'elle sur-tout, à sanctifier les visites et les conversations, qui sont la source de tant de péchés, pour le plus grand nombre des chrétiens.

PRIÈRE. Faites, Seigneur, que nos entretiens avec le prochain ayent pour but principal de nous rendre plus vertueux, et que nous ayons soin d'y éviter tout ce qui seroit capable de flatter nos passions et nos vices, ou nuire aux intérêts du salut des autres, pour qu'en tous nos discours, nous ne blessions jamais ni la justice ni la vérité. Ainsi soit-il.

Troisième jour de Juillet.

SAINT PHOCAS, *Jardinier, Martyr.*

PHOCAS demeuroit près de la porte de Sinope, ville du Pont, et s'occupoit à cultiver un jardin qui lui fournissoit de quoi vivre et de quoi faire l'aumône aux pauvres. Dans cette profession vile aux yeux du monde, il imitoit la vertu des anciens patriarches, et retraçoit en quelque sorte l'état heureux où se trouvèrent Adam et Ève tant qu'ils furent innocens. Il joignoit la prière au travail des mains, sa maison étoit ouverte aux étrangers et aux voyageurs qui ne savoient où loger. Malgré l'obscurité de sa profession, on le connoissoit dans tout le pays à cause de sa vertu et de sa charité.

On l'accusa d'être chrétien, durant une cruelle persécution, qu'on croit être celle qu'alluma Dioclétien en 303. Son prétendu crime parut si notoire, qu'on n'observa point à son égard les formalités ordinaires. Les bourreaux eurent ordre de l'exécuter en quelqu'endroit qu'ils le rencontrassent. Arrivés à Sinope, ils s'arrêtèrent à la maison de Pho-

cas, qu'ils ne connoissoient pas, et se rendirent à l'invitation que le Saint leur faisoit de loger chez lui. Ils furent si charmés de son honnêteté et de ses attentions, qu'ils lui découvrirent en soupant, le sujet de leur voyage, et le prièrent de leur dire où ils pourroient plus aisément rencontrer ce Phocas qu'on leur avoit ordonné de mettre à mort. Le Saint, sans témoigner la moindre surprise, leur répondit qu'il le connoissoit bien, et que le lendemain matin il leur donneroit toutes les instructions dont ils avoient besoin.

Lorsqu'ils se furent retirés pour aller se coucher, Phocas creusa un tombeau, prépara tout ce qui étoit nécessaire pour enterrer son corps, et employa le reste de la nuit à se disposer à sa dernière heure. Le jour étant venu, il alla trouver ses hôtes, et leur dit que Phocas étoit en leur puissance, et qu'il ne tenoit plus qu'à eux d'exécuter la commission dont ils étoient chargés. Comme ils lui demandoient où il étoit, il répondit avec tranquillité : « Le voici devant vous ; c'est » moi-même ». Frappés d'une pareille réponse, ils restèrent quelque temps immobiles, ne pouvant se résoudre à tremper leurs mains dans le sang d'un homme qui montroit tant de vertus, et qui les

avoit reçus dans sa maison avec une si grande cordialité. Phocas leur répétant qu'il ne craignoit point la mort, puisqu'elle devoit lui procurer les plus précieux avantages, ils revinrent de leur surprise, et lui coupèrent la tête. On bâtit depuis une église de son nom, qui devint célèbre dans tout l'Orient, et on y déposa la plus grande partie de ses reliques.

On lit dans le panégyrique du saint Martyr, par S. Astère, qui étoit évêque d'Amasée, vers l'an 400, que « Phocas » depuis sa mort, étoit l'appui et la co- » lonne des églises ; que le temple qui » possède son corps procure de la conso- » lation aux affligés et la santé aux ma- » lades; que tous les lieux où il y a une » portion de ses reliques, sont célèbres » par des miracles; que les Romains l'ho- » norent de la même manière que Saint » Pierre et Saint Paul ». Cet éloge est bien digne et du saint qui l'a fait, et de celui dont il célèbre la mémoire.

PRATIQUE. Que de motifs d'amour et de reconnoissance envers Dieu pour un philosophe chrétien, lorsqu'il considère la fertilité de la terre; mais cette fertilité exige avec la rosée du ciel une culture presque continuelle. Eh bien, doit se dire le vrai philosophe chrétien, voilà l'image d'une

ame. Sans la grace que Dieu donne, cette ame est une terre aride qui ne produit rien de bon; et il faut de sa part, une fidélité à toute épreuve, qui prie et qui seconde habituellement cette grace pour que l'ame croisse en justice, qu'elle opère des œuvres de sanctification, et que la persévérance consomme son mérite pour le ciel.

PRIÈRE. Tous les objets extérieurs devroient, Seigneur, nous rappeler le souvenir de vos bienfaits. C'est de vous que nous tenons tout ce que nous possédons de biens dans l'ordre de la nature comme dans l'ordre de la grace. Faites que nous vous témoignions désormais notre reconnoissance par notre amour, pour obtenir un jour de votre bonté les biens infinis de l'ordre de votre gloire. Ainsi soit-il.

Quatrième jour de Juillet.

SAINT ULRIC, *Evéque d'Ausbourg.*

SAINT Ulric étoit fils du comte Hucbad, et frère de Luitgarde, femme de Burchard II, duc de Souabe et d'Alsace. Il naquit en 893, et fut élevé dans l'abbaye de Saint-Gal. Il étoit dans son enfance d'une complexion si délicate, qu'on étoit persuadé qu'il ne pourroit vivre. On regarda donc comme un miracle la prolongation de ses jours, et l'état de santé dont on le vit jouir depuis.

Il gagna l'estime et l'amitié des moines de Saint-Gal, par la vivacité de son esprit, l'innocence de ses mœurs, la douceur de son caractère, et sur-tout par sa piété. Son père l'ayant envoyé à Ausbourg, le mit sous la conduite d'Albéron, évêque de cette ville, qui connut bientôt son mérite. Le prélat le fit camérier de son église, quoiqu'il n'eût que seize ans ; il l'éleva depuis aux ordres sacrés, et lui donna un canonicat dans sa cathédrale. Ulric, instruit des dangers et des devoirs de son état, s'appliqua de toutes ses forces à éviter les uns et à remplir les autres avec fidélité. Tous ses momens étoient employés à l'étude ou à la prière. Les pauvres avoient la plus grande partie de son revenu. Il fuyoit jusqu'à l'ombre même du péché, sur-tout lorsqu'il s'agissoit de tentations contraires à la pureté ; et il avoit coutume de dire à ce sujet, qu'on évitoit la flamme en évitant tout ce qui est capable de l'entretenir.

En 924, il fut nommé évêque d'Ausbourg. Cette ville étoit dans l'état le plus déplorable. Les Hongrois et les Esclavons l'avoient pillée depuis peu, et en avoient brûlé la cathédrale. Il fit bâtir à la hâte une église pour rassembler le peuple. Il sut procurer abondamment à

son troupeau les secours et la consolation dont il avoit besoin; et il n'y avoit personne qui ne se crût dédommagé des malheurs publics, par l'avantage qu'il avoit de posséder un tel pasteur.

Ulric allégua divers prétextes pour se dispenser de suivre la cour; il savoit combien la présence d'un évêque est nécessaire dans son diocèse. En qualité de prince de l'Empire, il étoit obligé d'entretenir des troupes et de les envoyer à l'armée; il chargea son neveu de ce soin, et se borna aux fonctions spirituelles. Il se levoit régulièrement à trois heures du matin, pour assister à l'office avec ses chanoines; il récitoit ensuite d'autres prières de dévotion. Au point du jour, il disoit au chœur l'office des Morts avec prime, et assistoit à la grand'-messe. Tierce finie, il offroit le saint sacrifice, et ne sortoit de l'église qu'après none. Il alloit ensuite à l'hôpital, pour y consoler les malades. Tous les jours il lavoit les pieds à douze pauvres, auxquels il distribuoit d'abondantes aumônes. Le reste de la journée étoit employé à l'instruction, à la visite des malades et à l'accomplissement des autres devoirs d'un pasteur vigilant. Il ne faisoit qu'un seul repas, encore n'étoit-ce que le soir avant complies. Il couchoit sur la paille,

et ne prenoit que quelques heures de repos. En carême, il redoubloit ses austérités. Chaque année, il faisoit la visite de tout son diocèse, et tenoit deux synodes.

Le saint Evêque avoit environné la ville d'Ausbourg de bonnes murailles, et fait construire des forts en différens endroits, pour mettre son peuple à l'abri des incursions des Barbares. On vit, par l'événement, que cette précaution avoit été très-sage. En effet, les Hongrois vinrent de nouveau assiéger Ausbourg. Ulric ordonna des supplications publiques, et ses prières furent exaucées. Les Barbares, saisis tout-à-coup d'une terreur panique, levèrent le siége, et s'enfuirent avec beaucoup de confusion. Le saint Pasteur n'ayant plus rien à craindre des ennemis du dehors, fit rebâtir sa cathédrale avec une grande magnificence.

Ulric se voyant fort avancé en âge, se démit de son évêché, avec l'agrément de l'empereur, en faveur d'Albéron son neveu, pour aller finir ses jours dans l'abbaye de Saint-Gal. La plupart des évêques improuvèrent hautement cette démarche, et se plaignirent de ce qu'Albéron s'attribuoit, contre les canons, les honneurs de l'épiscopat du vivant de l'évêque titulaire. Ulric fut cité à Ingel-

heim pour y rendre compte de sa conduite. Il avoua avec humilité qu'il avoit péché contre les loix de l'Eglise, en ajoutant que le désir de se retirer du monde lui avoit fait commettre cette faute. Il obtint cependant que son neveu seroit évêque après lui. Sa santé alla toujours en déclinant depuis le mois de mai de l'année 972. Il mourut le 4 juillet suivant, à l'âge de quatre-vingts ans. Sa sainteté fut attestée par des miracles, et le pape Jean XV le canonisa en 993. C'est la première canonisation qui ait été célébrée dans l'Eglise selon les formes usitées à Rome.

PRATIQUE. Les saints, en vivant de la vie de la foi, avoient recours à Dieu dans toutes leurs actions; et par-là ils intéressoient le ciel à la réussite de toutes leurs entreprises. C'est pour n'avoir pas cette attention, et pour négliger de consulter la volonté divine, que tant de personnes s'exposent à mille dangers, ou tombent dans un grand nombre de fautes, et s'attirent souvent des malheurs temporels, suivis peut-être d'un malheur éternel.

PRIÈRE. Ne permettez pas, Seigneur, que nous négligions jamais la prière, afin de connoître ce que vous exigez de nous, et d'obtenir de vous ce qui nous est nécessaire, pour ne pas travailler inutilement en nous consumant dans cette misérable vie, sans penser efficacement à celle de l'éternité. Ainsi soit-il.

Cinquième jour de Juillet.

SAINT PIERRE DE LUXEMBOURG, *Cardinal, Evêque de Metz.*

PIERRE, fils de Gui de Luxembourg, comte de Ligny, et de Mathilde, comtesse de Saint-Pol, naquit en 1369 à Ligny, petite ville de Lorraine, au diocèse de Toul. Il perdit son père et sa mère dans son enfance. La comtesse d'Orgières sa tante, se chargea du soin de son éducation. Il seconda parfaitement ses vues et celles de ses maîtres, les exemples qu'il avoit sans cesse sous les yeux, et les instructions qu'il recevoit tous les jours, firent sur lui de vives impressions, et fortifièrent le goût naturel qu'il avoit pour la vertu. On regardoit comme un miracle de la grace sa ferveur et son assiduité à la prière, son zèle pour la mortification, et sur-tout son amour pour l'humilité, et pour les pauvres.

A l'âge de dix ans, on l'envoya à Paris pour y achever ses études. Le comte de Saint-Pol, son frère aîné, ayant été fait prisonnier par les Anglais, il interrompit le cours de ses études, et se

rendit à Londres, où il resta en otage jusqu'à ce que son frère eût payé sa rançon. Sa vertu lui gagna l'estime et l'affection des Anglais; ils lui accordèrent la liberté au bout d'un an, en lui disant que sa parole leur suffisoit pour le payement de la somme stipulée. De retour à Paris, il reprit ses études.

Il ne visitoit que les personnes pieuses. Il voyoit souvent Philippe de Maizières, qui possédoit dans un haut degré l'esprit de prière et de pénitence. Philippe avoit été chancelier des royaumes de Jérusalem et de Chypre. Il menoit depuis vingt-cinq ans une vie retirée chez les Célestins de Paris, sans avoir embrassé cependant l'institut de ces religieux. Les avis que Pierre reçut de ce grand Serviteur de Dieu, devinrent pour lui une source de nouvelles lumières, et le firent merveilleusement avancer dans les voies intérieures de la perfection.

En 1383 il fut nommé à un canonicat de la cathédrale de Paris. Toute la ville fut singulièrement édifiée de son assiduité au chœur, de sa charité pour tous les hommes, de l'innocence de sa vie, de sa douceur et de son amour pour les mortifications de la pénitence. Il avoit une haute idée des moindres fonctions cléricales; et il saisissoit avec empres-

sement l'occasion de les exercer dans l'Eglise.

Clément VII, qui résidoit à Avignon, et que la France reconnoissoit pour pape légitime durant le grand schisme, nomma Pierre de Luxembourg archidiacre de Dreux, au diocèse de Chartres. Il le nomma ensuite à l'évêché de Metz. Il crut que sa prudence et sa sainteté étoient une raison suffisante pour le dispenser du défaut d'âge. Il n'acquiesça à son élection que par la crainte d'offenser Dieu, s'il persistoit avec opiniâtreté dans son refus. Il fit son entrée à Metz, nu-pieds et monté sur un âne, imitant en cela l'humilité de Jésus-Christ. Toute sa suite ne respiroit que la modestie et la piété. Quand il eut pris possession de son église, il entreprit la visite de son diocèse, accompagné d'un Religieux Dominicain qui avoit été sacré évêque pour être son suffragant. Par-tout il réforma les abus, et donna des preuves étonnantes de zèle et de prudence. Il divisa son revenu en trois parts; l'une pour l'église, l'autre pour les pauvres, et la troisième pour l'entretien de sa maison. Il ménageoit encore sur cette troisième part, pour grossir celle des pauvres. Les jours de jeûne, il ne vivoit que de pain et d'eau. Il faisoit la même chose en avent,

ainsi que les mercredis, les vendredis et les samedis de toute l'année.

Clément VII l'ayant créé cardinal, le fit venir à Avignon, et l'obligea de rester auprès de sa personne. Pierre ne diminua rien de ses austérités. Ce pape lui ordonna de ménager davantage sa santé, et de retrancher une partie de ses pratiques de pénitence. Il obéit; mais il redoubla ses aumônes, pour lui tenir lieu de compensation de ce qui lui avoit été retranché de ses mortifications ordinaires.

Peu de temps après sa promotion au cardinalat, il fut attaqué d'une fièvre violente qui altéra tout-à-fait son tempérament. Sa santé parut d'abord vouloir se rétablir; mais ce n'étoit qu'une guérison imparfaite, qui fut suivie d'une langueur dont on craignit bientôt les suites. On lui conseilla de se retirer à Villeneuve, petite ville fort agréable, située de l'autre côté du Rhône, vis-à-vis d'Avignon. André, son frère, étant venu le voir, il lui parla avec tant de force des vanités du monde, qu'il se donna tout entier au service de Dieu. André reçut les ordres sacrés, devint évêque de Cambray, et fut un des plus saints prélats de son temps.

Pierre sentant que ses forces l'aban-

donnoient, demanda les derniers sacremens. Il fit venir ses domestiques, auxquels il demanda pardon du scandale qu'il leur avoit donné, en ne les édifiant pas par ses exemples, comme il l'auroit dû. Il mourut le 2 juillet 1387, n'ayant point encore soixante-dix-huit ans accomplis. D'après l'examen juridique des miracles opérés par son intercession, il fut mis au nombre des Saints en 1527.

PRATIQUE. Le bienheureux Pierre de Luxembourg fut un saint dès son enfance, parce qu'il n'eut jamais d'autre désir que celui de plaire à Dieu, et de procurer sa gloire. S'il y avoit dans nos cœurs seulement une étincelle du feu sacré qui le brûloit, nos ames s'élèveroient au Seigneur dans tout ce que nous ferions, et chacune de nos actions deviendroit un sacrifice agréable à ses yeux. Aimons Dieu, disoit S. Augustin, et tout en nous sera sanctifié par cet amour.

PRIÈRE. Seigneur, allumez-le dans nos cœurs ce feu sacré, afin que nous ne vivions plus, que nous n'agissions plus que pour votre gloire, et que tout en nous devienne méritoire de la vie éternelle préparée à ceux qui vous aiment. Ainsi soit-il.

Sixième jour de Juillet.

SAINT SISOÈS ou SISOY, *Anachorète en Egypte.*

(Du 4 du même mois.)

SAINT Sisoès fut une des plus éclatantes lumières des déserts d'Egypte, après la mort de saint Antoine. Ayant quitté le monde dès sa jeunesse, il se retira dans le désert de Scété. Le désir de trouver un lieu encore plus solitaire, lui fit passer le Nil, et il alla se cacher sur une montagne où S. Antoine étoit mort depuis peu. La mémoire récente des vertus de ce grand homme soutenoit merveilleusement sa ferveur ; il s'imaginoit le voir et entendre de sa bouche les instructions qu'il avoit données à ses disciples. Sa pénitence étoit très-austère, son silence rigoureux, sa prière ardente et presque continuelle. Sa sainteté lui acquit une telle réputation, qu'il mérita la confiance de tous les Solitaires des environs. Il étoit si mortifié et absorbé en Dieu, qu'il oublioit de prendre sa nourriture ; et il falloit qu'Abraham son disciple, l'avertît lorsque l'heure de manger étoit venue. Son oraison étoit si sublime, qu'elle

alloit fréquemment jusqu'à l'extase. Ordinairement il s'occupoit à faire des paniers. Un jour qu'il les vendoit, il eut une tentation de colère. Aussi-tôt il les jeta par terre, et prit la fuite. A force de se vaincre lui-même, il acquit une douceur que rien ne pouvoit altérer. Son zèle contre le vice n'avoit aucune amertume. Il ne s'étonnoit point des fautes de ses frères; et au lieu de les leur reprocher avec indignation, il leur aidoit à s'en relever avec une tendresse vraiment paternelle. Quelques ariens étant venus sur sa montagne, osèrent y dogmatiser parmi les frères. Le Saint ne leur répondit rien; mais il ordonna à son disciple de lire en leur présence le traité de S. Athanase contre l'arianisme; ce qui leur ferma la bouche. Après les avoir ainsi confondus, il les renvoya avec sa douceur ordinaire.

S. Sisoès fut aussi un modèle accompli d'humilité. Il revenoit toujours à cette vertu dans les avis et les instructions qu'il donnoit aux autres. Un solitaire lui ayant dit un jour: « Mon père, » je me considère comme étant toujours » devant Dieu », il lui répondit: « Ce » n'est pas assez, mon fils; et il vous se» roit bien plus avantageux de vous con» sidérer comme étant au-dessous de

» toutes les créatures : cela sert efficace-» ment pour acquérir l'humilité ». Il dit à un autre qui se plaignoit de n'être point parvenu à la perfection de S. Antoine : « Ah ! si j'avois dans le cœur un » seul des sentimens de ce grand homme, » je serois tout embrasé du feu de l'amour » de Dieu ». Il avoit de si bas sentimens de lui-même, que malgré l'austérité de son genre de vie, il se regardoit comme un homme sensuel. Si par hasard la charité pour les étrangers l'obligeoit d'avancer l'heure du repas, il s'en dédommageoit ensuite par un long jeûne, et faisoit, pour ainsi dire, payer à son corps une condescendance dont le motif avoit été si louable.

Trois Solitaires étant venus le voir, un d'eux lui dit : « Mon père, que ferai-» je pour éviter le feu de l'enfer » ? Il ne répondit rien. « Et moi, dit le second, » comment pourrai-je éviter le grince-» ment de dents, et ce ver qui ne mourra » point » ? Le troisième ajouta : « Que » ferai-je aussi ? car toutes les fois que je » me représente les ténèbres extérieures, » je suis saisi d'une frayeur mortelle ». Alors le Saint prenant la parole, leur répondit : « Je vous avoue que je ne » pense point à ces choses ; et comme je » sais que Dieu est plein de bonté, j'es-

» père qu'il aura pitié de moi. Vous êtes » bienheureux, ajouta-t-il, et j'envie » votre vertu. Vous parlez des peines de » l'enfer, et vous en êtes si pénétrés, » qu'elles peuvent vous aider puissam- » ment à éviter le péché. Eh! que ferai-je » donc, moi qui ai le cœur si insensible, » que je ne pense pas seulement qu'il y » ait après la mort, un lieu de supplices » destiné pour punir les méchans? Ce » qui est sans doute la cause pour la- » quelle je commets tant de fautes ».

Le Serviteur étant usé de vieillesse et d'infirmités, se rendit enfin à l'avis de son disciple Abraham, et alla demeurer quelque temps à Clysma, ville située sur le bord, ou du moins dans le voisinage de la mer Rouge. L'abbé de Raithe vint l'y visiter. Le voyant affligé, il le consola en lui représentant qu'étant cassé de vieillesse, il avoit besoin de secours qu'il ne trouveroit pas dans le désert. « La » liberté d'esprit dont j'y jouissois, ré- » pondit-il, ne me suffisoit-elle pas »? Il retourna donc dans sa solitude.

Lorsqu'il fut parvenu à la fin de sa course, les solitaires s'assemblèrent autour de lui. Etant à l'agonie, il s'écria : « Voici que l'abbé Antoine, le chœur » des prophètes, et les anges, viennent » prendre mon ame ». En même temps

son visage devint lumineux ; et après s'être intérieurement entretenu avec Dieu, il s'écria de nouveau : « Voyez » notre Seigneur qui vient à moi ». Il expira en prononçant ces paroles ; et sa cellule fut embaumée d'une odeur céleste. Sa mort arriva vers l'an 429, soixante-douze ans au moins après qu'il se fut retiré sur la montagne de S. Antoine.

PRATIQUE. Pourquoi les solitaires se séquestroient-ils du commerce du monde? C'étoit pour avoir plus de facilité à vaincre leurs passions, à acquérir les vertus chrétiennes, et sur-tout à s'exercer à la pratique du détachement des choses créées, de la mortification et de l'humilité, qui caractérisent le vrai disciple de Jésus-Christ. Ces vertus sont nécessaires au salut pour tout chrétien ; exerçons-les selon notre état, et la mesure de la grace. J. C. a dit à tous : *Soyez saints, parce que je suis saint.*

PRIÈRE. Il n'y a que votre grace, Seigneur, qui puisse nous inspirer l'amour de ces vertus, et le courage de les pratiquer chacun dans notre état. Que votre lumière nous éclaire, afin que nous nous acquittions des devoirs qui sont communs à tous les fidèles. Ainsi soit-il.

Septième jour de Juillet.

SAINT PANTÈNE, *Père de l'Eglise.*

PANTÈNE, digne des temps apostoliques, florissoit dans le second siècle de l'Eglise. Il étoit Sicilien de naissance, et faisoit profession de la philosophie stoïcienne. Son éloquence l'a fait appeler par Clément d'Alexandrie, *l'Abeille de Sicile.* L'amour qu'il avoit pour la vertu, lui inspira de l'estime pour les chrétiens, et il se lia étroitement avec quelques-uns d'entr'eux. Frappé de l'innocence et de la sainteté de leur vie, il se désabusa des superstitions du paganisme, et ouvrit les yeux à la lumière de l'Evangile.

Après sa conversion, il étudia les livres saints, sous les disciples des Apôtres. Pour en acquérir une plus parfaite intelligence, il alla fixer sa demeure à Alexandrie en Egypte. Il y avoit dans cette ville une célèbre école où l'on enseignoit la doctrine chrétienne, et qui devoit son établissement aux disciples de saint Marc.

Pantène fit de rapides progrès dans la science des saintes lettres, mais il cachoit par humilité ses rares talens. On les dé-

couvrit bientôt malgré lui, et on le tira de l'obscurité dans laquelle il avoit cherché à vivre inconnu. Il fut mis à la tête de l'école des chrétiens, quelque temps avant l'an 179 de Jésus-Christ, qui étoit la première du règne de l'empereur Commode. Sa capacité, jointe à l'excellente méthode qu'il suivoit en enseignant, lui acquit une réputation dont ne jouirent jamais les plus fameux philosophes. Ses leçons, qui étoient un composé du suc des fleurs qu'il ramassoit dans les écrits des prophètes et dans ceux des apôtres, portoient la lumière de la science et l'amour de la vertu dans les ames de tous ceux qui venoient l'entendre. C'est le témoignage que lui rend Clément d'Alexandrie, un de ses disciples.

Les Indiens, que le commerce attiroit à Alexandrie, eurent occasion de connoître S. Pantène. Ils le prièrent de passer dans leur pays pour y combattre la doctrine des Brachmanes, par celle de Jésus-Christ. Il se rendit à leurs instances, quitta son école, et partit pour les Indes, avec la permission de son évêque, qui l'établit prédicateur de l'évangile pour les nations orientales. En arrivant dans les Indes, il y trouva quelques sentences de la foi qui y avoient été jetées précédemment. Il y vit aussi un livre

de l'évangile de S. Mathieu en hébreu, qui avoit été laissé dans le pays par saint Barthélemi. Etant revenu à Alexandrie quelques années après, il y apporta ce livre avec lui.

L'école de cette ville étoit alors gouvernée par le célèbre Clément. S. Pantène continua toujours d'enseigner; mais il ne le fit plus qu'en particulier. Il exerça cet emploi jusqu'au règne de Caracalla, et par conséquent jusqu'avant l'année 216. On lit son nom sous le 7 de juillet dans tous les martyrologes d'occident.

PRATIQUE. Admirons la beauté et la sainteté de la morale évangélique, qui opérèrent la conversion de S. Pantène, et qui se font principalement sentir, lorsqu'on les compare avec ces vertus imparfaites, et souvent fausses, des plus fameux sages du paganisme. Que penser donc de ces philosophes dont quelques-uns affectent de relever si haut la sagesse et les vertus païennes? Il n'y a que le christianisme dont la morale soit véritablement pure, et qui ait le privilége de former de vrais sages, parce qu'elle fait seule les vrais saints.

PRIÈRE. Eclairez, Seigneur, cette foule d'impies de nos jours qui blasphèment une religion qu'ils ne connoissent point, ou dont ils rejettent la morale, parce qu'elle ne peut s'accorder avec leurs passions. Ils ne connoîtront pas plutôt la vérité qu'ils l'embrasseront, s'ils ont de la bonne foi, et qu'ils soient fidèles à suivre les impres-

sions de votre grace ; votre saint nom en sera glorifié, et votre église consolée. Ainsi soit-il.

Huitième jour de Juillet.

SAINTE ÉLISABETH, *Reine de Portugal.*

ELISABETH étoit fille de Pierre III, roi d'Aragon, et petite-fille de Jacques I, surnommé *le Saint* pour ses vertus, et *le Conquérant* à cause de la prise de Majorque et de Valence. Elle eut pour mère Constance, fille de Mainfroi, roi de Sicile, et petit-fils de l'empereur Frédéric II. Elle naquit en 1271, et fut nommée au baptême Elisabeth, de sainte Elisabeth de Hongrie sa tante. Le roi Jacques se chargea du soin d'élever sa petite-fille. Pierre III étant monté sur le trône, ne mit auprès de sa fille que des personnes vertueuses. La jeune princesse étoit d'une douceur admirable de caractère, et n'avoit de goût que pour les choses qui portoient à Dieu. Dès l'âge de huit ans, elle pratiquoit déjà la mortification. A la mortification des sens, elle joignoit celle de la volonté, et un amour extraordinaire pour la prière. Elle vint à bout de se vaincre parfaitement, et

d'acquérir une humilité profonde. Elle avoit en horreur tout ce qui eût été capable de la dissiper, et se montroit l'ennemie déclarée des vains amusemens du monde. Les pauvres l'appeloient leur mère, à cause de la charité compatissante avec laquelle elle pourvoyoit à leurs besoins.

Lorsqu'elle eut atteint sa douzième année, on la maria à Denys, roi de Portugal. Ce prince avoit moins considéré en elle la vertu, que l'éclat de la naissance, et les belles qualités du corps et de l'esprit. Il lui laissa cependant la liberté de vaquer à ses exercices, et il ne put refuser son admiration à la piété de son épouse. Elisabeth fit une sage distribution de son temps, afin d'allier les devoirs du christianisme avec ceux de son état. Tous les jours elle se levoit de grand matin. Après une longue méditation, elle récitoit Matines, Laudes et Prime. Ensuite elle entendoit la messe, où elle communioit souvent. Elle disoit aussi chaque jour l'Office de la Vierge et celui des Morts. Elle se retiroit fréquemment dans son oratoire pour y faire des lectures pieuses; elle avoit aussi des heures réglées pour ses affaires domestiques. Son travail consistoit à faire des ornemens pour les églises, ou des choses à

l'usage des pauvres ; en quoi elle étoit aidée par ses dames d'honneur. Tout son extérieur annonçoit la simplicité. Comme on vouloit lui persuader de modérer ses austérités, elle répondit que la mortification n'est nulle part plus nécessaire que sur le trône, où tout semble exciter et nourrir les passions. Les jeûnes prescrits par l'Eglise ne suffisoient point à sa ferveur. Elle jeûnoit tout l'Avent, et depuis la Saint-Jean-Baptiste jusqu'à l'Assomption. Peu après, elle commençoit un nouveau Carême, qui duroit jusqu'à la fête de S. Michel. Elle ne vivoit que de pain et d'eau les vendredis et les samedis, les veilles des fêtes de la Vierge et des Apôtres.

Sa charité pour les pauvres étoit inépuisable ; elle pourvoyoit aux besoins des pauvres honteux ; elle dotoit de pauvres filles qui ne trouvoient point à se marier ; elle visitoit les malades et les servoit de ses propres mains ; elle fit divers établissemens pour le soulagement des malheureux de toute espèce : tant de soins ne l'empêchoient point de remplir ses autres devoirs. Elle aimoit et respectoit son mari ; elle lui étoit soumise, et supportoit ses défauts avec patience. Denys avoit de belles qualités ; mais il se conduisoit souvent d'après les maximes cor-

rompues du monde. Il souilla la sainteté du lit nuptial par des amours illégitimes. Elisabeth, moins touchée de l'injure qu'elle recevoit, que de l'offense de Dieu et du scandale qui en résultoit, prioit et faisoit prier pour la conversion de son mari. Elle tâchoit de gagner son cœur par les voies de la douceur; elle s'intéressoit au sort des enfans qu'il avoit eus de ses maîtresses, et se chargeoit elle-même du soin de les faire élever. Une telle conduite ouvrit les yeux au roi; il renonça depuis à ses désordres, et se convertit entièrement. Ce fut quelque temps avant sa parfaite conversion, qu'arriva l'événement que nous allons rapporter.

Élisabeth avoit un page extrêmement vertueux, dont elle se servoit pour la distribution de ses aumônes secrètes. Un autre page, jaloux de la faveur dont il jouissoit à cause de sa vertu, résolut de le perdre; et pour y réussir, il persuada au roi qu'il avoit un commerce criminel avec la reine. Le prince ajouta foi à la calomnie, et forma le projet d'ôter la vie au prétendu coupable. Il dit à un maître de four à chaux, qu'il lui enverroit un page pour lui demander *s'il avoit exécuté ses ordres;* et que c'étoit le signal auquel il le reconnoîtroit : Vous le pren-

drez, ajouta-t-il, et le jetterez dans le four, afin qu'il y soit brûlé ; il a mérité la mort, pour avoir justement encouru mon indignation. Au jour marqué, le page fut envoyé au four à chaux. Ayant passé devant une église, il y entra pour adorer Jésus-Christ. Il entendit une messe, indépendamment de celle qui étoit commencée quand il entra dans l'église. Cependant le roi impatient de savoir ce qui s'étoit passé, envoya le délateur s'informer si on avoit exécuté ses ordres. Le maître du four prenant celui-ci pour le page dont le prince avoit parlé, le saisit et le jeta dans le feu qui le consuma en un instant. Le page de la reine, après avoir satisfait sa dévotion, continue sa route, gagne le four, et demande si l'ordre du roi est exécuté; et comme on lui répond affirmativement, il revient au palais rendre compte de sa commission : le roi fut singulièrement étonné, en le voyant de retour contre son attente. Mais, lorsqu'il eut été instruit des particularités de l'événement, il adora les jugemens de Dieu, rendit justice à l'innocence du page, et respecta toujours depuis la vertu et la sainteté de la reine.

Sainte Elisabeth eut du roi de Portugal deux enfans, Alphonse qui succéda

à son père, et Constance qui fut mariée à Ferdinand IV, roi de Castille. Alphonse épousa depuis l'infante de Castille : peu de temps après son mariage, il se mit à la tête d'une conjuration contre son père. Elisabeth vint à bout de faire cesser ces troubles et de procurer le rétablissement de la paix. Elle exhorta son fils de la manière la plus pressante, à rentrer dans le devoir, et pria en même temps le roi de pardonner au coupable. Certains flatteurs trouvèrent le moyen de prévenir le roi, en lui représentant la reine comme une mère aveugle qui favorisoit le parti de son fils. Le prince crédule ajouta foi à ce qu'on lui disoit, et exila la reine à Alanguer. Elisabeth supporta cette disgrace avec beaucoup de patience, et se servit de l'occasion que lui procuroit sa retraite, pour redoubler ses austérités et ses autres pratiques de piété. Elle ne voulut point entendre les propositions que lui faisoient les mécontens, ni même avoir avec eux aucune sorte de correspondance. Le roi ne put s'empêcher d'admirer les vertus qu'elle fit éclater dans la disgrace ; il la rappela, et se montra plus que jamais pénétré d'amour et de respect.

Comme elle étoit d'un caractère doux et paisible, elle s'employoit de toutes

ses forces à faire cesser les troubles, et sur-tout à écarter les guerres. Elle rétablit la paix entre les rois d'Aragon et de Castille, et vint à bout d'étouffer dans ces deux royaumes jusqu'au germe de l'esprit de division.

Le roi Denys étant tombé malade, Elisabeth lui donna en cette occasion, les plus grandes marques d'affection. Elle le servoit elle-même, et ne sortoit presque point de sa chambre. Elle s'attachoit principalement à lui procurer une sainte mort. Elle distribua d'abondantes aumônes, et fit faire des prières de tous côtés, dans l'intention de lui obtenir cette grace. Ses vœux furent exaucés ; le roi mourut après avoir donné les preuves de la plus sincère pénitence.

Élisabeth prit l'habit du tiers-ordre de S. François. Elle vivoit dans une maison attenante au monastère des Clarisses qu'elle fit bâtir. La guerre s'étant allumée entre le nouveau roi de Portugal, son fils, et celui de Castille, elle se rendit à Estrémos, sur les frontières de Portugal. A son arrivée, l'animosité diminua dans les cœurs. Elle exhorta fortement son fils à faire la paix, et à mener une vie sainte.

La fièvre dont elle fut prise en arrivant, annonça bientôt qu'elle touchoit

à la fin de sa vie. Elle montra pendant toute sa maladie, une grande dévotion pour la sainte Vierge, qu'elle invoquoit très-fréquemment. Elle mourut entre les bras de son fils et de sa belle-fille, le 4 juillet 1336, à l'âge de soixante-cinq ans. Urbain VIII la canonisa en 1625, et fixa sa fête au 8 de juillet.

PRATIQUE. L'amour de la paix fut la vertu distinctive de sainte Elisabeth. Elle savoit que l'esprit de Jésus-Christ est un esprit d'humilité, de douceur, et conséquemment un esprit de paix. Nous devons tous être animés de cet esprit de Jésus-Christ, au milieu même des plus rudes épreuves.

PRIÈRE. Il est écrit dans votre évangile, Seigneur, *Bienheureux sont les pacifiques*, c'est-à-dire, ceux qui aiment la paix et l'entretiennent parmi les hommes. *Ils seront appelés les enfans de Dieu.* Que ce beau nom, par votre grace, soit pour nous le titre de vos miséricordes éternelles. Ainsi soit-il.

Neuvième jour de Juillet.

SAINT EPHREM D'ÉDESSE, *Docteur de l'Eglise.*

SAINT Éphrem, un des plus illustres docteurs qui brillèrent dans l'église de Syrie, naquit à Nisibe, dans la Mésopotamie, de parens qui vivoient à la cam-

pagne, et gagnoient de quoi subsister à la sueur de leur front. Il ne reçut le baptême qu'à l'âge de dix-huit ans. Il avoit avant ce temps-là commis certaines fautes, que la délicatesse de sa conscience lui grossissoit extrêmement, et qu'il ne cessa jamais de pleurer. Dans un voyage qu'il fit, il se trouva surpris par la nuit au milieu de la campagne ; il fut obligé de rester avec un berger, qui avoit perdu dans le désert le troupeau confié à ses soins. Le maître du berger les ayant vus ensemble l'un et l'autre, les arrêta et les fit conduire en prison, sous prétexte qu'ils lui avoient volé son troupeau. Dans la même prison étoient sept autres personnes coupables de crimes, différens de ceux dont on les accusoit. L'innocence d'Ephrem ayant été connue, il fut élargi. Vivement frappé de la crainte des jugemens de Dieu, il avoit toujours présent à l'esprit le compte rigoureux que nous rendrons de toutes nos actions, et cette pensée tiroit de ses yeux des larmes continuelles. Il prit l'habit monastique pour ne plus s'occuper que des vérités éternelles. Il couchoit sur la terre nue, passoit une partie considérable de la nuit en prière, et restoit quelquefois plusieurs jours sans manger. Il travailloit des mains, selon la coutume des moi-

nes d'Égypte et de la Mésopotamie, et son travail consistoit à faire des voiles de navire. Naturellement il étoit porté à la colère ; mais il avoit si parfaitement vaincu cette passion, que la vertu opposée étoit devenue une de celles qui brilloient le plus en lui. Jamais on ne le vit contester ou disputer avec personne. Il se regardoit comme indigne d'être compté parmi les créatures. Son humilité le fit principalement remarquer dans ses écrits, et sur-tout dans ses deux *Confessions*. Il fait l'aveu des manquemens qu'il découvroit dans ses affections ; il s'accuse sur-tout d'orgueil. Il n'y a point, dit-il, de péché plus funeste que celui-là ; il détruit même les dons de Dieu, il brûle en quelque sorte toutes les vertus, et en fait une abomination.

Dans sa seconde *Confession*, le Saint démontre d'abord que la Providence embrasse le gouvernement de toutes les créatures, qu'elle préside à tous les événemens, et qu'elle en règle les plus petites circonstances. Il déplore ensuite le malheur qu'il a eu d'en douter dans son enfance. Entre autres péchés dont il s'accuse, il nomme la vaine gloire, l'immortification, la lâcheté, le défaut de respect dans l'église, la démangeaison de parler. « Otez, dit-il à ceux qui l'es-

» timoient, ôtez ce masque qui me cou-
» vre, et vous ne verrez en moi que puan-
» teur et infection.... Le vice, quand
» on le cache sous l'extérieur imposant
» de la vertu, acquiert un nouveau de-
» gré d'abomination..... Puissiez-vous
» voir l'abyme de misères qui est en moi!
» il ne manqueroit pas d'exciter votre
» compassion, si toutefois vous êtiez ca-
» pable d'en soutenir la vue ». Ayant appris qu'une ville vouloit le choisir pour évêque, il contrefit l'insensé, pour échapper plus sûrement à la violence qu'on auroit pu employer pour obtenir son consentement.

S. Ephrem possédoit dans le plus haut degré l'esprit de componction. « Nous » ne pouvons, dit S. Grégoire de Nice, » penser à ses larmes continuelles, sans » y mêler les nôtres. Il lui étoit aussi na- » turel de pleurer, qu'il l'est aux autres » hommes de respirer. Nuit et jour ses » yeux étoient baignés de larmes. Jamais » on ne le rencontroit, qu'on ne vît ses » joues mouillées ». De-là cette énergie qui accompagnoit toutes ses paroles, et qui se remarque dans ses écrits.

Durant son séjour à Édesse, il y fut universellement estimé et respecté. Ayant été ordonné diacre, il y devint l'apôtre de la pénitence, qu'il prêcha

avec autant de fruit que de zèle. La nature lui avoit donné un talent rare pour la parole. Il avoit une éloquence naturelle qui enchantoit. Comme il concevoit les choses avec netteté, sa diction étoit pure et agréable ; ses pensées, pour être sublimes, n'en étoient pas moins faciles à saisir. Il étoit si vivement pénétré de ce qu'il disoit, qu'on ne pouvoit résister à ses discours ; ses paroles impriment dans les ames les sentimens dont elles sont l'image ; elles y portent tout à la fois la lumière et la conviction. « Quel est l'orgueilleux, dit S. Grégoire » de Nice, qui ne deviendroit le plus » humble des hommes, en lisant ses dis» cours sur l'humilité ? Qui ne seroit en» flammé d'un feu divin, en lisant son » Traité de la charité ? Qui ne désireroit » d'être chaste de cœur et d'esprit, en » lisant les éloges qu'il donne à la chas» teté » ? Quoiqu'il fût dur à lui-même, il montroit beaucoup de douceur et de condescendance envers les autres. Il ne vouloit point que les nouveaux convertis s'abandonnassent à l'impétuosité de leur zèle, ni que par une ferveur mal entendue, ils pratiquassent d'abord de grandes mortifications ; il leur conseilloit de ne rien faire sans l'avis des personnes sages. Ses exhortations à la fer-

veur étoient fort touchantes. « Puisse la » tiédeur, disoit-il, être à jamais bannie » de mon ame »! Puis il ajoute, en parlant de celui qui n'a de la ferveur que par accès : « Ce qu'il édifie aujourd'hui » d'une main par la mortification, il » le détruit le lendemain par le relâche» ment ». Il oberve que le démon, vaincu par les ames ferventes, a coutume de dire : « J'irai trouver les tièdes qui » sont mes amis, et avec lesquels je n'ai » pas besoin d'user de stratagêmes ; il me » suffit de les tenir dans les chaînes qu'ils » aiment ». Il veut que nous nous animions, en nous disant souvent à nous-mêmes : « Il ne reste plus qu'une petite » partie de la course que tu avois à par» courir, et tu arriveras dans le lieu du » repos, ne t'arrête donc pas sur la » route ».

Le saint Docteur amena plusieurs idolâtres à la connoissance de la vérité. Il convertit aussi un grand nombre d'hérétiques. Les manichéens ayant répandu leurs erreurs à Édesse par le moyen de certains vers que le peuple avoit appris à chanter ; Ephrem, pour remédier au mal, fit apprendre aux habitans de la ville et de la campagne d'autres vers qu'il avoit composés, et qui contenoient la doctrine catholique.

Vers l'an 372, il fit une visite à saint Basile, archevêque de Césarée. « O mon » père ! s'écria-t-il en l'abordant, ayez » pitié d'un misérable pécheur, et dai- » gnez le conduire dans la véritable » voie ». S. Basile lui donna, conformément à ses désirs, des règles pour mener une vie sainte. Avant de le laisser partir, il éleva son compagnon au sacerdoce ; mais pour lui, il ne voulut jamais permettre qu'on lui conférât cette dignité.

De retour à Édesse, il se renferma dans une petite cellule, où il composa la dernière partie de ses ouvrages. Il sortit de sa retraite à l'occasion des ravages que causoit une grande famine, pour voler au secours du prochain, et sur-tout pour assister les pauvres. Il engagea les riches à ouvrir leurs bourses ; il fit mettre des lits dans les places publiques ; il visitoit chaque jour les malades et les servoit de ses propres mains. Après la cessation du fléau, il retourna dans sa solitude, où il fut bientôt pris de la fièvre. Durant sa maladie, il donna de nouvelles preuves de sa ferveur, et sur-tout de son humilité. Il mourut vers l'an 378, dans un âge fort avancé.

PRATIQUE. La charité, dit S. Grégoire-le-Grand, doit nous faire souvent déplorer

notre triste éloignement de Dieu. Nos fautes passées, celles que nous commettons chaque jour, le poids de nos misères et celles de notre prochain, sont encore bien propres pour nous exciter à pleurer l'ingratitude dont nous avons payé les bienfaits du Seigneur. Tout ce qui nous environne, nous fournit un sujet de larmes; et nous devons les mêler même à nos chants de louanges et d'amour.

PRIÈRE. Accordez-nous, Seigneur, cet esprit de componction qui ne quitta jamais Ephrem, votre serviteur. Puissions-nous, avant de nous présenter devant vous, laver nos ames par les larmes de cette véritable componction, et les purifier par l'hysope, trempée non dans le sang des boucs, mais dans le sang de l'agneau sans tache qui est mort pour le salut des hommes! Ainsi soit-il.

Dixième jour de Juillet.

LES SEPT FRÈRES ET STE FÉLICITÉ, *leur mère, Martyrs.*

FÉLICITÉ étoit une dame romaine, également distinguée par sa vertu et par sa naissance. Elle éleva ses sept enfans dans la crainte du Seigneur, et prit soin de les pénétrer des plus sublimes maximes du christianisme. Après la mort de son mari, elle servit Dieu dans la conti-

nence, et ne s'occupa plus que de bonnes œuvres. Ses exemples, ainsi que ceux de sa famille, arrachèrent plusieurs païens à leurs superstitions, en même temps qu'ils encourageoient les chrétiens à se montrer dignes de leur vocation.

Les prêtres païens, furieux des pertes que faisoit la religion dont ils étoient les ministres, portèrent leurs plaintes à l'empereur Antonin : « Vous ne pouvez, dirent-» ils, supporter la hardiesse avec laquelle » Félicité professe la doctrine des chré-» tiens ; plusieurs abandonnent le culte » des dieux immortels, qui sont les gar-» diens et les protecteurs de l'empire ; » cet abandon, et la tolérance d'un culte » étranger les outragent ; aussi sont-ils » extrêmement irrités contre la ville et » contre tout l'état. On ne peut les ap-» paiser qu'en obligeant Félicité et ses » enfans à leur offrir des sacrifices ».

Antonin, qui étoit lui-même superstitieux, répondit favorablement à la plainte des prêtres. Il chargea Publius, préfet de Rome, de leur donner satisfaction, et de faire ce qu'ils demandoient pour appaiser les dieux. En conséquence de cet ordre, Publius se fit amener Félicité avec ses sept enfans. Lorsqu'ils furent venus, il prit la mère à part, et employa tous les moyens possibles pour la

déterminer à sacrifier ; ajoutant qu'en cas de refus, il seroit obligé d'avoir recours aux voies de rigueur. « Apprenez » à me connoître, répondit Félicité ; et » ne vous flattez pas de m'effrayer par » vos menaces, ni de me séduire par vos » belles paroles. J'espère, par la vertu » de l'esprit de Dieu qui combattra avec » moi, triompher de Satan, et sortir » victorieuse des épreuves auxquelles vos » assauts mettront ma fidélité. Malheu- » reuse femme, dit Publius, transporté » de rage, comment la mort peut-elle » vous paroître si désirable, que d'expo- » ser vos enfans à être privés de la vie, » et de me forcer à la leur ravir par de » cruels tourmens? Mes enfans, reprit » Félicité, vivront éternellement avec » Jésus-Christ, s'ils lui sont fidèles ; mais » ils doivent s'attendre à des supplices » qui ne finiront point, s'ils sacrifient » aux idoles ».

Le lendemain Publius étant assis sur son tribunal dans le champ et devant le temple de Mars, envoya chercher Félicité et ses enfans ; puis s'adressant à la mère, il lui dit : « Ayez pitié de vos en- » fans qui sont à la fleur de l'âge, et qui » peuvent aspirer aux premières charges » de l'Etat. Votre pitié, répondit la » Sainte, est une impiété réelle ; et la

» prétendue compassion à laquelle vous » m'exhortez, annonceroit la plus cruelle » des mères». Se tournant ensuite vers ses enfans, elle leur dit : « Regardez le ciel, » où Jésus-Christ vous attend avec ses » Saints ; persistez dans son amour, et » combattez généreusement pour vos » ames». A ces mots, Publius lui fit donner des soufflets, en lui disant qu'elle étoit bien hardie de donner en sa présence de pareils avis, qui montroient une opiniâtreté impardonnable à désobéir aux empereurs.

Il résolut de faire une nouvelle tentative, en prenant les sept frères séparément, pour essayer de les ébranler par la force réunie des menaces et des promesse. Il commença par Janvier, l'aîné de tous; mais il n'en reçut que cette réponse : « Ce que vous me conseillez de » faire est contraire à la raison; j'attends » de la bonté du Seigneur Jésus, qu'il me » préservera d'une telle impiété ». Il ordonna qu'on le battît cruellement, après quoi il le renvoya en prison. Félix, le second des frères, fut ensuite amené. Comme on le pressoit de sacrifier, il répondit: « Il n'y a qu'un seul Dieu, et » c'est à lui que nous devons offrir le sa- » crifice de nos cœurs. Jamais nous n'ou- » blierons l'amour que nous devons à

» Jésus-Christ. Employez tous les arti-
» fices et tous les rafinemens de la cruau-
» té, vous ne pourrez nous ravir notre
» foi ». Les autres frères ayant été interrogés, firent une semblable réponse, et protestèrent que rien ne seroit capable de les priver de la récompense éternelle promise aux justes. Martial qui parla le dernier, dit: « Tous ceux qui
» ne confessent pas Jésus-Christ, seront
» jetés dans un feu qui ne s'éteindra ja-
» mais ». L'interrogatoire fini, les Saints souffrirent la peine du fouet, et furent ramenés en prison. Publius désespérant de vaincre leur constance, envoya toute la procédure à l'empereur.

Antonin ayant lu l'interrogatoire, ordonna que les Confesseurs fussent envoyés à différens juges, et condamnés à différens genres de supplices. Janvier fut battu jusqu'à la mort avec des fouets garnis de balles de plomb. Félix et Philippe terminèrent leur vie par de violens coups de massue qu'on déchargea sur eux. Sylvain, le quatrième des frères, fut jeté, la tête en bas, dans un précipice. Alexandre, Vital et Martial, qui étoient les plus jeunes, eurent la tête tranchée. Félicité mourut de la même manière, quatre mois après.

PRATIQUE. On entend tous les jours les

parens se plaindre des désordres de leurs enfans. Ils doivent sur-tout s'en prendre le plus souvent à leur négligence et à leurs mauvais exemples. Que n'imitent-ils le zèle de sainte Félicité ! Qu'ils s'appliquent à former à la vertu ces tendres plantes dont la culture leur a été confiée. Elles feront alors leur consolation et leur mérite devant Dieu.

PRIÈRE. Inspirez, Seigneur, aux chefs de famille, et sur-tout aux mères chrétiennes, un vrai zèle pour l'éducation de leurs enfans. Quelle joie ne sera-ce pas pour eux d'être, dans cette vie même, récompensés de leurs peines par les plus douces consolations, et de compter autant de Saints dans leur famille, qu'ils auront mis d'enfans au monde; qui vous glorifieront sur la terre et dans le ciel ! Ainsi soit-il.

Onzième jour de Juillet.

SAINT JACQUES, *Evéque de Nisibe.*

SAINT Jacques, un des plus célèbres docteurs de l'Eglise syriaque, étoit de Nisibe, en Mésopotamie, pays qui faisoit partie de l'empire d'Orient. La nature lui avoit donné un beau génie, qu'il cultiva par une application infatigable au travail. Lorsqu'il se fut suffisamment instruit des sciences humaines, il tourna ses études du côté de l'Ecriture sainte. La vue

des dangers qu'on court dans le monde, le pénétra d'une vive frayeur ; il résolut d'assurer son salut par la fuite, ou du moins d'aller se fortifier dans la solitude, pour être ensuite plus en état de résister aux efforts de ses ennemis. Il choisit pour sa demeure, des hautes montagnes. Il joignoit de grandes austérités à l'exercice de la prière. Des racines et des herbes crues faisoient toute sa nourriture. Malgré le soin qu'il prenoit de se cacher, il fut à la fin découvert : plusieurs personnes grimpoient sur les rochers escarpés qu'il habitoit, pour se recommander à ses prières, et le consulter sur les affaires de leur conscience. Il fit un voyage en Perse, pour visiter les églises qui venoient d'y être fondées, et pour fortifier les nouveaux convertis, alors cruellement persécutés par les ennemis du christianisme. Sa présence ranima le courage de ceux qui chanceloient, et leur inspira un desir ardent de mourir pour la défense de la foi. Il amena aussi les idolâtres à la connoissance de la vérité.

Sa grande réputation de sainteté le fit élever sur le siége épiscopal de Nisibe : la conversion des pécheurs et la persévérance des justes étoient deux objets qui l'occupoient continuellement. Sa charité pour les pauvres étoit sans bor-

nes. Il fit bâtir une belle église à Nisibe. Dieu lui accorda le don des miracles. Le plus célèbre de ses miracles, est celui par lequel il délivra sa ville épiscopale de la fureur des Barbares. Sapor II, roi de Perse, assiéga cette ville deux fois. On met le premier de ces siéges en 338. L'armée des Perses étoit extrêmement nombreuse; mais après soixante-trois jours de siége, Sapor fut forcé de se retirer et de retourner dans ses Etats. Son armée, fréquemment harcelée par l'ennemi, et épuisée de fatigues, périt à la fin par la famine et par des maladies épidémiques. Dix ans après, les Perses tombèrent de nouveau sur les terres des Romains, et mirent encore le siége devant Nisibe. Tout leur annonçoit la victoire, et leurs mesures étoient si bien prises, qu'ils ne doutoient point du succès. Le saint Evêque, par ses prières, conserva encore la ville; il renouvela le prodige, autrefois opéré par Moyse. Un horrible essaim de mouches vint s'attacher aux trompes des éléphans, ainsi qu'aux oreilles et aux narines des chevaux. L'aiguillon de ces insectes rendit ces animaux furieux; ils renversèrent par terre ceux qui les montoient, et les mirent en désordre. Une grande partie de ces peuples fut emportée par la famine et par la peste

qui survint bientôt après. Le même prince reçut un troisième échec devant Nisibe, en 359.

Selon l'opinion la plus probable, saint Jacques mourut vers l'an 350. Les fidèles de Nisibe avoient tant de confiance en son intercession, qu'ils crurent que sa dépouille mortelle les mettroit à l'abri de la fureur des Barbares; ils voulurent donc qu'il fût enterré dans l'enceinte de leur ville. Ses reliques furent depuis transportées à Constantinople.

Saint Jacques, quoique syrien de naissance, composa divers traités dans la langue des Arméniens, pour l'instruction de ces peuples, à la prière d'un saint évêque, nommé Grégoire. « Daignez, » lui disoit cet évêque, me donner quel- » ques courtes instructions, et m'ap- » prendre quel est le véritable fondement » de la vie spirituelle de la foi. Enseignez- » moi par quels moyens nous devons éle- » ver l'édifice de nos ames; par quelles » bonnes œuvres et quelles vertus on » doit l'achever et le porter à la perfec- » tion ». Nous avons encore les beaux discours ou instructions que composa notre saint Docteur.

PRATIQUE. Dieu n'abandonne jamais ses vrais serviteurs; il les assure qu'il sera toujours leur appui, leur refuge, leur défen-

seur. Ils peuvent donc dire avec confiance: *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?* Il n'en est pas de même des méchans. Quel repos, quelle consolation pourroit goûter un pécheur qui sait qu'un bras tout-puissant est sans cesse levé contre lui, pour le punir s'il ne fait pénitence?

PRIÈRE. Dans quelqu'état que nous nous trouvions, Seigneur, nous aurons recours à vous. Après tant de marques de miséricorde que nous avons reçues de vous, nous n'aurons rien à craindre sur la terre, ni de la part des autres hommes, ni de la part des tyrans, ni de la part du démon, en persévérant dans la résolution d'être dociles à votre grace, pour vous servir sur la terre et vous posséder dans le ciel. Ainsi soit-il.

Douzième jour de Juillet.

SAINT JEAN GUALBERT, *Abbé, Fondateur de l'Ordre de Vallombreuse.*

SAINT Jean Gualbert sortoit d'une famille riche et noble établie à Florence. Il fut élevé avec soin dans les maximes de la piété et dans la connoissance des lettres. Mais à peine fut-il entré dans le monde, qu'il en prit l'esprit avec le goût des vanités. L'amour des plaisirs le subjugua tellement, que ce qui lui avoit paru criminel ne lui offrit plus rien que

de légitime et d'innocent : il s'imagina que la dissipation et le faste devoient être un privilége de la naissance. La doctrine évangélique ne s'accordant point avec sa conduite, il chercha à s'étourdir sur ce point; et bientôt les plus puissans motifs de vertu perdirent toute leur force à son égard. C'en étoit fait de lui, si Dieu n'eut ménagé une circonstance pour le tirer de l'état déplorable où il étoit réduit.

Hugues Gualbert avoit été tué par un gentilhomme du pays. Jean son frère, forma le projet de venger sa mort en ôtant la vie au meurtrier. Animé de plus par les discours de son propre père, il devint entièrement sourd à la voix de la raison et de la religion. Aveuglé par sa passion, il se persuada qu'il se couvriroit de honte en laissant impuni l'outrage qu'il avoit reçu dans la personne de son frère. Revenant de la campagne à Florence un jour de vendredi-saint, il rencontra le gentilhomme dans un passage si étroit, qu'ils ne pouvoient se détourner ni l'un ni l'autre. La vue de son ennemi rallume sa vengeance; il met l'épée à la main, et se prépare à la lui passer au travers du corps; mais le gentilhomme se jette à ses pieds, et là, les bras étendus en forme de croix, il le con-

jure par la passion de Jésus-Christ, dont on célébroit la mémoire en ce jour, de ne pas lui ôter la vie. Jean Gualbert fut singulièrement frappé de ce qu'il voyoit et entendoit. L'exemple du Sauveur priant pour ses propres bourreaux, amollit la dureté de son cœur; il tend la main au gentilhomme, puis lui dit avec douceur: « Je ne puis vous refuser ce que vous de» mandez au nom de Jésus-Christ; je » vous accorde non-seulement la vie, » mais même mon amitié. Priez Dieu de » me pardonner mon péché ». S'étant ensuite embrassés l'un et l'autre, ils se séparèrent.

Jean continua sa route jusqu'à l'abbaye de Saint-Miniat, qui appartenoit à l'ordre de Saint-Benoît. Etant entré dans l'église, il pria devant un crucifix avec une ferveur extraordinaire. Au sortir de l'église, il va trouver l'abbé, et lui demande l'habit. On lui refusa ce qu'il demandoit, parce qu'on craignoit son père. On lui permit seulement de suivre en habit séculier les exercices de la communauté. Quelques jours après, il se coupa lui-même les cheveux, et se revêtit d'un habit de moine qu'il avoit emprunté. Son père devint furieux; il s'adoucit cependant à la fin. Touché des motifs qui avoient déterminé son fils à

quitter le monde, il lui donna sa bénédiction, et l'exhorta lui-même à persévérer dans les bons sentimens où il étoit.

Le jeune religieux se livra tout entier aux austères pratiques de la pénitence. Il eut bientôt trouvé le secret important de rendre sa prière continuelle. Il joignoit aux macérations corporelles de vifs sentimens de componction, afin d'expier ses fautes passées, et de se faciliter les moyens de remporter une victoire complète sur les penchans corrompus de la nature. Par son extrême fidélité à tous les exercices de la pénitence, il établit en lui de la manière la plus solide, le règne de la douceur et de l'humilité, et il devint en peu de temps un modèle accompli de toutes les vertus.

L'abbé du monastère étant mort, les religieux voulurent l'élire en sa place; mais il fut impossible d'obtenir son consentement. Peu de temps après, il quitta le monastère avec un autre religieux, et se retira dans la vallée dite *Vallombreuse*, au diocèse de Fiésoli. Il y trouva deux hermites auxquels il se joignit avec son compagnon. Ils conçurent tous ensemble le projet de bâtir un petit monastère, et d'y former une communauté, où l'on suivroit la règle de Saint-Benoît, selon son austérité primitive. Le nouvel

ordre fut depuis approuvé par le pape Alexandre II, ainsi que les constitutions particulières qu'y ajouta S. Jean Gualbert, qui en fut fait premier abbé. Il établit parmi ses frères l'amour de la retraite et du silence, le détachement de toutes les choses de la terre, la pratique de l'humilité, les austérités de la pénitence et de la charité la plus universelle. Il étoit rempli de tendresse et très-compatissant envers ses frères, sur-tout envers ceux qui étoient malades. Il ne voulut point, par humilité, recevoir même les ordres mineurs.

Le nouvel ordre prit bientôt des accroissemens considérables. Gualbert aimoit singulièrement les pauvres; et il n'en renvoyoit aucun sans lui donner l'aumône. Souvent il lui arriva de vider les magasins du monastère pour soulager les indigens. Ayant été pris d'une grosse fièvre, il fit assembler les supérieurs de son ordre; il leur annonça qu'il alloit être séparé d'eux: puis il les exhorta fortement à veiller pour qu'on observât la règle avec exactitude, et à maintenir la paix et la charité fraternelle. Il demanda ensuite les derniers sacremens, qu'il reçut avec de grands sentimens de piété. Il mourut le 12 juillet 1073, à l'âge de soi-

xante-quatorze ans, et fut canonisé en 1193 par le pape Célestin III.

PRATIQUE. Les graces signalées que reçut S. Jean Gualbert, furent en lui le fruit du pardon d'une injure. Quel motif pour nous d'aimer nos frères, et de leur pardonner les fautes qu'ils peuvent avoir commises contre nous! Quoi de plus touchant que les vues selon lesquelles le précepte divin nous prescrit le pardon des injures? Quoi de plus persuasif que l'assurance que nous avons, que Dieu nous pardonnera, si nous pardonnons aux autres!

PRIÈRE. Accordez nous, Seigneur, cet esprit de charité pour le prochain, qui nous fasse aimer nos frères comme nous-mêmes, et nous porte non-seulement à oublier le mal qu'ils pourront nous avoir fait; mais encore à leur procurer tout le bien qui dépendra de nous, pour avoir le vrai caractère de vos enfans, et mériter vos bénédictions éternelles. Ainsi soit-il.

Treizième jour de Juillet.

SAINT EUGÈNE, *Evêque de Carthage, et ses Compagnons, Confesseurs sous les Vandales.*

EN 428, sous le règne de Valentinien III, Genséric, roi des Vandales et des Alains, qui s'étoient depuis peu établis dans une partie de l'Espagne, s'empara de l'Afrique. Ce prince, aussi barbare que

politique, étonna le monde par la rapidité de ses conquêtes. Les Vandales, chrétiens pour la plupart, mais infectés de l'hérésie d'Arius, mirent tout à feu et à sang; ils pillèrent les campagnes et les villes, sans épargner les églises et les monastères; ils condamnèrent deux évêques à être brûlés vifs, et en tourmentèrent cruellement plusieurs autres pour leur faire livrer les trésors de leurs églises; ils rasèrent les édifices publics de Carthage, et bannirent l'évêque de cette ville, avec un grand nombre d'autres chrétiens.

A la prière de l'empereur Valentinien, Genséric permit aux catholiques de choisir un évêque, qui mourut peu de temps après. La persécution s'étant renouvelée avec une nouvelle fureur, un grand nombre de fidèles reçurent la couronne du martyre. Les ariens, par un sacrilége qui n'avoit jamais eu d'exemple, se firent des chemises et des haut-de-chausses avec les linges et les ornemens qui servoient à l'autel; il y en eut même parmi eux qui jetèrent par terre le corps et le sang de Jésus-Christ et les foulèrent aux pieds. Hunéric, successeur de Genséric, fut encore plus cruel que son père envers les orthodoxes.

Il y avoit vingt-quatre ans que l'Eglise

de Carthage étoit sans pasteur. Il fut enfin permis aux catholiques de se nommer un évêque. Eugène, singulièrement estimé pour son savoir, sa piété, son zèle et sa prudence, fut élu d'une voix unanime. Sa conduite dans l'épiscopat le fit respecter même des hérétiques. Ses aumônes étoient immenses, eu égard à la modicité de son revenu. Quand on lui représentoit qu'il devoit réserver quelque chose pour ses propres besoins, il avoit coutume de faire cette réponse : « Le bon pasteur devant donner sa vie » pour son troupeau, serois-je excusable » de m'inquiéter de ce qui concerne mon » corps » ? Il jeûnoit tous les jours, et ne faisoit qu'un léger repas sur le soir.

Hunéric, à l'instigation des ariens, fit défendre au saint Evêque de s'asseoir sur le trône épiscopal, de prêcher le peuple, et d'admettre dans sa chapelle aucun des Vandales, parmi lesquels il y en avoit plusieurs de catholiques. Eugène fit une réponse conforme à la dignité de son caractère, et dit à l'occasion du troisième article, que Dieu lui commandoit de ne point fermer la porte de l'église à ceux qui désiroient l'y servir. Hunéric, furieux de cette réponse, persécuta les orthodoxes de mille manières différentes, et sur-tout les Vandales qui

professoient la vraie foi. Il ordonna de mettre des gardes aux portes des églises : quand ceux-ci voyoient entrer un homme ou une femme habillés en vandales, ils les tiroient violemment avec des bâtons dentelés dont ils leur entortilloient les cheveux, et leur arrachoient ainsi, avec leurs cheveux, la peau de la tête. Quelques-uns en perdirent les yeux, et d'autres la vie. Cette conduite barbare des ariens ne réussit pourtant point ; pas un seul catholique n'abandonna sa religion.

La persécution devint bientôt générale, et tomba sur les catholiques indistinctement. Un grand nombre de vierges consacrées à Dieu furent horriblement tourmentées ; il y en eut plusieurs qui expirèrent sur le chevalet. Les évêques, les prêtres, les diacres et les laïques distingués, au nombre de près de cinq mille, furent bannis et envoyés dans un désert, où ils n'eurent que de l'orge pour se nourrir. Le peuple suivit les évêques et les prêtres avec des cierges à la main, les mères portoient leurs enfans dans leurs bras ; puis les déposant aux pieds des confesseurs, elles leur disoient, les yeux baignés de larmes : « A qui nous » laissez-vous en courant au martyre ? » Qui baptisera nos enfans ? Qui nous

» donnera la pénitence? Qui nous déli-
» vrera de nos péchés par le bienfait de
» la réconciliation? Qui nous enterrera
» après la mort? Qui offrira le divin sa-
» crifice? Que ne nous est-il permis d'al-
» ler avec vous »?

Eugène ne fut point enveloppé dans cette première proscription. Mais au mois de mai de l'année 483, le roi lui fit dire que sa volonté étoit que les catholiques eussent à Carthage une conférence avec les évêques ariens. Ce fut vers ce temps-là que notre saint Evêque rendit la vie à un aveugle. Information faite, la vérité du miracle fut si bien constatée, qu'il ne fut pas possible de le contester. Les ariens imaginèrent différens prétextes pour empêcher que la conférence, indiquée au premier de février, n'eût lieu. Cependant les catholiques présentèrent une confession de foi par écrit, où l'on établissoit la consubstantialité du Verbe. Il paroît qu'elle fut rédigée par saint Eugene. Les ariens trouvèrent mauvais que les orthodoxes prissent le nom de catholiques, quoiqu'il leur fût donné universellement, même par les hérétiques. A la fin les ennemis de l'Eglise prévalurent, et l'on rompit tout-à-coup la conférence.

Sur la fin de février de la même année,

la persécution devint générale : on chassa les ecclésiastiques des villes, et on leur défendit d'exercer aucune fonction dans le pays. Tous les catholiques furent déclarés inhabiles à hériter et à disposer de leurs biens, et on en mit plusieurs à mort. Une femme, nommée Denyse, avoit été cruellement tourmentée, et sa patience n'avoit pas peu contribué à soutenir les autres fidèles. Toute son inquiétude étoit que Majoric son fils, jeune et d'une complexion délicate, ne se laissât ébranler. S'étant apperçue qu'il trembloit à la vue des tourmens qu'il alloit endurer : « Mon fils, lui dit-» elle, en jetant sur lui un regard sé-» vère, souviens-toi que nous avons été » baptisés au nom de la Trinité, dans » le sein de l'Eglise, notre mère ». Le jeune homme, encouragé par ces paroles, souffrit le martyre avec une constance admirable.

A Typase, dans la Mauritanie Césarienne, on arrêta plusieurs catholiques qui avoient assisté à la célébration des divins mystères dans une maison particulière ; et on leur coupa la langue, avec la main droite, ce qui ne les empêcha pas de parler aussi bien qu'auparavant. La vérité de ce miracle est attestée par Victor de Vite, auteur grave, qui en avoit été

témoin oculaire, ainsi que par d'autres écrivains du temps (1).

Hunéric déchargea principalement le poids de sa fureur sur les Vandales qui avoient abjuré l'arianisme. On voyoit par-tout des hommes sans mains, sans yeux, sans nez ou sans oreilles; d'autres avoient la tête enfoncée dans les épaules, pour avoir été suspendus en l'air par les mains au haut des maisons, où ils servoient de jouet aux barbares. Plus de quatre cent soixante évêques furent amenés à Carthage; quatre-vingt-huit d'entre eux moururent des tourmens qu'on leur fit souffrir; quelques-uns recouvrèrent leur liberté, et les autres furent renvoyés. On comptoit parmi ces derniers S. Eugène, auquel on ne permit pas même de dire adieu à ses amis. Il écrivit à son troupeau une lettre que nous avons encore, pour lui donner les instructions relatives aux circonstances actuelles. On le conduisit dans une contrée déserte de la province de Tripoli; il fut confié à la garde d'un évêque arien, qui le traita avec la dernière indignité.

Tous les évêques ariens devinrent de

---

(1) *Voyez* le livre intitulé : *La Religion Chrétienne, prouvée par un seul fait.* Paris, Barbou, 1766, in-12.

cruels persécuteurs. Les apostats surtout se signaloient par leur inhumanité envers les orthodoxes. Elpidophore, un d'entre eux, fut établi juge à Carthage. On conduisit devant lui le diacre Muritta, qui autrefois avoit été présent à la cérémonie de son baptême. Lorsqu'on commençoit à le dépouiller pour le tourmenter, il tira tout-à-coup l'habit blanc dont il avoit couvert Elpidophore au sortir des fonts; puis le montrant à l'assemblée, il dit à l'apostat qui étoit assis comme son juge : « Ce vêtement t'accu-
» sera devant Dieu quand il viendra juger
» les hommes. Je l'ai gardé pour servir
» de témoignage de l'apostasie qui te pré-
» cipitera dans l'abyme de soufre. Ces
» linges qui t'ont environné lorsque tu
» étois sorti pur des eaux du baptême,
» redoubleront ton supplice, quand tu
» seras enseveli dans les flammes éter-
» nelles ».

Gontamond, neveu et successeur de Hunéric, rappela S. Eugène à Carthage en 488, et fit rouvrir, à sa prière, les églises des catholiques. Il permit aussi aux prêtres de revenir du lieu de leur exil. Ce prince étant mort en 496, Trasimond, son frère, monta sur le trône. Ses variations montrèrent qu'il n'y avoit pas de sincérité dans sa conduite. Ce fut

par son ordre que les juges condamnèrent Eugène, Longin et Vindémial, évêque de Capre en Afrique, à perdre la tête. Vindémial mourut par le glaive. S. Eugène fut conduit au lieu du supplice, protestant qu'il aimoit mieux perdre la vie que d'abandonner la foi de l'Eglise. On le ramena cependant à Carthage, d'où on l'exila en Languedoc, où il mourut le 13 juillet 505, dans un monastère qu'il avoit fait bâtir à Viance, près d'Albi, lequel a pris depuis le nom du saint martyr Amarand, enterré dans ce lieu.

PRATIQUE. Les Saints regardoient la foi comme le plus précieux des trésors. La foi est en effet cette lumière surnaturelle, qui nous conduit dans la voie où nous devons marcher pour parvenir au vrai bonheur. Elle est la semence, ou plutôt la racine de la vie spirituelle, et le principe de toute vertu méritoire du ciel; sans elle, dit saint Paul, il est impossible de plaire à Dieu.

PRIÈRE. Votre parole, Seigneur, nous instruit sur les qualités que doit avoir la foi qui sert de base au salut. Elle doit être ferme et supérieure à toutes les épreuves: elle doit être entière, c'est-à-dire, embrasser tous les articles de notre religion. Elle doit être active, animée par la charité, féconde en bonnes œuvres. Daignez, par votre Esprit-Saint, nous l'accorder; nous vous la demandons par l'intercession de S. Eugène et de ses Compagnons, qui combat-

tirent si généreusement pour en maintenir la défense; afin que nous participions à leur bonheur infini. Ainsi soit-il.

Quatorzième jour de Juillet.

SAINT BONAVENTURE, *Cardinal, Evêque et Docteur de l'Eglise.*

SAINT Bonaventure, surnommé *le Docteur Séraphique*, à cause de sa dévotion extraordinaire, de son ardente charité et de la connoissance profonde qu'il avoit des sciences ecclésiastiques, naquit en 1221, à Bagnarea en Toscane. A l'âge de quatre ans, il fut attaqué d'une maladie si dangereuse, qu'on désespéra de sa vie. Sa guérison fut attribuée aux prières de S. François d'Assise. Sa mère, pleine de reconnoissance, le consacra au Seigneur par un vœu, et prit le plus grand soin de son éducation. Elle le forma à la pratique du renoncement, de l'humilité et de l'obéissance. Les progrès qu'il fit dans ses études étonnèrent ses maîtres; mais ceux qu'il fit dans la science des saints, furent encore plus extraordinaires.

Lorsqu'il eut atteint sa vingt-deuxième année, il entra dans l'ordre de Saint François. On l'envoya à Paris pour y ache-

ver ses études. Il joignoit à beaucoup de pénétration un jugement exquis. Il se rendit fort habile dans la philosophie et la théologie. Comme il rapportoit toutes ses études à la gloire de Dieu et à sa propre sanctification, il avoit soin de se prémunir contre la dissipation et contre une vaine curiosité. Par-là il sut conserver en lui l'esprit de recueillement et de prière. Il nourrissoit sa ferveur par de fréquentes aspirations qui rendoient sa prière continuelle. Le souvenir des plaies de Jésus-Christ, faisoit le sujet ordinaire de ses méditations. S. Thomas d'Aquin l'étant venu voir, et lui ayant demandé dans quels livres il avoit acquis cette science sacrée : « Voilà, répondit-il, en » lui montrant son crucifix, la source » où je puise mes connoissances. J'étudie » Jésus, et Jésus crucifié ».

Sa vie étoit si pure, ses passions si parfaitement soumises, qu'il ne paroissoit pas avoir péché en Adam. Ses austérités étoient extraordinaires : on remarquoit cependant sur son visage une certaine gaîté, qui provenoit de la paix intérieure dont il jouissoit. On l'entendoit souvent lui-même répéter cette maxime : « La » joie spirituelle est la marque la plus » certaine de la grace de Dieu qui habite » dans une ame ». A la pratique de la

mortification, il ajoutoit celle des plus grandes humiliations; et il avoit un soin extrême de cacher ce qui auroit pu lui attirer l'estime des hommes.

Notre Saint se prépara par le jeûne, la prière et d'autres bonnes œuvres, à recevoir la prêtrise, afin d'obtenir une mesure de graces proportionnée aux fonctions sublimes qu'il devoit exercer. Toutes les fois qu'il montoit à l'autel, on s'appercevoit à ses larmes et à son extérieur, des sentimens d'humilité et d'amour avec lesquels il offroit, tenoit dans ses mains, et recevoit dans son ame l'agneau sans tache. Il annonçoit la parole de Dieu avec autant de force que d'onction, et il réussissoit merveilleusement à allumer dans ses auditeurs le feu sacré qui le brûloit lui-même. Ayant été chargé d'enseigner dans l'intérieur du couvent, il s'acquitta de cet emploi avec le plus grand succès. On l'obligea, ainsi que S. Thomas, à prendre le grade de docteur. Les deux serviteurs de Dieu, au lieu de se disputer le pas, voulurent se céder la première place l'un à l'autre. S. Bonaventure insista si fortement, que saint Thomas fut forcé de consentir à passer le premier.

Le roi saint Louis avoit une estime singulière pour S. Bonaventure. Souvent

il le faisoit manger à sa table, et le consultoit sur les affaires les plus difficiles. Il le pria de composer pour son usage un office de la passion de Jésus-Christ. Il dressa aussi une règle pour sainte Isabelle, sœur du roi, et pour son monastère de Long-champ, près de Paris. Ses autres petits traités ascétiques furent aussi écrits, pour la plupart, à la prière de diverses personnes de la cour, qui faisoient profession de piété. Il y règne une onction qui attendrit les cœurs les plus insensibles.

En 1256, S. Bonaventure fut élu général de son ordre. Le pape ayant confirmé son élection, il fut forcé de partir pour Rome. Il commença par rétablir parmi ses frères la paix, que des divisions intestines avoient troublée. Il réfuta avec force, toutefois sans fiel et sans amertume, un ouvrage satyrique qu'un membre de l'université de Paris avoit publié contre les ordres mendians. La multiplicité de ses occupations ne prenoit rien sur ses exercices de piété. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, il en composa encore d'autres, notamment une vie de S. François, où l'on remarque qu'il étoit plein des vertus héroïques qui avoient éclaté dans son bienheureux père.

Il avoit parmi ses religieux un frère convers, nommé Gilles, qui étoit d'une simplicité admirable. « Mon père, lui » dit-il un jour, Dieu nous a fait une » grande miséricorde, et nous a com- » blés de beaucoup de graces. Mais nous » qui ne sommes que des ignorans, » comment pouvons-nous correspondre » à son infinie bonté, et parvenir au sa- » lut? Si Dieu, répondit le Saint, n'ac- » cordoit à un homme d'autre talent que » la grace de l'aimer, cela seul suffiroit » et seroit un grand trésor. Quoi! reprit » le frère Gilles, un ignorant, un idiot » peut aimer Dieu d'une manière aussi » parfaite que le plus grand docteur? » Oui, répliqua Bonaventure: il y a plus, » c'est qu'une bonne femme peut aimer » Dieu plus qu'un célèbre théologien ». A ces mots, le frère Gilles transporté de joie, va dans le jardin, puis se tenant à la porte qui étoit sur le grand chemin, il se met à crier: « Venez, hommes sim- » ples et sans lettres; venez, bonnes fem- » mes, venez tous aimer Notre Seigneur; » vous pouvez l'aimer autant et même » plus que le P. Bonaventure, et les plus » habiles théologiens ». Et il tomba en- suite dans une extase qui dura trois heures.

Le pape Clément IV nomma le Saint

à l'archevêché d'Yorck ; mais il fit tant d'instances auprès du pontife, qu'il consentit à le décharger d'un fardeau qu'il se jugeoit incapable de porter. Le pape Grégoire x le fit cardinal et évêque d'Albano ; il lui ordonna en même temps d'accepter, et de se rendre à Rome sans délai. Il lui enjoignit, à son arrivée, de se préparer à parler dans le concile général, convoqué à Lyon pour la réunion des Grecs et des Latins. L'assemblée fut extrêmement nombreuse. Le pape se rendit lui-même à Lyon, et fit l'ouverture du concile le 7 mai 1274. S. Bonaventure eut diverses conférences avec les députés des Grecs. Ceux-ci, charmés de sa douceur et convaincus par la solidité de ses raisons, acquiescèrent à tout ce qu'on exigeoit d'eux. Grégoire x, en reconnoissance de cet heureux succès, chanta la messe le jour de S. Pierre et de S. Paul, et voulut qu'on y lût l'évangile en grec et en latin. S. Bonaventure y prêcha sur l'unité de la foi. On dit aussi le symbole en grec et en latin, pour marquer la réunion des deux églises.

S. Bonaventure tomba malade après la troisième session du concile. Le pape lui administra le sacrement de l'extrême-onction. Durant sa maladie, il eut toujours les yeux attachés sur un crucifix.

Il mourut le 15 juillet 1274, dans la cinquante-troisième année de son âge. Le pape et tous les Pères du concile assistèrent à ses funérailles. Il fut canonisé par Sixte IV en 1482. Sixte V le mit au nombre des docteurs de l'Eglise. En 1562, les calvinistes pillèrent sa châsse, brûlèrent ses reliques dans la place publique, et en jetèrent les cendres dans la Saône.

PRATIQUE. Selon S. Bonaventure, la perfection du christianisme consiste moins à pratiquer les exercices sublimes de l'état religieux, qu'à bien faire les actions ordinaires. « La meilleure perfection, dit ce Saint, » est de faire les choses communes d'une ma» nière parfaite. Une fidélité constante dans » les petites choses, est une grande, une » héroïque vertu». Prenons cette maxime pour règle.

PRIÈRE. Seigneur, vous voulez le salut de tous, et pour l'obtenir de votre miséricorde, il suffit de faire tout ce que votre loi et les devoirs de notre état nous prescrivent. Que votre grace dirige toujours notre conduite, afin qu'elle se rapporte toute entière à vous. Ainsi soit-il.

Quinzième jour de Juillet.

SAINT HENRI II, *Empereur.*

SAINT Henri, surnommé *le pieux* et *le boiteux*, naquit en 972. Il eut pour père Henri, duc de Bavière, et pour mère Giselle, fille de Conrad, roi de Bourgogne. Il fut élevé par S. Wolfgang, évêque de Ratisbonne, et fit de rapides progrès dans les sciences et la piété. En 995, il succéda à son père dans le duché de Bavière. Etant depuis parvenu à l'empire, il justifia la haute idée qu'on avoit conçue de lui, par l'assemblage des vertus chrétiennes, royales et militaires. Il prioit, il méditoit la loi de Dieu, et s'exerçoit à la pratique de l'humilité, afin de se prémunir contre l'orgueil, et de ne point se laisser éblouir par l'éclat des honneurs. Toujours il avoit devant les yeux la fin que Dieu s'étoit proposée en l'élevant à une dignité si éminente. De-là son zèle à procurer la gloire du Seigneur et l'exaltation de l'Eglise, à entretenir la paix dans ses Etats, et à chercher en tout le bonheur de ses sujets.

En 1005, il fit assembler un concile national à Dortmond, en Westphalie,

pour régler divers points de discipline, et pour maintenir plus sûrement l'observation des canons de l'Eglise. Il procura aussi la convocation de plusieurs synodes provinciaux qui s'assemblèrent pour le même objet. Jamais il n'entreprit de guerres que dans la vue de défendre ses peuples. Il appaisa quelques révoltes qui s'étoient élevées au commencement de son règne, et pardonna ceux qui en avoient été les auteurs.

Après une victoire remportée en Italie, il se rendit à Rome, accompagné de la reine Ste Cunégonde. Le pape Benoît VIII l'y couronna empereur avec son épouse, en 1014. Henri confirma et renouvela les donations que ses prédécesseurs avoient faites au saint siége, de la ville de Rome, de l'exarcat de Ravenne et de plusieurs autres domaines en Italie. Après avoir appaisé les troubles de la Lombardie, il reprit le chemin des Alpes pour retourner en Germanie. Il visita ensuite le monastère de Cluni, auquel il donna le globe et la couronne d'or, enrichie de pierres précieuses, dont le pape lui avoit fait présent. Divers autres monastères reçurent aussi des marques de ses pieuses libéralités. Quelques princes même de sa famille, désapprouvant l'usage qu'il faisoit de ses revenus, pri-

rent les armes contre lui ; il les fit rentrer dans le devoir, et leur pardonna.

Quelque temps auparavant, les idolâtres qui habitoient la Pologne et l'Esclavonie, avoient ravagé le diocèse de Meesbourg, et détruit plusieurs églises. Il les soumit, ainsi que les princes de Bohême, qui s'étoient également révoltés. Par ce moyen, la Pologne, la Bohême et la Moravie devinrent tributaires de l'Empire. Henri répara les églises et rétablit les siéges épiscopaux qu'on avoit détruits. Il envoya dans la Pologne et la Bohême des prédicateurs zélés pour instruire les idolâtres.

Quand il eut terminé les nouvelles affaires qui l'avoient rappelé en Italie, il revint dans ses Etats. Dans le duché de Luxembourg, il eut une entrevue avec Robert, roi de France : les deux princes s'entretinrent d'affaires concernant l'Eglise et le gouvernement, ainsi que de la meilleure manière d'accroître le règne de la piété et de rendre leurs sujets heureux. Ils ne se séparèrent qu'après s'être donné des preuves de la plus sincère amitié.

De retour dans ses Etats, Henri s'appliqua à faire fleurir par-tout la religion. Il enrichissoit les églises, soulageoit les pauvres, remédioit aux abus et aux dé-

sordres, prévenoit les injustices et garantissoit le peuple de l'oppression. Malgré la multiplicité des affaires dont il étoit accablé, il ne négligeoit pas pour cela les détails. Il n'oublioit pas sur-tout le soin de son ame. Sans cesse il se rappeloit les dangers auxquels il étoit exposé. Plus il étoit élevé dans le monde, plus il cherchoit à s'abaisser, et on ne vit jamais une humilité plus grande sous le diadême. Il aimoit qu'on lui dît naïvement la vérité; et il chassa les flatteurs qu'il regardoit comme les plus grandes pestes de la cour des rois. La prière, et sur-tout la prière publique, faisoit ses plus chères délices. Il étoit si édifié de la conduite des chanoines de la cathédrale de Strasbourg, qu'il avoit dessein de se retirer auprès d'eux, après avoir renoncé à la couronne; mais il fut empêché de l'exécuter par les remontrances des seigneurs de sa cour, et sur-tout par celle de l'évêque Wérinhaire, qui lui fit comprendre que sa véritable vocation étoit de régner avec sagesse, et de se sanctifier sur le trône.

Henri assistoit au sacrifice de la messe avec beaucoup de dévotion, et participoit souvent à l'auguste sacrement de l'autel. Il honoroit la Mère de Dieu comme sa patrone. Il avoit aussi une tendre dé-

votion pour les Anges gardiens, et généralement pour tous les Saints. Toujours il persistoit dans le dessein de quitter le monde, et il vouloit se retirer dans l'abbaye de Saint-Vannes, à Verdun, mais le pieux Richard, abbé de cette maison, lui conseilla de ne point exécuter ce projet. Le saint Empereur fit constamment présider la religion à ses conseils, la bonne-foi à ses traités, le zèle à ses entreprises. Il conserva la chasteté au milieu des périls de la cour; on assure même qu'il garda la continence dans le mariage, de concert avec sainte Cunégonde son épouse. Il mourut au château de Grône, près d'Halberstadt, le 14 juillet 1024, dans la cinquante-deuxième année de son âge, et la vingt-deuxième de son règne. Son corps fut porté dans la cathédrale de Bamberg. Les miracles qui s'opérèrent à son tombeau, changèrent bientôt les regrets en une vénération singulière. Il fut canonisé en 1152 par le pape Eugène III.

PRATIQUE. Ceux qui sont placés au-dessus des autres par les honneurs, les dignités, les richesses ou les talens, ont de grandes obligations à remplir, et rendront un compte bien rigoureux au souverain juge. Qu'ils se souviennent sur-tout que l'influence de leurs discours, et de leurs bons ou mauvais

exemples sur la conduite de leurs inférieurs, sera la matière du jugement qu'ils subiront au tribunal de Dieu.

PRIÈRE. Pardonnez-nous, Seigneur, comme vous en prioit David, nos péchés étrangers, qui sont ceux dont nos exemples ou notre négligence auroient été la cause ou l'occasion; pardonnez aussi à nos frères, et que votre bonté en nous rendant la grace, nous aide à y persévérer. Ainsi soit-il.

Seizième jour de Juillet.

SAINT EUSTATHE, *Patriarche d'Antioche, Evêque.*

SAINT Eustathe eut pour patrie la ville de Side en Pamphilie. Nous apprenons de S. Athanase, qu'il confessa généreusement la foi devant les persécuteurs. Il étoit recommandable par son savoir et son éloquence, mais il l'étoit beaucoup plus encore par son éminente piété, et par son zèle ardent à maintenir la pureté de la doctrine catholique. Ayant été placé sur le siége de la petite ville de Bérée en Syrie, il s'acquit bientôt une grande considération dans l'Eglise.

On l'élut, en 324, pour remplir le siége d'Antioche, qui étoit alors le troisième du monde chrétien. Il s'opposa

fortement à sa translation, alléguant pour raison que ces sortes de translations étoient défendues par les canons de l'Eglise, à moins qu'il n'en résultât de l'avantage pour la gloire de Dieu, et de l'utilité pour le prochain. On lui montra qu'il étoit dans le cas de l'exception, et il fut forcé de se rendre. Il se distingua particulièrement dans le concile de Nicée, par son zèle contre l'arianisme ; il eut beaucoup de part aux réglemens qu'on y dressa pour le maintien de la discipline.

De retour à Antioche, il y tint un concile pour rétablir la paix dans son église, qui étoit déchirée par diverses factions. Il se montra fort sévère dans l'examen de ceux qu'il recevoit parmi le clergé ; il rejetoit toutes les personnes dont la foi et les mœurs étoient suspectes. Plusieurs de ceux qu'il avoit refusés, embrassèrent depuis l'arianisme, ce qui justifia la conduite qu'il avoit tenue à leur égard. Il envoya aussi dans les diocèses de la jurisdiction de son patriarchat, des hommes capables d'instruire et d'encourager les fidèles.

Plusieurs évêques ariens outrés de son zèle, résolurent de le perdre à quelque prix que ce fût. Ils publièrent une calomnie atroce contre ses mœurs ; mais

la vérité se fit jour, et les auteurs de la calomnie furent confondus. Les ariens accusèrent ensuite Eustathe de sabellianisme, c'étoit aussi une calomnie; mais les hérétiques l'employant contre tous ceux qui professoient la doctrine orthodoxe, le patriarche et les évêques catholiques qui étoient présens au prétendu concile assemblé à Antioche par les partisans d'Arius, crièrent inutilement à l'injustice; on ne voulut point les écouter; on prononça même une sentence de déposition contre le Saint. Les évêques ariens informèrent l'empereur de ce qui s'étoit passé, et lui présentèrent les choses de manière, que ce prince, trompé, se laissa prévenir contre Eustathe.

La nouvelle de la déposition du saint Patriarche ne se fut pas plutôt répandue, qu'il s'éleva une sédition à Antioche. Il n'en fallut pas davantage pour achever de persuader à Constantin qu'il étoit coupable des crimes qu'on lui imputoit. Il lui envoya un ordre de se rendre à Constantinople, d'où il devoit le faire partir pour le lieu de son exil. Le saint Pasteur, avant de quitter Antioche, assembla les fidèles pour les exhorter à rester inébranlables dans la doctrine de l'Eglise. Ses exhortations produisirent

leur effet, en préservant un grand nombre de ses diocésains du malheur de tomber dans l'hérésie. Nous apprenons de S. Jérôme et de S. Chrysostôme, qu'il fut banni dans la Thrace, avec plusieurs, tant prêtres que diacres. Théodoret assure qu'on l'exila de la Thrace dans l'Illyrie. Il mourut à Philippes en Macédoine, en 338.

S. Jérôme appelle S. Eustathe une trompette retentissante, et dit qu'il fut le premier qui prit la plume pour combattre les ariens. Il admire en lui une vaste étendue de connoissances, et assure qu'il étoit parfaitement versé dans les lettres divines et humaines. S. Chrysostôme lui donne les mêmes louanges. S. Fulgence le compte parmi les plus grands évêques de l'Église.

PRATIQUE. Heureux, disoit le Sauveur du monde, ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés; heureux ceux qui souffrent pour la justice, parce que leur récompense est assurée dans le ciel. Quoi de plus propre en effet que les temps d'épreuves, à sanctifier nos ames par le renoncement aux passions, par la connoissance de nos misères, par l'aveu de notre néant? Un chrétien souffrant en vrai disciple de Jesus crucifié, accomplit dans le sens de l'Apôtre, ce qui manque à la passion de ce Dieu Sauveur.

PRIÈRE. Faites-nous comprendre, Seigneur,

tout le prix de cette glorieuse ressemblance ; cette connoissance adoucira nos maux dans la tribulation, et nous donnera une ferme espérance de vous être réunis dans le séjour de la gloire. Ainsi soit-il.

Dix-septième jour de Juillet.

SAINT SPÉRAT, *et ses Compagnons, ordinairement appelés Martyrs Scillitains.*

Les premiers chrétiens qui souffrirent à Carthage dans l'année 200, furent les douze Martyrs Scillitains, ainsi nommés de Scillite, ville de la province consulaire d'Afrique. Ayant été arrêtés le 16 juillet, on les conduisit devant le tribunal du proconsul Saturnin. Les principaux d'entre eux étoient trois hommes, Spérat, Narzal et Cittin; et trois femmes, Donate, Seconde et Vestine. Le proconsul les assurant que l'empereur oublieroit leur désobéissance s'ils sacrifioient aux dieux des Romains; Spérat répondit au nom de ses compagnons : « Nous n'avons commis aucun crime ; » nous n'avons insulté personne ; au con- » traire, lorsqu'on nous a maltraités, » nous en avons remercié le Seigneur. » Sachez donc que nous n'adorons que

» le seul vrai Dieu, qui est le maître et » l'arbitre de toutes choses ; et c'est pour » nous conformer à sa loi, que nous » prions pour ceux qui nous persécutent » injustement ». Le proconsul le pressant de jurer par le génie de l'empereur, Spérat reprit : « Je ne connois point le » génie de l'empereur de ce monde ; mais » je sers le Dieu du ciel, qu'aucun homme » n'a vu et ne peut voir. Je n'ai jamais » commis de crime punissable par les » loix de l'Etat ; j'ai toujours payé les » droits dus au prince, que je regarde » comme mon seigneur sur la terre ; mais » je n'adore que mon Dieu, qui est le roi » des rois, et le maître souverain de toutes » les nations de l'univers ; encore une » fois, je ne suis coupable d'aucun crime, » ainsi je n'ai mérité aucune punition ». Là-dessus le proconsul ordonna qu'ils fussent tous menés en prison, et qu'on les mît aux ceps jusqu'au lendemain.

Le jour suivant, le proconsul se les fit amener, et dit aux femmes d'honorer le prince et de sacrifier aux dieux. Donate répondit : « Nous rendons à César » ce qui appartient à César ; mais nous » n'adorons que Dieu, et nous n'offrons » qu'à lui des sacrifices. Je suis aussi » chrétienne, dit Vestine. Je crois » aussi en mon Dieu, dit Seconde, et je

» veux toujours lui être fidèle. Quant à » vos dieux, jamais nous ne nous déter- » minerons à les servir et à les adorer ». Le proconsul ayant ordonné qu'on les remît en prison, fit approcher les hommes ; puis adressant la parole à Spérat, il lui dit : « Persistes-tu encore dans ta » première résolution ? es-tu toujours » chrétien ? Oui, je le suis, répondit » Spérat ; et pour que personne ne l'i- » gnore, je le répète, je suis chrétien ». Tous ceux qu'on avoit arrêtés avec lui s'étant écriés qu'ils professoient la même religion, le proconsul dit : « Vous ne vou- » lez donc ni grace, ni temps pour déli- » bérer sur le parti que vous avez à pren- » dre ? SPÉRAT. Faites ce qu'il vous plai- » ra ; nous mourrons avec joie pour l'a- » mour de Jésus-Christ. LE PROCONSUL. » Quels sont les livres que vous lisez, et » pour lesquels vous avez tant de res- » pect ? SPÉRAT. Les quatre évangiles de » Notre-Seigneur Jésus-Christ, les épî- » tres de l'apôtre S. Paul, et toute l'écri- » ture inspirée de Dieu ». Comme le pro- consul leur donnoit toujours des délais pour prendre une dernière résolution, Spérat dit : « Ce délai est inutile ; jamais » nous ne renoncerons à la loi de Notre » Seigneur Jésus-Christ ; ainsi ordonnez » ce qu'il vous plaira ». Le proconsul

les voyant inébranlables, prononça la sentence suivante : « Spérat, Narzal, » Cittin, Véturius, Félix, Acyllin, Læ- » tance, Januaria, Générose, Vestine, » Donate et Seconde, s'étant avoués » chrétiens, et ayant refusé de rendre » l'honneur et le respect dus à l'empe- » reur, nous les condamnons à être déca- » pités ». Après la lecture de cette sentence, les Martyrs remercièrent Dieu de ce qu'il vouloit bien les recevoir au nombre de ceux qui donnent leur vie pour la confession de son nom. Ils allèrent avec joie au lieu de l'exécution, et on leur trancha la tête, pendant qu'ils continuoient d'offrir leur sacrifice à Jésus-Christ.

PRATIQUE. Personne n'est plus soumis qu'un vrai chrétien aux loix civiles du gouvernement, parce qu'il sait qu'il faut rendre à César ce qui appartient à César; mais il sait aussi qu'il faut rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu. Il ne s'écartera donc jamais de ce qu'il doit de juste soumission à l'une et l'autre puissance.

PRIÈRE. Nous vous demandons, Seigneur, la grace de remplir exactement ce double devoir, de l'accomplissement duquel dépend la tranquillité de l'ordre public, et notre bonheur pour ce monde et pour l'autre. Ainsi soit-il.

Dix-huitième jour de Juillet.

SAINTE SYMPHOROSE, *et ses sept Fils, Martyrs.*

L'EMPEREUR Adrien ayant fait bâtir un magnifique château à Tibur ou Tivoli, l'enrichit de toutes les curiosités de l'art que l'on y apporta de toutes les provinces. Lorsqu'il le vit achevé, il en ordonna la dédicace, qui se fit avec les cérémonies usitées parmi les païens. On commença par des sacrifices, que l'on offrit dans le dessein d'engager les idoles à rendre des oracles. Telle fut la réponse des démons: « La veuve Symphorose et ses » sept fils nous tourmentent chaque jour, » en invoquant leur Dieu; si vous les por- » tez à sacrifier, nous vous promettons » d'écouter favorablement vos vœux ».

Symphorose vivoit à Tivoli avec ses sept fils, et employoit ses revenus, qui étoient considérables, à soulager les pauvres, et sur-tout les chrétiens qui souffroient pour la foi. Elle étoit veuve de Gétulius ou Zolicus, qui avoit reçu la couronne du martyre avec son frère Amantius. Après la mort de l'un et de l'autre, Symphorose enterra leurs corps. Comme elle ne désiroit rien plus que de voir ar-

river le moment où elle leur seroit réunie dans la gloire avec ses fils, elle se préparoit continuellement à les suivre par la pratique des bonnes œuvres.

Adrien, dont la superstition avoit été alarmée par la réponse de ses dieux, ou de leurs prêtres, se fit amener Symphorose et ses fils : il leur parla d'abord à tous avec douceur, et les exhorta d'une manière pressante à sacrifier. Symphorose lui répondit au nom de tous : « Gé» tulius, mon mari, et son frère Aman» tius, l'un et l'autre tribuns dans vos » troupes, ont souffert divers tourmens » pour le nom de Jésus-Christ, plutôt » que de sacrifier aux idoles ; ils ont » vaincu vos démons par leur mort, ai» mant mieux se laisser trancher la tête » que céder à vos efforts. La mort qu'ils » ont soufferte a paru honteuse aux yeux » des hommes ; mais elle les a comblés » de gloire parmi les anges ; ils jouis» sent présentement dans le ciel d'une » vie qui ne finira jamais ».

L'empereur, changeant de voix, lui dit d'un ton sévère : « Si vous ne sacri» fiez avec vos fils, je vous ferai tous of» frir en sacrifice à mes dieux puissans. » SYMPHOROSE. Vos dieux ne peuvent me » recevoir en sacrifice ; mais si je suis » brûlée pour le nom de Jésus-Christ,

» ma mort augmentera les tourmens que
» vos démons souffrent dans leurs flam-
» mes. Pourrois-je espérer le bonheur
» d'être offerte en sacrifice avec mes
» enfans, au Dieu vivant et véritable?
» ADRIEN. Ou sacrifiez à mes dieux, ou
» vous périrez tous misérablement. SYM-
» PHOROSE. Ne croyez pas que la crainte
» puisse me faire changer; je désire d'être
» réunie dans le lieu de repos, avec mon
» mari, que vous avez mis à mort pour
» le nom de Jésus-Christ ».

Adrien fit conduire Symphorose au temple d'Hercule, où elle eut le visage meurtri de soufflets; on la pendit ensuite par les cheveux. Comme elle étoit inébranlable au milieu de ces tourmens, l'empereur ordonna qu'elle fût jetée dans la rivière avec une grosse pierre au cou. Son frère Eugène, qui étoit un des principaux du conseil de la ville, retira son corps, et l'enterra à quelque distance de-là.

Le lendemain, Adrien ordonna que les sept fils de Symphorose lui fussent amenés tous à-la-fois. Ayant employé inutilement les exhortations et les menaces pour les gagner, il fit planter autour du temple d'Hercule sept pieux, où on les étendit avec des poulies: on les serra avec tant de violence, que leurs

os furent disloqués en plusieurs endroits de leurs corps. Loin de céder à la cruauté des tourmens, ils s'animoient les uns les autres, et se montroient plus avides de souffrances, que les bourreaux n'étoient ardens à les tourmenter. Enfin, l'empereur ordonna qu'on les mît à mort chacun à l'endroit où il étoit. Crescens, l'aîné de tous, fut égorgé ; le second, nommé Julien, reçut un coup de poignard dans la poitrine ; Némésius eut le cœur percé d'une lance ; Primitivus fut frappé dans l'estomac; on rompit les reins à Justin ; on ouvrit les côtés à Stacteus ; Eugène, le plus jeune, fut fendu depuis le haut jusqu'en bas. La persécution ayant cessé, on rendit aux reliques des Martyrs l'honneur qui leur étoit dû ; on les enterra sur la voie Tiburtine, à moitié chemin de Rome et de Tivoli. Ils souffrirent en 120.

PRATIQUE. Sainte Symphorose rappeloit sans cesse à ses enfans la gloire et le bonheur de ceux qui marchent sur les traces du Sauveur du monde. Elle leur apprenoit qu'un chrétien qui aime les humiliations et les souffrances, y trouve un trésor solide et une paix inaltérable qui l'accompagnera jusqu'au dernier soupir, en assurant au mérite de sa généreuse et constante patience les palmes de l'éternité.

PRIÈRE. C'est en mourant sur la croix, Seigneur, que vous nous avez rachetés, et vous voulez que nous unissions nos souffrances et notre sacrifice au vôtre, pour avoir part à vos mérites infinis; aidez-nous à marcher après vous dans la voie étroite qui seule conduit à la véritable vie. Ainsi soit-il.

Dix-neuvième jour de Juillet.

SAINT VINCENT DE PAUL, *Fondateur de la Congrégation des Prêtres de la Mission et des Sœurs de la Charité.*

DIEU ménage de fidèles ministres à son église, dans les temps mêmes où l'esprit de foi paroît le plus affoibli. S. Vincent de Paul fut un de ces hommes apostoliques, dont la divine miséricorde se sert pour ranimer la piété sur la terre. Il naquit en 1576, dans le village de Poy, au diocèse d'Acqs en Gascogne. Son père se nommoit Guillaume de Paul, et sa mère Bertrande de Moras. Ils faisoient valoir par eux-mêmes une petite ferme qui leur appartenoit, et en tiroient le nécessaire, pour subsister avec six enfans, dont quatre garçons et deux filles.

Vincent, le troisième des fils, parut dès sa tendre jeunesse, goûter les connoissances que ses parens lui donnèrent

des principes de la religion, et des pratiques de piété chrétienne proportionnées à son âge. Bientôt son goût pour la prière, sa charité pour les pauvres, sa docilité, sa modestie dans le sein de sa famille, parurent être au-dessus de l'âge de l'enfance. Ses premières années se passèrent à garder le troupeau de son père, qui appercevant en cet enfant de bénédictions, les dispositions les plus rares pour les sciences et la piété, se détermina à le faire étudier. Il le mit en pension chez les cordeliers d'Acqs, qui se chargeoient de l'éducation des jeunes gens. Vincent y mérita l'estime générale, et profita si bien des leçons de ses maîtres, qu'au bout de quatre ans il fut choisi par M. de Commet, avocat de la ville d'Acqs, pour être le précepteur de ses enfans. A l'âge de vingt ans, il partit pour Toulouse, où il fit son cours de théologie et y prit le degré de bachelier. Il reçut en 1598 le sous-diaconat ainsi que le diaconat, et fut ordonné prêtre deux ans après.

On admira bientôt en lui les vertus qui caractérisent un digne ministre de Jésus-Christ; une humilité profonde, une charité héroïque, un zèle éclairé, doux et constant. Le Saint-Esprit qui le préparoit aux grandes œuvres pour le

salut des ames, lui inspiroit un renoncement à lui-même, un goût pour la prière et l'oraison, qui le faisoient marcher à grands pas dans la perfection évangélique. En 1605 Vincent fut obligé de faire un voyage à Marseille, pour y recevoir quinze cents livres, qu'un de ses amis mort dans cette ville lui avoit léguées. Etant sur le point de retourner à Toulouse, il accepta l'offre qu'on lui fit de prendre la voie de la mer jusqu'à Narbonne; mais le vaisseau qu'il montoit ayant été attaqué par trois brigantins d'Afrique, les chrétiens furent obligés de se rendre et de céder à la supériorité des forces des infidèles, qui s'emparèrent du vaisseau. Pendant le combat, Vincent reçut un coup de flèche, dont il se sentoit encore plusieurs années après. La première chose que firent les mahométans fut de mettre le pilote en pièces, pour se venger de sa vigoureuse résistance. Ces pirates chargés de butin, firent voile pour Tunis; à peine y eurent-ils abordé, qu'ils habillèrent les chrétiens en esclaves et les vendirent.

Vincent fut d'abord acheté par un pêcheur, mais celui-ci voyant que son esclave ne pouvoit supporter l'air de la mer, le revendit à un vieux médecin, grand chimiste, qui traita le Saint assez

humainement ; il lui promit même de le faire son héritier, s'il vouloit changer de religion. Vincent qui craignoit plus le danger que couroit son ame que les rigueurs de l'esclavage, implora le secours du ciel par l'intercession de la sainte Vierge, à la protection de laquelle il se crut toujours redevable d'avoir échappé à la tentation, pendant près d'un an que son maître le sollicitoit. Le médecin étant mort, laissa pour héritier un de ses neveux, qui revendit notre Saint à un renégat, originaire de Nice en Savoie. Ce nouveau maître l'envoya travailler dans une ferme, située sur une montagne fort haute, dans un lieu extrêmement chaud et désert. Une des trois femmes de ce renégat, turque de naissance et de religion, alloit souvent à la campagne où Vincent travailloit, le questionnoit beaucoup sur le dogme, les loix et le culte du christianisme ; et lui ordonnoit même quelquefois de chanter des hymnes consacrés à la gloire du Dieu qu'il adoroit. Le Saint, les larmes aux yeux, avoit coutume de chanter ou le pseaume *Super flumina Babylonis* ou le *Salve, Regina*. Bientôt cette mahométane, frappée de l'excellence de la doctrine chrétienne et des vertus de son esclave, fit des reproches à son mari,

d'avoir abandonné une religion qui paroissoit si bonne.

Dieu se servit de cette infidèle, pour faire sentir à ce renégat son ingratitude, et toute l'énormité de son crime. Docile à la grace, il rentra en lui-même, et résolut de revenir à la foi catholique ; il fit part de son dessein à Vincent, et ils convinrent tous deux de se sauver. Ils montèrent sur une petite barque, et favorisés par la providence, ils traversèrent la Méditerranée sans aucun accident. Enfin le 28 juin 1607, ils abordèrent à Aigues-Mortes près de Marseille, d'où ils se rendirent à Avignon. Le renégat y fit son abjuration entre les mains du vice-légat. L'année suivante, il accompagna le Saint à Rome ; il entra chez les frères de la Charité pour y faire pénitence le reste de sa vie.

Notre Saint après avoir satisfait sa dévotion dans la capitale du monde chrétien, revint en France. Arrivé à Paris, il se logea dans le faubourg Saint-Germain, dans le voisinage du lieu où est l'hôpital de la Charité. Il y alloit souvent servir et consoler les malades. Il habitoit dans la même maison qu'un juge du village de Sore, dans le district de Bordeaux. Celui-ci étant sorti, trouva à son retour qu'on lui avoit volé quatre cents

écus. Il accusa Vincent du vol, le décria, en le calomniant auprès de toutes ses connoissances et ses amis. Le Saint se contenta de nier le fait, en ajoutant: « Dieu sait la vérité ». Pendant les six années que dura la calomnie, il ne lui échappa aucune plainte contre son calomniateur. L'auteur du vol fut enfin arrêté, et déclara que le Saint avoit été injustement accusé.

Le cardinal de Bérulle connut Vincent à cette époque, et l'engagea à accepter la cure de Clichi, près de Paris; son zèle et sa charité y eurent les plus grands succès. Il quitta son troupeau, pour se charger du soin de l'éducation des enfans de M. de Gondi, comte de Joigny, général des galères de France. Sa vertueuse épouse, Marguerite de Silly, touchée des éminentes vertus de Vincent, lui confia peu de temps après la direction de sa conscience. En 1616, il fit un voyage avec elle et ses enfans au château de Folleville dans le diocèse d'Amiens. Pendant son séjour, on vint le prier d'aller à deux lieues, confesser un paysan malade qui le désiroit ardemment. Vincent y courut, et après avoir interrogé le malade, il le détermina à faire une confession générale; le pénitent y consentit avec les plus grands

sentimens de reconnoissance, il reçut les sacremens de l'église, en témoignant à Dieu d'une manière édifiante et sensible, tous les regrets d'une véritable pénitence. Il se félicitoit d'avoir eu le bonheur de parler à Vincent, et disoit à haute voix qu'il eût été perdu sans cela : il répéta cette déclaration publique en présence de plusieurs personnes, et notamment de la comtesse de Joigny.

Ce trait frappa tellement la comtesse sur les dangers du salut pour tant de personnes peu instruites, sur-tout dans les campagnes, qu'elle pria Vincent de prêcher dans l'église de Folleville le jour de la fête de la conversion de S. Paul, afin d'instruire le peuple sur les caractères de la vraie pénitence, et sur les dispositions avec lesquelles on doit se confesser pour obtenir le pardon de ses péchés. Son discours fit tant d'impression sur le cœur de ses auditeurs, que le Saint ne pouvant plus suffire à entendre tous les pénitens, il appela à son secours deux prêtres zélés. La même année, le cardinal de Bérulle le chargea d'aller prêcher l'évangile dans les villages de Bresse, où régnoit une ignorance grossière. Cinq prêtres s'unirent à lui, ils formèrent une espèce de communauté, et se fixèrent à Châtillon-les-Dombes.

Dieu bénit leurs travaux par tant de succès, que tout le pays changea de face, non-seulement parmi les personnes du peuple, mais jusques dans les conditions les plus distinguées. On compte parmi ces derniers, le comte de Rougemont, qui embrassa avec ferveur les exercices de la piété la plus exemplaire.

La comtesse de Joigny qui étoit retournée chez elle pour veiller à l'éducation de ses enfans, que Vincent n'avoit pu continuer, apprit avec une joie singulière le succès des travaux de son digne ministre. Elle lui envoya une somme d'argent pour fonder une mission perpétuelle destinée à l'instruction du peuple, laissant au Saint le choix du lieu où il jugeroit à propos de se fixer, et la manière dont il croiroit devoir se servir de cette somme pour exécuter cette grande œuvre. Elle fit en même temps plusieurs tentatives pour l'engager à rentrer dans sa maison ; et pour y réussir, elle mit dans ses intérêts M. de Bérulle. Elle obtint même, qu'il continueroit de diriger sa conscience. Peu de temps après, cette vertueuse dame détermina son mari à contribuer à l'établissement d'une compagnie de Missionnaires, qui s'emploieroient spécialement au soin du salut des personnes attachées à leur maison,

et à celui de leurs vassaux. Ce projet fut proposé à Jean-François de Gondi, frère du comte, et premier archevêque de Paris, qui accepta cette fondation, et donna le collége des Bons-Enfans à Paris, pour loger la nouvelle communauté. Ce fut au mois d'août 1625 que Vincent prit possession de cette maison.

Peu de temps après, notre Saint s'occupa du projet de réunir dans un même local, les galériens dispersés dans les différentes prisons de Paris. Il vint à bout de l'exécuter par les libéralités de plusieurs personnes pieuses qu'il avoit intéressées à cette bonne œuvre. Ayant ainsi pourvu aux besoins corporels de ces malheureux, il les rendit plus dociles à recevoir les instructions qu'on leur donnoit : les conversions parmi eux furent nombreuses et édifiantes. Des instructions journalières, des exercices de religion bien réglés, un travail assidu et modéré, fit de ces hommes, pour la plupart si vicieux, de véritables chrétiens. M. de Gondi aussi surpris qu'édifié du bon ordre qui régnoit parmi eux, en parla au roi Louis XIII, en lui représentant que s'il jugeoit à propos d'autoriser Vincent à faire le même établissement dans toutes les galères du royaume, il répondoit du zèle du Saint à s'y em-

ployer avec la même ardeur. Le roi trouva cette proposition juste; et par un brevet expédié en 1619, Vincent fut établi aumônier général de toutes les galères de France.

Madame de Gondi étant morte le 23 juin 1625, Vincent alla demeurer avec ses prêtres. Louis XIII autorisa la nouvelle association par ses lettres-patentes, données en 1627, et Urbain VIII l'érigea en congrégation par une bulle du 12 janvier 1632. Ce ne fut qu'en 1658 que le Saint instituteur donna des constitutions à ses disciples, qui prirent le nom de *Prêtres de la Mission*. On les connoît aussi sous le nom de *Lazaristes*, du prieuré de Saint-Lazare que les chanoines réguliers de Saint-Victor leur cédèrent en 1633. La bonne odeur de leurs vertus, et le fruit de leur zèle apostolique, donna à cet institut des accroissemens si considérables, qu'à la mort du saint Fondateur, on comptoit un grand nombre de maisons, tant en France, qu'en Piémont, en Pologne et en d'autres pays.

A peine ce nouvel institut étoit-il en plein exercice, que notre Saint établit la congrégation *des Dames de la Charité* pour le soulagement des pauvres malades des paroisses; celle *des Filles*

de la Croix pour l'éducation des jeunes personnes du sexe. Ce fut lui qui procura et dirigea la fondation des hôpitaux de la Pitié, de Bicêtre, de la Salpétrière et des Enfans-Trouvés; ce fut aussi lui qui fonda l'hôpital des Forçats à Marseille, celui des pauvres Pélerins, celui du Saint-Nom-de-Jésus pour les vieillards; enfin c'est à lui que nous devons tant d'établissemens si dignes du respect et de la reconnoissance publique.

Pour perpétuer le bien qui revenoit aux pauvres malades de ces confréries de la charité, et pour leur donner une forme plus stable, il résolut, de concert avec mademoiselle le Gras, de chercher un certain nombre de filles auxquelles on apprit à servir les malades, et que l'on forma aux exercices de la vie spirituelle. Cette vertueuse dame, infiniment plus recommandable par sa piété et ses vertus, que par son illustre naissance, fut la première institutrice et la première supérieure des hospitalières connues sous le beau nom de *Filles de la Charité*. D'après les règles que S. Vincent donna à cette nouvelle société, ces pieuses filles furent dévouées au service des malades, des pauvres, et aux soins de l'éducation des jeunes filles du peuple. Leur modestie, leur douceur, leur zèle à remplir

leurs devoirs, et la sainteté de leur vie, charmèrent tous ceux qui eurent occasion de les voir. Le Saint, par la vigilance de son zèle et par ses lumières, étoit comme l'ame et le premier ressort de tant d'institutions précieuses à l'humanité, et bien dignes de la piété chrétienne.

Au milieu de tant d'occupations, Vincent trouvoit encore le temps de secourir une foule de malheureux, qui, dans les guerres qui ravageoient alors la Lorraine, étoient réduits dans l'état le plus déplorable. Il leur fit passer les aumônes qu'il avoit ramassées à Paris. La disette qu'éprouvèrent aussi la capitale et quelques provinces de France, occasionna une misère extrême, le Saint sollicita avec succès la charité des fidèles, et distribua des aumônes abondantes presque partout. Il nourrit dans sa maison de Saint-Lazare pendant long-temps, plusieurs centaines de pauvres tous les jours; et fut regardé comme l'ange tutélaire de tant de milliers d'hommes, qui sans lui auroient été sans ressource.

Louis XIII, au lit de la mort, désira voir Vincent; et ce prince qui depuis long-temps, étoit pénétré de vénération pour les vertus de notre Saint, en reçut dans ses derniers instans, toutes les consola-

tions d'un zèle vraiment apostolique. La reine Anne d'Autriche devenue régente après la mort de Louis XIII, estimoit et respectoit si singulièrement S. Vincent, qu'elle le nomma membre du conseil d'état pour les affaires ecclésiastiques. Il y fut grandement utile à l'église, et sur-tout pour la collation des bénéfices, qui ne furent donnés qu'au mérite et à la vertu. Quoique très-occupé, Vincent uni à Dieu par la prière et de fréquentes élévations de cœur vers lui, se consumoit dans les ardeurs de la charité d'une foi vive, simple et toujours pure. Humble, patient, et d'une affabilité qui lui gagnoit tous les cœurs, il eut des rapports de confiance avec les hommes les plus vertueux de son siècle.

Saint François de Sales le nomma supérieur des religieuses de la Visitation qu'il venoit d'établir à Paris, et l'appeloit le saint prêtre ; il sembloit en effet ne plus tenir à la terre. Cependant sa santé dépérissoit de jour en jour. Quoiqu'il fût d'un tempérament assez robuste, les fatigues occasionnées par son zèle et par les austérités d'une vie toujours pénitente, le firent à la fin succomber à l'âge de quatre-vingts ans. Il mourut le 27 septembre 1660, après avoir reçu les derniers sacremens avec

une foi dont la ferveur et les élans sembloient le ravir en Dieu. Il fut enterré dans l'église de Saint-Lazare, et il y eut un concours de monde prodigieux à ses funérailles. Paris, et bientôt toute la France et les autres contrées, réclamèrent son intercession auprès de Dieu, qui le glorifia par un grand nombre de miracles. Le pape Clément XII le canonisa en 1737, et fixa sa fête au 19 juillet.

PRATIQUE. La sagesse mondaine n'est que folie, dit l'écriture, et le vrai sage ne sera jamais que l'homme selon le cœur de Dieu: tel fut S. Vincent de Paul. Tout à tous dans l'ordre de la charité évangélique, pour gagner les ames au Seigneur, il consola les affligés, instruisit les ignorans, convertit les pécheurs, servit de père aux pauvres, et fut l'apôtre de tous les âges et de tous les états. Voilà la vraie sagesse, la gloire de Dieu est sa fin, le bonheur des autres est son désir, l'évangile est son école, et le ciel sera son partage à jamais.

PRIÈRE. O Dieu, la charité par essence, renouvelez dans les ministres de votre église et dans chacun de ses enfans, cette première des vertus. En vous aimant, et en aimant pour vous nos frères, nous accomplirons votre loi, vous régnerez en nous sur la terre, nos jours seront saints et heureux en attendant la félicité éternelle. Ainsi soit-il.

Vingtième jour de Juillet.

SAINT JOSEPH BARSABAS, *Disciple de Notre-Seigneur.*

Saint Joseph Barsabas, que nous ne connoissons que par le livre des Actes des Apôtres, étoit un des soixante-douze disciples du Sauveur. Il fut mis sur les rangs par la sainte assemblée qui remplissoit le cénacle. Quand les apôtres voulurent donner un successeur dans l'apostolat au traître Judas, S. Mathias fut proposé avec lui. Les apôtres demandèrent à Dieu de faire connoître celui de ces deux saints que sa grace destinoit au collége apostolique, et le sort, dit le texte sacré, tomba sur Mathias. Le témoignage authentique rendu par l'assemblée des saints, à celui dont nous célébrons aujourd'hui la fête, nous dit tout sur ses vertus.

S. Chrysostôme, en faisant son éloge, observe que l'humilité profonde de saint Joseph Barsabas, lui fit bénir le Saint-Esprit, de l'élection de S. Mathias à la dignité d'apôtre. Après la dispersion des disciples, il alla prêcher l'évangile aux nations, confirmant par des prodiges la

foi qu'il annonçoit. Un auteur des temps apostoliques, et après lui, un des plus anciens historiens de l'Eglise, rapportent que S. Joseph Barsabas ayant bu du poison, il n'en éprouva aucun mal. Il étoit désigné parmi les saints disciples de Notre-Seigneur, sous le nom de Joseph-le-Juste : ce mot est sans doute un panégyrique parfait.

PRATIQUE. La vie des apôtres et des premiers disciples de l'évangile étoit un miracle de grace, et l'exercice soutenu de toutes les vertus. Ils ne désiroient de vivre que pour gagner le ciel, et leur vie n'étoit qu'une préparation à la mort qui devoit les mettre en possession de ce royaume, auquel nous sommes tous appelés par la foi. Le zèle qui les embrasoit pour le salut du monde, les rendoit victimes de la charité pour convertir les peuples à Jésus-Christ. Leur piété, leur douceur, leur chasteté, leur patience, attiroient l'admiration et l'hommage des cœurs à la religion qu'ils annonçoient avec l'éloquence de la parole et celle de l'exemple. Héritiers de leur foi, en gardons-nous les préceptes? En méditons-nous les vérités simples? En pratiquons-nous les vertus? Hélas! quand cessera l'opposition criminelle de nos mœurs avec la doctrine de l'évangile, et celle de toute notre conduite extérieure, avec la règle imprescriptible de la foi?

PRIÈRE. O Sauveur des hommes, ranimez en

nous la vie de la foi, dont nous avons reçu le sceau par le baptême, et ne permettez pas que régénérés en vous, notre adoption soit encore profanée par l'habitude du péché; aidez nous à en briser les chaînes, afin qu'avec votre secours, nous ne cessions de vous être fidèles jusqu'à la mort. Ainsi soit il.

Vingt-unième jour de Juillet.

SAINTE PRAXÈDE, *Vierge.*

Sainte Praxède étoit fille de Pudens, sénateur romain, et sœur de sainte Pudentiène. La ville de Rome, sous le pontificat de Pie I, et sous le règne de l'empereur Antonin-le-Pieux, connut et admira les exemples héroïques des vertus de sainte Praxède. Sa piété fit l'édification de l'Église, pour laquelle elle employa tout son zèle à concourir à l'entretien de ses autels, aux solennités de son culte, et à pourvoir à ses autres besoins. Elle avoit hérité de grands biens, dont elle employa la plus grande partie au soulagement des pauvres et des saints martyrs, qui dans les combats pour la foi, éprouvoient souvent, avec la douleur des tourmens que les tyrans leur faisoient subir, les rigueurs du froid, de

la nudité, de la faim, dans les prisons et sous le poids des chaînes.

Sainte Praxède, dans le désir de partager en quelque sorte leur bonheur, leur procuroit les consolations et les secours en tout genre qui pouvoient diminuer leurs souffrances. La prière, le jeûne, les veilles, et les autres pratiques de la perfection évangélique, la sanctifièrent par sa fidélité à correspondre aux graces du Seigneur. Elle mourut en paix, et fut enterrée auprès de sa sainte sœur, à Rome, sur la voie Salarienne.

PRATIQUE. Les chrétiens des premiers siècles ne vivoient que pour le ciel; connoître Dieu, le servir et l'aimer de tout leur cœur, voilà l'objet de leurs pensées et le motif de leurs actions; tout le reste n'étoit à leurs yeux qu'indifférence, aussi leurs jours étoient-ils pleins de vertus, la paix de l'innocence étoit pour eux le gage et l'avant-goût de la paix dans le royaume de Dieu. Que cherchons-nous aujourd'hui, nous les chrétiens de ces siècles d'impiété et de libertinage? Examinons sur cela notre conduite, nous y verrons la cause de cette désolation presque générale, dont les saints livres nous assurent que l'oubli de Dieu et l'esclavage des passions sont les principes, et dont la fin sera la mort dans le péché.

PRIÈRE. Eclairez, ô mon Dieu, de vos lumières, tant d'ames aveuglées par leurs passions, et endurcies dans le péché; que la crainte de vos

jugemens nous pénètre, que votre infinie miséricorde nous attire ; convertissez-nous, Seigneur, afin que dociles aux impressions de votre grace, nous rentrions dans les voies de la justice qui nous conduisent à vous. Ainsi soit-il.

Vingt-deuxième jour de Juillet.

SAINTE MARIE-MAGDELEINE.

On a toujours disputé, et jamais pu décider avec certitude, si la Sainte que l'église honore en ce jour, est la même que cette généreuse pénitente dont parle S. Luc, évangéliste, ou s'il faut la distinguer de Magdeleine, sœur de Lazare et de Marthe, les hôtes chéries de Jésus-Christ à Béthanie. Il est du moins certain que les anciens Pères de l'Eglise, tels que S. Irénée, S. Chrysostôme, saint Clément d'Alexandrie, S. Grégoire-le-Grand, ne reconnoissent qu'une seule sainte Marie-Magdeleine, et se fondent sur le récit de S. Luc. En nous conformant ici au sentiment de ces saints docteurs de l'Eglise, nous allons comme traduire le texte sacré, où saint Luc rapporte la conversion d'une pécheresse connue dans la ville de Naïm ; il ajoute, quelques versets après, que parmi les saintes femmes qui accompagnoient sou-

vent le Sauveur du monde, et employoient leurs biens à son service, étoit Marie-Magdeleine, qu'il avoit délivrée de sept démons.

Il y avoit peu de temps que le miracle éclatant de la résurrection du fils d'une veuve de la ville de Naïm en Galilée, opéré par Jésus-Christ, avoit excité une admiration générale, et donné quelques disciples au Seigneur, lorsqu'un pharisien, nommé Simon, vint le prier de venir manger chez lui; le divin Maître accepta son invitation; elle devoit de toute éternité, dit un saint Père, servir à la grace pour consommer la conversion d'une pécheresse, dont la vie avoit été le scandale public, mais qui dans ce jour, éclairée par la lumière divine, connut toute l'horreur de l'état de son ame, pleura ses iniquités, en espéra le pardon de la bonté divine, et se dévoua à la pénitence pour le reste de sa vie. A peine fut-elle instruite que Jésus-Christ dînoit chez Simon le pharisien, qu'elle se détermina à s'aller présenter à lui, en se jetant à ses pieds dans la maison de Simon, sans craindre ni le mépris d'une assemblée nombreuse, ni les reproches trop mérités de ses désordres scandaleux; elle n'exprima que par ses larmes et ses sanglots, toute la contrition

de son cœur. Pénétrée de la plus sincère pénitence, elle baisa les pieds de Jésus-Christ, qu'elle arrosa de ses larmes; et attendit dans le silence de la plus profonde et de la plus amère douleur, que le divin Maître daignât lui donner un signe de miséricorde et de pardon.

Dans ce même temps, ajoute le texte sacré, le pharisien se disoit à lui-même: Si Jésus étoit seulement un prophète, lui qui se dit le Fils de Dieu, il sauroit quelle est la courtisane trop connue, qui ose se présenter ici devant lui pour baiser ses pieds. Le Dieu-homme, scrutateur des esprits et des cœurs, connut les pensées du pharisien, et se servit d'une parabole aussi claire qu'énergique, pour réprimer son orgueil, et lui faire admirer, ainsi qu'à ses convives, le triomphe de sa grace sur le cœur de Magdeleine pénitente, à laquelle beaucoup de péchés étoient en ce jour remis et pardonnés, parce que son amour, désormais tout entier à Dieu seul, lui avoit mérité de la bonté divine le plus entier pardon. Et tout de suite, adressant la parole à Magdeleine, il lui dit: *Vos péchés vous sont remis.* Qui pourroit exprimer les sentimens dont cette généreuse pénitente fut pénétrée dans cet heureux moment! Elle avoit baigné de ses larmes les

pieds du Dieu Sauveur, les avoit essuyés de ses cheveux, et répandu sur eux le plus précieux parfum, sacrifiant ainsi, selon la remarque de plusieurs Pères, ce qui avoit servi à son péché, pour en faire au Seigneur un hommage public de réparation des déréglemens de sa vie ; mais sa reconnoissance et son amour pour Dieu consacrèrent à sa gloire le reste de sa vie. Elle se dévoua entièrement à servir Jésus-Christ avec les autres saintes femmes, dans ses courses évangéliques, l'accompagna durant sa passion, et resta sur le calvaire aux pieds de sa croix jusqu'au moment de sa mort, après laquelle elle ne rentra à Jérusalem, que pour préparer les parfums nécessaires pour embaumer le corps du Sauveur.

Dès que le repos prescrit par la loi, eut laissé à son zèle la liberté d'agir, elle partit, dit S. Luc, de grand matin avec quelques autres femmes pieuses ; elles arrivèrent au tombeau de Jésus au lever du soleil. Il étoit, suivant sa parole, ressuscité glorieux ; et Magdeleine s'étant convaincue elle-même que le corps du divin Maître n'étoit plus dans le tombeau, courut en avertir Saint Pierre et S. Jean. *Ils ont*, leur dit-elle, *enlevé le corps du Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis.* Les deux Apôtres ayant été

vérifier eux-mêmes l'état des choses au sépulcre de Jésus-Christ, Magdeleine y revint avec eux ; dans l'excès de sa douleur, elle s'arrêta, les yeux fixés sur le tombeau de Jésus-Christ. Aussi-tôt elle apperçut deux anges vêtus de blanc qui lui dirent : *Pourquoi pleurez-vous ? C'est*, leur répondit-elle, *parce qu'ils ont enlevé mon Seigneur, et que je ne sais où ils l'ont mis ;* puis se retournant, elle vit alors Jésus lui-même, mais sans le reconnoître. Et le divin Sauveur lui ayant demandé, pourquoi elle pleuroit et qui elle cherchoit : *Seigneur*, lui répondit-elle, *si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'enleverai moi-même.* Jésus, pour la consoler, l'appela par son nom. En ce moment elle reconnoît son divin Sauveur, se jette à ses pieds qu'elle voulut baiser : Jésus ne lui permit pas, mais il lui ordonna d'aller dire de sa part à tous ses disciples, ces paroles divines : *Je vais monter vers mon père et votre père, vers mon Dieu et votre Dieu.*

Notre Sainte courut à Jérusalem, annoncer aux Apôtres ce que le Sauveur ressuscité l'avoit chargée de leur dire ; elle eut souvent, ainsi que toute l'église naissante, le bonheur de le voir, de l'adorer

et de l'entendre, pendant les quarante jours qu'il passa sur la terre avant son ascension glorieuse ; et les graces signalées qu'elle en reçut, disent encore quelques saints Pères, en augmentant en elle l'amour divin, en firent comme une martyre de la charité et de la pénitence. Des auteurs très-graves et anciens ont écrit, qu'après que Jésus-Chrit fut monté au ciel, à la vue de tous ses disciples, sainte Marie-Magdeleine accompagna la sainte Vierge et saint Jean à Ephèse ; qu'elle mourut dans cette ville, d'où l'empereur Léon, le philosophe, fit transférer ses reliques à Constantinople. Dans la suite des temps, quelques églises de France en ont été enrichies, spécialement en Bourgogne et en Provence, où elles sont honorées avec plus de solennité.

PRATIQUE. Connoissons bien, pécheurs que nous sommes, la miséricorde de Dieu, elle est infinie ; le plus grand de nos crimes, seroit d'en désespérer ou même d'en douter, sur-tout depuis le sacrifice adorable que Jésus-Christ a offert à la divine justice, pour nous sauver tous, en mourant sur la croix. Quelque coupables que nous puissions donc être, allons à lui avec confiance, la grace nous y appelle ; nous serons pardonnés, et comblés de consolations et de joie ; mais que notre conversion soit

prompte, entière, édifiante et constante comme celle de sainte Magdeleine ; peut-être les premiers pas nous paroîtront-ils un peu difficiles, marchons sans hésiter, bientôt la paix du Seigneur inondera notre cœur, sa main nous conduira dans les sentiers de la justice.

PRIÈRE. Divin Sauveur, renouvelez sur tant de pécheurs de nos jours, les miracles de votre grace, en les éclairant pour les ramener à vous ; touchez leurs cœurs, pour que la véritable pénitence les ayant purifiés à vos yeux, ils soient fidèles à vous aimer, et à réparer votre gloire, en vivant et mourant pour vous. Ainsi soit-il.

Vingt-troisième jour de Juillet.

SAINT APOLLINAIRE, *Evêque de Ravenne.*

SAINT Apollinaire fut le premier évêque de Ravenne. Il est dit dans le véritable martyrologe de Bède, qu'il siégea vingt ans, et qu'il versa son sang pour le nom de Jésus-Christ, sous l'empereur Vespasien. Selon l'auteur de ses actes, il fut disciple de S. Pierre, qui l'établit évêque de Ravenne. Cette circonstance s'accorde avec l'histoire du temps, et se trouve de plus appuyée sur d'autres autorités.

Saint Pierre Chrysologue, l'un des

plus célèbres évêques de Ravenne, nous a laissé un discours en l'honneur de S. Apollinaire, dans lequel il lui donne souvent le titre de martyr ; mais il ajoute que, quoiqu'il eût à différentes reprises versé une partie de son sang pour la foi, et qu'il désirât ardemment faire à Jésus-Christ le sacrifice de sa vie, Dieu cependant le conserva long-temps à son église, et ne permit point que les persécuteurs le condamnassent à mort. Il y a donc toute apparence qu'il n'a été appelé martyr, qu'à cause des tourmens qu'il souffrit pour la défense du christianisme, et il est hors de doute que ce saint Evêque n'ait survécu à ses tyrans. Toute sa vie, il employa son zèle à la propagation de l'évangile, au salut des ames, et à faire connoître et adorer Dieu ; son nom se lit dans tous les martyrologes ; et la vénération qu'on a toujours eue pour sa mémoire, prouve qu'il possédoit, dans le plus haut degré, les vertus des premiers disciples du Sauveur.

PRATIQUE. Il n'y aura jamais de vrais sages parmi les hommes que les Saints, qui sont seuls les sages selon Dieu, parce que leur sagesse est fondée sur la connoissance des vérités révélées, et sur la connoissance d'eux-mêmes ; l'une les attache à Dieu par la charité, l'autre leur inspire une profonde

humilité, et l'une et l'autre les rend supérieurs à toutes les épreuves de cette vie. La sagesse des philosophes mondains, n'a au contraire qu'une réalité d'apparence; elle est l'esclave des passions du cœur, le jouet de l'intrigue, dans mille circonstances, et toujours le tourment de la conscience. « Quelle ressemblance, disoit Tertullien » dans son apologie, peut-il y avoir entre » un philosophe et un chrétien; entre un » disciple de la Grèce et un disciple du ciel; » entre un homme avide d'une frivole répu- » tation et un homme qui ne cherche que » son salut; entre celui qui n'est vertueux » que de paroles et celui qui l'est d'action »! Un philosophe du temps, selon S. Jérôme dans une de ses lettres, est un être passionné pour la vaine gloire, un vil esclave des applaudissemens du vulgaire.

PRIÈRE. Dieu des vertus, de qui seul vient tout don parfait, donnez-nous cette vraie sagesse qui vous adore et qui vous glorifie, en gardant votre loi, en confessant votre saint nom, et en persévérant dans votre amour, afin qu'après cette vie, nous arrivions au séjour des bienheureux, pour régner avec vous pendant l'éternité. Ainsi soit-il.

Vingt-quatrième jour de Juillet.

SAINT LOUP, *Evêque de Troyes.*

SAINT Loup, issu d'une famille illustre de Toul en Lorraine, ayant fait d'excellentes études, parut avec succès au barreau. Il épousa Piméniole, sœur de S. Hilaire d'Arles, dont la piété répondoit à celle de son époux. Après six années de mariage, résolus de mener une vie plus parfaite, ils se séparèrent d'un mutuel consentement, et firent vœu de garder la continence jusqu'à la mort. S. Loup se retira dans l'abbaye de Lérins, gouvernée alors par S. Honorat : il y vécut un an dans la pratique de la perfection évangélique, dont le premier acte avoit été de vendre une grande partie de ses biens, et d'en distribuer le prix aux pauvres.

S. Honorat fut, vers ce temps-là, tiré de Lérins et placé sur le siége d'Arles. Le désir de S. Loup étoit de retourner à Lérins pour y finir sa vie ; mais voulant achever de se délivrer de toute sollicitude temporelle, il fit un voyage à Mâcon pour se défaire d'une terre qu'il possédoit encore en Bourgogne, et en donner

le prix aux pauvres ; ce qu'il exécuta, en se réduisant lui-même à la plus religieuse pauvreté. Il se hâtoit de reprendre le chemin de Lérins, lorsque les députés de la ville de Troyes, après la mort de S. Ours, leur évêque en 426, le demandèrent pour son successeur, avec des instances si vives, et par des motifs si pressans, que S. Loup fit d'inutiles efforts pour s'opposer à son élection, et fut sacré par les évêques de la province de Sens.

Sa dignité ne changea rien à son genre de vie : l'humilité, la pénitence, l'amour de la pauvreté, furent toujours dans la pratique, le caractère de sa conduite personnelle. Il couchoit sur des planches, veilloit dans l'exercice de l'oraison de deux nuits l'une, passoit souvent plusieurs jours sans prendre de nourriture, et ne mangeoit, après ce jeûne si rigoureux, que du pain d'orge. Telle fut sa vie pendant plus de vingt ans, sans cesse occupé des fonctions pastorales, qu'il remplissoit avec un zèle apostolique. Vers la fin du quatrième siècle, l'hérésie de Pélage et de Célestius, qui nioient le péché originel et la nécessité de la grace, après avoir troublé l'Orient, fut portée dans la Grande-Bretagne par Agricola, disciple des deux hérésiarques. Les ca-

tholiques de cette île eurent recours aux évêques des Gaules, pour arrêter le cours du mal.

Les prélats auxquels ils s'adressèrent, assemblés en 429 pour délibérer sur les moyens de venir au secours de l'église des Bretons, nommèrent saint Germain d'Auxerre et saint Loup de Troyes pour aller combattre l'hérésie. Ces deux Saints se hâtèrent de passer dans la Grande-Bretagne ; ils y attaquèrent l'erreur, et la bannirent de l'île par leurs prières, leurs prédications et leurs miracles. Le saint Evêque de Troyes, de retour dans son diocèse, travailla avec un nouveau zèle à la sanctification de son peuple ; et ses succès pour la conversion des plus grands pécheurs, ressembloient à des miracles de grace, dont Dieu manifestoit souvent les effets, pour l'édification de tous et sa plus grande gloire. L'empire d'Occident fut dans ce même temps affligé de diverses calamités par les incursions des Barbares. Attila, roi des Huns, fondit sur les Gaules avec une armée nombreuse ; il s'appeloit lui-même *le fléau de Dieu* pour punir les péchés des peuples. Déjà plusieurs grandes villes de France avoient éprouvé sa fureur : il s'avançoit vers Troyes, dont les habitans consternés s'attendoient aux plus grands

malheurs. Leur saint Evêque, depuis plusieurs jours, conjuroit le Seigneur avec larmes, jeûnes et prières, d'avoir pitié de son troupeau.

Enfin, plein de confiance dans la divine miséricorde, saint Loup se détermine à se présenter, revêtu de ses habits pontificaux, devant Attila qui étoit à la tête de son armée. Ce prince barbare, quoiqu'infidèle, fut pénétré de respect à la vue du saint Evêque, suivi de son clergé en procession, et précédé de la croix. Le Serviteur de Dieu étant auprès du roi des Huns, lui demande, avec un air d'autorité modeste, mais apostolique, qui il est. « Je suis, dit Attila, le » fléau de Dieu. Nous respectons, lui ré» pondit le Saint, tout ce qui nous vient » de la part de Dieu ; mais si vous êtes » le fléau avec lequel le ciel nous châtie, » souvenez-vous de ne faire que ce qui » vous est permis par la main toute-puis» sante qui vous meut et qui vous gou» verne ».

Attila, frappé de ces paroles, promit d'épargner Troyes, qui dut au succès des prières de son évêque auprès de Dieu, d'être préservée des fureurs d'une armée de quatre cent mille hommes qui, ayant ravagé la Thrace, l'Illyrie et la Grèce, avoit passé le Rhin, et porté la désolation

dans les plus belles contrées de la France. Attila, en s'éloignant de Troyes, s'avançoit dans la plaine de Merry-sur-Seine, lorsqu'il fut attaqué et vaincu par les Romains que commandoit Aëtius. Attila, en se retirant, envoya chercher S. Loup, et le pria de l'accompagner jusqu'au Rhin, espérant que la présence d'un si grand serviteur de Dieu, seroit une sauvegarde pour lui et pour son armée. Le saint Evêque se rendit auprès de lui; cette condescendance déplut aux généraux de l'empire, qui contraignirent S. Loup de quitter Troyes pour deux ans. Mais sa patience et sa charité triomphèrent encore de l'envie et de la malice des hommes; on lui permit de revenir dans sa ville, et de reprendre ses fonctions pastorales dans le gouvernement de son diocèse, qui dura cinquante-deux ans. Il mourut en 479. La France et l'Angleterre l'honorèrent également, et dédièrent plusieurs églises sous son invocation.

PRATIQUE. La prière peut tout auprès de Dieu, quand c'est le cœur qui prie avec la foi, l'humilité, la confiance et la persévérance nécessaires; demandez, dit Jésus-Christ, et vous recevrez; si vous demandez en mon nom, Dieu mon père vous exaucera. Mais, hélas! jusqu'à présent, reprend

un apôtre, en instruisant les premiers fidèles, *vous vous plaignez que vos prières n'obtiennent rien du Seigneur ; c'est que vous priez mal ;* car c'est mal prier que de le faire sans la confiance et la soumission au bon plaisir divin, ou de demander ce qui peut être nuisible à la sanctification de nos ames, dont le vœu doit être habituel et le premier de tous.

PRIÈRE. Vos apôtres, ô mon Dieu, vous demandèrent de leur apprendre à prier, accordez-nous aujourd'hui la même grace ; éclairez notre esprit par les lumières de la foi. Donnez à notre cœur la ferveur de la charité, et le recueillement extérieur et intérieur qui fixe l'attention en priant comme il faut ; donnez-nous, Seigneur, la connoissance de nous-mêmes, et la fidélité à vous servir, en préférant les intérêts de votre gloire à tout, dans l'espérance du bonheur de vous posséder à jamais dans le ciel. Ainsi soit-il.

Vingt-cinquième jour de Juillet.

S. JACQUES LE MAJEUR, *Apôtre.*

SAINT Jacques, fils de Zébédée et de Salomé, étoit frère de saint Jean l'évangéliste, et son aîné de plusieurs années. Ils étoient proches parens de Jésus-Christ par la sainte Vierge, dont Marie Salomé, leur mère, étoit, selon les savans interprètes, sœur ou cousine germaine, la langue hébraïque admettant l'une et

l'autre signification dans le texte original. D'ailleurs, suivant la tradition constatée par d'anciens et respectables auteurs, la sainte Vierge étoit fille unique. S. Jacques étoit Galiléen, pêcheur de profession, ainsi que son père et son frère. Jésus traversant un jour le lac de Génésareth, vit Jacques et Jean qui nettoyoient leurs filets dans une barque, avec Zébédée leur père; il les appela. Les deux frères quittèrent aussi-tôt leur barque, leurs filets et leur père, et suivirent Jésus-Christ. Il est bien probable qu'avant leur vocation, ils connoissoient Jésus pour le Messie attendu.

Zébédée approuva la démarche de ses enfans; et l'on voit par le récit des évangélistes, que leur mère Salomé étoit une des personnes de son sexe qui se montrèrent les plus dévouées au service du Dieu Sauveur. Jacques et Jean, devenus ses disciples, le quittèrent quelquefois pour fournir à leur subsistance par la pêche. Mais après le miracle de cette pêche miraculeuse, faite par l'ordre de Jésus-Christ, où Pierre et André les appelèrent pour les aider à tirer leurs filets remplis d'une quantité prodigieuse de poissons, les deux fils de Zébédée ne s'éloignèrent plus de Jésus. Ils furent bientôt après l'un et l'autre témoins de la

guérison subite et parfaite de la belle-mère de saint Pierre, de la résurrection de la fille de Jaïre, et, dans la même année, choisis par Jésus-Christ pour être ses apôtres. Il leur donna même alors le surnom de *boanergès* ou d'enfans du tonnerre, sans doute, disent les saints Docteurs, à cause de l'activité de leur zèle, dont l'ardeur trop violente contre les Samaritains qui avoient refusé de recevoir Jésus-Christ, leur fit demander que le feu du ciel tombât sur leur ville. Le divin Maître, dans cette occasion, leur donna à entendre, que la douceur et la patience étoient pour eux les seules armes à employer pour gagner les pécheurs.

Jacques et Jean furent, avec S. Pierre, les seuls spectateurs de la glorieuse transfiguration de Jésus, et les témoins de son agonie dans le jardin des Olives. Mais, malgré l'exemple et les instructions qu'ils en avoient reçues, leurs esprits n'étoient encore ni parfaitement éclairés, ni leurs cœurs entièrement purifiés. Leur mère aussi bien qu'eux, attendoient beaucoup de l'honneur qu'ils avoient d'être proches parens du Sauveur, et d'après les idées grossières que les Juifs charnels s'étoient formées du Messie, qu'il établiroit une monarchie temporelle, et

domineroit, avec sa nation sur tous les peuples de la terre ; ils concertèrent ensemble la demande téméraire et ambitieuse que fit leur mère à Jésus-Christ, en le priant que ses deux fils fussent assis l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, auprès de lui dans son royaume. Jacques et Jean avoient parlé par la bouche de leur mère, lorsqu'elle fit cette demande au Sauveur ; aussi ce fut à eux qu'il adressa sa réponse, en leur disant : *Vous ne savez ce que vous demandez.* En effet, dans le royaume intérieur qu'il venoit établir sur la terre, ce ne pouvoit être ni l'orgueil, ni l'ambition qui devoit décider des places et du rang ; mais l'humilité, la patience dans les souffrances, et le courage de persévérer à rendre témoignage à la foi de l'évangile ; aussi le Seigneur ajouta-t-il, en leur adressant toujours la parole : *Pouvez-vous boire le calice que je boirai ? Oui, nous le pouvons*, répondirent les deux Apôtres, à qui sans doute l'Esprit Saint inspira le désir de tout sacrifier pour être fidèles à leur vocation. Aussi Jésus-Christ leur ajouta-t-il qu'ils auroient un jour part à son calice ; mais qu'à l'égard des places dans son royaume, tout étoit réglé dans les conseils de la sagesse divine, d'après la volonté de son père.

Après l'ascension de Jésus-Christ et la descente du S. Esprit sur l'Eglise naissante, saint Jacques, de concert avec tous les apôtres, travailla à répandre la doctrine évangélique; mais on croit qu'il quitta la Judée après le martyre de saint Etienne, et alla prêcher aux Juifs répandus dans la Perse. La tradition de l'église d'Espagne, appuyée sur l'autorité de saint Isidore et de S. Jérôme, est que le saint Apôtre, en quittant la Perse, vint en Espagne, qu'il y prêcha Jésus-Christ; et que son zèle et ses miracles opérèrent, avec la grace de l'Esprit Saint, grand nombre de conversions. Il fut le premier des Apôtres, martyrisé pour la foi à Jérusalem, où il retourna la onzième année après l'ascension du Seigneur. Ce fut Hérode-Agrippa, surnommé l'Ancien, qui le fit mourir. L'empereur Caligula avoit donné à Agrippa, avec le titre de roi, la domination de tout le pays qu'avoit gouverné Hérode.

L'impie Agrippa, pour s'assurer l'affection des Juifs, se fit le premier persécuteur de l'Eglise, en condamnant S. Jacques à mort, et faisant emprisonner S. Pierre, que l'ange de Dieu délivra de ses chaînes. S. Jacques fut arrêté quelques jours avant la fête de Pâques de l'année 43, et fut décapité la quator-

zième année depuis la mort de Jésus-Christ. Le corps du saint Apôtre fut d'abord inhumé à Jérusalem. Peu de temps après, ses disciples le transportèrent en Espagne, et dans la suite, Alphonse *le Chaste*, roi de Léon, voulut que ces précieuses reliques fussent honorablement déposées dans l'église cathédrale de Compostelle, devenue célèbre par le concours des pélerins que la vénération pour le S. Apôtre y attire de différentes nations, et plus encore par les faveurs et les miracles que Dieu accorde aux vœux des fidèles par son intercession.

PRATIQUE. Méditons souvent l'importante instruction que donne Notre-Seigneur à S. Jacques et à S. Jean son frère, en leur apprenant que pour avoir part à son royaume sur la terre, qui consiste surtout dans l'habitude de la charité divine et de la grâce sanctifiante qui l'accompagne, il falloit se faire violence, veiller, renoncer à soi-même, et souffrir tout, pour participer à son calice d'amertumes et de douleurs, afin d'arriver à son royaume dans le ciel, y recevoir pour toujours la couronne qui ne peut être que la couronne de justice.

PRIÈRE. Nous ne pouvons rien de nous-mêmes, Seigneur, qui soit digne de vous; mais avec votre grace nous pouvons tout. Daignez soutenir notre foiblesse dans les combats que nous avons à soutenir contre les ennemis de votre gloire et de notre salut. Que votre amour règne seul en

nos cœurs, qu'il y règne toujours dans le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

Vingt-sixième jour de Juillet.

SAINTE ANNE, *Mère de la très-sainte Vierge.*

L'ÉVANGILE ne nous apprend rien de personnel sur sainte Anne, dont le nom hébraïque signifie *gracieuse*. La tradition la plus sûre nous apprend seulement, qu'elle eut pour époux S. Joachim; mais le Seigneur, par le choix qu'il fit de l'un et de l'autre avant le temps, pour donner au monde celle de qui devoit naître le Messie, le Saint des Saints, nous fait assez connoître le haut degré de graces et de vertus du père et de la mère de la très-sainte Vierge, dans le sein de laquelle le Verbe éternel devoit s'incarner pour le salut du monde. L'auguste qualité de mère de Dieu, nous dit en effet tout sur l'excellence et la richesse des dons spirituels dont sainte Anne et saint Joachim, ses père et mère, furent comblés par le Saint-Esprit, l'auteur de toute perfection.

Les saints Pères, et spécialement saint Epiphane, qui vivoit en 320, et après

lui, S. Jean Damascène, ont célébré avec autant de piété que d'éloquence, les vertus de sainte Anne, et porté les fidèles à réclamer avec confiance sa puissante protection auprès de Dieu. Les monumens ecclésiastiques les plus anciens nous prouvent qu'elle fut honorée, ainsi que S. Joachim, son digne époux, dès les premiers siècles, par le culte des vrais enfans de l'Eglise. Nous savons aussi par l'histoire de l'empereur Justinien I, que ce prince fit bâtir à Constantinople, en 550, une basilique dédiée à sainte Anne, et que le corps de cette grande sainte, ayant été apporté de la Palestine, en 710, à Constantinople, plusieurs églises d'Occident furent enrichies de quelques portions de ses reliques. Le récit de plusieurs miracles opérés par son intercession, a tous les caractères authentiques, disent les Bollandistes, Mois de juillet, tom. VI, p. 250.

PRATIQUE. Ce fut sans doute un grand honneur pour sainte Anne, que d'être destinée à donner au monde la mère de Dieu; mais sa plus grande gloire est d'avoir formé le cœur de Marie à la vertu et à l'innocence; elle fut, dans les mains de la providence, le principal instrument de notre salut, en préparant ce vase d'élection que le Saint des Saints devoit employer pour remplir les vues de son amour. L'église cé-

lébrera dans tous les âges la piété maternelle de sainte Anne, et la gloire de la fille rejaillira sur elle de génération en génération. Puisse son exemple réveiller le soin des pères et des mères! leur devoir le plus sacré est d'élever leurs enfans dans la crainte du Seigneur, par-là ils honorent Dieu, perpétuent la gloire de son nom sur la terre, et se sanctifient eux-mêmes. Selon S. Paul, les parens ne se sauvent qu'autant qu'ils s'appliquent à bien élever leurs enfans.

PRIÈRE. Pénétrez-nous, Seigneur, de la crainte de vos jugemens, et accordez-nous les secours nécessaires pour inspirer à nos enfans, ou à ceux dont vous nous avez confié l'éducation, l'amour et la pratique de la vertu; afin qu'après avoir perpétué la gloire de votre nom ici-bas, nous en recevions la récompense dans le ciel. Ainsi soit-il.

Vingt-septième jour de Juillet.

SAINT PANTALÉON, *Médecin, et Martyr à Nicomédie.*

SAINT Pantaléon étoit médecin de l'empereur Valère-Maxime. Il professoit le christianisme; mais il succomba par une tentation, qui est quelquefois plus dangereuse que les tourmens les plus cruels. Cette tentation fut celle du mauvais exemple, dont le propre est d'affoiblir

les lumières de la foi, de diminuer les forces de l'ame par le respect humain, ou la séduction des passions des autres, et de détruire enfin la vertu la mieux établie. Pantaléon, vivant au milieu d'une cour idolâtre, où les fausses maximes du monde étoient toujours applaudies, s'accoutuma peu à peu à les goûter; il en devint bientôt lui-même l'approbateur, en y conformant sa conduite, et finit par renoncer à sa religion.

Un chrétien zélé, qui se nommoit Hermolaüs, fut vivement touché de son malheur. Il lui parla avec tant de force et de charité, sur l'énormité de son crime et sur les moyens de le réparer, que le coupable, docile aux impressions de la grace, écouta la voix de sa conscience. Il ouvrit les yeux sur son état, détesta son apostasie, et rentra dans le sein de l'Eglise. La ferveur de sa pénitence le faisoit soupirer après le moment où il pourroit expier son crime par l'effusion de son sang. La persécution de Dioclétien, qui s'étendit en 303 jusqu'à Nicomédie, lui ayant donné l'espérance d'y avoir part, il distribua tout son bien aux pauvres pour se préparer plus librement au martyre. En effet, peu de temps après, il fut arrêté dans

sa maison, avec Hermolaüs, Hermippe et Hermocrate. On leur fit souffrir diverses tortures, après lesquelles ils furent décapités. L'Église grecque met au nombre des grands martyrs S. Pantaléon ; et dans toute l'Église latine il est honoré comme un des témoins de la foi, qui l'a confessée avec le plus de courage.

PRATIQUE. On perd la foi, quand on n'en exerce pas les vertus ; on la perd, quand on s'expose à entendre ou le langage de l'hérésie, ou celui de l'impiété ; on la perd, en se livrant à l'esprit du monde, à ses scandales, à ses fêtes, parce que tout est dans le monde, dit l'évangile, *convoitise de la chair, convoitise des yeux, orgueil de la vie.* Le saint Martyr que l'église honore aujourd'hui, perdit la foi, parce qu'il se livra aux vanités du siècle, qu'il en écouta le langage séducteur, en adopta quelque temps les fausses maximes. Son apostasie, si Dieu n'eût eu pitié de lui, l'auroit conduit de crimes en crimes dans les enfers. Il fut docile aux impressions de la grace, et répara son péché en sacrifiant tout pour la foi qu'il avoit trahie, et mérita la couronne immortelle. Notre foi est encore exposée tous les jours à d'aussi grands dangers que celle de S. Pantaléon, sur-tout dans un temps où elle a fait naufrage dans une multitude d'ames. Préservons la nôtre, par la vigilance la plus soutenue ; réparons-en l'affoiblisse-

ment par une piété plus fervente, et ayons le zèle de la défendre jusqu'à la mort.

PRIÈRE. Augmentez en nous, Seigneur, la foi de votre évangile, vos saints Apôtres vous en demandèrent la grace pour eux et pour tous les enfans de l'église catholique notre mère. Touchez le cœur de tant de chrétiens devenus à vos yeux infidèles et apostats, et donnez-nous la force de résister à tout pour vivre et mourir en vrais disciples de votre croix. Ainsi soit-il.

Vingt-huitième jour de Juillet.

SAINT NAZAIRE ET SAINT CELSE, *Martyrs à Milan.*

SAINT Nazaire eut le bonheur d'avoir une mère remplie de piété. Elle avoit été instruite dans notre sainte religion par S. Pierre, ou du moins par ses premiers disciples. Son nom étoit Perpétue. Quoique son mari, officier distingué dans les troupes de l'empire, fût encore païen, elle éleva son fils dans la foi chrétienne, et tâcha de lui inspirer un désir ardent de se consacrer à Jésus-Christ. Ses leçons produisirent des effets qui surpassèrent ses espérances. Nazaire devint un modèle accompli de toutes les vertus évangéliques.

Enflammé de zèle pour le salut des ames, il quitta Rome, sa patrie, et alla

prêcher la foi en plusieurs lieux, avec une ferveur et un désintéressement dignes d'un disciple des Apôtres. Etant arrivé à Milan, les païens l'y arrêtèrent, avec un jeune homme appelé Celse, qui l'accompagnoit et l'aidoit dans ses voyages. Ils furent bientôt l'un et l'autre condamnés à perdre la tête, et souffrirent le martyre, dès la première persécution de Néron contre l'Église. On les enterra séparément dans un jardin, hors de la ville. S. Ambroise découvrit leurs corps et les leva de terre en 395; il les transporta dans l'église qu'il venoit de bâtir en l'honneur des Apôtres. Après en avoir détaché quelques parcelles, il en fit part à S. Gaudence de Bresce, et à S. Paulin de Nole.

PRATIQUE. Les Saints martyrs furent traités comme le rebut du monde; mais le Seigneur les a couronnés d'une gloire infinie, dont le bonheur et l'éclat ne s'altéreront jamais. La gloire du monde est fausse, passagère, vile en elle-même; c'est une ombre qui s'échappe, et qu'on n'obtient qu'en devenant esclave des chaînes les plus honteuses, au lieu que la gloire qui n'est réservée qu'à la vertu est vraie, ineffable, éternelle; et dès cette vie même, Dieu lui donne souvent des droits sur le cœur des mondains, forcés de l'admirer, soit dans ses héros que la religion révère, soit dans

ses vrais observateurs, dont la généreuse constance se soutient jusqu'à la fin. Ouvrons donc les yeux sur notre unique intérêt, le salut de notre ame, et perdons tout, plutôt que de nous séparer de Dieu.

PRIÈRE. Divin Sauveur de nos ames, c'est à vous que nous appartenons à tant de titres; vous avez prononcé l'anathême éternel contre le monde. Ah! ne permettez pas que jamais nos cœurs lui soient livrés, nous vous en renouvelons la consécration solennelle et durable pour le temps et pour l'éternité. Ainsi soit-il.

Vingt-neuvième jour de Juillet.

SAINTE MARTHE.

MARTHE, sœur de Marie et de Lazare, demeuroit à Béthanie, petite ville qui étoit située à deux milles de Jérusalem, un peu au-delà de la montagne des Olives. Le Sauveur, qui d'abord avoit demeuré dans la Galilée, s'étant fixé principalement en Judée, honora plusieurs fois de sa présence cette sainte famille. Il paroît par la résurrection de Lazare, que cette famille étoit une des plus distinguées du pays. Dans la première visite de Jésus-Christ, Marthe s'empressa beaucoup à le bien recevoir et à le servir de ses propres mains. Cependant Marie restoit assise aux pieds de Jésus, écoutant

les discours qui sortoient de sa bouche divine. Elle y trouvoit une telle douceur, qu'elle n'étoit occupée d'aucune autre pensée. Tous les momens lui paroissoient précieux, et rien ne pouvoit la distraire.

Marthe voulant témoigner à Jésus le vif empressement dont elle étoit animée, eût souhaité que toutes les créatures se fussent réunies à elle, pour servir l'hôte adorable qui avoit daigné venir dans sa maison. Elle se plaignit donc à lui de ce que sa sœur ne venoit pas l'aider. Le Sauveur approuva le principe de sa sollicitude, en lui faisant cependant comprendre, qu'elle ne devoit pas condamner sa sœur, qui s'attachoit à ce qu'il y avoit de plus important, l'avancement spirituel de son ame. *Marthe, Marthe,* lui dit-il, *vous vous empressez, et vous vous troublez dans le soin de beaucoup de choses : une seule chose cependant est nécessaire.* Il donnoit par-là à entendre, que les fonctions spirituelles méritent la préférence sur les corporelles, lorsque les unes et les autres se trouvent en concurrence. C'est en ce sens que Jésus-Christ loua la conduite de Marie, en assurant qu'elle avoit choisi la meilleure part, et que jamais on ne la lui raviroit.

Ce qui prouve combien Jésus-Christ aimoit la famille de Marthe, c'est la résurrection de Lazare. Lorsqu'il fut tombé dans la maladie dont il mourut, ses sœurs en avertirent le Sauveur, qui étoit alors en Galilée. Elles ne lui firent dire que ces paroles : *Celui que vous aimez est malade.* Elles savoient bien que ces paroles suffisoient pour exciter sa compassion, et pour l'attendrir sur leur malheur. Jésus n'eut pas plutôt appris le sujet de la douleur de Marthe et de Marie, que son cœur fut ému de compassion : exemple sensible de cette bonté paternelle avec laquelle il reçoit les pécheurs pénitens. Le Sauveur différa cependant plusieurs jours de venir, tant pour éprouver la vertu des sœurs de Lazare, que pour manifester sa gloire avec plus d'éclat. Lorsqu'il fut arrivé à Béthanie, Marthe alla la première au-devant de lui, et appela Marie sa sœur ; elles ressentirent une grande consolation en voyant le Sauveur, qui rendit la vie à leur frère, quoiqu'il fût dans le tombeau depuis quatre jours. Ce miracle est un des plus éclatans qu'ait opéré l'Homme-Dieu, et une des plus fortes preuves de sa divinité.

Quand Jésus mangea chez Simon le lépreux, à Béthanie, six jours avant sa

passion, Lazare étoit à table avec lui. Marthe le servoit, et Marie ayant versé un vase rempli de parfums sur ses pieds, les essuya avec ses cheveux. Judas Iscariote qui étoit présent, regarda ces parfums comme perdus, et prétendit qu'il eût mieux valu les vendre et en donner le prix aux pauvres. Mais Jésus prit la défense de cette sainte femme. Il considéroit, non les parfums en eux-mêmes, mais le motif qui les avoit fait répandre. Il les reçut comme un gage de l'amour dont Marie étoit embrasée pour lui, et comme un embaumement anticipé de son corps qui devoit être bientôt livré à la fureur des Juifs. On croit que sainte Marthe étoit une des saintes Femmes qui suivirent Jésus-Christ durant sa passion, et qui étoient sur le calvaire aux pieds de la croix. Les Provençaux prétendent, d'après une ancienne tradition, que notre Sainte vint à Marseille après la résurrection du Sauveur, et qu'elle mourut dans leur pays. On découvrit son corps à Tarascon, peu après la découverte de celui de sainte Marie-Magdeleine. Louis XI, roi de France, a fait don à la collégiale d'un buste de vermeil, en l'honneur de sainte Marthe, qui est la patrone de cette ville.

PRATIQUE. Une seule chose est néces-

saire, a dit Jésus-Christ, en parlant à sainte Marthe, et cette maxime divine comprend toute la morale de la conduite dans tous les âges et tous les états ; parce que ce nécessaire unique est le salut de notre ame, ce salut est tout pour nous, puisque sans lui le reste n'est rien, ou n'est que le souverain malheur. Que nous importera au jugement dernier, d'avoir vécu dans les honneurs, les plaisirs, les richesses, si notre ame coupable est réprouvée de Dieu ? Nous ne fûmes créés que pour sa gloire. Jésus-Christ, l'auteur et le consommateur de notre foi, n'est mort sur une croix que pour nous servir de modèle et pour nous racheter. Ah! disoit Tertullien : « Mon intérêt unique dans » l'alternative effrayante d'un bonheur ou » d'un malheur éternel, est donc de ne » penser qu'à me sauver ; et toute ma solli- » citude est de ne rien omettre avec la » grace, pour arriver à cette heureuse fin ».

PRIÈRE. Pénétrez-nous, ô mon Dieu, de la crainte de votre justice, et de la nécessité de vous servir, en assurant par le secours de votre grace le salut de nos ames, en gardant votre loi, en réparant nos péchés par une sincère pénitence, en sacrifiant tout à votre gloire et au bonheur de vous aimer sur la terre et dans le ciel. Ainsi soit-il.

Trentième jour de Juillet.

SAINT GERMAIN, *Evéque d'Auxerre.*

(Du 26 du même mois.)

GERMAIN naquit à Auxerre, vers l'an 380, de parens distingués par leur noblesse. Il fit ses premières études dans les Gaules, et alla ensuite étudier à Rome l'éloquence et le droit civil. Ses progrès dans ces deux sciences, le mirent bientôt en état de plaider avec distinction devant le préfet du prétoire. Il épousa une femme de grande qualité, nommée Eustachia. Le mérite de Germain l'ayant fait connoître à l'empereur Honorius, il l'éleva à des places honorables, et entr'autres à celle de général des troupes de sa province, ce qui l'obligea de retourner à Auxerre.

On ne remarquoit point en lui de vices grossiers; mais toute sa religion se bornoit à observer ce que dictent les principes de la probité naturelle. Ses vertus étoient purement humaines; il ne connoissoit point cet esprit d'humilité, de mortification et de prière, qui est la base du christianisme. Dieu fit connoître à saint Amateur qu'il mourroit bientôt,

et qu'il destinoit Germain pour son successeur. Jules, préfet des Gaules, ayant accordé à saint Amateur la permission de mettre Germain au nombre des clercs, l'évêque lui conféra la tonsure cléricale, le revêtit de l'habit ecclésiastique, et lui apprit qu'il devoit être son successeur. Saint Amateur étant mort peu de temps après, les vœux du clergé et du peuple se réunirent en faveur de Germain, qui fut sacré le 7 juillet 418, par les évêques de la province.

Après son sacre, notre Saint renonça au monde, distribua ses biens aux pauvres et embrassa les austérités de la pénitence. Toute sa nourriture pendant les trente années de son épiscopat, consistoit en du pain d'orge. Il ne mangeoit qu'une fois ou deux par semaine, encore ne prenoit-il son repas que le soir ; son vêtement étoit le même en hiver et en été. Il portoit continuellement le cilice, dormoit sur des planches, et ne se servoit point d'oreiller. Il exerçoit l'hospitalité envers tout le monde ; il lavoit les pieds des pauvres, et les servoit à table, quoiqu'il fût lui-même à jeun. A ces vertus, il joignoit un zèle ardent pour le culte du Seigneur. Il fonda plusieurs monastères, parmi lesquels on compte celui de Saint-Côme et Saint-Damien auprès

d'Auxerre, connu sous le nom de Saint-Marien, de celui de son premier abbé. Le saint Evêque se dépouilla de toutes ses possessions, pour enrichir les indigens et la maison du Seigneur.

Vers l'an 405, Pélage, Breton de naissance, avoit commencé à dogmatiser à Rome; ses erreurs s'étoient principalement répandues dans la Grande-Bretagne. Parmi les partisans de l'hérésie pélagienne, on remarquoit un nommé Agricola, fils de Séverin, qui étoit devenu évêque. Le diacre Pallade, qui avoit été envoyé sur les lieux par le pape Célestin, ne pouvant apporter au mal, de remède efficace, pria le souverain Pontife d'avoir pitié de tant d'ames que le poison de l'erreur mettoit en danger de périr. En même temps, les catholiques de la Grande-Bretagne députèrent vers les évêques des Gaules, pour leur demander des missionnaires capables de défendre la foi. Le pape nomma S. Germain d'Auxerre et S. Loup de Troyes, pour aller au secours des Bretons.

Les deux prélats partirent pour la Grande-Bretagne; ils passèrent par le village de Nanterre, situé près Paris. S. Germain y vit sainte Geneviève, lui donna sa bénédiction, et prédit le haut degré de sainteté auquel elle parvien-

droit. Ils continuèrent leur route et s'embarquèrent pour l'Angleterre. Lorsqu'ils arrivèrent, ils virent venir au-devant d'eux, une troupe innombrable de peuple. Le bruit de leur sainteté se fut bientôt répandu par tout le pays : ils confirmoient les catholiques dans la foi, et convertissoient ceux qui étoient engagés dans l'hérésie. Les chefs des Pélagiens rougirent à la fin de leur conduite, et acceptèrent une conférence, qui se tint à Vérulam, où assista une grande multitude de peuple. Les hérétiques parlèrent les premiers, et eurent la liberté de discourir long-temps. Lorsqu'ils eurent fini, les deux saints Evêques répondirent avec tant de force et appuyèrent si bien leurs raisonnemens sur l'autorité de l'Ecriture, que leurs adversaires furent bientôt réduits au silence. Les fidèles poussèrent alors un cri d'acclamation, pour témoigner leur joie de ce que la vérité triomphoit de l'erreur. Un miracle opéré par S. Germain sur une petite fille âgée de dix ans, et privée de la vue, fit qu'à compter de ce jour, la doctrine des deux saints Evêques ne trouva plus d'obstacles.

Les Saxons et les Pictes ayant fait une invasion dans la Grande-Bretagne, ravageoient déjà le pays. Les Bretons rassem-

blèrent une armée à la hâte, et invitèrent les deux prélats de se rendre dans leur camp. Les Serviteurs de Dieu se rendirent aux sollicitations des Bretons. Ils travaillèrent à la conversion des idolâtres; plusieurs se convertirent et reçurent le baptême, le jour de Pâques, dans une espèce d'église qu'on forma dans le camp; toute l'armée célébra ensuite la fête avec beaucoup de dévotion. Quelque temps après, S. Germain eut recours à un stratagême pour délivrer les Bretons du danger qui les menaçoit. Il se mit lui-même à la tête des chrétiens, et leur dit que quand ils verroient l'ennemi, ils répétassent tous à la fois le cri qu'ils lui entendroient pousser. Les Saxons et les Pictes n'eurent pas plutôt paru, que le Saint cria trois fois *Alleluia*. Les Bretons poussèrent le même cri, que les échos renvoyèrent avec un bruit effroyable. Les Barbares épouvantés, s'enfuirent en désordre, jetant leurs armes, et laissant leurs bagages.

Saint Germain, de retour à Auxerre, vit avec peine que son peuple étoit surchargé d'impôts; il en obtint la diminution du préfet. Il s'appliqua ensuite à la réforme des mœurs dans son diocèse; et pour ne pas négliger sa propre sanctification, il se retiroit de temps en temps

dans son monastère de S. Côme, afin de s'y renouveler dans l'esprit de sa vocation. Cependant les partisans de Pélage recommencèrent à semer leurs erreurs dans la Grande-Bretagne. S. Germain y fut rappelé en 446; il fut accompagné de Sévére, évêque de Trèves. Leur mission eut le plus heureux succès; les hérétiques se convertirent; et les Pélagiens ne trouvant plus de retraite dans l'île, la quittèrent pour toujours.

Notre Saint prévoyant qu'on ne pourroit bannir l'ignorance ni maintenir la réformation, qu'en facilitant sur-tout au clergé, les moyens de s'instruire, établit des écoles publiques dans la Grande-Bretagne, qui devinrent bientôt célèbres, par le nombre, le savoir, et la sainteté de ceux qui les fréquentoient.

Germain retournoit dans son diocèse, lorsqu'il reçut une députation des habitans de l'Armorique, qui imploroient sa protection. Ces peuples s'étoient attiré par une révolte le courroux d'Aétius, général Romain. Celui-ci avoit confié le soin de les châtier à Eocaric. Le Saint, après bien des démarches, obtint de l'empereur Valentinien III, qui résidoit à Ravenne, la grace des rebelles. Mais ils ne restèrent point soumis. Une seconde révolte empêcha l'effet de la protection

de celui qui s'étoit fait leur médiateur.

Pendant le séjour que notre Saint fit à Ravenne, il opéra plusieurs miracles. Un jour qu'après Matines, saint Germain s'entretenoit avec plusieurs évêques sur des matières de piété, il leur dit : « Mes » frères, je vous recommande mon pas- » sage. Il m'a semblé cette nuit, voir » notre Seigneur qui me donnoit la pro- » vision pour un voyage, disant que » c'étoit pour aller dans ma patrie rece- » voir le repos éternel ». Peu de jours après, il tomba malade. Toute la ville en fut alarmée. L'impératrice l'alla voir; et ce ne fut pas sans peine qu'elle lui promit de faire reporter son corps à Auxerre, comme il le demandoit; il mourut à Ravenne le 31 juillet 448, après trente années et vingt-cinq jours d'épiscopat.

PRATIQUE. Si saint Germain a operé tant de merveilles dans le ministère épiscopal, c'est qu'il y a été visiblement appelé de Dieu, et qu'il s'est sur-tout appliqué à en remplir dignement les fonctions. Aussi-tôt qu'il connut sa vocation, il renonça aux honneurs, aux biens, aux délices de la vie, et rien ne lui coûtoit quand il s'agissoit de servir Dieu. Lorsque nous voulons entrer dans un état, consultons le Seigneur, et examinons si notre unique vue est d'y servir Dieu et d'opérer notre salut. S'il y a peu de personnes qui se sanctifient dans leur état,

c'est que la plupart y entrent sans y être appelés de Dieu.

PRIÈRE. C'est vous, Seigneur, qui avez appelé S. Germain au ministère épiscopal, et qui avez béni ses travaux; faites-nous connoître votre sainte volonté lorsqu'il s'agit d'embrasser un état, et donnez-nous les graces nécessaires pour nous sanctifier dans celui que vous nous choisirez. Ainsi soit-il.

Trente-unième jour de Juillet.

SAINT IGNACE DE LOYOLA, *Fondateur de la Compagnie de Jésus.*

SAINT Ignace naquit en 1491, dans la partie de la Biscaye, appelée présentement Guipuscoa. Il eut pour père don Bertrand, seigneur d'Ognez et de Loyola, et pour mère Marine Saez de Balde, l'un et l'autre d'une naissance distinguée. Ils eurent onze enfans, trois filles et huit garçons, dont notre Saint fut le dernier. Il donna dès son enfance des preuves d'une grande vivacité d'esprit, et fut élevé à la cour de Ferdinand V, en qualité de page; sur la recommandation du duc de Najare, Grand-d'Espagne et son parent, qui au bout de quelque temps s'étant apperçu en plusieurs occasions, que le jeune page s'ennuyoit du séjour de la cour, lui fit apprendre

les exercices propres à former un jeune officier militaire.

La grande passion d'Ignace étoit, en effet, dès ce temps-là, pour acquérir de la gloire dans la carrière des armes, où ses frères se distinguoient. Il fut à son tour envoyé à l'armée; il ne tarda pas à s'y faire connoître par le courage, la capacité, et une prudence dans quelques circonstances difficiles au-dessus de son âge, qui lui firent déjà une sorte de réputation personnelle. Charles-Quint, qui avoit succédé à son père Ferdinand, venoit aussi d'être élu empereur d'Allemagne, préférablement à François I, roi de France, qui, irrité de n'avoir point obtenu sur son compétiteur la couronne impériale, lui déclara la guerre, et fit marcher contre l'Espagne une armée nombreuse en 1521. Cette guerre, longue et cruelle, dont les événemens sont consignés dans l'histoire de ce temps, commença par la Navarre. Pampelune, sa capitale, fut assiégée par les Français. Ignace étoit alors dans la place, où le viceroi l'avoit laissé, pour encourager la garnison à se défendre vigoureusement; mais malgré toute sa vigilance et ses efforts, les assiégés se rendirent, et ouvrirent aux Français les portes de la ville.

Ignace, au désespoir, se retira dans la citadelle avec un seul de ses soldats, qui eut le courage de le suivre : il n'oublia rien pour inspirer à la foible garnison qui le reçut, la résolution de bien défendre ce dernier poste ; mais l'artillerie des Français ayant fait une large brêche à la muraille, ils montèrent à l'assaut. Ignace parut à la tête de ses plus braves soldats, l'épée à la main : dans la chaleur du combat, un éclat de pierre le frappa rudement à la jambe gauche, et un moment après, un boulet de canon lui cassa la jambe droite. Les Navarrois le voyant blessé, se rendirent. Ignace, dont les Français avoient admiré la valeur, fut transporté dans leur quartier général, et de-là au château de Loyola, peu éloigné de Pampelune. A peine y fut-il arrivé, que les chirurgiens jugèrent qu'il falloit lui casser de nouveau la jambe ; cette cruelle opération, que le malade soutint sans montrer aucune foiblesse, lui causa une fièvre violente, accompagnée de symptômes si dangereux, que les médecins déclarèrent qu'il n'avoit plus que quelques jours à vivre.

Il reçut les sacremens des mourans la veille de la fête de S. Pierre et de S. Paul ; et, contre toute apparence, son état devint meilleur, et sa santé peu à peu se

rétablit. Il regarda sa guérison comme un miracle, dont il se crut redevable à l'intercession de S. Pierre, auquel il avoit une dévotion particulière. L'esprit du monde étoit encore si peu éteint en lui, que dans sa parfaite convalescence, ne pouvant se résigner à une difformité assez considérable, causée à sa jambe par un os qui avançoit au-dessous du genou, il résolut de faire scier cet os; et malgré tout ce qu'on lui dit sur les douleurs et le danger d'une telle opération, il la voulut et la soutint avec un courage inexprimable. Sa jambe droite demeura cependant un peu plus courte que l'autre, et fut le tourment de sa vanité jusqu'au temps de sa conversion parfaite. Elle commença à s'opérer par le secours de la grace, avant la fin de l'entier rétablissement de sa santé. Obligé de garder le lit, il chercha à soulager son ennui par la lecture de quelques romans; mais les personnes qui l'environnoient n'ayant pu lui en procurer, lui offrirent la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ et celle des Saints : il les lut d'abord pour passer le temps; mais peu à peu il y prit du goût et s'y attacha jusqu'à employer chaque jour des temps assez considérables à cette pieuse lecture.

La grace agissant en lui, il admiroit

dans les saints les vertus héroïques qu'ils avoient pratiquées, les uns en fuyant le monde, les autres en y foulant aux pieds tout ce que les passions y recherchent. Il se disoit alors à lui-même, ces saints étoient de la même nature que moi; pourquoi, avec le secours de Dieu, ne ferois-je pas ce qu'ils ont fait pour le servir et assurer leur salut? Il comprit surtout que rien n'étoit plus frivole et plus méprisable que cette gloire mondaine dont il avoit été si avide; et que Dieu seul pouvoit faire le véritable bonheur du cœur de l'homme. Il s'adonna bientôt aux exercices de la prière; il en retira des lumières et des forces intérieures, qui lui firent prendre la ferme détermination de se donner à Dieu, et de marcher sur les traces des saints à la suite du Sauveur de nos ames. Devenu pénitent, il ne tarda pas à traiter son corps avec quelques rigueurs: il se levoit toutes les nuits pour prier; il se prosternoit et versoit des larmes sur les folies de sa jeunesse. Bientôt tout parut changé en lui, sa conduite et ses discours édifioient tous ceux qui le voyoient; et l'on jugea qu'il ne resteroit pas long-temps dans le siècle. Son frère aîné, qui par la mort de don Bertrand, leur père, étoit devenu seigneur de Loyola, fit en particulier tous

ses efforts pour l'engager à ne point renoncer aux avantages que la naissance, le crédit et ses talens pouvoient lui promettre dans le monde. Ignace resta inébranlable dans sa résolution ; et lorsque sa santé fut parfaitement rétablie, il monta à cheval sous prétexte d'aller voir le duc de Najare, à qui il rendit en effet sa visite, après laquelle il se rendit au monastère des religieux bénédictins de l'abbaye de Mont-Serrat en Espagne.

Il y connut un religieux, français de nation, recommandable par son zèle et ses vertus, et s'adressa à lui pour faire une confession générale de tous les péchés de sa vie ; après laquelle il se consacra au Seigneur sous la protection de la très-sainte Vierge, par un vœu de chasteté perpétuelle. Son confesseur ayant approuvé le plan de la vie humble et pénitente qu'il se proposoit de mener, Ignace, après avoir communié de grand matin, le jour de l'Annonciation de l'an 1522, suspendit son épée à un pilier près de l'autel de la sainte Vierge, et partit de Mont-Serrat, déguisé en pauvre pélerin, dont il avoit pris le costume. Après avoir donné ses habits à un pauvre, et laissé son cheval au monastère de Mont-Serrat, il alla à pied à Manrèse, petite ville où se trouvoit un couvent de

dominicains et un hôpital, qui lui servit d'asyle en qualité de pauvre pélerin.

Inconnu à tout le monde, il se vit avec joie réduit à demander l'aumône; il redoubla ses austérités, dans le désir de satisfaire à la justice divine, et de croître en ferveur dans le service de Dieu. Mais quelque temps après, s'appercevant qu'il commençoit à être remarqué par quelques personnes de Manrèse, qui, édifiées et étonnées de sa conduite, lui témoignoient une sorte de respect et d'égards particuliers; il alla se cacher dans une espèce de caverne hors de la ville, où sa santé ayant succombé aux rigueurs de la pénitence, il seroit mort, si la Providence n'eût permis qu'on le trouvât presque sans connoissance à l'entrée de sa caverne, d'où il fut reconduit à l'hôpital de Manrèse. Le Seigneur, qui vouloit faire de notre Saint un grand maître dans les voies spirituelles, l'éprouva dans ce même temps par des désolations intérieures, des sécheresses, des terreurs de ses jugemens; souvent il sentoit son ame comme inondée d'amertume. Les religieux dominicains, parmi lesquels il avoit choisi son confesseur, eurent pour lui beaucoup de charité, ils le retirèrent chez eux. La persévérance d'Ignace à prier et à persévérer dans sa vie humble

et pénitente, lui obtinrent de Dieu le calme et la paix de l'ame.

L'état d'épreuves où il avoit passé, lui donna cette expérience et cette sagesse évangélique qu'on admire dans son livre des *Exercices spirituels*, approuvé par le pape Paul III, et qui a produit tant d'effet de grace dans les ames qui s'en sont servies, en suivant la méthode et les conseils qui y sont tracés. Il ne s'étoit jusqu'alors occupé que de tendre pour lui-même à la perfection évangélique ; mais en recouvrant la paix intérieure et les consolations divines, il se sentit embrasé du désir de travailler au salut des ames. Il se dit à lui-même : « Non, ce n'est point » assez que je serve le Seigneur, il faut » que tous les cœurs l'aiment et que » toutes les langues le bénissent ». Dans ce dessein, il sortit de sa solitude, changea dans son extérieur ce qu'il pouvoit avoir de trop rebutant, se mit à exhorter les pécheurs à la pénitence ; et composa presque tout son livre des *Exercices spirituels*, qu'il perfectionna dans la suite avant de le publier à Rome en 1548.

Son séjour à Manrèse fut de dix mois ; il en partit pour entreprendre le voyage de la Terre-sainte, qu'il souhaitoit depuis long-temps de faire pour y adorer les traces du Sauveur du monde. Dans cette

vue, il se rendit à Barcelone, où il s'embarqua pour l'Italie. Il alla à Rome, à Padoue, enfin à Venise, où il s'embarqua sur la Capitane qui faisoit voile pour l'île de Chypre. A peine y fut-il arrivé, qu'il apprit qu'un navire, rempli de pélerins pour la Terre-sainte, étoit encore dans le port. Il obtint la permission d'y être reçu, arriva à Jaffa après quarante-huit jours de navigation, et se rendit à Jérusalem le 4 septembre 1523. Les sentimens de piété et de componction que la vue des saints lieux excitoit en lui, lorsqu'il méditoit sur les souffrances et la mort de Notre-Seigneur, lui firent désirer de se fixer à Jérusalem ou dans la Palestine, pour y travailler à la conversion des mahométans.

Mais le révérend père provincial des franciscains lui ayant dit, comme de la part de Dieu, qu'il étoit destiné pour aller travailler à sa gloire dans d'autres contrées, Ignace obéit, se rembarqua pour l'Europe, arriva à Venise sur la fin de janvier en 1524, d'où il se rendit à Barcelone. Là, se sentant plus pressé que jamais par la grace, de se consacrer au service des autels, et de se vouer au zèle du salut du prochain, il se détermina à reprendre l'étude de la langue latine, pour pouvoir s'appliquer ensuite à

celle de la science nécessaire pour les fonctions du saint ministère. Il eut des peines incroyables à dévorer à l'âge de trente-trois ans, en s'appliquant à acquérir les connoissances élémentaires et indispensables pour suivre sa vocation. Dieu se servit encore de lui pour la conversion de quelques pécheurs, et pour rétablir la réforme parmi les religieuses du monastère des Anges. Des séculiers, qui depuis trop long-temps, y entretenoient une dissipation peu édifiante, le maltraitèrent cruellement pour se venger. Le Saint souffrit tout sans se plaindre; et après avoir passé à Barcelone le temps qu'il avoit résolu, il en partit pour aller à l'université d'Alcala y faire son cours de philosophie. Il se logea dans un hôpital de cette ville, où il ne vivoit que d'aumônes, ainsi que quatre compagnons qu'il s'étoit associés dans ses bonnes œuvres, soit de catéchiser les enfans, ou d'exhorter souvent les pécheurs à la pénitence.

Quelques conversions un peu éclatantes lui suscitèrent des ennemis, qui le dénoncèrent comme tenant à une secte d'illuminés, condamnée récemment en Espagne. Mais le tribunal de l'inquisition, après un mûr examen, ayant reconnu son innocence, le renvoya absous.

Bientôt après, le grand-vicaire de l'évêque le fit mettre en prison pendant quarante-deux jours, pour le punir d'avoir fait le catéchisme sans en avoir demandé la permission. Il fut encore justifié sur ce point par une sentence qui lui rendoit même un témoignage honorable. D'Alcala, il se rendit à Tolède, dont l'archevêque le reçut avec joie et amitié, et lui conseilla d'aller à Salamanque, où il auroit plus de facilité pour les œuvres du salut. Ignace s'y détermina, et y reprit en effet l'exercice de son zèle pour exhorter les pécheurs à la pénitence; le Seigneur toucha le cœur d'une multitude de mauvais chrétiens, qui se rendirent aux instructions du Saint, et se convertirent. L'enfer excita encore des persécutions contre lui : le grand-vicaire de Salamanque, s'étant laissé prévenir par des calomnies, fit même emprisonner Ignace pendant vingt-deux jours, après lesquels la liberté lui fut rendue.

Il y avoit quelque temps qu'il se sentoit inspiré de venir en France; il s'y décida : ayant quitté Salamanque, il partit pour Paris, malgré la rigueur de la saison de l'hiver, et arriva dans cette ville au commencement de février 1528. Il y employa les premières années de son séjour, à mettre la dernière main à ses

études de belles-lettres et de philosophie au collége de Sainte-Barbe, où il ne cessa de s'employer autant qu'il le put à la sanctification des jeunes gens, qu'il exhortoit à s'occuper du soin de leur salut et des exercices de la prière, sur-tout les jours de dimanches et de fêtes. Ses conseils, soutenus de son exemple, firent sur un grand nombre de salutaires impressions. Elles occasionnèrent encore à notre Saint des contradictions et des souffrances. Un des professeurs du collége se plaignit hautement au principal de cette maison, de ce que Ignace détournoit ses écoliers de leurs études, sous prétexte de piété, et demanda qu'il en fût puni publiquement, afin d'inspirer plus d'éloignement pour sa personne. Le principal, trompé sur la vérité, consentit à tout. Le jour où le collége devoit être réuni étant arrivé, tous les régens devoient frapper de verges le prétendu coupable. Le principal, à qui le Saint avoit parlé la veille, alla se jeter à ses pieds; mais Ignace le releva; l'étonnement fut encore plus grand, quand on entendit le principal dire à toute l'assemblée, que la conduite d'Ignace étoit celle d'un serviteur zélé pour la gloire de Dieu, et ne méritoit que les plus grands éloges. Un témoignage aussi éclatant qu'hono-

rable, ramena tous les esprits. Plusieurs docteurs, et le professeur même qui avoit dénoncé Ignace, lui marquèrent leur estime et leur confiance, en le consultant sur des matières de piété, auxquelles il répondoit avec autant de précision que de lumières.

Il fut alors reçu maître-ès-arts, et commença chez les dominicains, ses études de théologie. Il avoit été au collége de Sainte-Barbe, comme le directeur spirituel de Pierre Lefevre, fort avancé dans l'étude de la théologie, et d'une vertu admirable. Ce pieux jeune homme avoit fait vœu de chasteté perpétuelle. Depuis plusieurs années, il éprouvoit des tentations violentes contre cette belle vertu; malgré les austérités dont il usoit pour dominer sur ses sens. A ce premier genre de tentations, se joignoit assez souvent celle de la vaine gloire. Les unes et les autres le tenoient dans un état de perplexité qui le désoloit. Il s'en ouvrit à saint Ignace, qui, par la méthode de l'oraison, et les conseils qu'il lui donna sur la pratique de l'examen particulier, rendit le calme à son intérieur, et lui ouvrit la route de cette haute perfection, dont S. François de Sales, qui dans la suite le connut particulièrement, disoit que le père Lefevre *étoit un bon modèle.*

La Providence associa dans cette même année, les premiers disciples qu'elle destinoit au fondateur de la compagnie de Jésus, pour l'institut dont il s'occupoit. Pierre Lefevre, François Xavier, Jacques Laynez et six autres, se lièrent à S. Ignace, et s'engagèrent à renoncer au monde, pour aller prêcher l'évangile dans la Palestine; ou si ce projet ne pouvoit s'exécuter, d'aller tous à Rome, s'offrir au vicaire de Jésus-Christ, pour travailler à la gloire de Dieu par-tout où il voudroit leur assigner une mission. Cet engagement devoit être la matière d'un vœu, et S. Ignace voulut qu'il fût prononcé dans la chapelle souterraine de l'église du monastère qui, jusqu'à ces derniers temps, étoit au haut de la montagne de Montmartre, près de Paris. Une ancienne tradition étoit que S. Denys, l'Apôtre de la France, avoit été martyrisé dans cette chapelle souterraine. Ignace et ses compagnons s'y rendirent le jour de l'Assomption de l'an 1534. Pierre Lefevre, nouvellement ordonné prêtre, y célébra la sainte messe, à laquelle ils communièrent tous, après avoir prononcé à haute voix le vœu dont ils étoient convenus, auquel ils ajoutèrent, de ne rien exiger de temporel, pour les fonctions de leur saint ministère.

Après ce premier engagement pris, la santé d'Ignace se trouvant notablement altérée, il fut obligé d'aller respirer son air natal pour son rétablissement. Il nomma, avant de partir, Pierre Lefevre, supérieur des autres compagnons, les exhorta à persévérer dans leur vocation, et dans la pratique des exercices qu'il avoit écrits à la tête du réglement qu'ils devoient observer, et partit pour l'Espagne. Il arriva dans sa patrie au commencement de l'année 1535. Sa famille le reçut avec la plus vive affection; mais il refusa de loger au château de Loyola, et voulut se retirer à l'hôpital de la ville d'Azpétia. Son séjour dans sa patrie ne fut employé qu'aux œuvres de l'édification publique, et à la pratique d'une austère pénitence. Malgré sa foible santé, il voulut voir un homme du peuple, pauvre, qui autrefois avoit été accusé et puni pour le dégât qui avoit été fait par quelques-uns des camarades d'Ignace dans un jardin, dont il étoit, disoit-il, le plus coupable. Il donna à cet homme, pour réparer le tort qu'il lui avoit causé, une portion assez considérable du bien de famille qui lui revenoit; et déclara que cette injustice à réparer, l'avoit plus que tout autre motif, déterminé à son voyage.

Le nombre de ses associés à Paris s'étoit augmenté de trois, il en bénit le Seigneur lors qu'il en fut instruit ; et dès que ses forces rétablies le permirent, il partit pour l'Italie en 1536, où ses compagnons, qu'il appela, ne tardèrent pas à le joindre : ils étoient dix, en comprenant notre Saint. Il les fit donc partir pour Rome, où le pape Paul III les reçut avec bonté, et permit qu'Ignace et ses compagnons pussent recevoir les ordres sacrés de tout évêque catholique. Ils furent en conséquence tous ordonnés à Venise par l'évêque d'Arbe. Ils se retirèrent ensuite dans une solitude près de Vicence pour se mieux préparer à célébrer leur première messe. Ils évangélisèrent le pays de Vicence et de Véronne, en attendant qu'ils pussent, selon le vœu qu'ils en avoient fait, partir pour la Palestine. Mais l'empereur et les Vénitiens ayant déclaré la guerre aux Turcs, le voyage de la Palestine ne put avoir lieu. S. Ignace alors se détermina, comme il en étoit convenu à Paris avec ses associés, d'aller à Rome, avec Lefevre et Laynez, s'offrir au souverain pontife, afin d'être employés avec les sept autres, à toutes les œuvres du saint ministère auxquelles sa sainteté jugeroit à propos. Le saint Fondateur ajouta, en par-

lant à ses compagnons, que s'étant tous unis pour combattre, avec le secours divin, les hérésies et les vices, sous la bannière de Notre-Seigneur Jésus-Christ, leur société prendroit pour nom, celui de *Compagnie de Jésus.*

Ignace et ses deux compagnons ne tardèrent pas de se rendre à Rome. Ils furent admis à l'audience du pape, qui les assura de sa protection, et du désir d'employer leur zèle. Sa sainteté chargea Lefevre et Laynez de donner des leçons publiques au collége de la Sapience, l'un sur la théologie scholastique, et l'autre sur l'écriture sainte. S. Ignace, par des instructions chrétiennes, et la pratique des exercices spirituels, travailloit de son côté à la réformation des mœurs, et au renouvellement de la piété dans un grand nombre d'ames, qui édifièrent Rome. Il fit un voyage au mont Cassin, après lequel il manda auprès de lui, en 1538, tous ceux de ses associés qui étoient en d'autres villes d'Italie : les ayant réunis autour de lui, il leur proposa le plan de l'institut admirable dont il s'occupoit depuis long-temps, et leur en développa les points principaux, et les plus essentiels réglemens. Tous, après avoir consulté le Seigneur dans la prière, approuvèrent l'institut, et convinrent d'ajouter

aux vœux qu'ils avoient déjà faits de chasteté et de pauvreté, celui d'une obéissance perpétuelle au supérieur général de la société, qui seroit élu à vie et confirmé par le souverain pontife. Dans la suite, ils ajoutèrent un quatrième vœu d'obéissance au pape, vicaire de Jésus-Christ, pour aller par-tout où il l'ordonneroit, travailler au salut des ames, et à la propagation de l'évangile.

Le roi de Portugal fit à cette époque, demander à S. Ignace six de ses frères, pour aller prêcher la foi aux Indiens; il ne lui fut possible de donner que deux missionnaires. Mais Dieu opéra par eux des prodiges de graces. L'un fut le père Simon Rodriguez, et l'autre S. François Xavier. Le premier resta en Portugal, où son zèle eut les plus grands succès; le second devint l'Apôtre des Indes et du Japon. Le pape Paul III ayant approuvé, par sa bulle du 17 septembre 1540 le nouvel institut, Ignace, malgré toutes ses représentations humbles et sincères, fut élu général de la compagnie de Jésus naissante, dont le gouvernement ne diminua rien de son zèle pour le salut des ames, et de son assiduité à la vie d'oraison. Il fit à Rome plusieurs établissemens pieux, soit pour les Juifs convertis, ou les courtisanes qui quittoient leurs

désordres, soit pour les pauvres orphelins, ou pour de jeunes filles dont l'indigence pouvoit exposer l'innocence à quelque danger.

Bientôt on lui demanda de différentes contrées des missionnaires; il en envoya en Asie, en Afrique et dans l'Amérique méridionale. Le pape voulut avoir deux de ses disciples, pour assister, comme théologiens du saint siége, au concile de Trente, qui devoit s'ouvrir bientôt. Dieu donna à la nouvelle société, sous la conduite d'Ignace, des hommes apostoliques, et bénit par-tout leurs travaux. Ferdinand, roi des Romains, et quelques autres princes, croyant qu'il seroit d'une grande utilité pour l'Eglise d'élever à des dignités quelques-uns des premiers jésuites, en désignèrent pour l'épiscopat. Dès que le saint Fondateur en fut informé, il alla se jeter aux pieds du pape et en obtint une autorisation, pour que tous les profès de la société fissent vœu de ne jamais accepter les dignités ecclésiastiques, à moins que le souverain pontife ne les y obligeât par son autorité.

Aux fonctions du ministère évangélique, la compagnie de Jésus joignit bientôt les soins et les travaux de l'éducation publique. Le premier collége des jésuites

fut ouvert à Gandie en Espagne, en 1546. S. François de Borgia, alors duc de Gandie, en fut le fondateur. L'Europe catholique vit successivement s'établir d'autres colléges, où la jeunesse, formée à l'école de la religion et de la régularité des mœurs, fut instruite dans les sciences et les belles-lettres par d'habiles maîtres. La charité et la sagesse d'Ignace s'étendit à tout, et lui gagnoit tous les cœurs; il étoit le père et le modèle de tous ses enfans; et dans la sollicitude de sa tendresse pour le salut et l'avancement spirituel de chacun, il ne cessoit de recommander la fidélité à la prière, à l'exercice de la mortification, de l'humilité et de l'obéissance; ayant souvent à la bouche ces belles paroles : *Tout à la plus grande gloire de Dieu.* C'étoit à cette fin unique qu'il rapportoit toutes ses actions et toutes celles de la société entière.

Il la gouvernoit depuis quinze ans, quand ses infirmités devinrent si continuelles et si graves, qu'il fallut lui donner un assistant pour partager la sollicitude de son emploi. Bientôt après ses forces naturelles parurent s'épuiser; il vit approcher la mort avec la confiance et la joie du juste. Aux symptômes de sa dernière heure, il envoya supplier le sou-

verain pontife de lui accorder l'indulgence plénière des mourans; et le lendemain matin, après avoir reçu les sacremens, il leva les yeux et les mains au ciel, en prononçant le nom adorable de Jésus, et expira le 31 juillet 1556, dans la soixante-cinquième année de son âge. Dieu l'ayant glorifié par un grand nombre de miracles, il fut béatifié par Paul v, en 1609, et canonisé par Grégoire xv, en 1622.

PRATIQUE. Dieu est notre fin nécessaire, unique et éternelle. Ces trois mots bien médités, nous en concluerons comme S. Ignace, que tout en nous doit se rapporter à la plus grande gloire de Dieu; que nous devons préférer à quelqu'intérêt que ce soit, l'accomplissement de sa loi; vivre soumis et pleins de confiance en sa très-sainte volonté; l'aimer de tout notre cœur et n'aimer rien que selon lui. Voilà toute la doctrine du salut, et le moyen infaillible et unique d'en assurer le succès.

PRIÈRE. Eclairez nos esprits, Seigneur, touchez nos cœurs, pour que n'appartenant qu'à vous, jamais nos passions ni le monde ne tyrannisent nos ames en nous rendant leurs esclaves. Vivez en nous par votre grace sur la terre; afin que nous vivions en vous à jamais dans le ciel. Ainsi soit-il.

FIN DU MOIS DE JUILLET.

Premier jour d'Août.

SAINT PIERRE-AUX-LIENS.

La fête de ce jour est depuis long-temps célébrée dans l'église grecque et dans l'église latine, pour remercier Dieu du miracle de la délivrance de S. Pierre, des chaînes dont il fut chargé à Jérusalem pour le nom de Jésus-Christ. C'est du texte sacré des Actes des Apôtres, que nous allons extraire le récit de ce prodigieux événement.

Après la descente du Saint-Esprit sur l'Eglise naissante, les Apôtres, et saint Pierre le premier, ayant prêché aux Juifs l'Evangile de J. C., plusieurs milliers de personnes demandèrent et reçurent le baptême. La synagogue alarmée excita contre les nouveaux fidèles une persécution. Saint Pierre et ses collègues furent maltraités et emprisonnés; mais un ange les délivra de leurs chaînes, et ils continuèrent les fonctions de leur mission divine. Peu de temps après, Hérode Agrippa, roi des Juifs, ayant condamné à mort S. Jacques le Majeur, fit encore emprisonner saint Pierre; et, pour se rendre toujours plus agréable aux Juifs,

il se proposoit de le faire exécuter publiquement après la fête de Pâques qui étoit proche. L'Église se mit en prières, pour obtenir la délivrance de son premier pasteur, et ses prières furent exaucées.

Le Prince des Apôtres étoit gardé par seize soldats, dont quatre faisoient sentinelle tour-à-tour dans sa prison auprès de lui; les autres gardoient les portes: il étoit lié de chaînes, et dormoit au milieu de ses gardes. Vers minuit de la nuit qui précédoit le jour auquel devoit se faire son exécution, la prison fut éclairée par une grande lumière: un ange éveilla saint Pierre, lui dit de se lever, de mettre sa ceinture, d'attacher ses souliers, de prendre son vêtement et de le suivre. Au même moment, ses chaînes tombent; il obéit, et marche à la suite de l'ange. Après avoir passé le premier et le second corps-de-garde, ils viennent à la porte de fer par où l'on alloit à la ville; cette porte s'ouvre d'elle-même: ils sortent, et marchent ensemble jusqu'au bout de la rue: après quoi l'ange disparoît tout-à-coup.

S. Pierre, à qui, jusqu'à ce moment, tout paroissoit n'être qu'un songe, reconnoît et bénit Dieu du miracle de sa délivrance. Il va chez Marie, mère de Jean, surnommé Marc, où plusieurs

disciples réunis prioient pour lui, frappe à la porte ; une jeune fille, nommée Rhodé, vient, reconnoît sa voix, et court, transportée de joie, dire aux disciples que Pierre est à la porte. On ne la crut pas, et l'on dit que c'étoit sans doute son ange gardien, envoyé de Dieu pour quelque événement extraordinaire. Cependant Pierre continue de frapper ; on lui ouvre enfin. Lorsqu'il fut entré, il raconta comment le Seigneur l'avoit délivré de sa prison, recommanda d'en instruire Jacques et ses frères, et sortit de la ville pour se mettre en lieu de sûreté. Le lendemain matin, son évasion causa le plus grand trouble parmi les soldats ; on ne savoit ce que le prisonnier étoit devenu. Hérode fit mettre à mort les gardes, sous prétexte qu'ils avoient favorisé son évasion.

Eudoxie, femme de l'empereur Théodose le Jeune, ayant apporté de Jérusalem en 439 les deux chaînes dont saint Pierre avoit été lié dans cette ville, en retint une, qu'elle donna à une église de Constantinople ; et envoya l'autre à Rome, à sa fille Eudoxie, épouse de l'empereur Valentinien III. Cette princesse la déposa dans une église de Rome, dont la dédicace se fit le premier août, sous l'invocation de Saint-Pierre-aux-Liens. On

conserve aussi, dans la même ville, suivant le témoignage de S. Césaire, les chaînes dont S. Pierre avoit été lié dans son dernier emprisonnement, qui précéda son martyre.

PRATIQUE. Nous devons tous, comme chrétiens, rendre témoignage à notre foi; elle est de sa nature, un engagement au martyre; et ses triomphes sur le monde, sur les passions, sur les tyrans, sur l'enfer même, seront toujours l'effet de la grace, qu'il faut habituellement demander, seconder généreusement, sans jamais se confier sur soi-même.

PRIÈRE. Mon Dieu, soyez notre force et notre soutien contre les ennemis de votre gloire et de notre salut, pour que, dociles à la voix de votre grace, nous ne trahissions jamais les intérêts de la foi de notre adoption en Jésus-Christ notre Sauveur, qui vit et règne dans le ciel. Ainsi soit-il.

Deuxième jour d'Août.

SAINT ÉTIENNE, *Pape et Martyr.*

SAINT Etienne étoit Romain de naissance. Ayant été élevé aux ordres sacrés, il fut fait archidiacre de l'église de Rome; et il en exerça les fonctions sous les papes S. Corneille et S. Luce. Lorsque ce dernier alloit au martyre, il le désigna pour

son successeur à son clergé. Conséquemment à cette demande du saint Martyr, Etienne fut élu pape le 3 mai 253. Il occupa le saint-siége quatre ans deux mois et vingt-un jours. Peu de temps après son élection, les églises d'Espagne et des Gaules furent menacées d'un grand danger.

Marcien, évêque d'Arles, qui succéda à S. Régulus, successeur immédiat de S. Trophime, embrassa l'erreur de Novatien; et, d'après les principes de cet hérésiarque, il refusa de réconcilier plusieurs pénitens à l'article de la mort. Faustin, évêque de Lyon, et quelques autres prélats des Gaules, en écrivirent à S. Etienne et à S. Cyprien. Ils s'adressèrent au premier, à cause de la prééminence de son siége; au second, à cause de sa grande réputation, et du zèle avec lequel il combattoit les novatiens. Saint Cyprien se joignit en effet aux évêques catholiques des Gaules, pour prier le pape S. Etienne d'employer toute son autorité contre l'évêque hérétique d'Arles, dont la conduite troubloit la paix de l'Eglise et causoit la perte des ames.

Le saint Pape, dont les lettres à saint Cyprien ne sont pas parvenues jusqu'à nous, remplit si bien son ministère, et l'exercice de la juridiction de son siége

sur toutes les églises, que le nom de Marcien ne se trouve pas dans l'ancien catalogue des évêques d'Arles.

En Espagne, Basilide, évêque de Mérida, et Martial, évêque de Léon et d'Astorga, étoient tombés dans le crime des *libellatiques;* on appeloit ainsi ces lâches chrétiens, qui, pour sauver leur vie dans les persécutions, recevoient ou donnoient pour de l'argent, des billets qui certifioient qu'ils avoient sacrifié aux idoles; quoique cependant ils ne l'eussent pas fait. L'évêque Martial, ayant été convaincu de ce crime et de plusieurs autres, fut déposé dans un concile. Basilide, qui craignoit le même sort, quitta volontairement son siége. On fit Sabin, évêque de Mérida, et Félix, évêque de Léon et d'Astorga.

Basilide, se repentant d'avoir quitté son siége, alla à Rome, vint à bout d'en imposer à S. Etienne; et, de retour en Espagne, présenta des lettres du pape en sa faveur; quelques évêques le reçurent comme leur collègue. Martial, encouragé par ce succès, prétendit au même avantage. Les évêques d'Espagne ayant consulté S. Cyprien sur la conduite à tenir envers ces évêques réclamans, répondit que des personnes aussi coupables que celles dont il s'agissoit,

étoient, selon les canons, indignes de présider dans l'Eglise catholique; que l'élection et l'ordination de ceux qui les remplaçoient ayant été régulières et valides, elles devoient subsister; et qu'à l'égard des lettres du pape obtenues par fraude, on devoit les regarder comme non avenues. Saint Etienne, mieux informé, confirma ce qui avoit été fait par les évêques d'Espagne. Son zèle pour l'intégrité de la foi, eut encore plus d'exercice dans la dispute qui s'éleva sur le baptême donné par les hérétiques. C'étoit la doctrine constante de l'Eglise, que les hérétiques mêmes baptisoient validement, pourvu qu'ils conférassent ce sacrement avec les paroles prescrites par l'Evangile.

Les Eglises d'Afrique pensèrent sur ce point comme toutes les autres, jusqu'à l'épiscopat d'Agrippin, évêque de Carthage, cinquante ans avant S. Cyprien. Ce Saint, un de ses successeurs sur ce grand siége, après trois synodes qu'il avoit assemblés en différens temps, décida aussi que le baptême donné par un hérétique étoit toujours nul et invalide. Le pape S. Etienne, informé du danger de la foi de l'Eglise, par une hérésie dont des évêques, respectables d'ailleurs, se déclaroient les défenseurs, en usa d'abord

avec beaucoup de douceur et de charité, ne cessant de répéter que toute innovation étoit mauvaise, et qu'il falloit s'en tenir inviolablement à la tradition apostolique, qui nous apprend que Jésus-Christ est le ministre principal dans l'administration des sacremens, dont la validité est indépendante de la foi et de la sainteté de ceux qui les confèrent.

Il menaça enfin les partisans de la nouvelle erreur de les excommunier. Saint Denys d'Alexandrie, par ses lettres, travailla à rétablir l'accord entre les évêques. Enfin, dit saint Augustin, la paix de J. C. triompha, et le décret du saint Pape fut reçu par l'Eglise d'Afrique, fondé sur ce principe « qu'il ne faut rien » introduire de nouveau, mais s'en tenir » à la tradition ». Saint Etienne mourut le 2 août 257, et fut enterré dans le cimetière de Calixte. Il a le titre de Martyr dans le Sacramentaire de S. Grégoire-le-Grand, et dans les anciens Martyrologes qui portent le nom de S. Jérôme.

PRATIQUE. L'autorité, qui commande dans tous les états religieux et civils, a de grands devoirs à remplir et de grandes peines à dévorer pour s'en acquitter fidèlement; et il est peu de supérieurs et de maîtres, de chefs et de pasteurs, qui les remplissent avec toute justice dans les places qu'ils occu-

pent. Le défaut de lumière, de courage et de zèle sera la cause de la damnation des uns; l'amour du monde et de soi-même en perdra encore un plus grand nombre au jugement de Dieu. Heureux celui-là seul qui en faisant son salut, aura contribué à sauver ceux dont il fut chargé par la providence!

PRIÈRE. Donnez, ô mon Dieu, à votre église des pasteurs selon votre cœur, à la société des chefs appliqués et intègres, à chaque famille des parens vigilans et pieux; afin que dans tous les états et tous les âges, votre saint Nom soit glorifié. Ainsi soit-il.

Troisième jour d'Août.

L'INVENTION DE SAINT ÉTIENNE,

OU LA DÉCOUVERTE DE SES RELIQUES.

CETTE seconde fête en l'honneur du premier des Martyrs, fut instituée à l'occasion de la découverte de ses précieuses reliques. Un prêtre vénérable, nommé Lucien, qui desservoit une église à quelques lieues de Jérusalem, connut, par une révélation dont les miracles multipliés, le témoignage des Saints et des plus graves auteurs, nous garantissent l'authenticité, le lieu de la sépulture de S. Etienne. Lucien lui-même en a écrit la relation dont nous donnons le précis.

Un vendredi, 3 de décembre de l'année 415, sous le dixième consulat d'Honorius et le sixième de Théodose-le-Jeune, sur les neuf heures du soir, le prêtre Lucien, couché dans le baptistère de son église, étant à demi éveillé, vit un vieillard vénérable, qui, l'ayant appelé trois fois par son nom, lui ordonna d'aller à Jérusalem dire à l'évêque Jean de venir ouvrir les tombeaux où étoient ses reliques et celles de quelques autres Saints. Lucien lui demanda son nom. « Je » suis, lui dit-il, ce Gamaliel, qui instruisit » S. Paul dans la loi. A l'orient de ce tom- » beau est celui de S. Etienne. Celui de » Nicodème, et celui de mon fils Abidas, » qui, comme moi, crut en Jésus-Christ, » sont dans deux autres places, dans l'en- » droit appelé *Capharsemalia* ». Lucien, pour s'assurer si cette vision venoit de Dieu, en demanda une seconde, et une troisième, qu'il tâcha d'obtenir par le jeûne et la prière. Gamaliel lui apparut en effet une seconde fois, et lui dit d'obéir à ce qu'il lui avoit dit de faire. Dans une troisième vision, à la même heure, la troisième semaine après, Gamaliel lui apparoissant encore, lui reprocha sa négligence, et lui annonça qu'à la découverte des saintes reliques, Dieu feroit cesser la sécheresse qui affli-

geoit alors le monde. Lucien obéit enfin, et se rendit à Jérusalem, auprès de l'évêque Jean qui pleura de joie, et lui dit d'aller chercher les saintes reliques qui étoient auprès de son église.

Le prélat espéroit, en effet, qu'elles se trouveroient là; mais un pieux cénobite, appelé Migèce, lui indiqua l'endroit positif où le Seigneur lui avoit fait connoître qu'elles reposoient. On y creusa la terre, et l'on découvrit trois coffres, avec une pierre sur laquelle étoient gravés les noms des Saints. Dès qu'on eut ouvert le cercueil de S. Etienne, il se fit un tremblement de terre, et il s'exhala aussi une odeur très-agréable. Soixante-treize malades furent guéris. Lucien informa l'évêque Jean de cet événement. Le prélat vint sur-le-champ avec Eutonius de Sébaste et Eleuthère de Jéricho. Il décida qu'on porteroit dans l'église de Sion à Jérusalem, les reliques de S. Etienne. Il tomba alors une pluie abondante, qui fertilisa la terre, après une longue sécheresse qui menaçoit d'une affreuse stérilité. Plusieurs églises d'Orient et d'Occident ont, dans la suite, été enrichies de parcelles des reliques de S. Etienne. Saint Augustin, en parlant à son peuple de celles qu'il avoit exposées à la vénération publique, di-

soit ce que nous devons chacun nous dire :

PRATIQUE. « Désirons, mes frères, d'ob-» tenir de Dieu les biens temporels par l'in-» tercession de saint Etienne ; mais de ma-» nière qu'en l'imitant pendant cette vie, » nous puissions mériter de jouir avec lui » des biens éternels ».

PRIÈRE. Allumez en nous, Seigneur, par votre grace, le feu de la charité qui fit triompher S. Étienne de la rage de ses ennemis, et des tourmens qui en firent le premier de vos Martyrs; afin qu'à son exemple nous vous aimions au-dessus de tout, et que nous aimions nos ennemis mêmes pour l'amour de vous. Ainsi soit-il.

Quatrième jour d'Août.

SAINT DOMINIQUE, *Fondateur de l'Ordre des Frères Prêcheurs, ou Dominicains.*

SAINT Dominique, que l'on fait sortir de l'illustre famille des Guzmans, célèbre par ses alliances avec plusieurs maisons royales, naquit en 1170 à Calaruega, diocèse d'Osma, dans la vieille Castille en Espagne. Il étoit fils de Félix de Guzman et de Jeanne d'Asa. Il eut plusieurs frères, dont l'aîné, nommé Antoine, se fit prêtre, et mourut en odeur

de sainteté, dans un hôpital, au service des pauvres. Mamez, qui étoit le second, embrassa la doctrine de Dominique, et le suivit dans ses missions. Le bonheur de cette famille fut d'être élevée par une mère aussi instruite que vertueuse; elle apprit à notre Saint, dès les premières années de sa raison, à servir Dieu; et sa ferveur étoit si grande, que, jeune encore, il se levoit pendant la nuit pour prier, et pratiquoit déjà la piété par la mortification des sens.

A l'âge de quatorze ans, il fut envoyé à l'université de Salamanque; il y fit de grands progrès dans les belles-lettres et la philosophie. Son application et ses succès furent encore plus grands dans ses études de théologie et des divines Ecritures. Il perdit sa mère dans ce temps-là, et ce sacrifice qu'il offrit à Dieu avec un torrent de larmes, acheva de le détacher du goût du monde. Cette pieuse mère lui avoit inspiré une tendre dévotion à la sainte Vierge, une charité extraordinaire pour les pauvres; et toute sa vie, il y fut d'une fidélité si constante, que son histoire nous en a conservé mille traits héroïques. A peine eut-il fini ses études et pris des degrés, qu'il donna des leçons publiques d'écriture sainte, et prêcha avec un succès étonnant dans

la ville de Palencia. Azebedo ayant été fait évêque d'Osma en 1198, réforma son chapitre, et y introduisit des chanoines réguliers de S. Augustin. Il y admit Dominique qui étoit de son diocèse, et se servit de ses talens et de son zèle avec succès pour l'aider à gouverner ses ouailles, et maintenir la régularité dans son chapitre. Le Saint aidoit encore le prélat dans le gouvernement de son diocèse, où il prêcha avec autant de fruit que de zèle pendant cinq ans.

Après la réforme du chapitre d'Osma, Alphonse IX, roi de Castille, chargea l'évêque d'aller avec Dominique négocier le mariage du prince Ferdinand son fils, avec la fille du comte de la Marche. Etant arrivés l'un et l'autre en France, ils vinrent dans le Languedoc, qui étoit alors rempli d'hérétiques connus sous le nom d'Albigeois. Celui chez lequel ils logèrent à Toulouse étoit infecté de l'erreur qui étoit presque générale. Dominique entreprit sa conversion, priant Dieu pour l'obtenir; il y réussit comme par miracle en une seule nuit. Les deux envoyés de la cour de Castille ayant arrêté les articles du mariage dont ils avoient eu la commission, reprirent la route d'Espagne. Ils revinrent quelque temps après pour emmener la princesse; mais elle

venoit de mourir. Dieu inspira à Dominique et à l'évêque d'Osma un si grand désir de se consacrer au salut des infidèles, qu'ils se déterminèrent à aller à Rome demander au pape Innocent III la permission d'instruire les Albigeois du Languedoc, et d'aller ensuite prêcher l'Evangile aux infidèles du nord.

Le pape loua leur zèle, et désira qu'ils s'attachassent à la conversion des hérétiques du Languedoc. Il permit à l'évêque de s'absenter pour cela de son diocèse pendant deux ans. A leur retour d'Italie, les deux missionnaires passèrent par Cîteaux, dont la réputation de sainteté étoit très-répandue. Ils y trouvèrent plusieurs abbés de cet ordre, chargés aussi par le pape de travailler au salut des Albigeois. Saint Dominique et l'évêque d'Osma leur témoignèrent la résolution où ils étoient de mener une vie humble, pénitente, au milieu de leurs travaux évangéliques, et de gagner par la douceur, le bon exemple, plutôt que par la terreur et la protection des princes et de leurs armées, le cœur des hérétiques. Tous les missionnaires convinrent que c'étoit l'ordre qu'ils observeroient dans les fonctions de leur mission. Le mal étoit alors presque à son comble dans cette partie de la France.

On pilloit les catholiques, on massacroit les prêtres : on profanoit tout dans les églises, et souvent même on les brûloit.

Les hérétiques tentèrent plus d'une fois de pénétrer dans le centre de la France ; mais le roi Philippe-Auguste les arrêta par la victoire qu'il remporta sur eux en Berri, où ils perdirent dix mille hommes. Saint Dominique n'opposa jamais à ce torrent, que la parole de Dieu qu'il ne cessoit de prêcher ; et la multitude des conversions qui s'opérèrent est vraiment un des plus grands miracles que le Seigneur ait opérés par notre Saint. A Mézières, à Carcassonne, à Mont-Réal et autres villes et bourgs du Languedoc, S. Dominique, par ses exhortations, ses prières et plusieurs fois par de grands miracles, convertit des milliers d'hérétiques. Pour conserver la foi de ces nouveaux fidèles, et donner à leurs enfans les moyens de s'en instruire, et de la perpétuer de génération en génération, il fonda, par la libéralité de plusieurs évêques en 1206, le monastère de Notre-Dame de Prouille. Il donna aux religieuses la règle de saint Augustin, avec des réglemens propres à l'éducation chrétienne des jeunes filles, et à la sanctification des femmes et filles plus âgées qui désireroient se réfugier

dans cette sainte retraite pour fuir les dangers du monde.

Le digne évêque d'Osma et les abbés de Cîteaux s'étant alors séparés de saint Dominique pour reprendre les fonctions de leur état, il fut nommé par le pape chef et supérieur des missionnaires du Languedoc. Après la mort de l'évêque d'Osma, qui suivit de près son retour dans son diocèse, tout-à-coup la fureur des chefs des Albigeois souleva de nouveau les peuples. Saint Dominique courut plus d'une fois les plus grands dangers pour sa vie. On forma une armée de croisés pour combattre ces rebelles. Le comte de Montfort, qui estimoit et aimoit singulièrement notre Saint, voulut qu'il fût mis à la tête de l'armée catholique. Mais Dominique s'apperçut bientôt que, dans cette armée de croisés, le plus grand nombre vivoit sans religion, sans mœurs, et ne se proposoit que le pillage et les autres excès de la licence. Il travailla à la réforme de cette armée, qui bientôt, livrée à la confusion, et indocile à toute discipline, se dispersa après avoir servi quarante jours, et ne laissa avec son général que douze cents hommes; mais tous, soldats véritablement chrétiens.

L'armée des ennemis, incomparable-

ment plus forte, s'avançoit contre le duc de Montfort. Mais S. Dominique le rassura, en lui promettant la victoire de la part de Dieu. La bataille se donna le 12 septembre 1213, et l'armée ennemie fut mise en déroute. Le roi d'Aragon resta sur la place avec seize mille hommes. C'est en Languedoc que notre Saint a institué la célèbre dévotion du Rosaire, en l'honneur des quinze principaux mystères du Sauveur et de sa sainte Mère. Cette excellente pratique, en renouvelant la foi dans ses principaux articles, a opéré par-tout les effets les plus salutaires. Dominique portoit encore alors l'habit de chanoine régulier de S. Augustin; mais depuis longtemps occupé du plan de son nouvel institut, il s'associa des ouvriers évangéliques, qui unissoient au zèle des fonctions apostoliques, l'étude et les connoissances des sciences ecclésiastiques.

Il leur donna une règle austère; les évêques de Languedoc et de Provence applaudirent à l'établissement de cet ordre, et le pressèrent de le mettre à exécution. On le jugeoit digne d'être le père des prédicateurs, lui qui en étoit le modèle parfait. Seize des missionnaires qui travailloient avec lui, entrèrent dans ses vues; et l'un d'eux, nommé Pierre

Cellani, donna quelques maisons qu'il avoit à Toulouse.

L'ordre naissant s'y forma en 1215, sous la protection de l'évêque Foulques qui, en partant pour aller au quatrième concile de Latran tenu à Rome par le pape Innocent III, emmena avec lui saint Dominique pour qu'il obtînt l'approbation de son institut. Le pape témoigna à Dominique, dont il connoissoit déjà la sainteté et les talens, toute sa bonne volonté, approuva son ordre de vive voix, en attendant qu'il pût le faire plus solennellement quand il en auroit pu examiner les constitutions que le saint Fondateur n'avoit pas encore rendues complètes.

Ce pape eut pour successeur Honorius III, qui confirma par deux bulles les constitutions que S. Dominique lui présenta pour son ordre des Frères Prêcheurs. Le pape le retint à Rome plusieurs mois, et voulut qu'il y prêchât ; ses sermons eurent les succès les plus édifians. Sur la représentation qu'il fit au pape, du bien que produiroit l'établissement de l'office de *Maître du sacré Palais*, pour surveiller aux études relatives à la religion et à l'instruction des personnes de la cour pontificale, Honorius III, en créant cet office, obligea

Dominique à le remplir; et depuis cette époque, il a toujours été confié à un religieux de son ordre. Le Saint revint à Toulouse avec la permission du Saint-Père; il s'y appliqua à former ses religieux à la vie intérieure et aux vertus de la vie apostolique. Il envoya en Espagne, en Portugal, des religieux de son ordre, pour en fonder des maisons, et retourna à Rome en 1217. Honorius III lui donna l'église de Saint-Sixte, et l'invita à fonder dans cette ville un couvent de son ordre. Il prêchoit dans l'église de Saint-Pierre et dans les autres basiliques; et il le faisoit avec tant d'éloquence et de zèle, qu'il y avoit à ses sermons un concours prodigieux de peuple. Dieu lui accorda le don des miracles; il ressuscita un enfant, en faisant sur lui le signe de la croix; il guérit encore un de ses religieux à l'agonie. Le mercredi des cendres de l'année 1218, étant avec le cardinal Etienne, on vint annoncer à ce cardinal la mort de son neveu Napoléon, qu'une chute de cheval avoit comme moulu. S. Dominique ayant fait apporter le corps mort, il dit la messe, et parut à l'élévation élevé de terre. Après la messe, il alla, suivi d'une multitude de témoins, à l'endroit où étoit le mort; il en arrangea les membres brisés dans leur place

naturelle, se mit à genoux pour prier ; puis s'étant levé, et paroissant lui-même comme suspendu en l'air, il fit le signe de la croix sur le mort, en lui ordonnant, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de se lever. A l'instant, Napoléon se leva en pleine santé à la vue de tout le monde.

Dominique sortit de Rome en 1218, vint en France; de-là il passa en Espagne, y fonda des couvens de son ordre, arriva à Bologne sur la fin de l'été de l'an 1219. Cette ville fut le lieu de sa résidence ordinaire; il y avoit une maison de son institut. Les habitans de Bologne couroient en foule à ses sermons; et le Saint, sans rien diminuer de ses grandes austérités, prêchoit souvent plusieurs fois par jour. Saint François d'Assise, étant venu à Bologne en 1220, alla loger chez les dominicains, où il passa quelques jours avec le saint Fondateur, dont il admiroit les vertus héroïques. En 1221, Dominique tint à Bologne le second chapitre général de son ordre. Quelque temps après, ayant fait un voyage de Bologne à Milan, il dit à un de ses religieux dans cette dernière ville : « Vous » me voyez présentement en bonne san- » té; mais je sortirai de ce monde avant » la fête de l'Assomption de la sainte

» Vierge ». Sa prédiction s'accomplit. En retournant à Bologne, il fut pris d'une fièvre violente, qui, dès son commencement, parut être mortelle. Il assista à l'office de la nuit; mais, après matines, il se retira dans sa chambre. Se sentant près de sa fin, il fit appeler ses religieux, les exhorta à la pratique de l'humilité, de la pauvreté et de la régularité religieuse, reçut les derniers sacremens, et ne cessa de prier jusqu'à son dernier soupir. Il mourut le 6 août de l'an 1221, à l'âge de cinquante-un ans. Il s'opéra par son intercession, grand nombre de miracles; et il fut canonisé par Grégoire IX en 1234.

PRATIQUE. La grande maxime dans tous les états, pour y faire son salut c'est de rapporter tout à Dieu. Mais il faut pour cela, n'être esclave ni du monde, ni de ses passions, sur-tout de son amour-propre. Un homme tout à Dieu, ne réfléchit sur les créatures que pour trouver Dieu dans elles; il ne les aime et ne s'aime lui même, que dans le rapport avec Dieu, à qui l'homme se doit tout entier, pour dire comme saint Paul: Je vis; non je ne vis plus, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi.

PRIÈRE. Repandez en nous, Seigneur, l'esprit de prière et le goût du recueillement qui distingua S. Dominique dans tout ce qu'il entreprit pour le salut des ames. Exaucez nos vœux pour notre sanctification et celle de nos frères,

en bénissant sur nous le ministère saint de votre église. Ainsi soit-il.

Cinquième jour d'Août.

LA DÉDICACE DE NOTRE-DAME-DES-NEIGES.

Il y a à Rome trois églises patriarchales, celle de Saint-Jean-de-Latran, celle de Saint-Pierre-du-Vatican, et celle de Sainte-Marie-Majeure. C'est de la dédicace de cette dernière, dont on célèbre en ce jour la mémoire. Cette église est la première de celles de Rome sous l'invocation de la sainte Vierge ; on lui donna le nom de *Basilique Libérienne*, parce qu'elle fut fondée sous le pontificat du pape Libère dans le quatrième siècle, et consacrée vers l'an 435, sous le titre de la Vierge Marie, par le pape Sixte III. Elle porte aussi le nom de *Notre-Dame-des-Neiges*, qui lui vient d'une tradition ancienne, et confirmée par plusieurs graves auteurs, qui assurent qu'elle fut fondée et dotée sous le pontificat du pape Libère, par le patrice Jean, après une vision qu'il eut, où la Mère de Dieu lui étant apparue, le lieu où devoit être bâtie son église, lui fut désigné par la

neige dont il fut miraculeusement couvert le 5 d'août. C'est dans cette basilique qu'on voit la crèche ou le berceau de Notre-Seigneur dans une magnifique chapelle souterraine. Cette précieuse relique fut long-temps honorée à Bethléem, et l'on sait toute la vénération qu'avoient pour elle saint Jérôme et sainte Paule. L'église dont nous parlons est du moins, après celle de Lorette, le lieu du monde le plus célèbre par la dévotion des fidèles. On y vient de toutes les parties de la chrétienté, pour implorer le secours de la sainte Vierge, et l'on y a souvent obtenu de Dieu des graces signalées. Cette dernière circonstance suffit seule pour la rendre vénérable aux fidèles.

PRATIQUE. Dès les premiers temps du christianisme, l'Eglise a toujours exhorté ses enfans à honorer et à réclamer auprès de Dieu la protection puissante de la sainte Vierge. Son culte s'est étendu par-tout où la foi de l'Evangile a pénétré; et point de pays sur la terre, qui n'ait reçu de la mère de Dieu, par des faveurs insignes, des marques de son crédit dans le ciel. Nous l'invoquons, avec l'Eglise, comme auxiliatrice des chrétiens, la consolatrice des affligés, et le refuge des pécheurs. Mais souvenons-nous que sa protection n'est accordée qu'aux chrétiens qui le sont d'esprit et de cœur, qu'aux affligés soumis et patiens dans leurs

peines, qu'aux pécheurs pénitens, et qui désirent leur réconciliation avec Dieu pour en réparer la gloire.

PRIÈRE. Divin Sauveur de nos ames, vous nous avez laissé en mourant pour nous sur votre croix, votre divine Mère pour notre avocate auprès de vous; accordez-nous par son intercession que nous réclamons avec confiance, la grace de ne plus vous offenser, et de mourir dans l'exercice de la charité qui nous ouvrira par vos mérites infinis, l'entrée de l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

Sixième jour d'Août.

LA TRANSFIGURATION DE N. S. JÉSUS-CHRIST.

JÉSUS-CHRIST étant en Galilée, environ un an avant sa passion, manifesta sa gloire à trois de ses plus chers disciples, qui furent depuis, les témoins de son agonie dans le jardin des Oliviers; ces disciples étoient, Pierre, Jacques et Jean. Le Sauveur en prit trois, afin qu'on ne pût récuser leur témoignage; mais il n'en choisit point un plus grand nombre, pour faire connoître à ceux qui croient en lui, qu'ils doivent tenir cachées les graces qu'ils reçoivent du ciel.

Jésus voulant donc opérer dans la retraite le miracle qu'il méditoit, condui-

sit ses trois Apôtres sur une montagne écartée. C'étoit sa coutume de chercher quelque lieu solitaire pour prier. Nous apprenons de S. Cyrille de Jérusalem, de S. Jean Damascène, et de plusieurs autres anciens Pères, que la tradition des chrétiens de la Palestine portoit que cette montagne étoit celle du Thabor, qui est fort haute, et qui anciennement étoit couverte d'arbres et très-fertile. Elle s'élève à-peu-près en forme de cône dans une vaste plaine qui est au milieu de la Galilée. La transfiguration de l'Homme-Dieu arriva tandis qu'il prioit, pour nous montrer que c'est dans cet exercice que l'ame a coutume de recevoir les consolations divines, et que c'est aussi dans cette pratique, qu'elle goûte combien le Seigneur est doux pour ceux qui le cherchent véritablement.

Tandis que Jésus étoit en prières, il laissa paroître un rayon de gloire due à son humanité sainte, et dont il s'étoit dépouillé pour l'amour de nous. Son visage parut brillant comme le soleil, et ses vêtemens blancs comme la neige. Par cette glorieuse transfiguration, il nous a donné un gage de celle qu'il destine à nos corps, lorsque, réunis à nos ames, ils en partageront la félicité dans le ciel. Pendant ce mystère, les trois Apôtres

virent Moïse et Elie qui s'entretenoient avec le Sauveur, de la mort qu'il devoit souffrir à Jérusalem. Moïse représentoit les anciens Patriarches, et les premiers Saints qui avoient vécu sous la loi ; Elie représentoit les derniers Prophètes. Ils montroient l'un et l'autre par leur présence, que tous les justes inspirés de Dieu, ont, dès le commencement du monde, rendu témoignage à Jésus-Christ comme au vrai Messie.

Les trois Apôtres ne pouvoient soutenir les transports de leur joie ; et Pierre s'écria tout hors de lui-même : *Seigneur, nous sommes bien ici, faisons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse, et une pour Elie.* Pendant que Pierre parloit, le ciel fut tout-à-coup environné d'une nuée brillante qui annonçoit la majesté divine ; et du fond de cette nuée, sortit une voix qui disoit : *C'est-là mon fils bien-aimé ; en lui j'ai mis mes complaisances ; écoutez-le.* Par ce témoignage, le père déclaroit que Jésus étoit son fils unique, éternel comme lui ; qu'il l'avoit envoyé dans le monde comme une victime de propitiation pour nos péchés ; qu'il étoit le seul médiateur par lequel nous pussions avoir accès auprès de lui. Les trois Apôtres ayant entendu la voix du ciel, furent saisis de frayeur, et tom-

bèrent par terre. Mais Jésus s'étant approché d'eux, les toucha, et leur dit de se lever. Ils le firent, et n'apperçurent plus que le Sauveur dans son état ordinaire. Cette vision arriva durant la nuit.

Comme ils descendoient de la montagne, Jésus leur recommanda de ne point divulguer ce qu'ils avoient vu, jusqu'à ce qu'il fût ressuscité. Les Juifs étoient indignes de connoître un mystère que la plupart d'entr'eux auroient blasphémé. Ils avoient, d'ailleurs, dans les miracles de Jésus-Christ des preuves évidentes de sa divinité. Le Sauveur vouloit encore nous donner une nouvelle leçon d'humilité, et nous apprendre que le secret, par rapport aux graces extraordinaires, est l'unique moyen de conserver ses dons.

PRATIQUE. La considération du glorieux mystère que nous honorons en ce jour, est bien propre à nous donner une véritable idée du bonheur d'une autre vie. Si nous l'avions profondément gravée dans nos esprits, elle nous feroit mépriser les peines et les difficultés qui se rencontrent dans le chemin de la vertu; et nous regarderions avec indifférence, les biens et les maux de ce monde, pourvu que nous pussions nous rendre dignes d'avoir part à la félicité céleste. Pensons souvent à notre fin, nous trouverons alors de la consolation et de la

joie dans nos souffrances; semblables à l'apôtre S. Paul, nous nous estimerons heureux de marcher sur les traces du Sauveur; et tout notre désir sera de lui plaire et de lui témoigner notre amour.

PRIÈRE. Vous êtes, Seigneur, notre premier principe, et vous serez bientôt notre juge et notre fin éternelle, ou dans le ciel ou dans l'enfer. Eclairez-nous par votre grace, afin que nous soyons fidèles à vous aimer, à vous servir, en préférant votre gloire et notre salut à tout. Ainsi soit-il.

Septième jour d'Août.

SAINT GAÉTAN DE THIENNE, *Instituteur de la Congrégation des Clercs-Réguliers* dits *Théatins.*

GAÉTAN, fils de Gaspar, seigneur de Thienne, et de Marie Porta, tous deux de familles distinguées par la noblesse et la piété, naquit en 1480 à Vicence en Lombardie. Dès sa naissance, sa mère le mit sous la protection de la sainte Vierge, et l'accoutuma à la pratique de l'humilité, de la douceur et de la pureté. Le fils fut si docile aux leçons de sa mère, que, dans son enfance même, on le surnommoit le *Saint.* Occupé sans cesse de la méditation des vérités éternelles, il fuyoit les amusemens et les conversa-

tions inutiles. On admiroit en lui une tendre charité pour tous les hommes, et en particulier pour les pauvres et les malheureux. Malgré le temps qu'il donnoit chaque jour à la piété, il n'en avoit pas moins d'ardeur pour l'étude ; il la sanctifioit par les exercices de la religion. Il fit de grands progrès dans la théologie, le droit civil et canonique. Pour se consacrer à Dieu d'une manière plus spéciale, il embrassa l'état ecclésiastique.

L'espérance de mener une vie obscure et cachée, le fit décider à aller à Rome ; mais malgré les précautions de son humilité, il fut découvert, et le pape Jules II l'obligea d'exercer l'office de Proto-notaire apostolique. Le désir de croître dans la perfection lui inspira le dessein d'entrer dans la confrérie dite de *l'Amour divin.* C'étoit une association de personnes pieuses, qui, par certains exercices, travailloient de tout leur pouvoir à procurer la gloire de Dieu. Après la mort de Jules II, Gaétan quitta la place de Proto-notaire apostolique, et retourna à Vicence. Il s'y associa à la confrérie de *Saint-Jérôme*, qui avoit été instituée sur le plan de celle de l'Amour divin. Ses amis, jugeant des choses d'après leurs préjugés, l'accusoient de déshonorer sa famille. Mais loin de changer de résolu-

tion, il se dévoua tout entier aux plus humiliantes pratiques de la charité. Les malades, et sur-tout les pauvres de l'hôpital des Incurables de la ville, devenoient l'objet de sa tendresse et de ses soins. Il les servoit de ses mains, et augmenta même les revenus de cet hôpital.

Son confesseur lui ayant conseillé de se retirer à Venise, il partit sans délai, et se logea dans l'hôpital qu'on venoit de bâtir; il s'y consacra au service des malades. Il se montra si zélé pour cette maison, qu'il en est regardé comme le principal fondateur. On disoit communément de lui à Venise, à Vicence et à Rome, qu'il étoit *un Séraphin* à l'autel et *un Apôtre* en chaire. Quelque temps après, il quitta Venise pour aller à Rome, dans le dessein de s'agréger de nouveau à la confrérie de l'Amour divin. Parmi les membres de cette association, il y en avoit plusieurs qui joignoient une rare prudence et un savoir profond à une piété extraordinaire. Gaétan conféra avec ces personnes sur les moyens les plus efficaces de réformer les mœurs des chrétiens. Tous convinrent que cette réforme ne seroit possible, qu'en faisant revivre dans le clergé cet esprit et ce zèle dont furent animés ceux qui, les premiers, annoncèrent l'Evan-

gile. Ils résolurent donc d'instituer un ordre de Clercs-Réguliers qui se proposeroient en tout, les Apôtres pour modèles. Les premiers auteurs de ce dessein furent S. Gaétan, Jean-Pierre Caraffe, archevêque de Théate ou Chiéti dans l'Abruzze, et depuis pape sous le nom de Paul IV; Paul Consigliari, et Boniface de Colle, gentilhomme de Milan. Ceux qui possédoient des biens ecclésiastiques demandèrent à Clément VII la permission de les quitter, dans la vue de travailler efficacement à l'exécution du projet qu'ils méditoient. Le pape ne leur accorda son consentement qu'avec beaucoup de peine.

Tout étant ainsi disposé, les Serviteurs de Dieu dressèrent le plan de leur institut, qu'ils présentèrent au pape, et qui fut examiné dans un consistoire de cardinaux en 1524. Après quelques difficultés, le nouvel ordre fut approuvé par Clément VII. Caraffe en fut fait premier supérieur; et comme il portoit toujours le titre d'archevêque de Théate, les Clercs-Réguliers reçurent le nom de *Théatins*. Les fins principales que se proposèrent les Théatins, furent d'instruire le peuple, d'assister les malades, de combattre les erreurs dans la foi, de rétablir parmi les laïques l'usage fréquent

des sacremens ; de faire revivre dans le clergé l'esprit de désintéressement, l'amour de l'étude de la religion, le respect pour les choses saintes, et sur-tout pour ce qui a rapport aux sacremens et aux cérémonies du culte divin. On s'apperçut bientôt à Rome des heureux effets produits par le zèle de Gaétan et de ses associés. La sainteté de leur vie multiplioit tous les jours le nombre de leurs coopérateurs.

La ville de Rome ayant été prise d'assaut par l'armée de Charles-Quint le 6 mai 1527, les soldats, la plupart luthériens, pillèrent la ville, et commirent plus de cruautés que n'avoient fait les Goths, mille ans auparavant. La maison des Théatins fut presqu'entièrement démolie. Un soldat, qui avoit connu Gaétan à Vicence, s'imaginant qu'il possédoit des richesses, le représenta comme tel à son officier. On arrêta sur-le-champ le Serviteur de Dieu, et on lui fit souffrir mille tortures pour l'obliger à livrer un trésor qu'il n'avoit pas. A la fin cependant on le mit en liberté, tout meurtri des coups qu'il avoit reçus. Il sortit de Rome avec ses compagnons, n'emportant tous que leurs bréviaires et les habits qui les couvroient. Ils se retirèrent à Venise, où ils furent bien reçus;

et ils s'établirent dans le couvent de S. Nicolas-Tolentin. On élut Gaétan supérieur de cette maison. Sa sainteté et son zèle à procurer la gloire de Dieu, firent universellement estimer son ordre. Cette estime s'accrut encore par la charité dont le Saint parut animé durant la peste qui affligea Venise.

De Venise, Gaétan fut envoyé à Vérone pour réconcilier l'évêque de cette ville avec une partie de ses diocésains, qui s'opposoient à certains réglemens que le prélat venoit de faire par rapport au rétablissement de la discipline. Le Saint, après avoir calmé les esprits à Vérone, fut appelé à Naples, pour y fonder une maison de son ordre. Le comte d'Oppido lui donna un bâtiment pour loger sa communauté; mais il ne put lui faire accepter la donation d'un fonds de terre qu'il avoit dessein de lui faire. Les exemples et les prédications de Gaétan produisirent bientôt un changement général dans les mœurs de cette grande ville. Malgré les travaux du ministère, notre Saint ne perdoit jamais de vue le soin de sa propre sanctification. Toujours humble, toujours pénitent, il donnoit souvent plusieurs heures de suite à la méditation, et il y étoit souvent favorisé de graces extraordinaires.

Etant retourné à Venise en 1537, Gaétan y fut fait une seconde fois supérieur. Après avoir gouverné sa communauté pendant trois ans, il retourna à Naples, où il gouverna la maison de son ordre jusqu'à sa bienheureuse mort. Ses austérités, jointes à ses travaux continuels, lui causèrent une maladie de langueur. Les médecins lui conseillant de renoncer à la coutume qu'il avoit de coucher sur des planches, il leur répondit : « Mon Sauveur est mort sur la croix; » laissez-moi du moins mourir sur la » cendre ». Il voulut qu'on le couchât sur un cilice, étendu par terre, et couvert de cendres. Ce fut en cet état qu'il reçut les derniers sacremens. Il expira dans de vifs sentimens de componction, le 7 août 1547 ; il s'opéra plusieurs miracles par son intercession : et il fut béatifié en 1629, et canonisé en 1691.

PRATIQUE. L'exemple de S. Gaétan nous retrace les maximes de ce parfait détachement recommandé par l'évangile. Il enseignoit à ses disciples, qu'un soin excessif pour les biens du monde, est un mal dangereux et infiniment préjudiciable aux vertus chrétiennes ; il les exhortoit fortement à combattre cet ennemi, sur lequel il avoit lui-même remporté une entière victoire.

PRIÈRE. Délivrez-nous, Seigneur, de l'attachement aux choses passagères de ce monde,

sur-tout lorsqu'elles sont capables de nous éloigner de la voie de vos préceptes; faites qu'à l'exemple des Saints, nous renoncions entièrement à tout ce qu'il y a ici-bas pour n'aimer que vous. Ainsi soit-il.

Huitième jour d'Août.

SAINT CYRIAQUE, SAINT LARGE, SAINT SMARAGDE, *et leurs Compagnons, Martyrs.*

SAINT Cyriaque fut diacre de l'Eglise romaine, sous les papes Marcellin et Marcel. On l'arrêta durant la persécution de Dioclétien, en 303, et il reçut à Rome la couronne du martyre. Il eut pour compagnons de ses souffrances et de son triomphe, Large, Smaragde, et vingt autres chrétiens, parmi lesquels sont nommés Crescentien, Serge, Second, Alban, Victorien, Faustin, Félix, Sylvain; il y avoit aussi quatre femmes, Memmie, Julienne, Cyriacide et Donate. Les corps de ces Saints furent enterrés sur la voie Salarienne, près du lieu où ils avoient été exécutés; mais on les transporta depuis dans une terre appartenante à une chrétienne, nommée Lucine. Cette terre étoit située sur le chemin d'Ostie. Cette translation se fit le 8

d'août, selon d'anciens calendriers, et sur-tout celui de Libère.

PRATIQUE. Pour honorer les Martyrs et célébrer dignement leurs fêtes, nous devons bien nous pénétrer de leur esprit, et les imiter autant que les circonstances de notre état peuvent nous le permettre. Nous devons, comme eux, résister au mal, jusqu'à l'effusion de notre sang, soumettre nos passions, supporter les épreuves avec patience, sans jamais nous abandonner aux plaintes et aux murmures contre le prochain. La croix est l'échelle mystérieuse par laquelle nous devons monter au ciel.

PRIÈRE. Pénétrez-nous bien, Seigneur, que ce n'est qu'en souffrant sur la terre, et en unissant nos peines et nos souffrances à celles que vous avez endurées sur l'arbre de la croix, que nous serons dignes de partager votre gloire; faites que cette pensée nous fasse supporter avec une parfaite résignation les afflictions de cette vie, afin d'en être récompensés dans le ciel. Ainsi soit-il.

Le même jour huit Août.

SAINT HORMISDAS, *Martyr.*

ISDEGERDE, roi de Perse, renouvela la persécution que Chosroès II avoit excitée contre l'Eglise. Il seroit difficile, dit Théodoret, d'exprimer les raffinemens

de cruauté qui furent alors inventés contre les disciples de Jésus-Christ. Cependant les plus cruels traitemens ne ralentissoient point le zèle des chrétiens. On les voyoit en foule courir à la mort, dans l'espérance de se procurer un bonheur éternel. Après la mort d'Isdegerde, Varanes, son fils, continua la persécution.

Hormisdas fut l'une des plus illustres victimes de sa barbarie : c'étoit un homme d'une des plus anciennes familles de Perse ; il avoit eu pour père un satrape ou gouverneur de province, issu de la race des Achéménides. Varanes l'envoya chercher, et lui ordonna de renier Jésus-Christ. « En faisant ce que vous exigez » de moi, lui dit Hormisdas, j'offense- » rois Dieu, je deviendrois transgresseur » des loix de la justice et de la charité. » Quiconque seroit capable de violer la » loi suprême du souverain Seigneur de » toutes choses, ne resteroit pas long- » temps fidèle à son prince, qui n'est » qu'un homme mortel. Si ce dernier » crime mérite la plus cruelle de toutes » les morts, à quoi ne doit pas s'attendre » celui qui renoncera le Dieu de l'uni- » vers » ?

Une telle réponse, aussi sage que ferme, fit entrer le roi dans une étrange

colère. Il dépouilla Hormisdas des biens et des honneurs dont il jouissoit ; il lui fit même ôter ses habits, ne lui laissant qu'un petit morceau de toile qui lui ceignoit les reins. Après l'avoir réduit en cet état, il le chassa de sa présence, et le condamna à conduire les chameaux de l'armée. Le Saint souffrit avec joie ce barbare traitement. Long-temps après, Varanes l'appercevant par une fenêtre de son palais, remarqua qu'il étoit tout brûlé du soleil et couvert de poussière. Le souvenir de ce qu'il avoit été, parut le toucher. Il l'envoya chercher, et lui fit donner une tunique de lin, en lui disant : « Quittez donc enfin votre opi-» niâtreté, et renoncez au fils du char-» pentier ». Hormisdas, transporté d'un saint zèle, mit la tunique en pièces, et dit au roi : « Gardez votre présent, puis-» que vous voulez me le faire acheter » par l'apostasie ». Varanes, furieux de ce discours, ordonna que le Saint fût chassé de sa présence. Hormisdas acheva saintement sa course, et il est nommé dans le Martyrologe romain.

PRATIQUE. C'est par les tribulations, dit l'apôtre, que nous devons entrer dans le ciel. Les martyrs et tous les autres saints n'y sont parvenus que par cette unique et glorieuse route. Il faut tout sacrifier jusqu'à

cette vie même, plutôt que de trahir la foi: s'il nous arrive des afflictions, recevons-les comme venant de la part de Dieu, résignons-nous à sa sainte volonté; c'est le moyen de nous les rendre méritoires.

PRIÈRE. Soutenez notre courage, Seigneur, dans les épreuves qu'il vous plaira de nous envoyer; et ne permettez pas que nous succombions sous le poids de nos passions; régnez toujours en nous, afin qu'avec le secours de votre grace, nous triomphions des ennemis de votre gloire et de notre salut. Ainsi soit-il.

Neuvième jour d'Août.

SAINT ROMAIN, *Martyr à Rome.*

SAINT Romain étoit soldat à Rome du temps de S. Laurent. Frappé de la constance et de la joie avec lesquelles ce saint Martyr souffroit les tortures inventées par la fureur des bourreaux, il embrassa la religion chrétienne; il s'adressa à saint Laurent lui-même, qui l'instruisit et le baptisa dans sa prison. Ayant déclaré son changement, il fut arrêté et décapité la veille du martyre de S. Laurent. Ainsi il reçut la couronne avant son guide et son maître.

On l'enterra sur le chemin de Tibur; mais ses reliques furent depuis transférées à Luques; et elles s'y gardent sous

le grand autel de l'église de son nom. S. Romain est nommé, sous ce jour, dans l'antiphonaire de S. Grégoire, et dans les anciens martyrologes.

PRATIQUE. L'exemple des martyrs et des saints de la primitive église, contribuoit autant que les miracles, à la conversion des infidèles. Que penseroient aujourd'hui, et que diroient de notre sainte religion, les païens, en voyant nos irrévérences dans le lieu saint, le débordement des mœurs dans tous les états, le scandale du luxe et des parures, la transgression des loix publiques, et le mépris audacieux des loix de Dieu et des préceptes de l'église? Ah! si la foi nous quitte, c'est que nous l'avons quittée les premiers dans la pratique; et que nous l'abjurons par le langage de l'impiété et du blasphême.

PRIÈRE. O Dieu Sauveur, l'auteur et le consommateur de notre foi, ayez pitié de votre peuple, souvenez-vous de vos anciennes miséricordes sur nos pères. L'évangile fit leur bonheur, parce qu'ils furent fidèles à ses loix; conservez-nous à vous, Seigneur, et bénissez le zèle de votre église pour le salut de nos ames. Ainsi soit-il.

Dixième jour d'Août.

SAINT LAURENT, *Martyr.*

L'ÉGLISE honore en ce jour un de ses plus célèbres Martyrs. Les anciens Pères ont employé leur éloquence à le louer ; mais ils ne parlent ni du lieu de sa naissance, ni de sa première éducation. La vertu extraordinaire qu'il faisoit paroître dans sa jeunesse, lui gagna tellement l'affection de S. Sixte, alors archidiacre de Rome, qu'il le prit sous sa protection, et voulut être son guide dans l'étude des livres saints ; il se chargea aussi du soin de le former à la perfection chrétienne. Sixte ayant été élu pape en 257, il l'ordonna diacre ; et sans avoir égard à sa jeunesse, il l'établit le premier des sept diacres qui étoient attachés au service de l'Eglise romaine. C'est pour cela que plusieurs Pères lui donnent le titre d'*archidiacre du pape.* Cette place supposoit un rare mérite ; celui qui l'exerçoit avoit soin du trésor et des richesses de l'Eglise ; il étoit chargé d'en distribuer les revenus aux pauvres. On va voir jusqu'où saint Laurent portoit la fidélité et le désintéressement.

L'empereur Valérien ayant publié, en 257, de sanglans édits contre le christianisme, se flattoit de détruire l'ouvrage du Très-haut. Pour dissiper le troupeau, il dirigea ses efforts contre les pasteurs. Il ordonna donc de mettre à mort sans délai, les évêques, les prêtres et les diacres; le pape S. Sixte II fut arrêté l'année suivante. Tandis qu'on le conduisoit au supplice, Laurent le suivoit en pleurant; et s'estimant malheureux de ce qu'il ne partageoit pas ses souffrances, il lui disoit: « Où allez-vous, mon père, » sans votre fils? Où allez-vous, saint » pontife, sans votre diacre? Jamais » vous n'offriez le sacrifice sans que je » vous servisse à l'autel.... M'avez-vous » trouvé infidèle à mon devoir? Eprou» vez-moi de nouveau, et voyez si vous » avez fait choix d'un indigne ministre » pour la dispensation du sang du Sei» gneur ». Ces sentimens étoient l'effet de la sainte envie qu'il portoit à S. Sixte sur le point de recevoir la couronne du martyre.

Le saint pape, touché de tendresse et de compassion, le consoloit en lui disant: « Je ne vous abandonne point, » mon fils; une épreuve plus grande, » une victoire plus glorieuse vous sont » réservées, à vous qui êtes dans la force

» et la vigueur de la jeunesse. Pour moi, » je suis épargné à cause de ma foiblesse » et de mon grand âge. Vous me suivrez » dans trois jours ». Après lui avoir ainsi parlé, il le chargea de distribuer aux pauvres les trésors de l'église dont il étoit dépositaire, de peur qu'ils ne fussent dépouillés de leur patrimoine par les païens. Laurent, transporté de joie d'apprendre que Dieu l'appelleroit bientôt à lui, fit une exacte recherche de tous ceux qui étoient dans l'indigence, et leur distribua tout l'argent dont il étoit dépositaire. Il vendit aussi les vases sacrés, et généralement toutes les richesses de l'église, qu'il employa de la même manière.

Le préfet de Rome, informé des richesses de l'église, et s'imaginant que les chrétiens avoient caché de grands trésors, résolut de s'en emparer. Dans cette vue, il envoya chercher Laurent, qui en étoit le dépositaire. Lorsqu'il fut devant lui, il lui demanda l'argent et toutes les richesses que renfermoit le trésor, en lui disant que le prince en avoit besoin pour réparer ses forces épuisées. « Donnez-moi donc votre argent, lui dit-» il, et contentez-vous d'être riche en » paroles ». Laurent répondit tranquillement : « A la vérité, l'église est riche,

» et l'empereur n'a point de trésors aussi » précieux qu'elle. Je vous en ferai voir » une bonne partie; je vous demande » seulement un peu de temps, pour dis- » poser et mettre tout en ordre». Le pré- fet qui n'entendoit point de quel trésor parloit Laurent, mais s'imaginant qu'il lui remettroit de grandes richesses, lui accorda trois jours de délai.

Durant cet intervalle, le Saint parcou- rut toute la ville, et le troisième jour, il rassembla un grand nombre de pauvres. Cette troupe, composée de vieillards dé- crépits, d'aveugles, de muets, d'estro- piés, de lépreux, d'orphelins, de veuves et de vierges, fut placée devant l'église. Le diacre alla ensuite inviter le préfet à venir voir les trésors dont il lui avoit parlé. Mais quel fut l'étonnement de ce- lui-ci, quand il n'apperçut qu'une troupe de misérables, dont plusieurs faisoient horreur à voir! Jetant alors un regard menaçant sur le Saint, il lui demanda l'explication d'un spectacle si extraor- dinaire, et le pressa de lui montrer les trésors qu'il lui avoit promis. « Quoi » donc, répondit Laurent, y a-t-il ici » quelque chose qui vous blesse?... L'or » véritable, c'est la lumière du ciel dont » jouissent ces pauvres, présens à vos » yeux. Ils trouvent dans leurs infirmi-

» tés et leurs souffrances les avantages les
» plus précieux. Ils ne connoissent point
» ces vices et ces passions qui sont des
» maladies réelles, et qui rendent les
» grands du monde si malheureux et si
» méprisables. Vous voyez dans la per-
» sonne de ces pauvres, les trésors que
» je vous ai promis de vous montrer.
» L'église n'a point d'autres richesses ;
» vous pouvez vous en servir pour l'a-
» vantage de Rome, celui de l'empereur
» et le vôtre ».

Mais cet homme charnel, loin de profiter de l'objet qu'il avoit devant les yeux, s'écria dans un transport de rage : « Comment oses-tu me jouer, malheu-
» reux?.... Je sais que tu désires la mort;
» mais ne t'imagine pas mourir sur le
» champ ; je prolongerai tes tortures,
» afin de te rendre la mort plus doulou-
» reuse, tu ne mourras que par degrés ». Ayant ainsi parlé, il fit mettre un gril de fer sur des charbons à demi-allumés. On dépouilla Laurent de ses habits; après quoi on l'attacha sur ce gril, pour que le feu pénétrât sa chair par des progrès insensibles. Dans ce cruel supplice, disent S. Augustin et S. Ambroise, le généreux Martyr, dont l'amour divin embrasoit tout le cœur, ne pensoit qu'au bonheur de posséder Jésus-Christ son

Sauveur et son Dieu, et jouissoit d'une paix intérieure que les flammes matérielles ne pouvoient altérer.

Après avoir enduré long-temps cette horrible torture, il dit tranquillement au juge : « Vous pouvez maintenant faire » tourner mon corps, il est assez rôti de » ce côté-là ». Les bourreaux l'ayant tourné, il ajouta, toujours en s'adressant au juge : « Ma chair est présente» ment assez rôtie, vous pouvez en man» ger ». Le saint Martyr, malgré les douleurs les plus vives, prioit avec ferveur pour demander à Dieu la conversion de Rome. Sa prière finie, il leva les yeux au ciel, et rendit l'esprit.

Saint Prudence ne balance point d'assurer, que l'entière conversion de Rome fut le fruit des prières de S. Laurent. Il ajoute même qu'avant qu'il fût sorti de ce monde, plusieurs sénateurs, témoins de sa mort, furent si touchés de son courage et de sa piété, qu'ils se convertirent. Ils enlevèrent son corps et l'enterrèrent honorablement le 10 août 258, dans le champ de Véran, près du chemin de Tibur. On lit dans S. Augustin et S. Grégoire de Tours, qu'il s'opéra un grand nombre de miracles par l'intercession de S. Laurent.

PRATIQUE. Nous voyons dans la personne

de S. Laurent, quel est le pouvoir de la grace de Jésus-Christ, et comment elle adoucit l'amertume de ce qui mortifie le plus la chair et le sang. Si nous avions le courage et la ferveur des saints, les difficultés qui se rencontrent dans la pratique de la vertu disparoîtroient. Si notre foi étoit aussi vive que celle des martyrs, nous mépriserions comme eux les plaisirs et les honneurs du monde, et nous jugerions des biens et des maux de cette vie, non d'après les sentimens de la nature, mais d'après les principes de la religion.

PRIÈRE. Eclairez-nous, Seigneur, sur nos véritables intérêts, afin que les illusions de nos sens et les prestiges du monde ne nous aveuglent plus. Allumez dans nos cœurs le feu sacré de votre amour; par lui nous vaincrons les ennemis de votre gloire, et vous seul serez à jamais tout en nous. Ainsi soit-il.

Onzième jour d'Août.

S. TIBURCE, *Martyr*, et S. CHROMACE.

Nous apprenons des actes du martyr de S. Sébastien ce que nous savons des deux Saints que l'Eglise honore en ce jour. Il y est dit, qu'Agrestus Chromatius étoit vicaire du préfet de Rome, et qu'en cette qualité il condamna plusieurs chrétiens à mort sous le règne de Carin, et durant

les cinq premières années de Dioclétien. Parmi ceux que l'on conduisit devant lui, fut S. Tranquillin, qui lui assura qu'étant tourmenté de la goutte, il avoit été parfaitement guéri en se faisant donner le baptême. Quelque temps après, Chromace fut attaqué de la même maladie; il envoya chercher le prêtre Polycarpe, qui avoit baptisé Tranquillin, et le pria de lui administrer le même sacrement. La cérémonie achevée, il se trouva délivré de son mal.

Ce miracle fut, dans les desseins de Dieu, la figure de la guérison spirituelle que le sacrement de la régénération venoit de conférer à l'ame. Depuis ce temps-là, sa maison devint l'asyle des chrétiens, qui s'y mettoient à couvert de la fureur des idolâtres. Il quitta sa place, qui fut donnée à un nommé Fabien.

Tiburce, fils de Chromace, fut ordonné sous-diacre. Peu de temps après, les persécuteurs l'arrêtèrent comme chrétien. Ayant été condamné à diverses tortures, qu'il souffrit avec une patience admirable, il termina sa vie par le glaive. On l'exécuta sur la voie Lavicane, à trois milles de Rome; et l'on bâtit depuis en cet endroit une église sous son invocation. Il est nommé dans plusieurs anciens martyrologes, ainsi que son père

Chromace, qui mourut à la campagne où il s'étoit retiré, dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes.

PRATIQUE. Les souffrances furent pour les martyrs une marque extraordinaire de la miséricorde de Dieu, et une source très-abondante de mérites. Nous devons juger ainsi les afflictions que le ciel nous envoie. Par elles, nous croîtrons dans la charité, et nous nous perfectionnerons dans la pratique de toutes les vertus. C'est aussi par les souffrances que nous apprendrons à connoître Dieu, à nous connoître nous-mêmes. Ainsi, quelques pesantes que soient nos croix, nous devons les porter avec patience et avec résignation à la volonté divine; nous devons, à l'exemple des martyrs, nous consoler, et même nous réjouir dans les afflictions.

PRIÈRE. Divin Sauveur, vous avez souffert et êtes mort pour nous sur une croix. Nous devons comme pécheurs, souffrir en union avec vous, pour obtenir par vos mérites infinis notre salut: agréez le sacrifice que nous vous faisons de nous-mêmes, pour vivre et mourir dans votre amour. Ainsi soit-il.

Douzième jour d'Août.

SAINTE CLAIRE, *Vierge et Abbesse.*

Sainte Claire étoit fille de Phavorino Sciffo, et d'Hortulane, plus distingués encore par leurs vertus que par le rang qu'ils tenoient dans leur pays. Elle naquit à Assise, ville d'Italie. Elle avoit deux sœurs, Agnès et Béatrix. Dès son enfance, elle avoit une grande charité pour les pauvres et une piété extraordinaire : elle récitoit tous les jours un certain nombre de fois l'oraison dominicale et la salutation angélique. Ses parens, qui pensoient à l'établir dans le monde, lui proposèrent un mariage avantageux; mais elle en ressentit une grande douleur, parce qu'elle ne vouloit avoir d'autre époux que Jésus-Christ. Saint François jouissoit alors d'une grande réputation dans la ville d'Assise. Claire se fit conduire chez lui, et lui demanda conseil sur le parti qu'elle avoit à prendre. François l'entretint de la vanité du monde, de la briéveté de la vie, de la nécessité d'aimer Dieu et de s'attacher à la poursuite des biens éternels. Ses discours la touchèrent si vivement, qu'elle résolut sur le champ de renoncer au siècle.

Il lui dit, en la quittant, de revenir le trouver le dimanche des Rameaux.

Au jour marqué, Claire, revêtue de ses plus riches habits, se rendit à l'église pour y entendre l'office avec toute sa famille. A la distribution des rameaux, que chacun alloit recevoir au pied de l'autel, elle resta modestement à sa place ; l'évêque qui officioit s'en étant apperçu, quitta l'autel pour lui porter un rameau. Le lendemain, qui étoit le 18 mars de l'an 1212, elle se sauva de la maison paternelle ; puis s'étant réunie à quelques jeunes personnes de son sexe, recommandables par leur piété, elle gagna le couvent de la Portioncule, où S. François vivoit avec ses disciples. Ce saint homme vint la recevoir à la porte de son église ; il étoit accompagné de ses religieux, qui tenoient des cierges à la main, et chantoient l'hymne *Veni, Creator Spiritus, &c.*

Lorsque Claire fut devant l'autel de la sainte Vierge, elle quitta ses riches vêtemens ; après quoi Saint François lui coupa les cheveux et lui donna l'habit de pénitence : c'étoit une espèce de sac, qu'elle attacha autour de son corps avec une corde ; la Servante de Dieu avoit alors dix-huit ans. Comme S. François n'avoit pas encore de religieuses de

son ordre, il la mit dans le monastère des Bénédictines de Saint Paul. Les *pauvres Clarisses* datent de cette époque la fondation de leur ordre. Le bruit de la retraite de Claire s'étant répandu, on la condamna universellement dans le monde. Ses parens et leurs amis vinrent pour la tirer de sa solitude ; on usa même de violence à son égard pour l'arracher de l'autel qu'elle tenoit embrassé. Elle leur dit que Jésus-Christ l'ayant appelée à son service, elle n'auroit jamais d'autre époux que lui, et qu'elle espéroit que Dieu lui donneroit assez de force et de courage pour résister à la violence qu'on lui feroit. En effet, elle souffrit avec patience toutes les injures dont on l'accabla, et Dieu triompha dans son ame.

Quelque temps après, S. François la transféra dans le monastère de Saint-Ange de Panso, situé dans le voisinage d'Assise, et qui étoit de l'ordre de Saint-Benoît. Sa sœur Agnès vint l'y joindre, pour s'assujétir au même genre de vie. Elles furent exposées toutes deux à une nouvelle persécution. Douze hommes maltraitèrent Agnès de paroles et d'actions : et comme, après l'avoir renversée par terre ils la traînoient du côté de la porte, elle s'écria : « A mon secours, » ma sœur, ne permettez pas que l'on

» me sépare de Notre-Seigneur Jésus-» Christ, ni de votre compagnie ». Sa constance la rendit victorieuse ; et saint François lui donna aussi l'habit, quoiqu'elle n'eût que quatorze ans. Il mit les deux sœurs dans une petite maison qui étoit contiguë à l'église de S. Damien, et établit Claire supérieure de ce monastère naissant. La Sainte eut la consolation de voir sa mère et plusieurs autres femmes de sa famille venir embrasser les austérités de la pénitence. Sa communauté fut bientôt composée de seize personnes, dont trois étoient de l'illustre maison des Ubaldini de Florence : des princesses même trouvèrent plus de gloire dans la pauvreté de Claire, que dans la possession des biens, des plaisirs et des honneurs du monde. En peu d'années le nouvel ordre prit des accroissemens considérables ; il eut des monastères dans un grand nombre de villes d'Italie, et dans les principales villes d'Allemagne.

Sainte Claire et ses filles, pratiquèrent des austérités qui jusques-là avoient été presqu'entièrement inconnues parmi les personnes de son sexe : elles alloient nu-pieds, couchoient sur la terre, gardoient une abstinence perpétuelle, et ne rompoient jamais le silence, que quand la nécessité ou la charité les y obligeoit.

Non contente de faire quatre carêmes, et de pratiquer les mortifications générales, Claire portoit toujours un cilice de crin; elle jeûnoit toutes les veilles de fêtes; elle ne vivoit que de pain et d'eau depuis le mercredi des cendres jusqu'à Pâques, et depuis le onze novembre jusqu'à Noël; encore, durant tout ce temps-là ne prenoit-elle aucune nourriture les lundis, les mercredis et les vendredis. Malgré cet amour extraordinaire pour la pénitence, on ne remarquoit en elle rien de sombre ni de triste; elle avoit au contraire un visage gai et serein, qui annonçoit combien elle trouvoit de douceur dans toutes ses mortifications.

Saint François avoit voulu que l'ordre de la Sainte fût principalement fondé sur la pauvreté; il ordonna que l'on y vécût de ce qu'on recevroit chaque jour de la charité des fidèles, sans permettre que l'on y possédât aucuns revenus fixes. Sainte Claire se fit toujours gloire d'être animée de son esprit. Une fortune considérable lui étant échue par la mort de son père, elle la distribua aux pauvres et ne retint rien pour son monastère. Lorsque le pape Grégoire IX voulut apporter quelque mitigation à l'article de sa règle, qui avoit la pauvreté pour objet, et qu'il proposa de doter le mo-

nastère de S. Damien, elle le conjura de la manière la plus vive et la plus touchante, de ne rien changer à ce qui s'étoit pratiqué jusqu'alors ; et ce qu'elle sollicitoit lui fut accordé. Elle présenta aussi une requête à Innocent IV, pour le prier de maintenir son ordre dans le privilége singulier de la pauvreté évangélique. Le souverain pontife le fit en 1251, par une bulle qu'il écrivit de sa propre main, et qu'il arrosa de ses larmes.

L'humilité de sainte Claire ne le cédoit en rien à son amour pour la pauvreté Quoique supérieure, elle ne s'arrogeoit aucun privilége. Toute son ambition étoit d'être la servante des servantes de ses sœurs. Elle trouvoit sa consolation et sa force dans la prière, qu'elle n'interrompoit presque jamais. Elle recevoit fréquemment le sacrement de l'Eucharistie, pour lequel elle avoit la plus tendre dévotion. Plus d'une fois Dieu témoigna visiblement combien la prière de sa servante étoit efficace. L'empereur Frédéric II ravageoit la vallée de Spolette qui appartenoit au Saint Siége ; son armée étoit composée de vingt mille infidèles. Ces Barbares vinrent assiéger Assise : ils attaquèrent d'abord le couvent de Saint-Damien, qui étoit hors des murs de la ville. Déjà ils escaladoient les

murailles. Sainte Claire, quoique malade, se fit porter à la porte du monastère, avec un ciboire contenant le saint Sacrement, lequel fut placé à la vue des ennemis. S'étant ensuite prosternée devant Jésus-Christ, elle versa un torrent de larmes et lui adressa cette prière : « Seroit-il possible, ô mon Dieu, que » vos servantes que vous avez rassem» blées ici, et que vous avez nourries » dans votre amour, tombassent entre » les mains des infidèles ? Sauvez-les, » Seigneur, et moi avec elles ». Sa prière finie, elle crut entendre une voix qui lui disoit avec douceur : « Vous serez tou» jours sous ma protection ». Dans le même temps une terreur subite s'empara des assiégeans, ils prirent la fuite avec une telle précipitation, que plusieurs d'entr'eux en furent dangereusement blessés.

Notre Sainte avoit une tendre dévotion aux mystères de la naissance et de la passion de Jésus-Christ. Elle s'en occupoit sur-tout dans ses maladies, ce qui arrivoit souvent, car elle eut une très-mauvaise santé pendant vingt-huit ans. Claire montra une patience admirable dans sa dernière maladie ; elle ne parloit pas même des vives douleurs qu'elle ressentoit. Agnès, voyant sa sœur toucher au der-

nier moment, la prioit de lui obtenir la grace de ne pas lui survivre. Claire la consoloit, en lui disant que c'étoit la volonté de Dieu qu'elle restât encore quelque temps sur la terre; mais elle lui assura en même temps qu'elle la suivroit bientôt, ce qui arriva effectivement. Elle exhortoit ses religieuses, qui toutes fondoient en larmes, à persévérer dans la pratique de la pauvreté; après quoi elle leur donna sa bénédiction. Durant son agonie, elle se fit lire la passion. Enfin elle rendit tranquillement l'esprit le 11 août 1253, dans la soixantième année de son âge, et la quarante-deuxième de sa profession religieuse. On l'enterra le lendemain, jour auquel l'Eglise a fixé sa fête. Le pape Innocent IV vint à ses funérailles, avec un grand nombre de cardinaux. Alexandre IV la canonisa en 1255.

PRATIQUE. L'exemple de sainte Claire, renonçant à toutes les vanités du monde, et embrassant la plus généreuse pénitence, est la condamnation de la vie molle, sensuelle et orgueilleuse des chrétiens de nos jours. Si nous ne sommes pas tous appelés à des pratiques aussi rigoureuses, nous ne sommes pas pour cela dispensés de l'obligation de nous mortifier. Cette obligation nous est prescrite par l'évangile que nous professons.

PRIÈRE. Vous l'avez dit, ô Dieu Sauveur, sans la pénitence nous périrons tous. Je suis un grand pécheur à vos yeux, et je vis sans pénitence; touchez mon cœur par votre grace, et que votre infinie miséricorde agrée en ce moment mon désir de faire sincèrement pénitence. Ainsi soit-il.

Treizième jour d'Août.

SAINT HIPPOLYTE, *Soldat, Disciple de S. Laurent.*

IL y a eu plusieurs martyrs illustres du nom d'Hippolyte, mot grec qui signifie *Conducteur de chevaux*. Celui dont on célèbre en ce jour la mémoire étoit soldat à Rome. Ayant été chargé de garder saint Laurent, il fut converti et baptisé par ce Saint dans la prison. Sa conversion ayant été connue des païens, leur rage n'eut point de bornes quand ils l'entendirent rendre témoignage à la foi chrétienne, qu'il venoit d'embrasser. Après lui avoir fait souffrir diverses tortures, on l'attacha à des chevaux furieux, qui mirent son corps en pièces. C'est ainsi que s'expriment sur notre Saint les actes du martyre de S. Laurent.

Le même jour que S. Hippolyte reçut

la couronne du martyre, sainte Concorde fut frappée jusqu'à la mort, avec des bâtons garnis de plomb, et dix-sept autres personnes de sa maison eurent la tête tranchée. Ils sont tous nommés le 13 d'août, dans le martyrologe romain. Saint Hippolyte fut enterré aux Catacombes, sur le chemin de Tivoli, dans le champ Véran, près de saint Laurent, dans le cimetière de Cyriaque. Sainte Concorde fut enterrée au même endroit avec ses compagnons.

PRATIQUE. Si nous connoissions la douceur ineffable des consolations dont l'amour divin inonde les cœurs des justes, le zèle et le courage qu'il leur communique, nous mépriserions tous les faux biens d'un monde tyrannique et réprouvé; et nous nous dévouerions au service constant et généreux de celui qui seul est le principe et la fin éternelle de nos ames. Abandonnons-nous donc à lui d'esprit et de cœur. Il est, dit saint Paul, magnifique envers ceux qui l'invoquent.

PRIÈRE. Mon Dieu, délivrez-nous de l'esclavage de nos passions et des chaînes du péché, rendez à nos ames la liberté de vos enfans par l'effet de votre grace; et soutenez nous dans la résolution que nous prenons, de ne servir que vous, pour être éternellement heureux par vous. Ainsi soit-il.

Quatorzième jour d'Août.

SAINT EUSÈBE, *Prêtre, Martyr.*

EUSÈBE étoit un prêtre qui possédoit dans un degré éminent l'esprit de prière et toutes les vertus apostoliques. Il versa son sang pour la foi sous le règne de Dioclétien et de Maximien, mais avant que ces princes eussent publié de nouveaux édits contre les chrétiens. Les uns placent son martyre à Rome, et les autres en Palestine. Quoi qu'il en soit, Maxence, président de la province, informa contre Eusèbe, qui se distinguoit par son zèle à invoquer et à prêcher Jésus-Christ. Animé par les cris des idolâtres, il lui dit : « Sacrifiez aux dieux, de bonne » volonté, ou je saurai vous y contrain- » dre. EUSÈBE. Il est écrit dans une loi » plus sacrée : *Vous adorerez le Sei-* » *gneur votre Dieu, et vous le servirez* » *seul.* MAXENCE. Choisissez de sacrifier, » ou de souffrir les tourmens les plus » cruels. EUSÈBE. Il est contraire à la rai- » son d'adorer des pierres, qui, de » toutes les choses, sont la plus vile et » la plus fragile. MAXENCE. Les chrétiens » sont une étrange espèce d'hommes ; la

» mort leur paroît préférable à la vie. » EUSÈBE. Il seroit impie de mépriser la » lumière pour les ténèbres. MAXENCE. » Les voies de douceur ne servent qu'à » vous rendre plus opiniâtre. Je vous » déclare donc que si vous ne sacrifiez, » vous serez brûlé vif. EUSÈBE. Vos me- » naces ne m'étonnent point ; l'éclat de » ma couronne se mesurera sur la cruau- » té des tourmens que j'endurerai ».

Alors Maxence le fit étendre sur le chevalet, et on lui déchira les côtés avec les ongles de fer. Pendant cette torture, Eusèbe répétoit souvent ces paroles : » Sauvez-moi, Seigneur Jésus ; soit que » nous vivions, soit que nous mourions, » nous sommes toujours à vous ». Cette circonstance étonna le juge. Il fit ôter le Saint du chevalet, et lui dit : « Con- » noissez-vous les décrets du sénat, par » lesquels il est ordonné à tous les sujets » de l'Empire de sacrifier aux dieux ? » Les ordres de Dieu, répondit Eusèbe, » doivent l'emporter sur ceux des hom- » mes ». Maxence, outré de fureur, fit mener le Saint au bûcher, pour être brûlé vif.

Sa constance et sa joie, en suivant les exécuteurs, frappèrent d'étonnement et le juge et les assistans. Maxence même le rappela, et lui dit : « Pourquoi courir

» à la mort que vous pouvez éviter ?...
» S'il est vrai, répondit Eusèbe, que
» l'empereur m'ordonne d'adorer un mé-
» tal insensible au mépris du vrai Dieu,
» qu'on me fasse paroître devant lui ».
Il parloit ainsi, parce que les empereurs n'avoient point publié de nouveaux édits contre le christianisme. Maxence ordonna aux gardes de le remettre en prison jusqu'au lendemain. Etant ensuite allé trouver le prince, il lui dit : « Sei-
» gneur, on m'a présenté un homme
» séditieux qui ne veut pas obéir aux
» loix ; il a même osé, devant moi, nier
» le pouvoir des dieux ; il refuse de leur
» offrir des sacrifices, et d'adorer votre
» nom. Qu'on me l'amène, répondit
» l'empereur. Si vous le voyez, lui dit-
» on, vous serez touché de ses discours.
» Est-ce un homme, répliqua l'empe-
» reur, qui puisse me faire changer ?
» Non-seulement, dit Maxence, il vous
» fera changer ; mais il opérera encore le
» même effet sur l'esprit de tout le peu-
» ple. Vous ne pourrez le voir, sans vous
» sentir ému, et porté à l'imiter ». L'empereur voulut cependant qu'on lui amenât.

Eusèbe ayant paru, l'empereur le regarda fixement ; il sembla même remarquer en lui quelque chose de divin, et

lui parla de la sorte : « Vieillard, pour-
» quoi paroissez-vous devant moi ? Par-
» lez, et ne craignez rien ». Et comme Eusèbe gardoit le silence, il ajouta : « Par-
» lez, encore une fois, et répondez aux
» questions que je vous fais. Je désire
» vous sauver la vie. Si j'espère, répon-
» dit le Saint, être sauvé par un homme,
» je ne dois plus attendre le salut que
» Dieu m'a promis. Quoique vous sur-
» passiez les autres hommes en dignité
» et en pouvoir, vous n'êtes pas moins
» mortel qu'eux. Je ne craindrai point
» de répéter devant vous ce que j'ai déjà
» déclaré : Je suis chrétien ; et en cette
» qualité je ne puis adorer du bois et des
» pierres. Je suis résolu d'obéir au vrai
» Dieu que je connois, et dont j'ai éprou-
» vé tant de fois la bonté. Quel mal y
» a-t-il, dit l'empereur au président, que
» cet homme adore le Dieu dont il parle,
» comme supérieur à tous les autres ?
» Invincible empereur, reprit Maxence,
» ne vous en laissez point imposer ; ce
» qu'il appelle Dieu, n'est pas ce que
» vous pensez : il entend un Jésus que
» je ne connois point, et qui n'a jamais
» été connu des ancêtres. Allez, dit l'em-
» pereur, jugez-le selon les règles de
» l'équité. Pour moi, je ne veux pas être
» juge en cette affaire ».

L'empereur Maximien étoit d'un caractère naturellement féroce ; cependant le courage et la vertu modeste du Saint le pénétrèrent pour lui de vénération. Il eût voulu le sauver : mais, semblable à Pilate, il craignoit de déplaire à ceux qu'il méprisoit en d'autres occasions. Maxence s'étant donc retiré, s'assit sur son tribunal, et ordonna à Eusèbe de sacrifier aux dieux. « Je ne sacrifierai » point, répondit le Saint, à des êtres » qui ne peuvent ni voir ni entendre... » Le juge, désespérant de le vaincre, le condamna à être décapité. Lorsqu'Eusèbe eut entendu prononcer la sentence, il dit : « Seigneur Jésus, je rends graces à » votre bonté, et je loue votre puissan- » ce, de ce qu'en mettant ma fidélité à » l'épreuve, vous me traitez comme un » de vos disciples ». Etant arrivé au lieu de l'exécution, il se mit à genoux et eut la tête tranchée. C'est ce saint Eusèbe qui est nommé en ce jour, dans les anciens martyrologes qui portent le nom de S. Jérôme.

PRATIQUE. Les martyrs par leur douceur et leur constance, vainquirent les plus cruels tyrans et les plus redoutables puissances du monde. Ils inspirèrent une vénération secrète à ceux qui les tourmentoient, et dont la malice opiniâtre rendoit

les cœurs impénétrables aux rayons de la lumière de la vérité. Tel est l'aimable pouvoir de la vertu ; telle est la paix qu'elle procure ; tels sont les triomphes qu'elle mérite au sein même des persécutions.

PRIÈRE. Vous seul, ô mon Dieu, pouvez faire notre bonheur: malheur à ceux qui veulent être heureux en s'éloignant de vous. Vous ne nous avez créé que pour vous, et l'hommage de nos cœurs vous sera consacré jusqu'au dernier instant de notre vie ; ne permettez pas que rien nous sépare de vous. Ainsi soit-il.

Quinzième jour d'Août.

L'ASSOMPTION DE LA STE VIERGE.

L'OBJET de cette fête est d'honorer la bienheureuse mort de la sainte Vierge, et sa glorieuse assomption dans le royaume céleste, où elle reçut de son fils une couronne immortelle, et un trône placé au-dessus de ceux de tous les Saints. Lorsque Jésus-Christ, vainqueur de la mort et de l'enfer, fut monté au ciel, sa bienheureuse mère resta à Jérusalem, persévérant dans la prière avec les disciples, jusqu'à ce qu'elle eût reçu le Saint-Esprit avec eux. Saint Jean l'Evangéliste, auquel le Sauveur l'avoit recommandée sur la croix, se chargea du soin de pourvoir à sa subsistance.

Les Pères du concile général tenu à Ephèse en 431, déclarent que cette ville tire son principal lustre de la sainte Vierge et de saint Jean l'Evangéliste. *Là*, disent-ils, *Jean le Théologien et la Vierge Marie Mère de Dieu*, sont honorés dans des églises pour lesquelles on a une vénération spéciale. Quelques savans conjecturent de ce passage, que la sainte Vierge mourut à Ephèse; d'autres pensent que ce fut à Jérusalem, où des auteurs modernes disent que l'on voyoit anciennement son tombeau creusé dans un roc à Gethsémani. Mais tous conviennent qu'elle parvint à un âge fort avancé, après avoir donné les plus parfaits exemples de toutes les vertus. Elle paya la dette commune de la nature.

C'est une pieuse tradition que la sainte Vierge ressuscita immédiatement après sa mort, et que par un privilége spécial, son corps réuni à son ame, fut reçu dans le ciel. André de Crète et saint Grégoire de Tours, sont témoins que cette tradition étoit suivie en Orient au septième, et en Occident au sixième siècle. Elle est d'ailleurs fondée sur les sentimens de piété et de respect que nous devons à la Mère de Dieu. Il convenoit qu'un corps qui n'avoit été infecté d'aucune souillure, qui avoit toujours été le tem-

ple de l'Esprit-Saint, qui n'avoit jamais participé à la contagion commune, dans lequel le Verbe de Dieu s'étoit incarné, par les mains duquel il avoit voulu recevoir sur la terre la nourriture et le vêtement ; il convenoit, dis-je, que ce corps sacré n'éprouvât point les atteintes de la corruption, et qu'il ressuscitât sur-le-champ, pour être mis en possession de sa gloire.

L'Assomption est la plus grande de toutes les fêtes que l'Eglise célèbre en l'honneur de la sainte Vierge. C'est la consommation de tous les mystères de son admirable vie. C'est-là où commence sa véritable gloire ; c'est en ce jour que sont couronnées toutes les vertus que nous révérons simplement dans les autres fêtes. Notre devoir en ce jour, est de louer Dieu, et de le remercier de toutes les graces dont il l'a comblée, et principalement de cette prééminence de gloire dont il l'a favorisée. Unissons nos hommages et nos transports à ceux des esprits célestes. Les séraphins, les anges et tous les habitans du ciel, voyant les graces dont Marie étoit ornée, l'éclat éblouissant dont elle étoit environnée, et la beauté toujours divine dont elle étoit revêtue, s'écrièrent avec admiration : *Quelle est celle-ci qui monte du*

désert, remplie de délices, et appuyée sur son bien-aimé?

Si l'avantage qu'a eu la sainte Vierge d'être la mère de son Créateur, nous paroît au-dessus de toute expression, nous devons penser aussi que la gloire dont elle jouit dans le ciel est incompréhensible. Ce fut une grande faveur pour Marthe de loger le Sauveur dans sa maison; et l'Eglise l'en félicite le jour de sa fête. Mais ce n'étoit qu'une figure du bonheur de Marie, qui non-seulement logea son Créateur dans sa maison, mais qui le conçut et le porta dans son sein. Cette éminente dignité ne reçut véritablement sa récompense qu'en ce jour. Dieu déploya sa magnificence envers une mère qui avoit toujours été si fidèle à ses graces, qui l'avoit aimé avec tant de ferveur, et qui l'avoit servi avec tant de zèle et de constance. Il se rappelle les services qu'elle lui rendit pendant sa vie mortelle; les souffrances que lui causa son amour sur le Calvaire, et il l'en dédommage aujourd'hui d'une manière proportionnée à ses mérites. Dieu, en la récompensant, n'eut égard qu'à ses vertus, et sur-tout à sa charité. Or, comme Marie surpassa toutes les créatures en charité, elle l'emporta aussi sur toutes en sainteté. A cette parfaite charité, elle joignoit l'humilité

la plus profonde : ce fut principalement cette vertu qui fit descendre le Verbe éternel dans son chaste sein, et qui lui mérita un trône si distingué parmi les bienheureux.

Mais considérons un instant la vie de la sainte Vierge. Que n'eut-elle pas à souffrir des rigueurs de la pauvreté, des alarmes que lui causa la persécution d'Hérode, de sa fuite en Egypte, et de l'espèce d'exil où elle vécut après son retour, par la crainte d'Archélaüs? Que n'éprouvoit-elle pas en voyant son fils manquant de tout, exposé aux rigueurs des saisons et de l'indigence! Quelle douleur pour elle lorsqu'elle l'eut perdu dans le temple, et qu'il fut la victime des mauvais traitemens de ses ennemis!... Mais, quelle fut sur-tout l'amertume de son ame, lorsque son divin fils, après avoir été, durant sa passion, couvert d'ignominies, calomnié de la manière la plus indigne, lié, battu, couronné d'épines, expira sur une croix! Qu'il fut perçant le glaive qui lui déchira le cœur! Elle ne trouvoit sa consolation que dans la prière, la confiance en Dieu, la soumission à sa volonté, la douceur, la patience; c'étoit dans la pratique de toutes ces vertus qu'elle recueilloit une riche moisson de ses souffrances. En pensant

au bonheur dont elle jouit, pensons aussi à marcher par le même chemin ; nous aurons part à sa récompense, si nous imitons ses vertus. Marie, couronnée dans le ciel, est l'avocate des pécheurs auprès de son fils. Quand elle étoit sur la terre, ses prières avoient, sans doute, une grande efficacité. Nous oubliera-t-elle, aujourd'hui qu'elle contemple l'essence divine ; et qu'elle est, par une heureuse transformation, unie à celui qui est l'amour même? Que n'avons-nous pas lieu d'attendre de la médiation de la sainte Vierge? « Vous avez, disent S. Bonaventure et S. Bernard, vous avez droit » d'approcher de Dieu avec confiance, » puisque vous avez la mère pour avo» cate auprès du fils, et le fils pour mé» diateur auprès du père. La mère mon» tre au fils le sein qui le nourrit, et le » fils présente au père ses plaies et son » côté ouvert ».

Rien de plus solide que cette pratique d'invoquer la sainte Vierge ; elle est fondée sur la tradition constante de tous les siècles. Les saints Pères, pour nous exciter à mettre notre confiance en la Mère de Dieu, rapportent un grand nombre de miracles opérés par son intercession. S. Bernard avoit la plus tendre dévotion pour Marie. « Vierge sainte, s'écrioit-il,

» que celui-là cesse de louer votre bonté, » qui n'en a pas éprouvé les effets, lors- » qu'il vous a invoqué dans ses peines ». Louis XIII, par son édit du 10 février 1638, mit sa personne et son royaume sous la protection de la sainte Vierge, et ordonna qu'il se fît tous les ans une procession solennelle à Notre-Dame de Paris, pour renouveler cette consécration. Cette procession se fit à Paris pour la première fois le 15 août jour de l'Assomption. Louis XV, après la révolution séculaire, renouvela, le 22 juillet 1738, le vœu de Louis XIII.

PRATIQUE. La voix de l'église et l'exemple des saints doivent nous inspirer une tendre dévotion pour la sainte Vierge. Sainte Thérèse, inconsolable d'avoir perdu sa mère, se prosterna devant l'image de la mère de Dieu, la conjurant avec larmes, de la prendre sous sa protection spéciale et de lui servir de mère et de tutrice. Nous devons aussi mettre en elle notre confiance, recourir à sa puissante médiation, et la choisir pour notre avocate auprès de son fils. Renouvelons-nous chaque jour dans ces sentimens, et faisons-les principalement éclater à toutes les fêtes de la sainte Vierge. Adressons-nous à elle dans nos tentations et dans tous nos besoins spirituels et corporels. Dans l'état de misère où nous sommes, que pouvons-nous faire de mieux, que de forti-

fier nos prières par l'intercession d'une si puissante avocate ?

PRIÈRE. Bienheureux trésor de grace, mère de la vie, mère du salut, ô vous qui êtes notre reine, notre médiatrice, notre avocate, réconciliez-nous, recommandez-nous, présentez-nous à votre fils. Nous vous en conjurons par la grace dont vous avez été honorée, par la miséricorde que vous avez manifestée au monde; faites que celui qui s'est revêtu de notre foiblesse, nous rende par vous, participans de son bonheur et de sa gloire. Ainsi soit-il.

Seizième jour d'Août.

SAINT HYACINTHE, *Religieux de l'Ordre de Saint-Dominique.*

SAINT Hyacinthe, appelé par l'histoire ecclésiastique de son siècle, l'Apôtre du Nord et le Thaumaturge de son temps, étoit de la maison des comtes d'Oldrovans, une des plus illustres de la Silésie, alors province de la Pologne. Son grand-père, qui commanda les armées avec gloire, laissa deux fils en mourant, Eustache et Ives. Le second fut chancelier de Pologne et évêque de Cracovie. Le premier fut comte de Konski, et mena dans le monde une vie vertueuse. L'un de ses enfans fut S. Hyacinthe; il naquit en 1185, au château de Saxe, diocèse de

Breslaw, en Silésie, et montra de bonne heure de grandes dispositions pour la vertu, que ses parens secondèrent par les soins de son éducation ; aussi conservoit-il son innocence au milieu des dangers qu'il courut dans le cours de ses études à Cracovie, à Prague, à Bologne, où il prit le degré de docteur. De retour dans sa patrie, il s'attacha à Vincent, évêque de Cracovie, qui lui donna un canonicat dans sa cathédrale, et le fit son vicaire-général. Hyacinthe fut dès ce moment un modèle de piété et de régularité ; il pratiquoit des mortifications extraordinaires, visitoit et servoit les malades dans les hôpitaux, et distribuoit ses revenus aux pauvres. Vincent, évêque de Cracovie, s'étant démis de sa dignité pour ne plus s'occuper que de son salut, eut pour successeur Ives de Konski; il alla à Rome peu de temps après, et y mena avec lui son neveu S. Hyacinte et Ceslas son frère. C'étoit l'an 1218. Saint Dominique étoit pour lors à Rome.

L'évêque de Cracovie et celui de Prague lui demandèrent des missionnaires pour leurs diocèses. Le saint Fondateur s'excusa sur l'impossibilité de leur accorder ce qu'ils désiroient. Il avoit envoyé un si grand nombre de ses disciples en mission, qu'il ne lui en restoit

presque plus auprès de lui. Sur ces entrefaites, plusieurs personnes de la suite de l'évêque de Cracovie embrassèrent le nouvel institut. Hyacinthe et Ceslas furent de ce nombre et reçurent l'habit des mains de S. Dominique, l'an 1218. Sous un si grand maître ils se formèrent aux vertus religieuses et à celles de la vie apostolique; et ils obtinrent une dispense pour faire leurs vœux après six mois de noviciat. Hyacinte, âgé de trente-trois ans, fut établi supérieur de la mission que S. Dominique envoya en Pologne. Les missionnaires partirent à pied et sans provisions, selon leur règle, allèrent dans la Haute Carinthie, où ils restèrent six mois. Hyacinte y fonda un couvent de son ordre. Ils traversèrent la Styrie, l'Autriche, la Moravie, la Silésie, annonçant par-tout la parole de Dieu avec succès. Ils arrivèrent en Pologne, où le zèle de S. Hyacinthe eut des succès merveilleux pour le salut des ames. Il fonda à Cracovie un couvent de dominicains, un à Sendomir, et un troisième à Plocsko, dans la Moravie, où plus de quatre cents personnes le virent marcher sur les eaux pour traverser la Vistule et aller prêcher à Wisgrade, de l'autre côté du fleuve.

Il entreprit ensuite de porter l'évan-

gile chez les peuples barbares du Nord. Il y convertit grand nombre d'idolâtres et d'autres pécheurs ; fonda des couvens de son ordre en Prusse, en Poméranie et autres pays voisins. Il alla aussi prêcher en Danemarck, en Suède, dans la Gothie, la Norwège ; fonda par-tout des monastères, pour y perpétuer le bien commencé. Toujours humble et pénitent, ses jeûnes continuels, la fatigue et les dangers auxquels il fut souvent exposé dans ses voyages, n'arrêtèrent jamais son ardeur pour la gloire de Dieu ; elle le conduisit en Russie ; de-là il pénétra jusqu'à la mer Noire, dans les îles de l'Archipel, et entra dans le duché de Moscovie. Par-tout les infidèles, les schismatiques, les pécheurs des différens états, frappés de sa vertu et de ses miracles, accouroient à lui en foule, et un grand nombre se convertissoient. Il revint à Cracovie en 1231, visita les couvens qu'il avoit fondés, et pénétra jusques chez les Tartares, et y gagna à Dieu une multitude d'infidèles. Enfin, après avoir parcouru environ quatre mille lieues, il revint en Pologne en 1257 : il y reçut les témoignages de la vénération du pieux roi Boleslas v et de sa vertueuse épouse. Le Saint, dans ce même temps, ressuscita un jeune hom-

me, que sa mère lui avoit envoyé pour le prier de venir instruire des peuples qui le désiroient : ce jeune homme, en passant une rivière pour retourner chez lui, se noya; le Saint s'étant mis en prière, prit le mort par la main et lui rendit la vie.

Dieu lui fit connoître que sa fin approchoit; il tomba malade le 14 août et mourut le lendemain fête de l'Assomption de la sainte Vierge, qu'il avoit toujours honorée comme sa patrone et son auguste mère; il assista ce même jour à matines et à la messe, reçut le saint Viatique et l'Extrême-onction aux pieds de l'autel, exhorta ses religieux à la pratique de la douceur, de l'humilité et de la pauvreté, et quelques heures après il expira dans la soixante-douzième année de son âge. Il fut canonisé par Clément VIII, en 1594.

PRATIQUE. Si comme chrétiens nous ne sommes pas tous appelés à prêcher l'évangile, au moins nous sommes tous obligés à édifier par les exemples de vertus, à instruire ceux dont la providence nous a chargés, à réprimer autour de nous autant que nous le pouvons, les scandales de l'impiété et du libertinage, et à seconder par tous nos moyens le zèle et les succès du ministère évangélique. Il y aura dans le ciel des ames justes couronnées pour la charité qu'elles

auront exercée en vue du salut des autres; et l'enfer punira éternellement ceux dont la conduite mauvaise, ou la négligence grièvement coupable, aura contribué à la perte de plusieurs.

PRIÈRE. Notre ame est sans prix à vos yeux, ô mon Dieu; créée à votre image, et rachetée par le sang adorable de Jésus-Christ, sauvez-la par votre grace, et aidez-nous à préférer à tout notre salut et celui de nos frères. Ainsi soit-il.

Dix-septième jour d'Août.

SAINT MAMMÈS, *Martyr en Cappadoce.*

SAINT Mamas ou Mammès est un des plus célèbres martyrs du troisième siècle de l'Eglise; il confessa Jésus-Christ dans les tourmens sous l'empereur Aurélien, que les soldats proclamèrent à Sirmium, après la mort de Claude, en 270. Aurélien, Scythe d'origine, fut un prince barbare: à peine fut-il placé sur le trône, qu'il fit mettre à mort, sous de légers prétextes, plusieurs sénateurs; et excita, en partant pour une expédition dans l'Asie, la neuvième persécution contre le christianisme, qu'il vouloit détruire, en commençant par l'Orient, où la reine Zénobie le favorisoit. Cette princesse,

en vertu d'une concession de Gallien, possédoit de vastes domaines en Orient; Aurélien entreprit de la chasser de ses Etats; elle se défendit d'abord avec succès, aidée par les conseils de Longin qui avoit été son précepteur. A la fin cependant son armée fut défaite, et Palmyre, en Syrie, sa capitale, fut prise par les Romains, qui la détruisirent en 273.

Zénobie et Longin furent faits prisonniers. Longin fut mis à mort. Zénobie conserva sa vie, Aurélien lui donna même des biens considérables en Italie, et cette princesse vécut honorablement à Rome jusqu'à sa mort. Aurélien publia, après son retour, les édits les plus sanglans contre les chrétiens. Le nombre de ceux qui souffrirent alors est considérable dans les anciens martyrologes; il l'auroit été encore plus, dit Lactance, si le tyran n'eut été assassiné au moment où il alloit faire la guerre aux Perses. Saint Mammès fut un des plus célèbres martyrs durant cette persécution. Nous apprenons de S. Basile et de S. Grégoire de Nazianze, qu'il étoit fils d'un berger de Cappadoce, et que dès son enfance, il chercha le royaume de Dieu de tout son cœur, et se distingua toujours par une ferveur extraordinaire. Ayant été arrêté par les persécuteurs, il souffrit avec cons-

tance les plus cruelles tortures, et remporta, quoique fort jeune, la couronne du martyre.

L'histoire nous a conservé la connoissance d'un fait mémorable, précieux à la piété éclairée des fidèles, et qui a sa preuve dans la vénération de l'Eglise d'Orient pour notre Saint. Ce fait présente une sorte de prophétie de l'apostasie de l'empereur Julien, un des plus grands ennemis du christianisme. Julien, et Gallus son frère, étant à Césarée dans leur enfance, entreprirent de bâtir une église sur le tombeau de S. Mammès; ils avoient partagé l'ouvrage entre eux, et chacun faisoit travailler de son côté. Mais tandis que les travaux de la part de Gallus avançoient, une main invisible sembloit détruire ceux de Julien; les fondemens se dérangeoient, les murs élevés se renversoient, de sorte qu'il fut impossible de finir cette église. S. Grégoire de Nazianze et plusieurs autres auteurs de ces temps, ont écrit ces faits d'après des témoins oculaires, et les regardoient comme les présages de l'apostasie de Julien, qui, devenu empereur, se fit idolâtre, magicien, et le tyran des disciples de l'évangile.

PRATIQUE. Nous sommes tous appelés au royaume des cieux, et l'adoption divine en

Jésus-Christ notre Sauveur, est le titre qui nous assure que nous régnerons à jamais avec lui et par lui, si nous sommes fidèles. Méprisons la terre et ses faux biens, usons des choses d'ici-bas comme n'en usant pas, et que nos sacrifices à la vertu soient comme autant de degrés pour arriver au trône de l'immortalité bienheureuse.

PRIÈRE. Augmentez en nous, Seigneur, la foi, l'espérance et la charité; et pour obtenir de votre infinie miséricorde les biens ineffables qui nous sont promis, faites nous aimer votre loi, et soutenez notre foiblesse pour que nous l'observions jusqu'à la mort. Ainsi soit-il.

Dix-huitième jour d'Août.

SAINTE HÉLÈNE, *Impératrice.*

SAINTE Hélène, dont la patrie et la famille nous sont peu connues, épousa Constance Chlore, qui commandoit dans l'armée romaine en Angleterre. Il devint César sous l'empereur Maximien-Hercule, et treize ans après, empereur. Il mourut en Angleterre. Le premier de ses enfans fut Constantin, qui lui succéda sur le trône. Il reçut sa première éducation sous les yeux de sa respectable mère. Elle le prépara au dessein de la Providence qui en fit le premier empereur chrétien, après la vic-

toire miraculeuse qu'il remporta sous l'étendard de la croix de Jésus-Christ; et il paroît qu'Hélène, sa mère, ne reçut que vers ce même tems le saint baptême; mais sa conversion à la foi fut si parfaite, qu'elle pratiqua depuis les plus héroïques vertus. Sa piété fervente envers Dieu, son amour pour les pauvres, son zèle pour la propagation de l'évangile, furent célébrés dans toute l'Eglise. Son fils la fit proclamer Auguste dans toutes les provinces de l'empire. Et S. Grégoire-le-Grand assure que ses exemples attiroient tous les Romains à la connoissance et au service du vrai Dieu. Humble dans le haut rang qu'elle occupoit, elle aimoit à être confondue parmi le peuple dans les églises en assistant à l'office divin. Maîtresse du trésor de l'empire, elle ne s'en servoit que pour faire de bonnes œuvres par-tout où elle passoit.

L'empereur son fils, devenu maître de tout l'Orient, par la victoire qu'il remporta sur Licinius, son collègue, fit assembler, en 325, le concile général de Nicée, et écrivit à Macaire, évêque de Jérusalem, au sujet de la basilique qu'il vouloit faire bâtir sur le Mont-Calvaire. Sainte Hélène, quoique alors âgée de quatre-vingts ans, se chargea de l'exécution de ce pieux ouvrage. Elle dési-

roit beaucoup de découvrir la croix de Jésus-Christ, sur cette montagne arrosée de son précieux sang; et Dieu lui accorda cette consolation en signalant, par la résurrection subite d'un mort, la croix de l'homme-Dieu, quand elle eut été trouvée enfouie avec celles des deux larrons crucifiés. En même temps, sainte Hélène visita tous les lieux saints, les orna, rendit la liberté aux exilés, et aux autres confesseurs de la foi, que Licinius avoit condamnés aux mines; et, après avoir satisfait son zèle, sa charité et sa piété, elle retourna à Rome.

Peu de temps après, ayant eu des pressentimens sur sa dernière heure, elle ne s'occupa plus que du désir de s'unir à Dieu pour jamais. Elle s'entretint avec son fils des moyens de gouverner l'empire conformément à la loi divine; elle le bénit, ainsi que ses petits-fils, et mourut, en leur présence, au mois d'août 328. Ses funérailles furent célébrées avec la plus grande pompe. Les pauvres et les églises la pleurèrent et l'invoquèrent en même temps.

PRATIQUE. L'exercice de la charité et de l'humilité est un devoir indispensable pour tout chrétien, son salut en dépend. Rien ne peut devant Dieu, suppléer à ces deux vertus; elles remplacent et perfectionnent

toutes les autres. Grands et petits, soyons humbles et charitables. Fuyons l'orgueil et l'amour-propre, elles sont la source féconde de nos péchés et presque de tous nos chagrins. Souvenons-nous qu'une vie innocente et paisible sera suivie du bonheur parfait, dont jouissent les saints.

PRIÈRE. Que nous apprenions de vous, Seigneur, à être doux et humbles de cœur, nous trouverons selon votre promesse le repos et la paix de nos ames. Votre amour régnera seul en nous, il sera notre consolation sur la terre, et notre bonheur dans le ciel. Ainsi soit-il.

Dix-neuvième jour d'Août.

SAINT TIMOTHÉE, SAINT AGAPE ET SAINTE THÈCLE, *Martyrs en Palestine.*

SOUS l'empire de Dioclétien, l'ennemi déclaré des chrétiens, Urbain, préfet de la Palestine, étoit un des plus cruels ministres de ce prince, dans les tourmens qu'il employoit contre les fidèles. Dès la seconde année de la persécution qui fut alors générale, il ordonna que S. Timothée, ayant généreusement confessé la foi, fût déchiré à coups de fouets. Il le fit ensuite étendre sur le chevalet, où il eut les côtés déchirés avec des pei-

gnes de fer. La charité parfaite dont le saint Martyr étoit embrasé, le soutenoit dans ses tortures. On le brûla enfin à petit feu dans la ville de Gaze, le 1er mai 304.

SAINT AGAPE et SAINTE THÈCLE, que l'Eglise honore aussi en ce jour, souffrirent aussi divers tourmens; après quoi, le même juge les fit conduire à Césarée, pour y être exposés aux bêtes. Thècle fut mise en pièces dans l'amphithéâtre: mais Agape échappa pour ce jour à la fureur des bêtes et aux glaives des confecteurs. On le ramena en prison, où il resta encore deux ans. Enfin, le césar Maximin Daïa donna des ordres pour qu'on le fît mourir, s'il refusoit toujours d'abjurer le christianisme. Ses longues souffrances n'avoient point abattu son courage; et, en différant sa couronne, on n'avoit fait qu'augmenter le désir qu'il avoit de rejoindre ses compagnons dans la gloire.

On l'exposa de nouveau dans l'amphithéâtre, où un ours se jeta sur lui, sans toutefois lui ôter la vie; il ne fut tué ni par les bêtes, ni par les confecteurs. Le lendemain, on le jeta dans la mer. Les Eglises grecque et latine honorent la mémoire de ces saints Martyrs le 19 d'août.

PRATIQUE. Nous aurons pour compagnie

dans le ciel les anges et les saints de tout état, qui ont vécu sur la terre depuis le commencement du monde. Ils sont arrivés avant nous au port de l'éternité bienheureuse, où ils nous invitent de venir les joindre. A l'exemple de S. Agape, élevons vers eux nos esprits et nos pensées; contemplons le bonheur et la gloire dont ils jouissent, et comparons l'un et l'autre avec cette vie toute remplie de combats, de dangers, de souffrances.

PRIÈRE. Accordez-nous, Seigneur, par l'intercession de vos saints Martyrs, une foi vive, une espérance ferme, une charité ardente, pour qu'à leur exemple nous sacrifions tout aux intérêts de votre gloire et au salut de nos ames. Ainsi soit-il.

Vingtième jour d'Août.

SAINT BERNARD, *Abbé de Clairvaux, Docteur de l'Eglise.*

SAINT Bernard, le prodige et l'ornement du onzième siècle, naquit en 1091 au château des Fontaines, près de Dijon. Son père se nommoit Técelin, et sa mère Alix. Ils sortoient l'un et l'autre, d'une des premières maisons de leur province; Alix, comme fille de Bernard, seigneur de Montbard, étoit alliée aux ducs de Bourgogne. C'étoit sur-tout par leur

piété qu'ils se distinguoient tous deux dans le monde. A peine Bernard fut-il né, que sa mère, non contente de l'offrir à Dieu, comme elle fit à l'égard de ses autres enfans, le lui consacra spécialement comme devant être un jour le ministre de ses autels ; et, depuis ce temps, elle ne le regarda plus que comme appartenant exclusivement au Seigneur. Elle prit un soin particulier de son éducation, sans cependant négliger ses autres enfans. Elle leur inspiroit à tous de vifs sentimens de piété. Quoiqu'elle en eût sept, six garçons et une fille, elle voulut elle-même les nourrir de son lait, de peur qu'en les confiant à des mains étrangères, ils n'en reçussent quelque mauvaise impression.

Tandis qu'elle faisoit apprendre à ceux de ses fils qui étoient destinés au service, les sciences propres à l'état militaire, elle envoya le jeune Bernard à Châtillon-sur-Seine, afin qu'il y fît un cours réglé d'études chez les chanoines-séculiers de cette ville qui tenoient un collége. Bernard, quoique jeune, aimoit déjà à être seul ; il étoit toujours recueilli en lui-même, docile, affable, complaisant, et d'une modestie extraordinaire. L'objet principal de ses prières étoit de demander à Dieu la grace de ne jamais souiller

son innocence par le péché. Il donnoit aux pauvres tout l'argent qu'il recevoit de ses parens. Il étonna ses maîtres par la vivacité de son esprit et sa pénétration, ses progrès étoient beaucoup au-dessus de son âge. En écoutant les leçons de ceux qui l'instruisoient, il étoit encore plus attentif à la voix de Dieu, qui lui parloit intérieurement par sa grace. Une nuit de Noël qu'il attendoit qu'on commençât l'office, il s'endormit; il eut une vision dans laquelle l'Enfant-Jésus lui apparut. Sa beauté toute divine, le charma tellement, que depuis ce jour-là, il se sentit enflammé de la plus tendre dévotion pour le mystère du Verbe incarné. Son amour pour la chasteté le faisoit veiller avec soin sur ses sens, il réprimoit en lui tout ce qui eût été capable d'allumer le feu des passsions. Il fit à Châtillon un cours de théologie et d'écriture-sainte.

A l'âge de dix-neuf ans, il perdit sa vertueuse et tendre mère. Il étoit alors de retour au château des Fontaines, et se voyoit maître de ses actions. Son père, occupé de ses affaires, et obligé d'être à l'armée, ne pouvoit veiller sur sa conduite. Il parut dans le monde avec tout ce qui peut flatter un jeune homme de qualité, et le faire aimer. Un esprit vif

et cultivé, une prudence peu commune, une modestie naturelle, des manières affables, un caractère doux et complaisant, une conversation agréable, lui gagnoient les cœurs de tous ceux qui avoient à vivre avec lui. Mais tous ces avantages pouvoient devenir des piéges. Aidé de la grace, il sut se préserver de la corruption d'un monde perfide. Il eut quelquefois des tentations; mais il en sortit toujours victorieux, et elles ne servirent qu'à lui faire comprendre combien il y avoit de danger dans le commerce du monde. Il pensa dès-lors aux moyens de le quitter, pour se retirer à Cîteaux, où l'on servoit Dieu avec beaucoup de ferveur. Occupé de ce pieux dessein, il alla voir ses frères qui étoient avec le duc de Bourgogne au siége du château de Grançai. Ayant trouvé une église, il y entra pour prier Dieu de lui faire connoître sa volonté, et de lui donner le courage de la suivre. Sa prière finie, il se sentit plus résolu que jamais d'embrasser l'institut des moines de Cîteaux.

Sa famille s'opposa d'abord à l'exécution de son projet; mais il plaida si bien sa cause, que ceux qui l'avoient désapprouvé, imitèrent son exemple. Tels furent ses frères Gui, Gérard, Barthélemi, André, et Gaudri son oncle. Hugues de

Mâcon, aussi distingué par sa vertu que par sa naissance, lequel fonda depuis le monastère de Pontigny, et mourut évêque d'Auxerre, n'eut pas plutôt appris la résolution de Bernard, qu'il en ressentit une vive douleur. La seule pensée d'être séparé du plus tendre de ses amis, lui faisoit verser des larmes amères. Ils eurent ensemble deux entrevues; le résultat de leurs entretiens, fut qu'ils embrasseroient le même état. Tous ces serviteurs de Dieu s'assemblèrent à Châtillon. Bernard et ses frères allèrent au château des Fontaines, pour dire adieu à leur père, et lui demander sa bénédiction. Ils laissoient avec lui leur jeune frère Nivard, qui devoit faire la consolation de sa vieillesse. L'ayant vu, en s'en retournant, jouer avec d'autres enfans, Gui, l'aîné de tous, lui dit: « Adieu, » mon petit frère Nivard; vous aurez » seul nos biens et nos terres. — Quoi! » répondit l'enfant, vous prenez le ciel » pour vous, et vous me laissez la terre? » Le partage est trop inégal ». Quelque temps après, il quitta le monde comme eux, et les suivit. Ainsi, de toute la famille, il ne resta que le père qui étoit fort âgé, avec une fille dont nous parlerons dans la suite.

Bernard et les gentilshommes qu'il

avoit gagnés à Jésus-Christ, au nombre de trente, y compris ses frères, passèrent six mois à Châtillon pour y régler leurs affaires; après quoi ils prirent la route de Cîteaux. Il y avoit quinze ans que le monastère de ce nom avoit été fondé, et saint Etienne en étoit abbé. La sainte colonie dont Bernard étoit le chef, y arriva en 1113. Ils se prosternèrent tous à la porte, et demandèrent à être admis dans la communauté. Etienne, voyant leur ferveur, les reçut avec joie, et leur donna l'habit. S. Bernard avoit alors vingt-trois ans. Il étoit venu à Cîteaux, dans le dessein de mourir au souvenir des hommes, de vivre caché, d'oublier les créatures et d'en être oublié, afin de ne plus s'occuper que de Dieu. Pour s'exciter à la ferveur, il se disoit souvent à lui-même : « Ber» nard, Bernard, pourquoi êtes-vous » venu ici »? Il pratiquoit ce qu'il avoit depuis coutume de dire à ceux qui venoient se mettre sous sa conduite à Clairvaux : « Si vous voulez vivre dans cette » maison, il faut que vous quittiez vos » corps; et il n'entre ici que des esprits ». Il s'appliquoit à mortifier ses sens, et à mourir à lui-même en toutes choses.

Le temps du noviciat expiré, il fit profession avec les compagnons de sa

retraite, entre les mains de saint Etienne, en 1114. Son sacrifice fut accompagné du plus parfait détachement des créatures ; aussi attira-t-il sur lui les graces les plus abondantes. Pendant les plus pénibles travaux, il ne perdoit jamais Dieu de vue ; et il disoit depuis, qu'il n'avoit eu d'autre maître pour l'intelligence de l'écriture, que les hêtres et les chênes des forêts. En effet, cette science spirituelle, qui le rendit l'oracle de l'Eglise, fut en lui un don de l'Esprit saint ; il l'obtint par son admirable pureté de cœur, sa ferveur, la continuité de ses prières et de ses méditations. Il ne mangeoit que du pain bis, trempé dans de l'eau chaude. Le temps qu'il donnoit à la contemplation lui paroissoit court, et tous les lieux lui étoient égaux pour vaquer à cet exercice. Il édifioit le prochain par ses discours ; et quoique ses écrits soient pleins d'onction, ils ne peuvent rendre la grace et le feu qui accompagnoit les paroles qui sortoient de sa bouche.

En très-peu de temps le nombre des religieux de Cîteaux augmenta tellement, que S. Etienne fonda le monastère de la Ferté en Bourgogne, et l'année suivante, celui de Pontigny en Champagne. Hugues, comte de Troyes, lui offrit

un emplacement sur ses terres pour en bâtir un troisième. Le saint Abbé voyant les progrès merveilleux que Bernard avoit faits dans la vie spirituelle, et connoissant son habileté extraordinaire pour le succès des entreprises qui avoient la gloire de Dieu pour objet, le chargea de la fondation, et le fit partir avec douze moines, parmi lesquels étoient ses frères, et le nomma abbé. Ces vénérables religieux sortirent de Cîteaux en procession, et chantant des pseaumes. Ils s'arrêtèrent dans un désert, appelé *la Vallée d'absynthe*, au diocèse de Langres. Ce désert étoit au milieu d'une forêt qui servoit de retraite à un grand nombre de voleurs. Ils en défrichèrent une partie, et s'y bâtirent de petites cellules, avec l'aide de l'évêque de Châlons et des habitans du pays. Ces pieux Religieux, animés par les exemples de leur Abbé, ne trouvoient que du plaisir dans la plus rigoureuse pauvreté, et dans les plus pénibles pratiques de la pénitence.

On parloit de toutes parts avec étonnement de la sainteté de Bernard, et son monastère devint si célèbre, qu'on y compta jusqu'à cent trente religieux. On appeloit dans le pays la vallée où il étoit, *Claravallis*, aujourd'hui *Clairvaux*. Ce monastère fut fondé en 1115. Saint Ber-

nard ne connoissoit point de bornes dans ses austérités ; c'étoit avec peine qu'il alloit au réfectoire, et souvent il en sortoit sans avoir mangé. Il eut une maladie si dangereuse en 1116, qu'on désespéra quelque temps de sa vie. Il fut un an à se rétablir, et reprit aussi-tôt ses austérités. Técelin son père, alors fort âgé, vint se mettre sous sa conduite; il reçut l'habit de ses mains, et termina, peu de temps après, sa vie à Clairvaux, par une mort précieuse devant le Seigneur. Bernard, toujours plus convaincu de la vérité de cette maxime si souvent répétée dans ses ouvrages, qu'un supérieur doit plus gouverner en père que commander en maître à ses inférieurs, ne prescrivoit rien aux autres qu'il ne le pratiquât lui-même le premier. Dans ses exhortations, il se comparoit à une mère ; il appeloit ses disciples ses yeux, ses entrailles, son ame. Le fruit d'une telle conduite lui gagna l'amitié de tous les religieux. On vit à Clairvaux, au bout de quelques années, jusqu'à sept cents moines lui obéir comme à un ange envoyé du ciel.

En 1118, saint Bernard fonda les monastères des Trois-Fontaines au diocèse de Châlons, de Fontenay, au diocèse d'Autun, et de Tarouca en Portugal. Ce fut

vers le même temps que Dieu opéra par le saint Abbé plusieurs miracles. Le premier fut sur Joubert de la Ferté, son parent, qui, étant tombé malade, étoit sans connoissance depuis trois jours. Sa famille, désolée de voir un homme dont la vie n'avoit point été chrétienne, sur le point de mourir sans avoir reçu les sacremens de l'Eglise, envoya chercher Bernard, qui promit de lui obtenir la grace de se réconcilier avec Dieu. Le Saint ayant dit la messe pour le malade, la connoissance lui revint ; il se confessa de tous ses péchés, et mourut dans de vifs sentimens de piété. Il rendit encore la santé à plusieurs autres malades, en formant sur eux le signe de la croix.

Il fit un voyage à Paris en 1122. A la prière de l'évêque et de l'archidiacre de cette ville, il y donna des instructions aux jeunes ecclésiastiques que l'on disposoit aux ordres sacrés. Plusieurs d'entr'eux furent si touchés de ses discours, qu'ils le suivirent à Clairvaux, et voulurent y vivre sous sa conduite. Quelques seigneurs Allemands étant venus à Clairvaux, furent si édifiés du recueillement et de la ferveur des moines, qu'ils prièrent le saint Abbé de leur donner l'habit. Bernard refusa plusieurs évêchés, tant en France qu'en Italie. Les souverains

Pontifes, pleins de vénération pour lui, ne voulurent point lui faire violence à cet égard, et lui laissèrent la liberté. Durant une famine qui arriva en 1125, il épuisa les provisions de son monastère pour assister les pauvres. Il fut attaqué d'une seconde maladie qui le conduisit aux portes du tombeau ; mais il guérit encore de cette maladie. Rien de plus admirable que l'esprit d'humilité, de crainte et de componction que l'on remarquoit en lui. Il étoit pénétré de douleur et couvert de confusion, lorsqu'il s'entendoit louer.

Toujours occupé de la présence de Dieu, il en étoit quelquefois si absorbé, qu'il ne voyoit dans les villes ni sur les routes, rien de ce qui intéressoit la curiosité des autres. Malgré son amour pour la retraite, l'obéissance et le désir de procurer la gloire de Dieu le tiroient fréquemment de sa chère solitude. On avoit une si haute idée de sa science et de sa piété, que les papes, les évêques recevoient ses décisions avec respect. Il empêchoit de toutes ses forces qu'on élevât des sujets indignes aux dignités ecclésiastiques. Le célèbre Suger, abbé de Saint-Denis, dut sa conversion aux entretiens et aux exhortations de saint Bernard. Le pape Honorius II étant mort

le 14 février 1130, Innocent II fut élu le même jour pour lui succéder. Mais il se forma une faction qui refusa de le reconnoître ; elle nomma même le cardinal Pierre de Léon, lequel prit le nom d'Anaclet, et força Innocent II de se réfugier à Pise. Les évêques de France s'assemblèrent à Etampes, et invitèrent l'abbé de Clairvaux à venir au concile. Il parla si fortement en faveur d'Innocent II, qu'il fut reconnu pour pape légitime par le concile, puis par toute la France. Louis-le-Gros le reçut avec magnificence à Orléans. Saint Bernard le suivit à Chartres, où il trouva Henri I, roi d'Angleterre, qui avoit d'abord incliné en faveur de l'anti-pape ; mais qui, mieux informé, embrassa le parti d'Innocent II. Notre Saint l'accompagna en Allemagne, et assista à la conférence qu'il eut à Liége avec l'empereur Lothaire.

L'année suivante, S. Bernard alla avec le pape en Italie, et réconcilia avec lui les Génois et les habitans de quelques autres villes. Enfin ils arrivèrent à Rome. Peu de temps après, il passa en Allemagne pour travailler à la réconciliation de l'empereur Lothaire et des deux neveux de Henri V son prédécesseur. Ce fut par l'entremise de saint Bernard que les deux ducs rentrèrent dans les bonnes

graces de l'empereur. Tous les lieux par où passa le saint Abbé de Clairvaux lui furent redevables de la conversion de plusieurs pécheurs. Aloïde, duchesse de Lorraine, fut de ce nombre. Les troubles de l'Allemagne étant pacifiés, il retourna en Italie. Le pape voulut qu'il assistât au concile qui se tint à Pise, et dans lequel les schismatiques furent excommuniés. De-là il alla à Milan pour réconcilier cette ville avec le saint-siége. Lorsqu'il eut fini la négociation dont il avoit été chargé à Milan, il revint à Clairvaux en 1134. Mais il ne jouit pas long-temps du plaisir qu'il goûtoit dans la solitude.

On l'obligea d'aller en Bretagne; de-là il passa dans la Guienne, dont Guillaume VIII étoit duc. Ce prince persécutoit cruellement, et chassoit de leur siége, les évêques qui obéissoient au pape légitime. Saint Bernard entreprit de le convertir. Ce prince l'écouta avec beaucoup de respect, et parut même touché de ses discours; mais ne changea pas de sentiment. Bernard, qui avoit appris à ne pas désespérer du salut des pécheurs les plus endurcis, redoubla ses efforts, ses larmes et ses prières. Enfin il eut la consolation de le voir renoncer au schisme; mais il ne put l'engager à réta-

blir sur leurs siéges les évêques qu'il en avoit injustement dépouillés. Voyant ses tentatives inutiles, il eut recours à des armes plus puissantes; il s'approcha de l'autel pour célébrer la messe. Le duc et les autres schismatiques restèrent en-dehors de la porte de l'église. Après la consécration, le saint Abbé, portant l'hostie sur la patène, quitte l'autel, s'élance vers le duc, et lui parle, non plus en suppliant, mais avec un ton d'autorité: « Nous avons, dit-il, em-» ployé jusqu'ici les prières, et vous les » avez toujours méprisées. Mais voici le » Fils de la Vierge, le Seigneur et le chef » de l'Eglise que vous persécutez, qui » vient voir en personne si enfin vous » vous repentez. C'est votre juge.... C'est » le juste vengeur de vos crimes.... Le » méprisez-vous aussi? Aurez-vous la » hardiesse de le traiter de la même ma-» nière que ses serviteurs »? Le duc, interdit, tomba par terre, et perdit l'usage de la parole. Bernard le releva, et lui dit de saluer l'évêque de Poitiers qui étoit présent. Le prince, étonné, tendit la main à l'évêque, et le conduisit à sa place dans l'église; montrant, par cette action, qu'il le rétablissoit sur son siége, et qu'il renonçoit au schisme. Le duc se conduisit toujours depuis en vrai serviteur de

Dieu, et mourut en chrétien. Ce fut ainsi que le zèle et la prudence du saint Abbé de Clairvaux éteignirent le schisme dans plusieurs royaumes, et gagnèrent tant d'ames à Dieu.

Il attaqua tous les novateurs qui parurent de son temps. De ce nombre fut Pierre Abélard, dont les erreurs furent condamnées au concile de Soissons. Abélard rétracta ce qui avoit scandalisé dans ses ouvrages, se réconcilia avec l'abbé de Clairvaux, et obtint du pape la permission de passer le reste de ses jours à Cluni. Il s'y comporta avec beaucoup d'humilité et de ferveur. Sur la fin de sa vie, on l'envoya, pour rétablir sa santé, au monastère de Saint-Marcel de Châlons-sur-Saône, où il mourut en 1142. La haute réputation de sainteté dont jouissoit S. Bernard, lui attiroit un grand nombre de novices. Outre le monastère de Clairvaux, il en fonda cent soixante autres. Le nombre en devint si considérable après sa mort, qu'on comptoit huit cents abbayes dépendantes de Clairvaux.

Parmi les moines de Clairvaux, il y en avoit un qui se nommoit Bernard *de Pise*, de la ville où il étoit né. C'étoit un homme d'un rare savoir et d'une grande vertu. Il fut le premier abbé de

la colonie qui passa de Clairvaux en Italie, pour habiter le monastère des Trois-Fontaines, près de Rome, lequel est plus connu sous le nom de Saint-Vincent et de Saint-Anastase. Bernard de Pise établit sa nouvelle communauté, et la gouverna selon les principes du saint abbé de Clairvaux. Ce saint Abbé ayant été élu pour succéder au pape Luce II, qui mourut en 1145, prit le nom d'Eugène III. L'abbé de Clairvaux fut frappé d'étonnement à cette nouvelle, il lui adressa son traité de la *Considération*, où il lui représentoit sans déguisement les différens devoirs de sa place. L'ouvrage dont nous parlons a été singulièrement estimé de la plupart des papes; et ils en faisoient le sujet ordinaire de leurs lectures.

Eugène III connoissoit trop bien saint Bernard pour ne pas mettre un grand prix à son livre. Il désiroit de tout son cœur de recevoir du saint Abbé tous les conseils et les secours dont l'esprit de Dieu le rendoit capable : aussi ne tarda-t-il pas à l'employer. Ayant été informé de l'état malheureux où se trouvoient alors les chrétiens de la Palestine, à qui les Turcs venoient d'enlever la principauté d'Edesse, et menaçoient d'achever leur ruine par une guerre aussi longue

que cruelle, les chrétiens sollicitèrent vivement les plus prompts secours. Le pape vint en France, et y tint plusieurs conciles relatifs à cet objet. S. Bernard fut chargé de prêcher une croisade; les miracles qu'il opéra dans ces circonstances, et l'éclat de sa vertu, donnèrent à ses exhortations des succès extraordinaires, par-tout où il prêcha. Une armée nombreuse partit bientôt après, mais trompée par les guides que les Grecs avoient donnés aux croisés pour les conduire, l'armée des croisés fut attaquée et vaincue par les Mahométans dans les déserts des frontières de la Cappadoce. Ceci arriva au mois de novembre 1147.

Ce triste événement excita contre saint Bernard, un orage violent; on accusa son zèle d'avoir été précipité et imprudent dans les précautions qu'il auroit dû, disoit-on, prendre pour s'assurer des vraies dispositions des Grecs. Le Saint ne répondit rien; sa patience et son humilité parurent mieux que jamais dans cette pénible circonstance. On ne tarda pas à savoir que la perfidie des Grecs, et plus encore l'indiscipline et les désordres de l'armée des croisés, avoient été la première et principale cause de sa défaite. Le Saint avoit fondé en 1113, un monastère de religieuses de

son ordre à Billette ou Julli, dans le diocèse de Langres. Humbeline sa sœur y fit profession en 1124. Elle y reçut des graces abondantes qui la conduisirent à un si haut degré de sainteté, qu'elle devint l'admiration de tous ceux qui la connoissoient, et le sujet de la plus grande joie pour son frère, qui lui servoit de directeur dans les voies de la perfection. Elle vécut dix-sept ans dans la pratique des vertus, et mourut le 21 août 1141, dans les sentimens d'une sainte joie et d'une humble confiance. L'église l'honore d'un culte public.

Le saint Abbé fit quelques voyages en différentes provinces de France, pour divers sujets qui tous intéressoient la gloire du Seigneur, le salut des ames, la régularité de ses monastères ou le service de l'église : on recouroit à lui de tous côtés pour le consulter. Une vie aussi laborieuse et toujours austère, épuisa enfin la santé de S. Bernard. A peine fut-il de retour à Clairvaux, qu'il tomba dangereusement malade, et on désespéra bientôt de sa vie. Tout le temps de sa maladie fut pour lui une continuelle oraison d'union avec Dieu, qu'il exprimoit par les actes d'une foi vive, et les élans fréquens d'une charité ardente. Il expira le 20 août 1153 dans la soixante-

troisième année de son âge, après avoir été trente-huit ans abbé de Clairvaux. Il fut enterré dans son monastère devant l'autel de la sainte Vierge, pour laquelle il eut toute sa vie une tendre dévotion, ainsi qu'on le voit par ses écrits. Alexandre III le mit solennellement au nombre des Saints en 1165.

PRATIQUE. Connoître Dieu, se connoître soi-même, voilà la seule science nécessaire, selon S. Augustin et S. Bernard. Ce dernier ajoute, qu'il faut joindre à cette double connoissance la pratique des humiliations, qui entretient et perfectionne la vertu d'humilité. « L'humiliation, dit-il, est la voie » qui conduit à l'humilité, comme la dou» ceur dans les épreuves, celle qui conduit » à la patience.... Si vous ne vous exercez » point aux humiliations, vous ne pourrez » parvenir à l'humilité ».

PRIÈRE *tirée de S. Augustin*. Faites, Seigneur, que je vous connoisse, et que je me connoisse; en vous connoissant, je vous aimerai en toutes choses; en me connoissant, je ne compterai point sur mes forces, et je ne m'attribuerai aucun bien. Ainsi soit-il.

Vingt-unième jour d'Août.

SAINTE JEANNE-FRANÇOISE FRÉMIOT DE CHANTAL, *Veuve, Fondatrice de l'Ordre de la Visitation de Sainte-Marie.*

JEANNE de Chantal étoit fille de Bénigne Frémiot, président au parlement de Bourgogne; il eut pour épouse Marguerite de Berbisy, l'un et l'autre recommandables par la noblesse, et sur-tout par leur fidélité aux devoirs de la religion. De leur mariage naquirent trois enfans, Marguerite, qui épousa le comte d'Effran; Jeanne, dont nous écrivons la vie; et André, qui mourut archevêque de Bourges. Jeanne vint au monde à Dijon le 23 janvier 1572. Lorsqu'elle reçut le sacrement de la Confirmation, elle ajouta le nom de Françoise à celui de Jeanne qu'on lui avoit donné au baptême.

Son père devint veuf, lorsque ses enfans étoient encore en bas âge; mais il ne négligea rien pour leur éducation, les élevant dans de grands sentimens de piété, et leur faisant apprendre tout ce qui devoit un jour leur être nécessaire dans le monde. Jeanne fut celle qui répondit

le mieux à ses vues ; aussi avoit-il pour elle une tendresse particulière. Elle montra dès ses plus tendres années un zèle ardent pour la religion catholique ; elle n'avoit encore que cinq ans, qu'elle eut le courage de reprendre un hérétique qui blasphémoit contre le sacrement de l'Eucharistie. Quelques années après, elle préserva son innocence, sous la protection de la sainte Vierge, d'un danger auquel l'avoit exposée une femme intrigante et sans mœurs. Ayant été passer quelque temps chez sa sœur, on voulut la marier à un gentilhomme fort riche ; mais ayant appris qu'il étoit calviniste, elle refusa de l'épouser.

Lorsqu'elle eut atteint sa vingtième année, son père la maria au baron de Chantal, l'aîné de la maison de Rabutin : c'étoit un officier de vingt-sept ans, servant avec distinction, et que le roi Henri IV honoroit de sa faveur. Le mariage fut célébré à Dijon ; et quelques jours après, les nouveaux époux allèrent à Bourbilly, dans une de leurs terres, pour y faire leur résidence ordinaire. Notre Sainte, en entrant dans la maison de son mari, s'employa de toutes ses forces pour y établir l'ordre et la régularité, à la place de la dissipation et d'une négligence presque générale de la part des

gens attachés au baron, dont les absences fréquentes avoient comme autorisé la conduite. Son premier soin fut de veiller sur les domestiques, de leur faire pratiquer les devoirs de la religion, en les obligeant d'assister tous les soirs à la prière commune, et les jours de dimanches et fêtes, à la messe de paroisse, et le plus souvent qu'ils le pouvoient aux instructions chrétiennes. Elle assigna à chacun son emploi, et le temps pour le remplir. Tout étoit chez elle comme prévu; et ses qualités aimables lui attachèrent toutes les personnes de sa maison, où l'ordre ne tarda pas à paroître et à se maintenir par sa vigilance.

Quand son mari étoit obligé de s'absenter pour aller, soit à la cour, soit à l'armée, notre Sainte se tenoit renfermée dans sa maison, ne faisant et ne recevant que rarement des visites. Elle donnoit tout son temps à ses exercices de piété, aux soins que demandoient ses enfans et ses affaires domestiques. Lorsque le baron de Chantal étoit de retour, cette vertueuse épouse n'oublioit rien pour le prévenir et lui procurer des amusemens innocens; elle attiroit pour cela les compagnies qui lui étoient agréables; abrégeoit même quelquefois ses exercices pieux pour se prêter à des complaisances

qui ne sont pas contraires au régime de la vertu, quand on sait se contenir dans de justes bornes. Le baron de Chantal, plein d'honneur et de religion, aimoit tendrement son épouse, qui de son côté le payoit de retour ; ils faisoient ainsi leur bonheur réciproque.

Mais Dieu voulut les éprouver pour leur salut commun, et exigea de la baronne de Chantal le plus sensible des sacrifices. Son mari relevoit de maladie ; un de ses amis vint le voir au château de Bourbilly, et lui proposa, pour le récréer, une partie de chasse. Le baron y consentit, et s'habilla, pour sortir, d'un sur-tout de couleur de biche. Son ami, qui étoit un peu éloigné de lui, ne s'apperçut point qu'il s'étoit placé derrière des brossailles ; trompé par un faux jour, il le prend pour une bête fauve, et décharge sur lui son fusil. Le coup fut mortel ; le baron ne vécut que quelques jours, et reçut les derniers sacremens avec la plus grande piété, se soumettant à la volonté divine, et consolant son ami qui s'abandonnoit au désespoir ; il ne cessoit de lui répéter qu'il lui pardonnoit de tout son cœur, et ordonna que l'acte de ce pardon fût inscrit sur les registres de la paroisse. Il expira dans les bras de son

épouse, qu'il laissa dans une désolation inexprimable.

Veuve à vingt-huit ans, cette tendre épouse avoit eu six enfans, dont quatre vivoient encore, un fils et trois filles. L'excès de sa douleur n'altéra ni sa résignation ni sa constance. Dieu la fortifia dans le plus cruel des événemens ; elle s'offrit à lui comme une victime, acceptant d'avance toutes les tribulations par où il voudroit l'éprouver ; et fit en même temps vœu de chasteté perpétuelle. Pour se conformer aux règles que S. Paul et les Pères ont tracées pour la sanctification des veuves, elle s'adonna à la pratique de l'oraison la plus fréquente, augmenta ses aumônes, se défit en faveur des pauvres, et pour l'ornement des saints autels, de ce qu'elle avoit d'habits précieux, et s'obligea par un vœu de n'en plus porter que de laine. Elle renvoya le plus grand nombre de ses domestiques, après les avoir libéralement récompensés : ses jeûnes devinrent alors fréquens et rigoureux.

Retirée du monde, elle partageoit son temps entre la prière, le travail et l'instruction de ses enfans. Dieu la préparoit par les lumières de sa grace, à l'accomplissement de ses desseins ; en sorte qu'elle ne voyoit plus dans les peines et les souf-

frances de cette vie, que l'aliment de l'amour divin sur la terre, et le gage du bonheur éternel dans le ciel. Son deuil fini, elle se rendit auprès de son père à Dijon, elle y continua le même genre de vie; et l'année suivante elle fut obligée de se rendre avec ses enfans auprès du vieux baron de Chantal, son beau-père, à Montholon, dans le diocèse d'Autun. Notre Sainte eut beaucoup à souffrir de la mauvaise humeur du baron de Chantal, ainsi que de celle d'une gouvernante qui avoit pris un tel ascendant sur ce vieillard, que toute la maison étoit à ses ordres. La jeune baronne supporta tout avec une patience héroïque, jusqu'à se conformer à tout ce qui pouvoit être agréable à son beau-père et à sa gouvernante. Elle continua son assiduité aux exercices de la vie intérieure, et aux devoirs que la religion prescrit.

Ayant appris que S. François de Sales devoit prêcher, à Dijon, le carême de l'année 1604, elle résolut d'aller entendre ce grand serviteur de Dieu; elle allégua pour raison de ce voyage, une visite qu'elle croyoit devoir au président Frémiot, son père, et partit pour s'y rendre. La première fois qu'elle vit le saint évêque de Genève, elle en fut si édifiée, qu'il lui sembloit que c'étoit le directeur

de sa conscience qu'elle cherchoit, et ne cessoit de demander à Dieu depuis long-temps. Elle l'entretint plusieurs fois chez son père, où il venoit souvent, et mit en lui une entière confiance. Mais se trouvant gênée par un vœu indiscret, de ne consulter jamais sur sa conscience que son confesseur ordinaire, elle découvrit à S. François de Sales la cause de ses perplexités. Il lui déclara qu'elle pouvoit être dispensée de ce vœu, et qu'elle étoit libre de donner sa confiance pour la conduite de son ame au ministre du Seigneur à qui elle croiroit, selon Dieu, devoir s'adresser pour la conduire dans ses voies.

Elle pria instamment S. François de Sales de la confesser, et lui fit une confession générale de toute sa vie. Il lui donna tous les conseils de perfection, et toutes les règles intérieures et extérieures de conduite pour l'unir à Dieu, et l'élever à cette haute sainteté à laquelle elle étoit appelée. La baronne de Chantal, fidèle à la grace, se conforma à tout; et le départ du saint évêque, après le carême, ne changea rien à sa ferveur dans l'oraison, et l'exercice de l'humilité, de la charité et de la pénitence qu'elle pratiquoit par de fréquentes austérités. Elle alloit de temps en temps à Annecy trou-

ver le saint évêque; et ses entretiens avec lui, en la détachant toujours plus du monde, la portoient au désir de ne plus vivre que pour Dieu; et pour s'y consacrer extérieurement elle-même, elle grava avec un fer chaud sur son cœur le nom adorable de Jésus.

Pressée plus que jamais de tout quitter pour briser d'un seul coup tous les liens qui l'attachoient encore à la terre, elle fit connoître à S. François de Sales l'attrait qui la portoit à renoncer à tout pour Dieu. Le Saint lui demanda du temps, pour consulter la volonté divine. Enfin il lui proposa d'entrer dans divers ordres de religieuses. La baronne de Chantal lui répondit, que c'étoit à lui à décider ce choix, auquel elle s'en tiendroit comme au choix de Dieu même, dont elle ne se proposoit que la plus grande gloire. Le saint évêque se décida alors à lui faire connoître son dessein d'établir une nouvelle congrégation religieuse, sous le nom de la Visitation de Sainte-Marie, dont il lui expliqua le fond de l'institut et les obligations particulières. La pieuse veuve y applaudit avec joie, mais l'exécution lui en parut difficile dans les circonstances où elle se trouvoit; ayant un père et un beau-père fort âgés qui avoient droit à ses soins; des enfans encore jeunes

à élever, et des biens de famille à administrer.

S. François de Sales, à qui elle fit part de toutes les difficultés qui pouvoient l'arrêter dans son désir pour embrasser le nouvel institut, répondit à tout, et calma si bien ses inquiétudes et celles de ses parens, qu'ils consentirent à sa retraite après avoir versé beaucoup de larmes. Leur douleur augmenta la sienne; et la sensibilité de son cœur lui fit éprouver de rudes combats. Avant de quitter le monde, elle maria l'aînée de ses filles au baron de Thorens, neveu du saint évêque de Genève, et elle emmena avec elle ses deux autres filles. Le jeune baron de Chantal, son fils, âgé de quinze ans, resta chez le président Frémiot, son grand-père, qui se chargea d'achever son éducation.

Après avoir mis ordre aux affaires de sa famille, la pieuse Veuve prépara tout pour son départ; mais avant de partir, elle alla demander à son beau-père et à son oncle, l'archevêque de Bourges, leur bénédiction, qui, l'un et l'autre, la baignèrent de leurs larmes, et lui témoignèrent le plus tendre attachement. Elle partit ensuite pour Autun et Dijon, où elle remit son fils au président Frémiot, pour lui servir de père. Ce vertueux

magistrat, en voyant sa fille à ses pieds, s'écria : « O mon Dieu, il ne m'est pas » permis de m'opposer à vos desseins, » quoiqu'il doive m'en coûter la vie. Je » vous offre, Seigneur, cette chère en- » fant ; daignez la recevoir et être ma » consolation ». Pendant cette scène si touchante, le jeune baron de Chantal, suffoqué par ses sanglots, court vers sa mère, se jette à son cou et employe les expressions les plus tendres pour l'empêcher de partir ; ne pouvant la retenir, il se couche sur le seuil de la porte par où elle devoit sortir. Sa sainte mère, frappée d'un tel spectacle, s'arrête et fixe sur son fils ses yeux fondans en larmes ; mais bientôt, soutenue par la grace, elle passe sur le corps de son fils, et franchit ainsi cette terrible barrière pour aller consommer son sacrifice. Elle part pour la ville d'Annecy, où elle arriva avec sa fille et son gendre le baron de Thorens.

Le dimanche de la très-sainte Trinité de l'année 1610, elle commença l'établissement du nouvel ordre de la Visitation. La première maison lui fut donnée à Annecy par S. François de Sales : elle y prit l'habit, avec deux femmes pieuses qui s'étoient attachées à elle pour suivre la même vocation. Dix autres femmes, d'une grande vertu, augmentèrent en

peu de temps la communauté naissante. Le cardinal de Marquemont, archevêque de Lyon, ayant connu le nouvel institut, conseilla à S. François de Sales de faire ériger sa congrégation en ordre religieux, pour lui donner plus de stabilité.

Le saint Fondateur s'y décida; et la baronne de Chantal, quand le temps fut venu, prononça, avec ses compagnes, les vœux solennels de profession religieuse. Le saint évêque leur donna une règle qui, sans de grandes austérités extérieures, devoit être, par sa pratique exacte, l'exercice le plus continuel et le plus parfait de la pénitence de l'esprit et du cœur. Cette pénitence, la plus essentielle, qui seule nous fait mourir à nous-mêmes, pour ne vivre qu'en Dieu et pour Dieu, devoit être le caractère de la perfection du nouvel ordre, où le saint fondateur se proposoit de n'admettre que les tempéramens les plus foibles, et même les personnes déjà avancées en âge.

Que le renoncement intérieur à tout ce qui peut flatter l'orgueil et les sens, leur disoit S. François de Sales, dans ses entretiens d'explication sur la règle, soit continuel et étudié en J. C. l'adorable modèle. Il nous a dit à tous: *Apprenez de moi que je suis doux et humble*

de cœur, et vous trouverez le repos de vos ames. « Que l'humilité, continue » S. François, soit pour vous la source » des vertus, qu'elle soit sans bornes, » qu'elle paroisse en toutes vos actions; » et bientôt avec elle la charité et la dou- » ceur envers le prochain, vous devien- » dront comme naturelles à force de les » pratiquer. Car, il faut mourir en esprit » pour que Dieu vive en nous; sans ce » moyen unique, il est impossible que » nous parvenions en cette vie à nous » unir à lui. Ne désirez rien, ne refusez » rien; soyez soumises à l'obéissance, et » régulières dans l'ordre de vos exercices » intérieurs et extérieurs; aimez le si- » lence et la prière; et dans le souvenir » habituel de la présence de Dieu, recè- » vez également tout ce qui vous arrivera » par l'ordre de son adorable et très-ai- » mable Providence». C'étoit d'après ces maximes d'une si haute perfection, et dans l'habitude d'une mortification continuelle de l'ame et des sens, que sainte Chantal régloit sa conduite et celle de ses sœurs, comme institutrice et première supérieure de l'ordre; veillant à tout pour les encourager, les soutenir, et quand il le falloit, reprenant avec douceur et fermeté; punissant même par des actes d'humiliation, ou de petites

privations sensibles, les fautes qui le méritoient.

Quelque temps après sa profession, elle voulut s'engager par un vœu à faire toujours ce qu'elle jugeroit être le plus parfait. S. François de Sales, qu'elle consulta, le lui permit, parce qu'il connoissoit sa ferveur et sa générosité pour accomplir avec fidélité l'engagement qu'elle contractoit, à l'exemple de plusieurs autres saints d'une vertu héroïque. Dieu l'éprouva dans ces premières années par des maladies fréquentes et douloureuses, dont les médecins ne connoissoient pas les causes naturelles ; elle souffroit avec joie, et avec la paix que donne l'amour divin, et parloit ainsi au saint évêque dans une de ses lettres : « Le monde » entier mourroit d'amour pour un Dieu » si aimable, s'il connoissoit la douceur » que goûte une ame à l'aimer ». Après la mort de son père elle fut obligée de faire un voyage à Dijon, pour arranger les affaires de son fils, qu'elle maria quelque temps après à Marie de Coulanges, qui réunissoit à une grande vertu la noblesse, les richesses et les autres avantages du caractère et de la beauté.

Revenue dans sa chère communauté, elle ne tarda pas à se trouver forcée de partir d'Annecy pour aller fonder des

maisons de son ordre en différentes villes de France, spécialement à Paris, où elle eut à soutenir une sorte de persécution assez violente, dont elle triompha par sa patience, sa prudence et sa vive confiance en Dieu. Elle gouverna la maison qu'elle avoit fondée à Paris, depuis l'an 1619 jusqu'en 1622. Dieu lui enleva à cette époque son bienheureux Père le saint évêque de Genève. Cette perte, sans doute la plus sensible pour elle, la trouva, dans le sentiment d'adoration et de soumission la plus entière à la volonté divine, qui rendit sa constance encore plus admirable. Elle fit rendre tous les honneurs au corps de S. François de Sales, qui fut enterré dans l'église de la Visitation d'Annecy. Cette perte fut suivie d'une autre. En 1627, le baron de Chantal, son fils, fut tué en combattant contre les Huguenots dans l'île de Rhé, dans la trente-unième année de son âge; il s'étoit préparé à la bataille par la réception des sacremens. Il laissoit après lui une fille qui n'avoit pas encore un an (1). Notre Sainte à cette nouvelle,

(1) Elle épousa depuis Henri, marquis de Sévigné. Elle s'est rendue célèbre par ses lettres où l'on admire la beauté de l'imagination, la délicatesse du goût, la solidité du jugement, un style naturel, facile, plein d'esprit et de dignité. On distingue sur-tout celles qu'elle écrivit à la comtesse de Grignan, sa fille. On a

montra un courage si héroïque, qu'il étonna les ames les plus fortes. « Seigneur, » disoit-elle, détruisez, coupez, brûlez » tout ce qui s'oppose à votre sainte vo- » lonté ». La même résignation la soutint en 1631, en apprenant la mort de la baronne de Chantal sa belle-fille et celle du comte de Toulonjon, son gendre, gouverneur de Pignerol.

Toutes ces épreuves, ainsi que celles des désolations intérieures qui furent fréquentes dans l'intérieur de notre Sainte, achevèrent d'immoler en elle toute la nature au bon plaisir divin. De-là ses leçons à ses sœurs sur la nécessité de renoncer à tous les objets créés : « Notre » Seigneur, leur disoit-elle, a attaché le » prix de son amour et de la gloire éter- » nelle à la victoire que nous remporte- » rons sur nous-mêmes ; et votre inten- » tion, en entrant à la Visitation, a dû » être de vous désunir de vous en entier, » pour vous unir totalement à Dieu ». La mère de Chantal ajoutoit souvent à ses instructions sur la vie de sacrifice, des exhortations lumineuses et touchantes sur la pratique essentielle et la meilleure manière de faire l'oraison : « Sui- » vez, leur disoit-elle, la direction du

dit d'elle qu'elle étoit le modèle et le désespoir de ceux qui suivent la même carrière.

» Saint-Esprit en vous, livrez-vous aux » sentimens qu'il vous inspire dans cet » exercice, ne voulant et ne désirant que » ce que Dieu veut. Sans vous troubler, » pour vos distractions et les sécheresses » qui vous déplaisent et doivent toujours » humilier; mais sans découragement, » priez le Seigneur, dans cet état pénible, » d'être votre soutien, et de vous donner » la ferveur du désir de l'aimer, de le » prier et de le glorifier ».

La peste s'étant déclarée à Annecy, le duc et la duchesse de Savoie voulurent engager notre Sainte à quitter cette ville pour mettre sa vie en sûreté; mais rien ne put lui faire abandonner sa chère communauté, qui fut préservée de la contagion. La Sainte, dans cette calamité publique, rendit mille bons soins à ses concitoyens par ses conseils, ses aumônes, ses services et ses prières. Elle fut appelée par la duchesse de Savoie, en 1638, à Turin, pour y établir une maison de son ordre. Anne d'Autriche l'invita aussi à revenir à Paris, où elle fut reçue avec de grands honneurs; elle visita plusieurs de ses monastères en retournant à Annecy. A peine arrivée à Moulins en Bourbonnois, elle y tomba malade d'une fluxion de poitrine; l'inflammation se déclara si dangereuse-

ment, qu'on lui administra les derniers sacremens dans son monastère. Toute sa foi et sa piété parurent avec éclat dans ces derniers instans : elle donna les plus touchantes instructions à ses filles spirituelles, jusqu'au moment où elle s'endormit dans le Seigneur, le 13 de décembre de l'an 1641. Son cœur fut laissé à la communauté de la Visitation de Moulins, et son corps conduit honorablement au monastère d'Annecy. Elle fut béatifiée par Benoît XIV, en 1751, après plusieurs miracles opérés par son intercession. Clément XIII la canonisa en 1767, et fixa sa fête au 21 d'août.

PRATIQUE. Une des plus grandes maximes de notre Sainte, dit Marsolier, son historien, étoit de répéter souvent à ses filles spirituelles : « Il faut que l'humilité, » leur disoit-elle, soit notre vertu ordinaire. » Quand les autres nous humilient, humi- » lions-nous nous-mêmes encore davantage ; » quand les autres nous accusent, ajoutons » encore à leurs accusations ; quand on nous » emploie aux fonctions les plus basses, re- » connoissons sincèrement qu'on nous traite » encore mieux que nous ne méritons ; et » quand on nous méprise, soyons contentes. » Avec qui, leur disoit-elle, Jésus-Christ » a-t-il conversé ? Avec un traître qui l'a » vendu, avec un voleur qui l'a outragé » sur la croix, avec des pécheurs, avec

» des ingrats pour tous ses bienfaits, avec » des pharisiens orgueilleux. D'après ces » grands et divins exemples, pourrons-nous » à la moindre contradiction manquer de » patience et de charité, si nous sommes » disciples de l'évangile » ?

PRIÈRE. Que votre grace, Seigneur, nous inspire le goût de l'humilité, sans laquelle nous n'aurions qu'une foi vaine, et dont les principes ne pourroient servir qu'à nous réprouver. Rendez-nous humbles par votre secours, afin que notre humilité soit le caractère de la véritable pénitence à laquelle est promise la gloire de l'éternité. Ainsi soit-il.

Vingt-deuxième jour d'Août.

SAINT HIPPOLYTE, *Evêque, Docteur de l'Eglise, et Martyr.*

CET illustre docteur de l'église florissoit au commencement du troisième siècle. S. Jérôme dit qu'il n'avoit pu savoir de quelle ville il étoit évêque ; mais Gélase, dans son livre des deux natures de Jésus-Christ, l'appelle Métropolitain de l'Arabie. Il fut, au rapport de Photius, disciple de S. Irénée, ainsi que de S. Clément d'Alexandrie, et maître d'Origène. Nous apprenons d'Eusèbe et de S. Jérôme, qu'il écrivit des commentaires sur plusieurs parties de l'Ecriture, et

que ce fut son exemple qui excita depuis Origène à faire la même chose.

S. Jérôme appelle S. Hippolyte, *un homme très-saint et très-éloquent*; saint Chrysostôme et d'autres écrivains ecclésiastiques, lui donnent les épithètes honorables de *source de lumière*, de *témoin fidèle*, de *Docteur très-saint*, d'*homme rempli de douceur et de charité*. Théodoret le place dans la même classe que S. Irénée, et les appelle l'un et l'autre, *les fontaines spirituelles de l'Eglise*. S. Jérôme et d'autres anciens auteurs le qualifient évêque et martyr, et quelques martyrologes mettent sa mort sous le règne d'Alexandre, qui mourut en 235. Il est vrai qu'Eusèbe et S. Jérôme le font fleurir sous ce prince; mais S. Grégoire de Tours et d'autres anciens écrivains, disent qu'il reçut la couronne du martyre durant la persécution de Dèce, en 251. Ruinart et Berti ont adopté ce sentiment, fondé principalement sur ce que le Saint réfute l'hérésie de Noët, qui commença à paroître vers l'an 245. Les fragmens de tous ses ouvrages cités par différens auteurs graves, sont des monumens authentiques de son savoir et de son zèle.

PRATIQUE. On voit par les écrits de S. Hippolyte que les chrétiens de la primitive église ne perdoient jamais de vue les

jugemens de Dieu; et c'est-là, selon saint Jean Climaque, le caractère du véritable disciple de Jésus-Christ. Par-là ils s'entretenoient continuellement dans la crainte et la componction; ils étoient attentifs à veiller sur eux-mêmes, et à rapporter à Dieu toutes leurs actions; ils s'exerçoient à souffrir avec joie les tourmens et même la mort la plus cruelle, plutôt que de consentir au péché.

PRIÈRE. Que l'exemple des Saints de la primitive église, Seigneur, nous retrace sans cesse la vue de vos jugemens; afin que nous supportions avec une parfaite résignation les afflictions et les peines qu'il vous plaira de nous envoyer, pour vivre et mourir dans votre amour. Ainsi soit-il.

Vingt-troisième jour d'Août.

SAINT PHILIPPE BÉNITI.

PHILIPPE Béniti ou Bénizi, naquit à Florence, et sortoit de la noble maison des Bénizi, établie dans cette ville. Ses parens, qui avoient une grande piété, étoient persuadés que tout dépend pour les enfans, des premiers principes de l'éducation; aussi eurent-ils un soin extrême à bien élever leur fils, en lui inspirant de bonne heure l'amour du bien et l'horreur du mal. La grace seconda leurs vues; et le jeune Philippe,

après avoir préservé son ame de la corruption du monde, s'établit solidement dans la crainte de Dieu. Lorsqu'il eut achevé son cours d'humanité dans sa patrie, il vint à Paris pour y étudier la médecine, et ce fut par un motif de charité, qu'il voulut s'appliquer à cette science. De Paris, ses parens le rappelèrent à Florence; il y continua les mêmes études, et y prit le degré de Docteur. De retour à Florence, il délibéra quelque temps sur le genre de vie qu'il devoit embrasser, et pria le ciel avec ferveur, de lui faire connoître la route qu'il devoit suivre pour accomplir parfaitement la volonté divine.

Il y avoit quinze ans que l'ordre des serviteurs de la Vierge Marie, autrement appelés *Servites*, avoit été institué. Il avoit eu pour premiers fondateurs, sept riches marchands de Florence, qui après s'être réunis ensemble, s'étoient retirés à Monte-Senario, à six milles de la ville. Ils s'y renfermèrent dans de petites cellules, vivant à-peu-près comme les hermites de Camaldoli. Tout étoit commun entre eux, et ils obéissoient à Bonfilio-Monaldi, qu'ils avoient choisi pour supérieur. Ils pratiquoient des austérités extraordinaires, et n'avoient guères pour subsister que les aumônes des fidèles. A

la prière de quelques personnes pieuses, Bonfilio-Monaldi fonda près d'une des portes de Florence, un petit couvent avec une chapelle dédiée sous le titre de l'Annonciation de la sainte Vierge.

Saint Philippe étant entré dans cette chapelle pour y entendre la messe le jeudi de la semaine de Pâques, fut singulièrement frappé à la lecture de ces paroles de l'épître adressée par l'Esprit-Saint au diacre Philippe : *Avancez, et approchez-vous de ce chariot.* Comme il s'appeloit Philippe, il s'appliqua ce texte de l'écriture, et crut que c'étoit une invitation que lui faisoit le Saint-Esprit de se mettre sous la protection de la Mère de Dieu dans le nouvel ordre. La nuit suivante il eut un songe mystérieux, où il s'imaginoit être dans un vaste désert rempli de précipices, de rochers, d'épines, de pièges et de serpens. Pendant qu'il étoit saisi de crainte, il crut voir la sainte Vierge qui l'invitoit à entrer dans le nouvel ordre. Ayant réfléchi sérieusement sur ce qui lui étoit arrivé, le résultat de ses réflexions fut qu'il falloit une extrême vigilance, et une grace extraordinaire pour découvrir les écueils qui se rencontrent dans la mer orageuse de ce monde. Il se persuada donc que Dieu l'appeloit dans l'ordre des

Servites, et qu'il lui offroit la protection de la sainte Vierge, comme un asyle assuré. Il alla trouver le père Bonfilio, qui lui donna l'habit dans la petite chapelle où il avoit entendu la messe; il demanda par humilité à être reçu en qualité de frère-convers.

Ayant fait profession le 8 septembre 1233, il fut envoyé par son supérieur à Monte-Senario, pour y être occupé à divers travaux de la campagne. Il les offrit à Dieu en esprit de pénitence, et y joignit le recueillement le plus parfait. Il y vaquoit dans ses momens libres à l'exercice de la prière. Les désirs célestes qu'il y goûtoit lui faisoient souvent oublier le soin de son propre corps. Etant au couvent qui avoit été fondé depuis peu à Sienne, il eut occasion de s'expliquer sur certains points controversés, en présence de plusieurs personnes éclairées; il le fit avec tant d'habileté, que ceux qui l'entendirent en furent frappés d'admiration. Ses supérieurs obtinrent une dispense du pape, pour lui faire recevoir les saints ordres, mais il ne consentit à ce changement d'état que par obéissance. Il devint général de l'ordre en 1267. Après la mort du pape Clément IV, les cardinaux assemblés à Viterbe jetoient les yeux sur lui pour l'éle-

ver à la papauté, mais il se cacha dans les montagnes jusqu'à l'élection de Grégoire x. Sa retraite lui fut d'autant plus agréable, qu'elle lui fournit l'occasion de redoubler ses austérités. Il ne vivoit que d'herbes desséchées, et ne buvoit que de l'eau d'une fontaine, qui est aujourd'hui connue sous le nom de *Bain de saint Philippe*, et située sur une montagne appelée Montagnate.

Ayant prêché en plusieurs endroits de l'Italie, il nomma un vicaire pour gouverner son ordre en sa place, puis partit avec deux de ses religieux, pour faire une mission qui devoit avoir une grande étendue. Il prêcha avec un succès incroyable à Avignon, à Toulouse, à Paris, et dans d'autres grandes villes de France; la Flandre, la Frise, la Saxe et la haute-Allemagne furent aussi les théâtres de son zèle. Après deux ans d'absence, il revint en 1274, tenir à Borgo, le chapitre général de son ordre. Il voulut se démettre de sa place, mais loin d'y consentir, on le confirma dans le généralat pour toute sa vie. La même année, il alla au second concile général de Lyon, pour solliciter du pape Grégoire x, la confirmation de son ordre, qu'il obtint. L'Italie étoit alors déchirée par des discordes intestines, et principalement par

les factions des Guelphes et des Gibelins. Philippe, après avoir été battu, insulté et exposé aux plus grands dangers, vint à bout par sa patience de calmer les factions. Pérégrin Latiozi étoit un des plus ardens d'entre les séditieux, il avoit même maltraité le Saint, mais il fut si édifié de sa conduite, qu'il vint se jeter à ses pieds, tout baigné de larmes, pour lui demander pardon, et solliciter le secours de ses prières. Il entra dans l'ordre des Servites à Sienne, et devint un modèle accompli de pénitence. Il mourut sur la cendre et le cilice, à l'âge de quatre-vingts ans. Le pape Benoît XIII le canonisa en 1726.

Saint Philippe averti de la proximité de sa mort, entreprit la visite des couvens de son ordre. Etant arrivé à Todi, il alla se prosterner devant l'autel de la sainte Vierge, y pria avec une grande ferveur, et dit : *C'est-là le lieu de mon repos pour toujours*. Le lendemain il fit un discours fort touchant sur la gloire des bienheureux. On fut averti du danger que couroit sa vie, par une fièvre ardente qui le prit le jour de l'Assomption de la sainte Vierge. Durant toute sa maladie il montra les plus vifs sentimens de componction. Le jour de l'octave de la fête, étant tombé en agonie, il se fit

apporter *son Livre*. C'étoit ainsi qu'il avoit coutume d'appeler son crucifix. Il mourut en contemplant affectueusement l'image du Sauveur, étendu sur la croix. Clément X le canonisa en 1671; mais la bulle de sa canonisation n'a été publiée qu'en 1724, par Benoit XIII.

PRATIQUE. En lisant les vies des Saints, nous apprenons à connoître le bonheur d'une vertu qui a jeté dans l'ame de profondes racines; elle s'entretient par des actes réitérés, et de-là résultent les habitudes fortes et permanentes, de douceur, d'humilité, de tempérance, de charité et de zèle. Une telle vertu est à l'abri des retours de l'amour-propre; toujours semblable à elle-même, on ne lui reproche point de contradictions; supérieure à ses ennemis, elle découvre leurs pièges, triomphe de leurs assauts, et est fidèle jusqu'à la fin. Si la nôtre n'a point ces caractères, il est bien à craindre qu'elle ne soit fausse, et conséquemment indigne d'être couronnée.

PRIÈRE. Divin Sauveur, donnez-nous comme à S. Philippe Béniti, la science sublime de votre croix. C'est la seule vraie, la seule utile, parce que c'est la seule divine. Les saints n'ont connu qu'elle, et par elle ils savoient tout. Faites-nous la grace de l'étudier avec succès, et d'en observer en tout les préceptes; et qu'elle soit toujours notre consolation dans les peines et les afflictions de cette vie. Ainsi soit-il.

Vingt-quatrième jour d'Août.

SAINT BARTHÉLEMI, *Apôtre.*

BARTHÉLEMI est un nom patronimique, qui veut dire fils de Tholomée. C'est le nom du saint Apôtre que l'Eglise honore en ce jour. Plusieurs savans, anciens et modernes, pensent qu'il étoit le même que Nathanaël, de Cana en Galilée, dont Jésus-Christ loua l'innocence et la simplicité lorsqu'il lui fut présenté par S. Philippe. Il est nommé avec les autres Apôtres qui, avant et après la résurrection du Sauveur, furent les témoins de sa mission sur la terre et de ses miracles. Il étoit dans le Cénacle lorsque le Saint-Esprit s'y communiqua avec la plénitude de ses dons; et la tradition, constatée par les auteurs des premiers temps du christianisme, nous apprend qu'il porta l'évangile dans les contrées les plus barbares de l'Orient et jusqu'aux extrémités des Indes.

S. Pantene ayant été dans ces contrées au commencement du troisième siècle, y trouva des traces de la religion chrétienne, et en rapporta une copie de l'évangile en hébreu selon S. Mathieu, qu'on lui assura avoir été apportée dans ce pays par S. Barthélemi, quand il y avoit planté la

foi. Le saint Apôtre fit aussi des courses évangéliques au nord-ouest de l'Asie, et rencontra saint Philippe à Hiéraple en Phrygie; de-là il se rendit dans la Lycaonie, où S. Chrysostôme assure qu'il instruisit les peuples de la loi de l'évangile. On croit que ce fut dans la grande Arménie que S. Barthélemi reçut la couronne du martyre, ayant été condamné par le gouverneur d'Albanopolis à être écorché vif et ensuite crucifié. La réunion de ce cruel et double supplice étoit en usage chez les Perses et les Arméniens. Ses précieuses reliques sont à Rome depuis 983.

PRATIQUE. Le zèle pour la gloire de Dieu fut la vertu distinctive des saints Apôtres, les fondateurs et les martyrs de l'évangile; et malheur à nous, si comme chrétiens nous n'avons pas comme eux le zèle de la gloire du Seigneur, pour notre propre sanctification d'abord, et celle de tous ceux au salut desquels nous devons contribuer. Celui qui n'est pas pour moi a dit J. C. est contre moi. Jugeons nous-mêmes sur cet oracle, quel est le Dieu de notre cœur.

PRIÈRE. Allumez, ô mon Sauveur, votre amour dans mon cœur, et par lui le désir habituel de contribuer à votre gloire. J'en exprimerai le vœu sincère par cette adorable prière que je tiens de vous, quand je dis à Dieu: Notre père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, c'est-à-dire, glorifié en moi et par moi dans le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

Vingt-cinquième jour d'Août.

SAINT LOUIS, *Roi de France.*

Saint Louis, roi de France, fut tout-à-la-fois un grand roi et un grand saint. Le zèle de la gloire de Dieu, l'observation de sa loi, le bonheur des peuples, furent toujours les seuls motifs qu'il se proposa. Ses succès et ses revers ne servirent qu'à perfectionner en lui le saint et le héros; et le culte que lui rend l'Eglise fut précédé par la vénération de ses contemporains et l'admiration générale des nations qui le connurent. Il eut pour père Louis VIII, et pour mère Blanche de Castille. Né en 1215, il fut baptisé à Poissy, et signoit souvent Louis de Poissy, par reconnoissance de la grace du saint baptême.

Son père étant mort après trois ans de règne, il parvint à la couronne en 1226, sous la tutèle et la régence de Blanche sa mère, princesse d'une grande vertu et d'un esprit rare pour le maniement des affaires. Elle avoit allaité son fils elle-même et présidé à sa première éducation; aussi ses progrès sous ses yeux furent-ils rapides: il connut bien

la langue latine, l'histoire, et s'appliqua avec succès aux autres connoissances d'administration, propres à former un grand roi, tant en paix qu'en guerre. Il n'oublia jamais ces paroles que son auguste et pieuse mère lui avoit répétées souvent : « Je vous aime, mon fils, avec » toute la tendresse d'une mère ; mais » j'aimerois mieux vous voir mort, que » de vous voir commettre un péché mor- » tel ». Elle se hâta, pour prévenir les mouvemens inquiets des grands vassaux, de faire couronner son fils à Reims, quoiqu'il ne fut encore âgé que de douze ans. Il se prépara à cette grande et religieuse cérémonie par les exercices de la piété, et y montra le recueillement d'une ame occupée d'attirer les graces du Seigneur sur son peuple et sur lui-même pour le bien gouverner.

La minorité du jeune roi fut toute occupée à soumettre les barons et autres seigneurs, toujours en guerre entre eux, et ne se réunissant que pour bouleverser l'état. Parvenu à l'âge de majorité, saint Louis soutint ce que sa mère avoit si bien commencé pour le bonheur et le repos de la France. Il appela à son conseil les hommes les plus habiles et les plus vertueux, et mit dans toutes les branches du gouvernement un ordre et

une activité qui annoncèrent que son règne seroit celui de la religion et de la justice. Cette sage administration le mit bientôt en état de faire la guerre à Henri III, roi d'Angleterre, ligué contre la France, avec les plus grands vassaux de la couronne. Il les vainquit en deux batailles consécutives, et tout rentra dans le devoir.

La reine, dès que la paix fut faite, fit épouser à son fils, Marguerite, fille aînée du comte de Provence, princesse dont la beauté, l'esprit et la piété étoient dignes d'un tel époux. Louis alla la recevoir a Sens, où son mariage fut célébré le 27 mai 1234. Dieu bénit cette union par une tendresse réciproque et constante, dont une nombreuse famille fut le gage. L'observation des loix de Dieu et de son Eglise, la pratique même des conseils de perfection évangélique, furent toujours les exemples que les deux époux donnèrent dans toutes les circonstances de leur vie. Le saint Roi, outre les aumônes immenses qu'il distribuoit de tous côtés, nourrissoit chaque jour une vingtaine de pauvres, qu'il servoit souvent lui-même. Il fonda plusieurs hôpitaux, des monastères, des églises cathédrales, et d'autres établissemens pieux.

Son ingénieuse charité lui suggéra les

moyens de subvenir aux besoins des veuves, des orphelins et des vieillards sans ressources dans les diverses provinces ; il voulut en avoir les listes, et leur assigna des secours pour leur subsistance. Il donna souvent aussi de grands secours aux chrétiens de la Palestine. Ses pieuses largesses se répandirent en général dans l'Orient. Il en reçut de Beaudoin II, empereur de Constantinople, la couronne d'épines du Sauveur, et d'autres précieuses reliques pour lesquelles il bâtit la Sainte-Chapelle de Paris, et les y déposa. Ses loix contre les blasphémateurs, les usuriers, les pécheurs publics, seront le monument durable de son zèle pour le maintien des mœurs publiques ; et celles qu'il établit pour l'administration de la justice lui attirèrent les bénédictions de toute la nation.

Jamais prince ne fut mieux obéi, parce que la douceur de son gouvernement et l'éclat de ses vertus furent toujours dans le cœur des Français les solides appuis de son trône. Il fut attaqué d'une grande maladie en 1244, et il crut que Dieu lui avoit inspiré de prendre la croix et de faire vœu de passer dans la Terre-Sainte pour y secourir les chrétiens. L'évêque de Paris céda à ses vives instances, et lui donna la croix. La santé de S. Louis

se rétablit, et dès-lors il s'occupa des préparatifs de la guerre dans la Terre-Sainte; et quand le moment fut venu, il s'embarqua à Aigues-Mortes en 1248, laissant à la reine, sa mère, le gouvernement de la France. Marguerite de Provence, son épouse, ainsi que ses trois frères, le suivirent, et avec eux presque tous les chevaliers français.

Arrivé à la rade de Damiette, en Egypte, il s'empara de cette ville. Il passa le Nil à la vue des Infidèles, remporta sur eux deux victoires, et fit des prodiges de valeur à la journée de la Massoure. Mais les Infidèles ayant profité de la témérité du comte d'Artois pour tomber sur ses troupes, les vainquirent, le prince lui-même fut tué. Le roi tomba dangereusement malade dans ce même temps, et fut fait prisonnier avec tous les seigneurs de sa suite et la meilleure partie de l'armée. Ce grand prince ne perdit rien, dans son malheur, de sa confiance en Dieu, et de cette grandeur d'ame que les Musulmans ne pouvoient se lasser d'admirer, en faisant avec le sultan une trève de dix ans, et réglant avec lui qu'il lui rendroit la ville de Damiette pour sa rançon, et payeroit une somme d'argent pour celle de ses troupes. Il resta encore long-temps dans la Palestine, pour se-

courir les chrétiens persécutés par les Sarrasins, réparer et fortifier les places qui leur restoient encore, et travailler à la conversion des Infidèles par tous les moyens que la Providence lui fournissoit.

Ayant appris la mort de la reine sa mère, il en ressentit la plus vive douleur; mais il se soumit à la volonté de Dieu avec la plus humble résignation. Il se décida à revenir en France. Dieu préserva le vaisseau qui le portoit d'un danger imminent de périr avec toute sa suite, et exauça sa prière au moment du naufrage. Arrivé à Paris, il y fixa son séjour, et reprit toute l'activité de son zèle pour la gloire de Dieu, le bonheur de son peuple et l'administration de la justice. Il diminua les impôts, en révoquant ceux que l'avidité seule avoit introduits; appela auprès de lui des hommes savans, vertueux et sages; il fut plus d'une fois choisi pour arbitre dans les querelles des princes et des grands qu'il appaisa, s'assura la possession de la Touraine, du Poitou, de la Normandie, que l'Angleterre avoit usurpée.

Il rendit à la France en seize ans de temps, toute la gloire et le bonheur de l'Etat le plus florissant. Il ne perdit jamais de vue l'attachement qu'il avoit eu pour les chrétiens de la Palestine. Ayant

une partie de l'armée; S. Louis en fut attaqué, et le mal fit en lui des progrès si rapides, que se sentant près de mourir, il se fit étendre sur la cendre, demanda et reçut, avec toute la foi et la tendre piété d'un saint, les sacremens de l'Eglise; donna à son fils Philippe, qui devoit régner après lui, les maximes écrites de sa main, dignes d'un roi très-chrétien et d'un prince accompli en toutes les vertus morales et religieuses. Il mourut le 25 août 1270, dans la cinquante-sixième année de son âge, et la quarante-quatrième de son règne. Le pape Boniface VIII le canonisa vingt-sept ans après sa mort, et approuva le culte que la voix du peuple lui avoit décerné au moment où il passa de cette vie à celle de l'éternité.

PRATIQUE. Saint Louis sur le trône ne fut un grand saint et un grand roi, que par sa fidélité à Dieu, son assiduité aux devoirs de sa place, sa patience à supporter les peines dont il fut souvent accablé, et sa confiance dans les secours de la bonté divine. Imitons-le chacun dans notre état, et nous aurons part à sa gloire dans le ciel.

PRIÈRE. Donnez-nous, ô mon Dieu, cette piété qui seule vous adore, cette vigilance qui connoît et qui accomplit votre divine volonté, cette confiance en vos miséricordes qui soutient le juste dans les épreuves de cette vie, et le conduit au bonheur de l'éternité. Ainsi soit-il.

Vingt-sixième jour d'Août.

SAINT ZÉPHIRIN, *Pape et Martyr.*

SAINT Zéphirin étoit romain de naissance, il succéda au pape Victor en 202, la même année où Sévère alluma le feu de la cinquième persécution contre l'Eglise. Le saint Pontife fut l'appui et le consolateur des fidèles; et sa charité lui fit ressentir ce que souffroient les confesseurs. Il est vrai que les triomphes des martyrs étoient pour lui un sujet de joie; mais son cœur reçut des plaies bien profondes de la chute des apostats et des hérétiques. La douleur que lui causoit l'aveuglement de ces derniers, ne cessa point lorsque la paix fut rendue à l'Eglise. Les principaux hérétiques qui dogmatisèrent alors, furent Marcien, Praxéas, Valentin et les Montanistes. Zéphirin les combattit et remporta la victoire sur tous, au rapport de S. Optat. Mais rien ne l'affligea plus que la chute de Tertullien, que l'on attribue en partie à l'orgueil, et en partie à Proclus et Proculus. Celui-ci étoit un montaniste éloquent, dont Tertullien devint le panégyriste outré, lorsqu'il eut embrassé la

même secte. Il fut confondu à Rome dans une conférence qu'il eut avec Caïus, savant prêtre de l'église de cette ville, que Zéphirin sacra depuis évêque régionnaire.

Eusèbe, S. Jérôme et Photius donnent de grands éloges au dialogue de Caïus avec Proculus, qui n'est point parvenu jusqu'à nous. On lit encore dans Photius, que Caïus avoit aussi composé un traité contre Artémon, qui enseignoit que Jésus-Christ étoit un pur homme, et plusieurs autres savans ouvrages, dans lesquels Eusèbe puisa ce qu'il rapporte de la pénitence de Natalis. Saint Zéphirin employa tout son zèle pour arrêter les progrès de l'hérésie; et il eut la consolation de ramener Natalis à l'Église, qui, après avoir souffert diverses tortures pour la foi, s'étoit fait disciple de deux hérésiarques, qui l'ordonnèrent évêque de leur secte; mais Dieu eut pitié de Natalis; il l'avertit par plusieurs visions d'abandonner le parti des hérétiques. Natalis, fidèle à la voix du Seigneur, se revêtit d'un habit de pénitence, et alla se jeter aux pieds de S. Zéphirin; il se prosterna aussi devant l'assemblée des fidèles, et y donna de si grandes marques de componction, que tous en furent singulièrement touchés. Enfin, la

douleur extraordinaire qu'il témoignoit de sa faute, engagea S. Zéphirin à le rétablir dans la communion de l'Eglise, et à l'exempter des peines canoniques qui étoient alors très-longues et très-rigoureuses.

Nous apprenons d'Eusèbe que S. Zéphirin montra son zèle avec tant de vigueur contre les blasphêmes des hérétiques, séducteurs de Natalis, que ceux-ci le traitèrent de la manière la plus outrageante; mais ce fut une gloire pour lui de s'entendre donner le titre de principal défenseur de la divinité de Jésus-Christ. Il mourut en 219, après avoir occupé le siége pontifical pendant dix-sept ans. Il fut enterré dans le cimetière de Calixte le 26 d'août, jour auquel il est nommé dans la plupart des martyrologes. Il mérita le titre de martyr que lui donnent quelques martyrologistes, à cause des souffrances auxquels il fut exposé pendant la persécution. On ne sait rien de bien certain sur le genre de sa mort.

PRATIQUE. Nous voyons, sur tout dans les premiers siècles du christianisme, une suite de pasteurs zélés à maintenir le dépôt de la foi, à veiller sur la pureté de la morale, et à conserver la sainteté de la discipline. De quelle constance et de quelle fer-

meté n'eurent-ils pas besoin pour résister au paganisme, aux hérésies, et à la corruption du monde! Nous devons donc à Dieu un tribut de louanges pour cette miséricorde dont il a donné des marques si éclatantes à son église. Nous devons encore lui recommander nos propres œuvres, le prier d'exalter la gloire de son saint nom, par la propagation de la foi sur la terre, de susciter dans son église des modèles de vertu, des pasteurs animés de son esprit, et un peuple soumis au joug aimable de la loi divine.

PRIÈRE. O Dieu Sauveur, l'auteur et le consommateur de la foi de votre sainte église, nous croyons fermement toutes les vérités que vous lui avez révélées; faites-nous la grace d'y conformer notre vie, et de mourir en la professant d'esprit et de cœur. Ainsi soit-il.

Vingt-septième jour d'Août.

SAINT CÉSAIRE, *Archevêque d'Arles.*

SAINT Césaire, né en 470, près de Châlons-sur-Saône, sortoit d'une famille où la piété étoit héréditaire. Dès son enfance, il se montra si charitable, que souvent il se dépouilloit de ses propres habits pour en revêtir les pauvres qu'il rencontroit. Après avoir fait ses études

avec succès, il résolut de quitter le monde pour assurer son salut. A l'âge de dix-huit ans, il se présenta à Sylvestre, évêque de Châlons, pour le prier de lui couper les cheveux. Lorsqu'il fut revêtu de l'habit clérical, il s'attacha au service de l'Eglise. Deux ans après il se mit sous la conduite de l'abbé Porcaire, qui gouvernoit alors le monastère de Lérins, célèbre par un grand nombre d'hommes recommandables par leur savoir et leur piété. Il fut dans cette maison un modèle accompli de toutes les vertus religieuses. Ayant été fait célérier, quelques moines l'accusèrent d'une excessive sévérité; et il ne put faire cesser ces plaintes qu'en quittant son emploi.

L'épuisement où ses austérités l'avoient réduit, fit craindre pour sa santé. Ayant consulté les médecins à Arles, il eut occasion de voir Eonius, archevêque de cette ville, son compatriote et son parent. Le prélat demanda Césaire à son abbé, et lui conféra successivement le diaconat et la prêtrise. Quelque temps après il lui donna la conduite d'un monastère bâti dans une île formée par le Rhône, et situé dans les fauxbourgs de la ville. Trois ans se passèrent de la sorte. Eonius, avant de mourir, demanda Césaire pour son successeur. Le Saint prit

la fuite, et alla se cacher dans des tombeaux élevés par les Romains, et dont on voit encore aujourd'hui les ruines auprès d'Arles. Mais ayant été découvert, on le força d'acquiescer au désir du peuple et du clergé, qui l'avoient élu pour leur pasteur en 501. Il avoit alors trente ans, et il en passa plus de quarante dans l'épiscopat.

Son premier soin fut de régler ce qui avoit rapport à l'office divin : jusques-là on n'avoit chanté à Arles, tierce, sexte et none, que les samedis et les dimanches ; il fit célébrer cette partie de l'office tous les jours dans sa cathédrale, ainsi que cela se pratiquoit dans les églises voisines. Il exhortoit les laïques à y assister autant que leurs occupations le leur permettroient. La prière étoit un des objets sur lesquels il insistoit le plus ; il vouloit qu'on priât de cœur, et non-seulement des lèvres. « On adore, disoit-il, l'objet » dont on s'occupe en priant. Celui qui » durant la prière pense ou à un lieu d'as- » semblée, ou à la maison qu'il fait bâtir, » les adore plutôt que Dieu ». Ce fut pour se livrer avec plus d'assiduité à cet exercice, ainsi qu'à la lecture et à la prédication, qu'il se déchargea du soin de son temporel sur des économes et sur des diacres d'une probité reconnue. Il em-

ployoit ses revenus à soulager les pauvres et à fonder des hôpitaux. Il prêchoit matin et soir ; il répétoit souvent à ses auditeurs, que le plus terrible effet des jugemens du Seigneur, est une famine spirituelle de la parole divine.

Saint Césaire fit bâtir dans la ville d'Arles, un monastère de religieuses. L'église en étoit très-vaste, et divisée en trois parties ; celle du milieu fut dédiée sous l'invocation de la sainte Vierge, et les deux autres sous celle de S. Jean-Baptiste et de S. Martin. Ce monastère, connu d'abord sous le nom de S. Jean, prit depuis celui de son fondateur ; le gouvernement en fut confié à Césarie, sœur du Saint, qui avoit pris le voile à Marseille. Césaire composa une règle pour les religieuses qui vivoient sous la conduite de sa sœur. Cette maison quitta depuis sa règle pour prendre celle de S. Benoît, afin de garder l'uniformité. S. Césaire présida au concile d'Agde qui se tint en 506, et dans lequel on fit plusieurs réglemens pour la réformation des mœurs. Il présida aussi en 529, au second concile d'Orange, et en dressa lui-même les canons. On y condamna l'hérésie des sémipélagiens, qui enseignoient que le premier désir ou le commencement de la foi et des bonnes œuvres venoit de la créature.

Le saint Archevêque eut beaucoup à souffrir des diverses calamités qui affligèrent le siècle dans lequel il vécut. De son temps la ville d'Arles étoit soumise à Alaric, roi des Visigoths. Comme Césaire étoit né sujet du roi de Bourgogne, Alaric s'imagina qu'il avoit dessein de faire passer le territoire d'Arles sous la domination de son premier maître. Rien n'étoit cependant plus éloigné de la pensée du Saint; car il prioit Dieu nuit et jour pour que toutes les nations vécussent en paix. Il n'en fut pas moins exilé à Bordeaux, où pendant le séjour qu'il y fit, il la préserva, par la vertu de ses prières, d'un incendie qui faisoit déjà les plus grands ravages. Alaric ayant reconnu son innocence, il le rétablit sur son siége, et condamna ses accusateurs à être lapidés; et s'ils ne subirent pas ce supplice, ils en furent redevables à l'intercession de celui qu'ils avoient voulu perdre.

Les Visigoths ayant perdu leur roi, Théodoric s'empara de tout ce qu'ils possédoient en Languedoc et en Espagne. Ce prince ne put souffrir la charité de Césaire pour les prisonniers; il le fit arrêter et conduire à Ravenne. Mais lorsqu'il le vit en sa présence, il fut singulièrement frappé de son air vénérable et

majestueux ainsi que de son intrépidité ; il se leva, puis ôtant l'ornement qui lui couvroit la tête, il le salua d'une manière très-obligeante. Ils s'entretinrent quelque temps ensemble, et le Saint se retira. Il lui envoya un bassin d'argent du poids de soixante livres, avec trois cents pièces d'or, et il ordonna au porteur de lui dire : « Saint Evêque, le roi » votre fils, vous prie d'accepter ce pré» sent, et de vous servir du bassin pour » l'amour de lui ». Césaire qui ne se servoit jamais de choses précieuses, vendit le bassin, et en employa le prix à racheter plusieurs captifs. Le roi en fut bientôt informé ; il apprit aussi qu'il y avoit un si grand concours de pauvres à la porte du saint Evêque, qu'il étoit impossible d'en approcher.

Une charité si ardente, fit une telle impression sur tous les esprits, que les sénateurs et les personnes de première qualité, se disputèrent de générosité envers les malheureux, et prièrent Césaire d'être le distributeur de leurs aumônes. Etant à Ravenne, le Saint rendit par ses prières, la santé au fils d'une pauvre veuve. De Ravenne, Césaire se rendit à Rome. Il y fut honorablement reçu par le pape Symmaque, par le clergé, la noblesse, et le peuple de cette ville. Sym-

maque lui donna le pallium, et confirma en sa faveur les priviléges de l'église d'Arles; il l'établit aussi vicaire apostolique, et lui attribua en 513, le droit d'inspection générale sur toutes les affaires ecclésiastiques de l'Espagne et des Gaules. La même année, le pape publia quelques décrets pour remédier à certains abus qui s'étoient introduits dans les Gaules.

En 514, S. Césaire revint dans son diocèse et continua d'y travailler avec le même zèle, à la sanctification de son troupeau jusqu'à l'âge de soixante-douze ans. Ses infirmités l'avertissant que sa fin approchoit, il demanda si la fête de S. Augustin arriveroit bientôt; puis il ajouta: « J'espère mourir ce jour-là; vous » savez combien j'ai toujours aimé la » doctrine vraiment catholique de ce » saint Evêque ». Il se fit porter chez les religieuses dont il étoit le fondateur, et après leur avoir donné sa bénédiction, il se fit reporter dans son église métropolitaine, où il mourut en présence de plusieurs évêques et de plusieurs prêtres, la veille de la fête de S. Augustin en 542. Un grand nombre de miracles attestèrent sa sainteté avant et après sa mort.

PRATIQUE. Saint Césaire nous apprend,

que rien ne dispose mieux nos ames à la prière, qu'une vie pure, mortifiée, et pénitente. Nous devons présenter à Dieu des cœurs crucifiés au monde et à eux-mêmes, brûlans du feu de l'amour divin, remplis d'humilité et de confiance, ornés en un mot de toutes les vertus, afin que nos hommages étant offerts par Jésus-Christ et en Jésus-Christ, soient agréables au Seigneur, et puissent dignement glorifier son saint nom.

PRIÈRE. Nous reconnoissons, Seigneur, que nos prières ont été jusqu'ici sans humilité, sans ferveur, sans confiance; donnez-nous par votre grace, une foi vive, et le désir sincère d'être tout à vous, afin de mériter par nos prières les récompenses qui nous attendent dans le ciel. Ainsi soit-il.

Vingt-huitième jour d'Août.

SAINT AUGUSTIN, *Docteur de l'Eglise.*

LE nom seul d'Augustin est un éloge qui fait naître l'idée la plus sublime, et commande le respect le plus profond. Ce parfait modèle des vrais pénitens, ce glorieux athlète de la foi, ce fléau des hérétiques, cette brillante lumière de l'église, naquit le 13 novembre 354, à Tagaste, petite ville de Numidie, en Afrique, qui étoit peu éloignée d'Hippone. Il sortoit d'une famille peu riche, mais d'une condition

très-honnête. Patrice son père, étoit idolâtre, et d'un caractère fort violent. Il apprit cependant à l'école de Monique sa femme, ce que c'étoit que la douceur et l'humilité chrétienne, et reçut le baptême avant que de mourir. Il eut, outre Augustin, un fils nommé Navigius, qui laissa des enfans, et une fille qui se consacra à Dieu dans la retraite. Augustin dans sa jeunesse suivit tous les désirs d'un cœur corrompu. Il représente dans les premiers livres de ses *Confessions*, l'abyme affreux de misères dans lequel il s'étoit plongé. Son but en cela a été de s'humilier, de déplorer son aveuglement, d'exalter la miséricorde divine, et sur-tout de nous apprendre par l'exemple de sa chute, à découvrir et à éviter les piéges où nous sommes exposés dans cette vie, afin de nous porter efficacement à nous attacher au service de Dieu d'une manière plus intime. L'aveu que fait de ses déréglemens S. Augustin dans ses Confessions, sera à jamais le monument de sa componction, de son humilité, de son adoration et de sa reconnoissance pour l'infinie bonté de Dieu à son égard.

Sa mère l'instruisit des mystères de la religion chrétienne, et lui apprit à prier. Tandis qu'il étudioit à Tagaste, il eut une

maladie dangereuse, pendant laquelle il demanda le baptême. Sa mère mit tout en œuvre pour le disposer à recevoir ce sacrement. On différa cependant de lui administrer, parce qu'il se trouva tout-à-coup hors de danger. La raison de ce délai fut fondée, sur ce que l'on craignoit que la fougue des passions de la jeunesse, ne lui fît perdre la grace reçue dans le sacrement de la régénération. Cette coutume de différer le baptême par un semblable motif, est à juste titre condamnée par S. Augustin. Patrice qui étoit encore idolâtre, ne négligea rien pour cultiver les excellentes dispositions qu'il voyoit en son fils. Il lui fit apprendre les sciences, dans l'espérance qu'il pourroit par-là se frayer une route aux honneurs. Le Saint condamna dans la suite les vues et les motifs qui avoient fait agir son père. S. Augustin reconnoît avec humilité qu'étant enfant, il tomboit souvent dans la vanité; et qu'il avoit l'orgueil de vouloir l'emporter au jeu sur ses condisciples; qu'il étoit très-passionné pour les louanges.

Il acquit de bonne heure une parfaite connoissance de la langue latine, et la lecture des poètes lui fut d'une grande utilité; elle perfectionna son langage, elle développa les facultés de son esprit, sur-

tout celle de l'invention, qui fait les génies créateurs ; elle lui communiqua aussi cette sublimité de pensées, d'expressions, qui élève la nature au-dessus d'elle-même ; cette facilité à s'exprimer avec élégance, et à rendre les choses de la manière qu'il convient. Il remercie Dieu des avantages qu'il retira de son enfance, et de ses progrès dans les lettres ; il le prie de les lui faire rapporter à son service, en sorte qu'il ne se propose jamais que sa gloire dans ses paroles, ses écrits, ses lectures, et l'usage de ses connoissances. Lorsqu'il eut appris les premiers élémens des lettres dans sa patrie, on l'envoya à Madaure, ville voisine, où il étudia la poésie et la rhétorique. A l'âge de seize ans, il se rendit à Tagaste, d'où il devoit aller à Carthage pour y achever ses études. Mais avant de partir, il resta un an dans la maison paternelle. Les bons avis que lui donna sa mère ne firent sur lui aucune impression. Bientôt il se lia d'amitié avec les libertins, et n'eut d'ardeur que pour le plaisir. Son père s'inquiétoit peu qu'il fût vertueux, pourvu qu'il devînt éloquent.

Augustin alla à Carthage vers la fin de l'an 370, et au commencement de la dix-septième année de son âge. Il y étu-

dia la rhétorique, et y fit des progrès rapides. Il trouvoit alors tant de plaisir à l'étude, qu'il étoit obligé de se faire violence pour la quitter. Mais il n'étudioit que par des vues d'ambition et de vanité, en sorte que les connoissances qu'il acquéroit, ne servoient qu'à nourrir son orgueil. La force de l'exemple l'entraîna dans les mauvaises compagnies; il prit du goût pour les amusemens dangereux; il se passionna pour la représentation des pièces de théâtre, qui en lui retraçant l'image des passions les plus infâmes, entretenoient le feu impur qui avoit déjà commencé à brûler. Il eut un fils, fruit d'un amour criminel, qui fut nommé Adéodat, et qui mourut à l'âge de dix-huit ans. L'année suivante, il perdit son père, et il continua toujours ses études à Carthage. Ayant entendu ses maîtres faire l'éloge du livre d'Aristote sur *les catégories*, il eut envie de le lire. Cette lecture le conduisit à placer Dieu dans la catégorie de la substance, et à raisonner de l'Etre Suprême comme s'il eut été corporel. Les ouvrages des philosophes païens lui déplurent à la longue, parce qu'il n'y trouvoit point le nom de Jésus-Christ, dont il avoit, pour ainsi dire, sucé la connoissance avec le lait de sa mère. Il se mit donc à

lire l'Ecriture; mais il ne put souffrir le style simple des livres divins; son orgueil l'empêcha d'en pénétrer l'esprit.

Peu de temps après, il tomba dans l'hérésie des Manichéens, et y persista environ neuf ans. Sa chute fut principalement causée par l'impureté, vice dont le propre est de dégrader l'homme, d'aveugler son esprit, d'endurcir son cœur, de lui ôter le goût des choses spirituelles, d'éteindre les lumières de la raison, de pervertir sa volonté, et toutes les autres facultés de l'ame; l'orgueil fut une des autres causes de la perte d'Augustin. « Je cherchois, dit-il, » avec orgueil ce que l'humilité seule » pouvoit me faire trouver. Insensé que » j'étois! je m'imaginai pouvoir prendre » l'essor, et je tombai à terre ». A peine avoit-il atteint l'âge de vingt ans, qu'il possédoit déjà toutes les parties des belles-lettres. Mais que lui servoit son savoir, comme il le remarque lui-même, puisqu'il lui étoit nuisible par le mauvais usage qu'il en faisoit? Ayant quitté Carthage pour revenir dans sa patrie, il y établit une école de grammaire et de rhétorique. Sa mère qui étoit une catholique zélée, pleuroit sur les égaremens de son fils, et ne cessoit de demander à Dieu sa conversion. Elle refusa même de man-

ger avec lui, à cause de son hérésie, espérant qu'une telle conduite le feroit rentrer en lui-même.

Quelque temps après Monique voyant ses efforts inutiles, alla trouver un évêque et le conjura, les larmes aux yeux, d'entreprendre la conversion de son fils. Le prélat lui répondit qu'il n'étoit pas temps encore : « Contentez-vous, » lui dit-il, de prier Dieu pour lui : il » découvrira peu à peu son erreur et son » impiété ». Comme elle continuoit de le presser de voir son malheureux fils : « Allez, lui dit-il, que le Seigneur vous » bénisse; un enfant de tant de larmes ne » peut périr ». Monique regarda ces paroles comme un oracle du ciel. Augustin avoit un ami qu'il chérissoit, et qui s'étoit fait manichéen à sa persuasion. Etant tombé malade, il se convertit, et reçut le baptême. Augustin l'ayant voulu railler, il lui dit avec une généreuse liberté, qu'il devoit parler autrement s'il étoit jaloux de conserver son amitié, et que s'il ne le faisoit, il le fuiroit avec horreur et le regarderoit comme son ennemi. Sa maladie, qui parut d'abord diminuer, redoubla peu de temps après, et il mourut dans les plus vifs sentimens de piété. Augustin ressentit une vive douleur de la perte de son ami; et il ne

trouvoit de douceur que dans ses larmes.

Rien n'étant capable de le consoler de la mort de son ami, il se retira à Carthage, où le temps et de nouvelles liaisons firent disparoître sa douleur. Cette ville étant la capitale de l'Afrique, elle lui offroit un théâtre plus vaste et plus digne de ses talens. Il y ouvrit une école de rhétorique et y parut avec de grands applaudissemens. Il remporta les premiers prix d'éloquence et de poésie. Il y avoit alors en Afrique un évêque manichéen, nommé Fauste, que ceux de sa secte regardoient comme un homme extraordinaire, et parfaitement versé dans toutes les sciences. Augustin attendoit avec impatience le moment où il viendroit à Carthage dans l'espérance qu'il éclairciroit ses doutes. Il alla donc le trouver dès qu'il fut dans cette ville. La conférence qu'ils eurent ensemble le convainquit que c'étoit un beau parleur; mais il n'en tira pas plus de lumières que des autres manichéens. Le peu de satisfaction qu'il eut de cette conférence avec Fauste, lui dessilla les yeux; il se sentit dès-lors beaucoup d'éloignement pour la secte des manichéens. Ses préjugés cependant contre l'Eglise Catholique, l'empêchèrent de s'y attacher; en sorte que désespérant de découvrir la vérité

dans sa propre secte, et ne sachant où trouver rien de meilleur, il se détermina donc à rester comme il étoit, jusqu'à ce qu'il pût rencontrer quelque chose qui lui parût plus raisonnable et plus satisfaisant. Il avoit alors vingt-neuf ans.

Au milieu de ses perplexités, il quitta Carthage pour aller à Rome; il entreprit ce voyage sans le consentement de sa mère. Il ne fut pas plutôt arrivé dans cette ville, qu'il y ouvrit une école de rhétorique, qui fut bientôt fréquentée par tout ce qu'il y avoit de plus spirituel à Rome. On ne pouvoit l'entendre sans admirer son savoir et ses talens, que la douceur de son caractère rendoit infiniment aimable. Sur ces entrefaites, des députés de Milan vinrent trouver Symmaque, préfet de Rome, pour lui demander un habile maître de rhétorique; Augustin fut choisi et envoyé à Milan. On le reçut dans cette ville avec de grandes marques de distinction; et il justifia bientôt la haute idée que l'on avoit conçue de lui. Saint Ambroise lui témoigna en particulier l'estime qu'il faisoit de lui. Augustin, de son côté, fut charmé de faire connoissance avec lui; il alloit souvent à ses sermons, et l'écoutoit avec une attention singulière; il trouvoit dans ses discours plus d'élégance et de savoir

que dans ceux de Fauste le manichéen. Quoiqu'il ne cherchât que ce qui flatte l'oreille, la doctrine qu'annonçoit le saint Archevêque de Milan, faisoit insensiblement impression sur son cœur.

La tempête croissant de plus en plus dans son ame, par la considération de ses misères dont il voyoit toute la difformité, il sentit un jour qu'un torrent de larmes alloit couler de ses yeux; et comme on pleure plus librement lorsqu'on est seul, il se leva d'auprès d'Alipius, qui étoit alors avec lui, s'en éloigna; puis se jetant par terre sous un figuier, il donna un libre cours à ses larmes. « Jusqu'à » quand, Seigneur, s'écrioit-il, jusqu'à » quand serez-vous irrité contre moi? » Ne vous souvenez plus de mes iniqui- » tés passées ». Sentant ce qui le retenoit encore, il poussoit de profonds soupirs, et se faisoit à lui-même le reproche suivant : « Jusqu'à quand, jusqu'à quand » dirai-je à demain, à demain? Pourquoi » ne sera-ce pas aujourd'hui? Pourquoi » dès ce moment ne mettrai-je pas fin à » mes infamies? » Tandis qu'il parloit de la sorte, le cœur percé de douleur et pleurant amèrement, il entendit une voix comme celle d'un enfant, qui disoit en chantant : PRENEZ ET LISEZ, PRENEZ ET LISEZ. Il retourna donc à l'endroit où

Alipius se tenoit encore, et où il avoit laissé les épîtres de S. Paul. Ayant pris le livre, il l'ouvrit, et lut en silence ces paroles, sur lesquelles il porta d'abord les yeux : *Ne passez pas votre vie dans les festins et l'ivrognerie, ni dans les débauches et l'impureté, ni dans un esprit d'avarice et de contention; mais revêtez-vous de Notre Seigneur Jésus-Christ, et gardez-vous de satisfaire les désirs déréglés de la chair.*

Il se retira avec Alipius, et ils allèrent tous deux raconter à sainte Monique ce qui venoit de se passer. Cette Sainte en fut transportée de joie. Monique avoit ménagé à son fils un parti avantageux, et son choix étoit tombé sur une personne qui ne pouvoit manquer de lui plaire. Mais quand Augustin fut parfaitement converti, il résolut de vivre dans une continence absolue. Sa conversion arriva au mois d'août ou de septembre de l'année 386, dans la trente-deuxième année de son âge. Il se détermina dès-lors à quitter son école, et se retira à la campagne près de Milan. Il fut accompagné dans sa retraite par sainte Monique, sa mère, par Navigius, son frère, Adéodat, son fils, par Alipius, son principal confident, et par plusieurs de ses disciples. Là il s'occupoit uniquement de

la prière et de l'étude; il pratiquoit aussi les austérités de la pénitence. Son humilité étoit admirable, et tous ses écrits portent l'empreinte de cette vertu; l'amour des richesses et des honneurs étoit entièrement éteint dans son cœur. S. Augustin se rendit à Milan au commencement du carême de l'année 387, pour se faire inscrire parmi ceux qui se préparoient à la régénération. Il fut baptisé par S. Ambroise le 28 avril de la même année. Il partagea ce bonheur avec Alipius et avec son fils Adéodat, qui étoit alors âgé d'environ quinze ans. Augustin n'eut pas plutôt reçu le baptême, qu'il se sentit délivré de toute inquiétude par rapport à sa vie passée.

Ayant résolu de retourner en Afrique pour se consacrer entièrement au service de Dieu dans la solitude, il voulut, avant de quitter l'Italie, faire un voyage à Rome; et il resta dans cette ville avec sa mère et plusieurs de ses amis, depuis le mois d'avril jusqu'au mois de septembre suivant. De-là il se rendit à Ostie, dans l'intention de s'embarquer pour l'Afrique; mais il en fut empêché par la mort de sa mère, qui arriva le 13 novembre 387. Il retourna à Rome, et y resta jusqu'à l'année suivante : il y commença

divers ouvrages qu'il acheva dans sa patrie. Il n'arriva à Carthage que vers le mois de septembre de l'année 388. Son séjour dans cette ville ne fut pas long; il se retira dans une maison qu'il avoit à la campagne, avec quelques amis qui étoient animés des mêmes sentimens que lui. Il y passa près de trois ans dans un entier détachement des choses de la terre, dans la pratique de l'oraison, du jeûne et des autres exercices de la pénitence, méditant nuit et jour sur la loi du Seigneur, et instruisant les autres par ses discours et ses ouvrages. Il donna son patrimoine à l'église de Tagaste, à condition que l'église lui fourniroit annuellement ce qui étoit nécessaire pour sa subsistance et pour celle de son fils, dans l'état qu'ils avoient embrassé. Tout étoit commun parmi ces nouveaux religieux, et la maison se chargeoit de pourvoir aux besoins de chacun. Augustin n'avoit rien en propre; il avoit aliéné jusqu'à la maison dans laquelle il demeuroit. L'ordre des Hermites, dits de *Saint Augustin*, date de là son origine.

Lorsqu'Augustin fut ordonné prêtre, il se retira à Hippone avec plusieurs religieux. Il fonda dans cette ville, avec le secours de l'évêque Valère, une nouvelle communauté. S. Augustin fonda aussi

depuis un monastère de religieuses, et il en confia le gouvernement à sa sœur, qui renonça au monde lorsqu'elle fut devenue veuve. Durant sa retraite il perdit son fils Adéodat, qui donnoit les plus belles espérances : il ne se consola de sa mort que par l'espérance qu'elle lui avoit servi de passage à une meilleure vie. Il y avoit près de trois ans qu'il vivoit retiré dans le voisinage de Tagaste, lorsqu'il fut obligé de faire un voyage à Hippone. Un jour qu'il entroit dans l'église, les fidèles se saisirent de lui, et le présentèrent à Valère, leur évêque, demandant avec de grands cris qu'il lui imposât les mains. Le Saint fondit en larmes à la vue du danger qui accompagne l'exercice des fonctions du sacerdoce ; mais il fut obligé d'acquiescer à la demande du peuple, et il reçut la prêtrise vers la fin de l'année 390.

Valère, se sentant accablé sous le poids des années et des infirmités, fit Augustin son coadjuteur dans l'épiscopat, après avoir obtenu secrètement le consentement d'Aurélius, archevêque de Carthage, ainsi que l'approbation de son peuple, et celle des évêques de la province de Numidie. Augustin s'opposa fortement à l'exécution de ce projet ; mais il fut obligé de se rendre à la voix

du ciel qui s'expliquoit d'une manière si visible, et on le sacra au mois de décembre 395, dans la quarante-deuxième année de son âge. Valère mourut l'année suivante. Dès ce moment les vertus et le génie d'Augustin répandirent le plus grand éclat. Il fit de sa maison épiscopale une maison religieuse, où il vivoit avec son clergé dans une régularité vraiment édifiante. Ce grand Evêque, dont le temps étoit partagé entre les fonctions pastorales et les ouvrages qu'il composoit pour la défense de la foi, étoit regardé comme une des plus grandes lumières de l'Eglise.

Ce saint Docteur maintint l'unité de l'Eglise contre le schisme des donatistes; il en vengea la doctrine sur la grace contre les pélagiens et leurs disciples. Il fit son ouvrage *de la Cité de Dieu*, pour répondre aux plaintes des Païens, qui attribuoient à la religion catholique les calamités de l'empire; il leur prouva que l'idolâtrie et les crimes qu'elle occasionne étoient la véritable cause des malheurs dont ils se plaignoient. S. Augustin a fait un grand nombre d'autres ouvrages, tous dignes de sa piété et de son zèle; mais de tous ceux qu'il a composés, aucun ne lui a fait plus d'honneur que le livre de ses *Rétractations*; il s'y proposa

de revoir tous ses écrits et d'en corriger les fautes, ce qu'il fit avec une sévérité et une candeur admirables, sans chercher à les excuser ou à les diminuer; ce qui prouve jusqu'où son respect pour la pureté de la foi lui inspiroit de délicatesse et de zèle.

S. Augustin étoit à toute heure disposé à exercer les fonctions de son ministère; pauvres, malades, ignorans, voyageurs, pécheurs, pénitens, ames simples et timides, affligés de tous les états, tous trouvoient en lui un vrai père. Sa charité les embrassoit et les aidoit tous. Il prêchoit tous les jours, et il fut souvent en butte aux fureurs des hérétiques, mais la divine providence le soutint dans ces occasions. On le consultoit de toute part, soit sur les divines écritures, soit sur des points de morale et d'histoire ecclésiastique. Il fut honoré des papes et des empereurs, des savans et des saints qui vivoient de son temps; et dans le grand nombre de lettres qu'il nous a laissé, on admire toujours la charité, l'humilité et le génie de ce grand Saint.

Le comte Boniface qui commandoit les armées de l'empire en Afrique, voulut après la mort de sa femme, quitter le monde et embrasser la vie monastique; S. Augustin l'en détourna, dans la

persuasion qu'en restant dans l'état où il étoit, il rendroit de plus grands services à l'église et à l'empire, mais il se relâcha par degrés, et abandonna ses exercices de religion. Les ordres de l'empereur l'ayant appelé en Espagne, il s'y remaria, et épousa une femme arienne, qui étoit parente des rois des Vandales. Aëtius, son rival, prit occasion de cette alliance pour rendre sa fidélité suspecte à Placidie, régente de l'empire durant la minorité de son fils Valentinien III. Boniface ressentit vivement ce coup, et ne douta point que sa ruine ne fût inévitable. Il fit donc un traité avec Gontharis et Genséric, rois des Vandales en Espagne; puis il défit trois généraux que Placidie et Aëtius envoyèrent contre lui.

S. Augustin lui écrivit une lettre qui renfermoit d'excellens avis; il l'exhortoit à faire pénitence de ses péchés, à rentrer dans le devoir, à pardonner les injures qu'il avoit reçues, &c. On ignore l'impression que firent ces avis sur l'esprit de Boniface; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'ayant invité les Vandales à venir en Afrique, ils y passèrent au mois de mai de l'année 428, sous la conduite de Genséric, au nombre de quatre-vingt mille hommes. Ces barbares

renversèrent les villes par où ils passèrent, rasèrent les maisons de la campagne, et massacrèrent ceux que la fuite ne put dérober à leur fureur. Dans cette désolation générale, S. Augustin invitoit les évêques et les pasteurs à ne pas abandonner leur troupeau. Cependant l'impératrice Placidie envoya le comte Darius en Afrique, pour traiter de la paix. Boniface rentra dans le devoir, et on lui confia de nouveau le commandement de l'armée, mais malgré ses efforts, il ne put chasser les barbares, ni par force ni par argent.

Le saint Docteur ressentoit plus vivement que personne, le triste état où son pays étoit réduit. Sa douleur venoit non-seulement des calamités extérieures, mais de la perte de tant d'ames qui devoit en être la suite. Il prioit Dieu, ou de faire cesser de si grands maux, ou de donner à son peuple le courage et la résignation dont il avoit besoin. Il exhortoit en même temps les fidèles, à détourner par la pénitence, les coups de la vengeance céleste. Le comte Boniface ayant livré bataille aux ennemis, fut défait, et se sauva à Hippone. Les Vandales arrivèrent devant cette ville, à la fin de mai de l'année 430, et l'assiégèrent. Le troisième mois du siége, qui en dura quatorze,

Augustin fut pris de la fièvre. Dès le premier moment de sa maladie, il ne douta point qu'il n'en dût mourir; et il s'y prépara avec la confiance, la paix et l'abandon à la divine miséricorde, dont il exprimoit quelquefois de vive voix les pieux sentimens.

Durant sa dernière maladie, il fit écrire les sept pseaumes de la pénitence sur la muraille, en sorte qu'il pût les lire de son lit; et il ne les lisoit point sans verser beaucoup de larmes. Pour n'être point interrompu dans ses exercices de piété, il défendit, environ dix jours avant sa mort, que qui que ce fût entrât dans sa chambre, excepté dans le temps où les médecins venoient le voir, et quand on lui apportoit la nourriture qu'il devoit prendre. Cette défense fut exécutée ponctuellement. La foiblesse de son corps ne diminuoit rien de la force de son esprit. Il expira tranquillement le 28 août 430, à l'âge de soixante-seize ans. Il en avoit passé près de quarante dans l'exercice du ministère. Il fut enterré dans l'église de Saint-Etienne d'Hippone. Les Vandales s'étant depuis emparés de la ville d'Hippone, tout ariens qu'ils étoient, respectèrent le corps de S. Augustin, ils épargnèrent aussi sa bibliothèque. Le corps du saint Docteur

fut porté en Sardaigne vers l'an 508, par S. Fulgence, et par quelques-uns de ses collègues. On le racheta depuis des Sarrasins, et en 722 on le déposa dans l'église de Saint-Pierre à Pavie.

PRATIQUE. L'éminente sainteté de saint Augustin avoit sa source dans l'humilité. Il avoit lui-même suivi la règle qu'il traçoit aux autres. « En vain, dit-il, voudroit-on » parvenir à la vraie sagesse par une voie » différente de celle que Dieu nous a mar- » quée. Si l'on me demande quel est le pré- » cepte qui occupe la première, la seconde, » la troisième place, je répondrai que c'est » l'humilité; et je donnerai la même ré- » ponse toutes les fois que l'on me fera la » même question. Ce n'est pas qu'il n'y ait » d'autres préceptes : mais si l'humilité ne » précède, n'accompagne et ne suit, l'or- » gueil enlève de nos mains tout ce que nous » faisons de bien ».

PRIÈRE. Nous implorons, Seigneur, le secours de votre grace, pour nous aider à détruire en nous l'orgueil, la source du péché. Faites que nous apprenions à l'école de votre évangile à être doux et humbles de cœur, et nous goûterons le repos que vous avez promis aux humbles, pour le temps et pour l'éternité. Ainsi soit-il.

Vingt-neuvième jour d'Août.

LA DÉCOLLATION DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

L'ÉGLISE, dans la seconde fête qu'elle célèbre aujourd'hui, honore particulièrement le martyre du saint Précurseur de Jésus-Christ. L'Esprit-Saint le conduisit dans le désert dès son enfance ; il y resta jusqu'à l'âge de trente ans, occupé de la prière, de la contemplation, et dans un exercice continuel de pénitence, vêtu d'un habit de poils de chameau, et ne se nourrissant que de sauterelles et de miel sauvage. Il sortit de son désert, et instruit par la révélation divine des sublimes fonctions du ministère qu'il avoit à remplir pour préparer les hommes à recevoir le Messie, comme les prophètes Isaïe et Malachie l'avoient annoncé. Il commença, l'an 29 de Jésus-Christ, à prêcher sur les rivages du Jourdain, l'avenue du règne de Dieu dans les cœurs et le baptême de la pénitence, dont les œuvres devoient disposer les cœurs à la grace du salut. Il instruisoit ceux qui, de différens âges et états, venoient en foule l'entendre, et les baptisoit, d'où

lui vint le surnom de Baptiste. Ce baptême étoit la figure de celui que devoit établir le Dieu Sauveur, et une sorte de profession publique du renoncement au péché.

La sainteté de la vie et le zèle de Jean-Baptiste, fit penser aux Juifs qu'il pourroit bien être le Messie attendu ; et ils envoyèrent une députation pour lui demander qui il étoit, le saint Précurseur répondit : Qu'il n'étoit que *la voix de celui qui crie dans le désert : préparez la voie au Seigneur.* Peu de temps après, le Sauveur du monde se présenta à Jean-Baptiste parmi ceux qui lui demandoient le baptême, et voulut le recevoir de sa main. Le saint Précurseur le connut par révélation, et lui répondit, avec le sentiment d'une adoration profonde, que c'étoit plutôt à lui à être baptisé de la main de Jésus. Mais il obéit à la volonté divine, et baptisa le Sauveur, qui, disent les saints Docteurs, sanctifia les eaux par sa chair sacrée, institua le sacrement de la régénération spirituelle, que ses disciples, et après eux son Eglise, devoient administrer jusqu'à la fin des temps. Dans cette grande circonstance, Jean-Baptiste déclara à la foule qui l'environnoit, que Jésus qu'il montroit étoit l'Agneau de Dieu et la victime par excel-

lence pour la rémission des péchés et le salut de toutes les générations de la terre. Jean-Baptiste n'avoit en vue que la gloire de Dieu, et ne prêchoit que Jésus-Christ.

La nécessité de la pénitence et son zèle supérieur à toute considération humaine, lui donnèrent la force de reprendre toujours avec une sainte liberté l'hypocrisie des Pharisiens, les profanations des Saducéens, les extorsions des Publicains, les rapines et la corruption des soldats, la dépravation des mœurs dans tous les états, et l'inceste d'Hérode lui-même, qui quitta sa légitime épouse pour se marier avec Hérodiade, sa belle-sœur, au mépris de toutes les loix divines et humaines. Jean-Baptiste l'en reprit fortement, ainsi que sa complice, et dit au prince ces paroles : *Il ne vous est pas permis d'avoir la femme de votre frère.* Hérode respectoit Jean-Baptiste, mais sa passion le fit céder aux désirs d'Hérodiade, qui exigea qu'il fît arrêter le saint Précurseur pour être renfermé dans une prison d'état. Il y resta dans les fers environ un an. Hérodiade ne cessoit d'aigrir l'esprit d'Hérode le Tétrarque, et ne désiroit que d'obtenir enfin la mort de S. Jean-Baptiste ; elle saisit la première occasion qui se présenta pour assouvir sa fureur

Hérode, pour célébrer le jour de sa naissance, donnoit un magnifique festin à sa cour et aux autres sujets les plus distingués de la Galilée. La fête fut encore plus somptueuse dans l'année dont nous parlons. Salomé, fille d'Hérodiade et de Philippe, frère d'Hérode, qui vivoit encore, plut tellement en dansant à Hérode, à demi-ivre, qu'il lui promit avec serment de lui donner ce qu'elle lui demanderoit. Flattée d'une telle promesse, Salomé alla consulter sa mère sur la demande qu'elle avoit à faire; Hérodiade lui dit de demander la mort de S. Jean-Baptiste, et que sa tête lui fût apportée tout de suite. Cette demande fit frémir Hérode; il y acquiesça cependant, quoiqu'avec répugnance. Un soldat est aussi-tôt chargé d'aller couper la tête du saint Précurseur dans la prison, et de l'apporter à Salomé, qui la présenta à sa mère. Ainsi mourut le plus grand des enfans des hommes, martyr des droits de la justice et de la pureté. Ses disciples enlevèrent son corps. On croit qu'il fut enterré auprès du château de Machérus.

PRATIQUE. Fut-il jamais un esclavage plus absolu, plus honteux que celui de la passion sur la chair; elle n'épargne rien, ne respecte rien pour se satisfaire. Honneur, salut, réputation, fortune, vie mè-

me, tout lui est sacrifié. Quand elle gouverne une ame, elle en fait le malheur sans la dédommager jamais réellement dans cette vie, et Dieu la punira par des châtimens terribles au jour de ses vengeances.

PRIÈRE. Donnez-moi, ô mon Dieu, un cœur pur, un esprit droit, et docile à votre loi, comme vous le demandoit le roi prophète, pour que jamais aucune passion ne me tyrannise, et pardonnez-moi les fautes que j'ai commises jusqu'ici, par les mérites infinis de Notre Seigneur Jésus-Christ. Ainsi soit il.

Trentième jour d'Août.

Ste ROSE DE LIMA, *dans le Pérou, Vierge.*

L'ASIE, l'Europe et l'Afrique avoient reçu depuis plusieurs siècles la lumière de l'évangile, et produit une multitude de Saints de tout âge et de tous états, tandis que l'Amérique étoit encore plongée dans les ténèbres de l'ignorance et de la barbarie. La foi y pénétra par un effet de la miséricorde divine peu de temps après que cette grande partie du monde eut été mieux connue, et la Sainte, dont on célèbre en ce jour la fête, fut un des plus beaux ornemens de cette église naissante, et la première à laquelle le saint siége ait décerné un culte public.

Elle étoit d'extraction espagnole, et naquit à Lima, capitale du Pérou, en 1586. Elle reçut au baptême le nom d'Isabelle; mais dans la suite sa beauté la fit appeler Rose. Elle montra dès sa première jeunesse une grande patience dans les souffrances, et un amour extraordinaire pour la mortification. Etant encore enfant, elle jeûnoit trois fois par semaine au pain et à l'eau, et ne vivoit les autres jours, que d'herbes cuites ou de racines.

Sainte Catherine de Sienne fut le modèle qu'elle se proposa : toujours humble et retirée du monde, lorsqu'elle devoit paroître en public, elle se frottoit le visage et les mains avec l'écorce et la poudre du poivre des Indes, pour éloigner d'elle tous les regards. Soumise à ses parens, docile et fidèle à tous ses devoirs, elle étoit leur joie et leur consolation. D'opulens qu'ils étoient, divers événemens les ayant réduits à la plus grande pauvreté, sainte Rose pourvut à leurs besoins en travaillant nuit et jour. On la sollicita long-temps et vivement de se marier, elle résista toujours, et garda le vœu qu'elle avoit fait de rester vierge; et pour se délivrer enfin d'une sorte de persécution, elle entra chez les religieuses du tiers-ordre de saint Dominique. Son amour pour la solitude,

et la pénitence ; sa régularité, son union avec Dieu, la firent avancer à grands pas dans la route de la perfection ; et Dieu lui accorda souvent des graces extraordinaires au milieu des épreuves qui, pendant quinze ans, soit par des peines intérieures, soit par les persécutions des personnes du dehors, ne cessèrent de multiplier ses sacrifices et sa résignation au bon plaisir de Dieu.

Une maladie longue et douloureuse acheva de la préparer, avec la grace, à la possession du souverain bien ; elle mourut le 24 août 1617, dans la trente-unième année de son âge. La ville de Lima l'honora presque d'une vénération générale à ses funérailles. Plusieurs miracles s'opérèrent par son intercession. Clément x l'a canonisée en 1671, et fixa sa fête au 30 d'août.

PRATIQUE. Malheur au monde, a dit Notre-Seigneur-Jésus-Christ, et cet anathême éternel doit préserver tout chrétien de s'attacher au monde, et d'en suivre les loix. Vivons comme des voyageurs, nous ne sommes en effet ici qu'en passant ; et le ciel est notre patrie.

PRIÈRE. Que votre règne arrive, ô mon Dieu ; régnez sur mon esprit, régnez sur mon cœur, régnez sur mes sens, régnez seul en moi par votre grace, régnez-y toujours, afin que je fasse votre volonté sur la terre, comme les anges la font dans le ciel. Ainsi soit-il.

Trente-unième jour d'Août.

SAINT RAIMOND NONNAT, *Religieux de l'Ordre de la Merci, pour la Rédemption des Captifs.*

SAINT Raimond, né en 1204 à Portel, diocèse d'Urgel en Catalogne, d'une famille noble, mais peu favorisée des biens de la fortune, fut pieux presque dès son enfance, et d'une si grande docilité, qu'il ne négligeoit rien de ses petits devoirs. Il étudia les belles-lettres avec de grands et rapides succès. Son père, pour le détourner du goût qu'il remarquoit en lui pour la solitude et le silence du cloître, le chargea du soin d'une ferme, et de celui de veiller sur les troupeaux qui y étoient. Raymond, sans répliquer, alla y donner tous ses soins, et se plaisoit à garder le troupeau, s'y occupant de la présence de celui qui remplit tout, comme faisoient les anciens anachorètes sur les montagnes et dans les forêts. Sollicité quelque temps après d'aller se montrer à la cour d'Aragon, où il avoit des parens illustres par leur naissance et leurs places, il se décida à exécuter la résolution qu'il avoit toujours eue de renoncer au monde, et prit l'habit reli-

gieux chez les Pères de la Merci ; et son choix sur cet ordre fut dirigé par sa charité pour les chrétiens esclaves des Maures, à qui l'ordre de la Merci procure des secours spirituels et temporels, et procure autant qu'il peut la délivrance de l'esclavage.

Le père de saint Raimond s'opposa d'abord à sa vocation ; mais Dieu toucha son cœur, il consentit que son fils fît ses vœux à Barcelonne, entre les mains de S. Pierre Nolasque, fondateur de l'ordre de la Merci. Les progrès du nouveau religieux dans la plus haute perfection furent si surprenans, qu'après quelques années de profession il fut chargé de remplacer S. Pierre Nolasque dans l'office de rédempteur ; et envoyé en Barbarie, il obtint des Algériens la liberté d'un grand nombre d'esclaves ; et lorsque ses fonds furent épuisés, il se donna lui-même en otage pour la rançon de ceux des chrétiens dont la situation étoit la plus dure, ou dont la foi couroit le plus de risques. Ce sacrifice ne servit qu'à irriter contre lui les Mahométans ; ils le maltraitèrent si inhumainement, que le cadi ou magistrat de la ville craignit qu'il ne mourût, et ordonna qu'on l'épargnât, de peur de perdre sa rançon.

L'espèce de liberté et de repos qu'on lais-

sa à notre Saint fut employé à visiter, à soutenir les chrétiens ou à convertir des Musulmans qui reçurent ensuite le baptême. Le gouverneur en ayant été informé, le condamna à être empalé; et l'on obtint difficilement que, pour cette fois, Raimond ne souffriroit que la bastonnade. Après ce dernier tourment, le Saint reprit sa première méthode d'exhorter les chrétiens, et d'instruire les infidèles avec le même zèle. Le gouverneur le condamna à être fouetté aux coins des rues de la ville. Conduit après cela au milieu de la place publique, on lui perça les lèvres avec un fer chaud et l'on ferma sa bouche avec un cadenas, que l'on n'ouvroit que quand il falloit le faire manger; il étoit enchaîné dans un cachot, et y passa huit mois. Les Pères de la Merci ayant été informés de toute la rigueur de l'état où se trouvoit Raimond, apportèrent sa rançon envoyée par saint Pierre Nolasque, et lui déclarèrent que l'ordre de son général étoit qu'il partît et qu'il revînt en Espagne. Le Saint obéit, et fut nommé cardinal par Grégoire IX, presqu'en arrivant.

Cette dignité ne changea rien ni dans ses habits, ni dans sa manière de vivre; il n'habita que sa cellule. Le pape l'ayant appelé à Rome, il se mit promp-

tement en route, et vêtu comme un simple religieux qui voyage. Mais à peine fut-il arrivé à Cordoue, qui n'est qu'à quelques lieues de Barcelonne, qu'il fut pris d'une fièvre violente, dont les symptômes annoncèrent bientôt la proximité de sa fin. Il mourut le 31 août 1240, à l'âge de trente-sept ans. On l'enterra dans une chapelle dédiée à S. Nicolas. S. Pierre Nolasque y fit bâtir un couvent de son ordre, et l'on y conserve encore les reliques de saint Raimond. Le pape Alexandre VII fit insérer son nom dans le martyrologe romain en 1657.

PRATIQUE. La charité est le grand précepte de l'évangile, aimer Dieu de tout son cœur, aimer son prochain comme soi-même, en vue de Dieu, voilà toute la loi observée, a dit Jésus-Christ. Suivant cette maxime, n'avons-nous pas lieu de conclure de nos dispositions, que nous n'aimons ni Dieu, ni le prochain? Sondons nos cœurs, et nous verrons qu'ils ne sont remplis que de l'amour de nous-mêmes, et que la cupidité est le principe dominant de nos actions.

PRIÈRE. Vous êtes, ô mon Dieu, la charité par essence, et tous nos devoirs sont renfermés dans l'exercice de cette première des vertus. Répandez-là dans le cœur de tous les fidèles, et faites-nous la grace de vous aimer par-dessus tout, et d'aimer notre prochain pour l'amour de vous. Ainsi soit-il.

FIN DU MOIS D'AOUT.

Premier jour de Septembre.

SAINT GILLES, *Abbé*, ET SAINT LEU, *Archevêque de Sens.*

SAINT Ægidius, vulgairement appelé S. Gilles, dont le culte pendant plusieurs siècles a été fort célèbre en France, en Allemagne, en Angleterre, en Hongrie, étoit, suivant d'anciens historiens de sa vie, Athénien de naissance et d'une extraction noble. Sa vertu et sa science lui attirèrent une admiration universelle. Alors le Saint, ne désirant que de vivre humble et caché aux yeux du monde, résolut de quitter sa patrie et de passer en France. Il y choisit pour demeure un hermitage situé dans un désert, près l'embouchure du Rhône. De-là il se retira dans un lieu voisin du Gard, puis dans une forêt au diocèse de Nîmes; il y resta plusieurs années entièrement occupé de la prière et de la contemplation, et n'ayant pour nourriture que des herbes et de l'eau. On lit dans l'histoire de sa vie, qu'il fut nourri quelque temps par le lait d'une biche de la forêt, et que Flavius (Wemba), roi des Goths, poursuivant cet animal à la chasse, il alla se

réfugier auprès du Saint, qui par-là fut découvert.

Plusieurs miracles opérés par les prières du Saint en faveur de ceux qui, l'ayant découvert, s'adressèrent à lui, le firent bientôt connoître dans toute la France; le roi lui-même le sollicita vivement de quitter sa solitude, et lui donna les témoignages de l'estime et de la vénération la plus sincère. S. Gilles ne se rendit pas à ses désirs et ne voulut point quitter sa solitude ; il reçut cependant des disciples, et fonda un monastère où la règle de S. Benoît fut observée longtemps avec édification. Il s'est formé dans la suite aux environs une ville qui porte le nom de Saint-Gilles. Les reliques de ce saint Abbé furent transportées dans l'église de Saint-Sernin à Toulouse, dans le temps que les calvinistes pilloient et profanoient les choses saintes dans la province de Languedoc.

SAINT LOUP, vulgairement appelé *Saint Leu*, né dans le diocèse d'Orléans, jeta dès son enfance les fondemens de cette sainteté éminente à laquelle il parvint dans la suite. Il fut élevé dans le sanctuaire, et agrégé de bonne heure au clergé de son diocèse. Animé de l'esprit des saints Martyrs, il crucifioit sa chair par des jeûnes rigoureux, par de longues

veilles et par la pratique des humiliations. Sensible à la misère de ceux qui souffroient, il portoit la charité au-delà de ce que l'on peut imaginer. Ayant été élu, en 609, pour remplacer Artémius sur le siége archiépiscopal de Sens, il remplit les devoirs de pasteur avec une parfaite exactitude, et montra qu'on peut conserver l'humilité au milieu des plus grandes dignités, et allier les fonctions extérieures des premières places avec l'exercice du recueillement. Il s'appliquoit avec une activité infatigable à maintenir la tranquillité publique. Après la mort du roi Thierri, il se déclara hautement pour le parti de Sigebert, fils de ce prince.

Clotaire étant devenu maître de la Bourgogne, envoya Farulphe dans ce pays pour soutenir ses intérêts. Ce ministre fut très-irrité contre le Saint, parce qu'il ne lui avoit pas envoyé de présens. Il l'accusa donc faussement auprès du roi, dans le dessein de le perdre. Ses calomnies trouvèrent un appui dans l'abbé Médigisile, qui par-là espéroit devenir archevêque de Sens. Le roi, trompé par leurs artifices, exila le Saint. Quand le saint Evêque fut arrivé au lieu de son exil, il y vit les peuples prostituer un encens sacrilége aux idoles: il crut que

Dieu l'avoit envoyé pour travailler à leur conversion. Ses discours, soutenus de ses exemples et de ses miracles, opérèrent les plus grands fruits. Landégésile, officier païen, qui avoit été chargé de le conduire dans son exil, se convertit, et reçut le baptême avec plusieurs autres païens qui servoient dans les armées des Français.

Vers le même temps, S. Vinebaud, abbé de S. Loup de Troyes, se réunit aux habitans de Sens pour solliciter le rappel du saint Archevêque. Clotaire, qui étoit alors auprès de Rouen, connut enfin la vérité : il se repentit d'avoir concouru aux mauvais traitemens de ce saint homme ; il punit et disgracia ses calomniateurs. Ayant ensuite envoyé chercher S. Leu, il se jeta à ses pieds pour lui demander pardon, et le renvoya à son église, comblé de bienfaits. Le Saint, loin de se venger de ses ennemis, chercha toutes les occasions de leur rendre service. Il mourut en paix vers l'an 623. Son corps fut porté à Sens, et enterré dans l'église de sainte Colombe.

PRATIQUE. Une solitude entière et constante, consacrée à la pénitence et à l'oraison, est un état d'une haute sainteté, mais tous ne sont pas appelés à cette sublime perfection; au lieu que la grace du recueille-

ment, du mépris du monde, et de l'assiduité au culte du Seigneur, est donnée à tous; et la fidélité à y correspondre nous sanctifie chacun dans notre état.

PRIÈRE. Inspirez à mon ame, ô mon Dieu, la foi de votre divine présence par-tout; et par-tout je vous adorerai et vous offrirai l'hommage de mes prières et du culte, en esprit et en vérité; il sanctifiera mes jours dans l'exil de cette vie, en attendant le bonheur de vous posséder dans le ciel par les mérites infinis de mon Sauveur. Ainsi soit-il.

Deuxième jour de Septembre.

SAINT ÉTIENNE, *Roi de Hongrie.*

SAINT Etienne, premier roi chrétien de Hongrie, étoit fils de Geysa, quatrième duc des Hongrois, et de la princesse Sarloth, son épouse. L'un et l'autre eurent le bonheur de connoître la foi de l'évangile, d'abord par quelques prisonniers chrétiens, ensuite par les instructions des vertueux missionnaires venus en Hongrie, qui y prêchèrent Jésus-Christ, et y convertirent un grand nombre d'Hongrois idolâtres. Le duc et la duchesse de Hongrie reçurent le baptême, avec plusieurs des seigneurs de leur cour. Quelque temps après, la duchesse devint enceinte, et crut avoir entendu

S. Etienne, premier martyr, l'assurer, dans une vision, que l'enfant qu'elle portoit acheveroit d'exterminer le paganisme du milieu de son peuple. Cet enfant naquit en 977, et reçut au baptême le nom d'Etienne. Dès que son âge le permit, on lui donna pour gouverneur le pieux Théodat, comte d'Italie, qui lui inspira les plus grands sentimens de religion. Geysa, son père, étant mort en 997, Etienne se trouva à la tête du gouvernement. Son premier soin fut de faire une paix solide avec tous ses voisins; il s'appliqua ensuite à concourir, avec les missionnaires, à la destruction de l'idolâtrie et à l'instruction du christianisme pour la conversion de son peuple. Il eut à combattre un des premiers seigneurs, qui, à la tête des idolâtres, osa lui faire la guerre; Etienne lui livra bataille, et remporta sur ce rébelle une victoire complète, sous les auspices de la sainte Vierge et de S. Martin, qu'il invoqua avant le combat.

Ce prince fonda peu de temps après, des monastères et dix évêchés, et envoya au pape Sylvestre II un ambassadeur pour obtenir la confirmation canonique de ses pieux établissemens. Le pape lui accorda ce qu'il lui demandoit, le reconnut pour roi de Hongrie, et lui en-

voya une riche couronne qu'il avoit bénie, et une croix qu'il lui permit de faire porter à la tête de ses armées. Etienne, informé du retour de son ambassadeur, alla au-devant de lui, entendit debout la lecture des bulles de Rome, et se fit ensuite sacrer roi. Après cette cérémonie solennelle, il déclara par un acte public qu'il mettoit tous ses Etats sous la protection de la sainte Vierge, à laquelle il fut toujours dévoué, et bâtit en son honneur, dans la ville d'Albe, une magnifique église. Peu de temps après son sacre, ce prince épousa Gisele, sœur de S. Henri, roi de Germanie. Il publia un code de loix très-sages, dont sa vigilance et l'exemple de ses vertus conservèrent l'observation dans tous ses Etats. Il pratiquoit sous le diadême les austérités de la pénitence, et se livroit tout entier aux devoirs de la religion et à ceux du gouvernement de l'Etat.

Sa vie, toujours saintement occupée, faisoit l'admiration de tout le monde: ses enfans y trouvèrent les premières leçons de leur éducation. Son fils aîné, appelé Emériс, l'imitoit avec tant de ferveur, que sa sainteté le rendit célèbre. Il mourut étant encore jeune, et fut canonisé par Benoît IX. Son vertueux père sentit vivement cette perte, mais il se sou-

mit à la volonté de Dieu. Bientôt il ajouta à ce grand sacrifice celui de ses autres enfans, qui successivement moururent de diverses maladies. Le saint Roi eût volontiers quitté le sceptre, et se seroit retiré du monde pour se consacrer à Dieu le reste de sa vie dans le seul exercice de la prière; mais le bien de l'Eglise céda; son peuple lui fit un devoir de rester sur le trône pour en remplir toutes les obligations. Des maladies douloureuses l'affligèrent pendant près de trois ans. Se sentant près de la fin de sa vie, il fit assembler la noblesse pour lui recommander le choix de son successeur, le maintien de la foi catholique et la pratique de ses loix sous l'obéissance du saint-siége. Il mit de nouveau son royaume sous la protection de la sainte Vierge; et ayant reçu les sacremens de l'Eglise, il expira le 15 août 1038, dans la soixantième année de son âge, et la trente-huitième depuis son sacre comme roi. Benoît IX l'a canonisé, et Innocent XI fixa sa fête au 2 de septembre.

PRATIQUE. Saint Augustin observe que la vertu est la plus excellente dignité, elle seule fait le vrai mérite. Le génie, le savoir, les richesses, la valeur, la puissance, ne sont estimables que quand ils servent à la vertu. Elle fait notre gloire, notre richesse,

notre force, notre gloire, notre bonheur dans cette vie-ci et dans l'autre. C'est un trésor que nous devons tâcher d'acquérir et de grossir tous les jours. La vertu ne règne pas plutôt dans le cœur de l'homme, qu'elle règle toutes ses actions, et les rend méritoires. C'est encore elle qui fait avancer dans la ferveur et la perfection.

PRIÈRE. Vous l'avez dit, ô mon Sauveur, que sert à l'homme de posséder tous les talens et tous les biens de cette vie, s'il vient à se perdre lui-même pour l'éternité? Faites, ô mon Dieu, que cette vérité soit toujours présente à nos esprits, et qu'elle dirige toujours notre conduite. Ainsi soit-il.

Troisième jour de Septembre.

S. SIMÉON STYLITE, *dit* LE JEUNE.

SAINT Siméon, auquel on donne le surnom de *Jeune*, pour le distinguer de S. Siméon, qui vivoit environ un siècle auparavant, se retira dès son enfance dans le monastère appelé *Thaumastore*, ou *Montagne admirable*, lequel étoit situé dans les déserts de Syrie, près d'Antioche, où il étoit né en 512. Il y servit plusieurs années un religieux de cette maison qui menoit la vie érémitique sur une colonne peu éloignée de la communauté; et il s'appliqua de toutes ses

forces à devenir le fidèle imitateur de ses vertus. Ayant un jour rencontré un léopard, il le mena à son maître avec autant de facilité que si c'eut été un animal domestique. L'hermite, à la vue de cette bête furieuse, qui respectoit un enfant et qui lui obéissoit avec tant de docilité, conçut de son disciple les plus hautes espérances. Peu de temps après, le croyant assez solidement établi dans la ferveur, il lui ordonna aussi de vivre sur une colonne. Siméon reçut cet ordre en 526; il s'y conforma comme s'il lui étoit venu du ciel.

Siméon demeura successivement sur deux colonnes dans l'enceinte du monastère, pendant l'espace de soixante-huit ans, et y joignit l'exercice d'une contemplation continuelle aux austérités de la plus rigoureuse pénitence. Dieu manifesta la sainteté de son serviteur par un grand nombre de miracles, qui eurent pour objet principal la guérison des malades. Evagre, qui fut témoin oculaire de plusieurs de ces prodiges, ajoute que sa propre expérience le convainquit que le Saint lisoit dans le cœur des autres hommes, lorsqu'il le visita pour le consulter sur le salut de son ame. Les Romains, les Barbares s'empressoient de recourir à lui dans leurs besoins. Il étoit

honoré dans tout l'univers, et principalement respecté de l'empereur Maurice.

Les Samaritains ayant détruit les images qui étoient dans les églises, Siméon écrivit à l'empereur Justin en faveur de la vénération qu'on devoit leur rendre. Sa lettre est citée par S. Jean Damascène et par le second concile de Nicée. Il fut attaqué de la maladie dont il mourut vers l'an 592. S. Grégoire, patriarche de Constantinople, n'en fut pas plutôt instruit, qu'il partit sans délai pour l'assister dans ses derniers momens; mais il ne vivoit plus lorsqu'il arriva. Les Grecs l'honorent le 24 mai, et les Latins le 3 septembre.

PRATIQUE. Les Saints étoient de la même nature que nous; la vie austère et contemplative qu'ils ont menée, a fait leur mérite et le bonheur de leurs jours. Le monde refuse de le croire, mais l'évidence du fait le prouve invinciblement; et quiconque ne voudroit servir que Dieu dans son état, être humble, pénitent et docile à la grace, l'éprouvera toujours. Il est écrit que le juste seul peut être heureux.

PRIÈRE. Vous êtes, Seigneur, notre premier principe et notre fin éternelle, et vous seul pouvez faire la félicité de notre cœur. Donnez-nous la force de renoncer à nos passions et à nous-mêmes, pour ne vivre que pour vous sur la terre et dans le ciel. Ainsi soit-il.

Quatrième jour de Septembre.

SAINT MARCEL ET SAINT VALÉRIEN, *Martyrs.*

Sous les empereurs Antonin le Pieux, et Marc-Aurele Antonin, surnommé le Philosophe, son successeur, il y eut une cinquième persécution contre les chrétiens. Les bonnes qualités et la sagesse sur-tout si vantée de ces deux princes, n'étoit qu'une sagesse humaine, incapable d'apprécier la sainteté de la morale évangélique, et d'atteindre aux sublimes vertus dont elle porte la pratique jusqu'à l'héroïsme. L'an 170 l'empire romain se vit comme inondé de nations ennemies qui l'attaquèrent de toutes parts, et ne furent repoussées qu'après y avoir causé les plus grands ravages. La persécution des chrétiens parut être un acte religieux digne d'être appuyé par les dieux du paganisme, pour en obtenir la prospérité de l'empire.

De sanglans édits contre les disciples de l'évangile furent en conséquence publiés; et la fureur des idolâtres, favorisée par la haine des magistrats dans les provinces, prolongea cette persécu-

tion, qui donna en 177, à Lyon et à Vienne, cette multitude de martyrs dont S. Grégoire de Tours a écrit que le sang ruisseloit dans les rues de ces deux villes. Les deux saints Martyrs, Marcel et Valérien, que l'église honore en ce jour, étoient alors à Lyon; mais la providence ayant permis qu'ils pussent en sortir sans danger, ils allèrent prêcher l'évangile dans les provinces voisines. Les persécuteurs les découvrirent, et les condamnèrent à mort en 179. S. Marcel fut arrêté près de Châlons-sur-Saône. On le conduisit dans la ville, où après diverses tortures, il fut brûlé vif. Le 4 septembre, S. Valérien fut arrêté par les infidèles, près de la petite ville de Tournus, qui est aussi sur la Saône. Il souffrit le supplice du chevalet et des ongles de fer, et fut décapité à Tournus le 15 septembre. Ces deux saints Martyrs sont honorés comme les fondateurs de la foi dans cette partie de la France.

PRATIQUE. S. Marcel et S. Valérien rapportèrent à Dieu toutes leurs actions, et leur vie fut une préparation continuelle au martyre. Il faut s'être long-temps exercé à toutes les vertus, pour ne pas se démentir dans les temps d'épreuves, et produire à la mort les actes que la religion exige. Lorsqu'on a eu soin de bien régler son ame, et

qu'on a laissé la vertu s'enraciner solidement dans le cœur, la pratique en devient facile et comme naturelle, même dans les circonstances qui font le plus souffrir la nature. On profite alors de tout pour sa sanctification ; on surmonte tous les obstacles ; ou bien l'on s'en fait des moyens pour produire des actes des plus héroïques vertus.

PRIÈRE. **Je vous consacre, ô mon Dieu, toutes mes pensées, mes désirs, mes actions jusqu'à la mort ; aidez à ma foiblesse à persévérer dans la fidélité que je vous dois pour que je meure dans la justice. Ainsi soit-il.**

Cinquième jour de Septembre.

SAINT LAURENT JUSTINIEN, *premier Patriarche de Venise.*

SAINT Laurent Justinien, né à Venise en 1380, étoit fils de Bernardo Justiniani, qui tenoit un rang distingué parmi la première noblesse de la seigneurie. Sa mère se nommoit Querini, et sortoit d'une maison qui n'étoit pas moins illustre que celle de son père. Laurent, dès les premières années de la raison, montra de si heureuses dispositions à la vertu, qu'à l'âge de dix-neuf ans il étoit homme de raison, et attiré par l'Esprit saint à quitter le siècle pour embrasser l'état religieux, pour ne s'appliquer qu'à la

profession évangélique. Il consulta sur sa vocation son oncle maternel, chanoine régulier de la congrégation de S. Georges à Venise. Ce sage directeur étoit un saint et savant prêtre. Il conseilla à son neveu d'essayer d'abord ses forces par la pratique des austérités, par l'assiduité à la prière et à la vigilance, pour seconder la grace du Seigneur. Laurent commença tout de suite par coucher sur la dure, et suivre un réglement d'exercices spirituels, qui le tenant uni à Dieu, le séparoit pour ainsi dire de tout rapport avec la terre.

Sa famille alarmée pour sa santé, essaya de le détourner de son dessein pour la retraite ; on lui proposa même un établissement honorable, mais il resta fidèle à l'attrait de sa vocation, et pour éviter de nouveaux piéges, il quitta secrètement sa famille et alla prendre l'habit chez les chanoines réguliers de Saint-Georges. La régularité du cloître, les austérités de la vie religieuse, la continuité des exercices pieux, la pratique des vertus envers tous ses frères, parurent être pour Laurent une conduite facile et ordinaire. Ses supérieurs étonnés furent souvent obligés de modérer son désir pour la pénitence, et les actes d'humilité la plus héroïque, qui alloit

jusqu'à chercher, quand il faisoit la quête dans les rues de Venise, les occasions de s'attirer les railleries ou le mépris des gens du monde. Il se présentoit souvent à la porte de la maison où il étoit né, pour y recevoir la quête. Il n'y entroit pas, et de tout ce que l'on vouloit lui donner, n'acceptoit que deux pains, et se retiroit tout de suite, en priant Dieu pour ceux dont il avoit reçu l'aumône.

Un de ses anciens amis, revêtu d'une des premières charges à Venise, étant de retour d'un voyage en Orient, vint visiter notre Saint dans son monastère, et employa tout pour l'engager à quitter son état. Laurent lui parla d'une manière si touchante sur la briéveté de la vie, sur les vanités du monde, et le bonheur d'être tout à Dieu, que son ami ne tarda pas à l'imiter; il prit l'habit à S. Georges, et y mourut de la mort des saints. S. Laurent fut élevé au sacerdoce, et quelque temps après élu, malgré lui, général de son ordre, qu'il gouverna avec tant de sagesse et d'après des points de règle pour en réformer la discipline, si essentiels, qu'il fut depuis regardé comme le fondateur de sa congrégation. Le pape Eugène IV, instruit de son éminente vertu, le nomma en

1433 évêque de Venise. Le Saint employa tout pour ne point accepter cette dignité ; mais il fut obligé d'obéir. Il ne diminua rien de ses austérités étant évêque, et son union avec Dieu, lui donna les lumières, cette fermeté et cette charité apostolique avec laquelle il gouverna son diocèse dans des temps difficiles. Il fonda des monastères, érigea des paroisses, fut le père des pauvres et le consolateur de tous les affligés; sa porte étoit ouverte à tous ceux qui recouroient à lui. Sa maison n'étoit composée que de cinq personnes; il n'avoit pour lit qu'une paillasse; il mangeoit sur de la vaisselle de terre, et ne se servoit que d'habits les plus simples. Tout son peuple l'aimoit, le respectoit. Il en réforma peu à peu les désordres, et le pape Nicolas v, après la mort du patriarche Grado, en 1451, ayant transféré la dignité patriarchale du siége de Grado à celui de Venise, nomma S. Laurent premier patriarche de Venise.

Les premiers historiens de sa vie ont écrit, comme témoins oculaires, plusieurs miracles qu'il opéra pendant sa vie. Il eut, dans quelques circonstances, le don de prophétie; et ses œuvres, imprimées plusieurs fois sur différens sujets qui tous intéressent la religion, ne pré-

sentent par-tout que le langage de l'amour divin, dans l'explication des saints mystères de la foi et les devoirs du salut. S. Laurent avoit soixante-quatorze ans lorsqu'il composa son dernier ouvrage intitulé : *Les degrés de perfection*. Il l'eut à peine achevé, qu'il fut pris d'une fièvre violente, pendant laquelle il voulut être couché sur la paille, et ordonna qu'on l'enterrât comme un simple religieux, dans le couvent de S. Georges. Il dit à Marcel, un de ses plus chers disciples, pour le consoler dans la douleur où il le voyoit de le perdre : « Je vais vous » précéder; mais vous me suivrez bien» tôt, nous nous réunirons à pâques pro» chain ». La prédiction fut vérifiée par l'événement ; ayant ensuite dit : « Voilà » l'époux, allons au-devant de lui », il expira le 8 janvier 1455, à l'âge de 74 ans, après vingt-deux ans d'épiscopat. Il fut béatifié en 1524 par Clément VII, et canonisé par Alexandre VIII, en 1690. On marqua sa fête au 5 de septembre, qui étoit le jour où il avoit été sacré évêque.

PRATIQUE. Nous devons tous avoir du zèle pour le salut de nos frères. Les ministres de Jésus-Christ ont sur ce point, des obligations à remplir aussi immenses que rigoureuses. Il faut qu'ils travaillent à se sanctifier eux-mêmes, s'ils veulent prêcher

l'évangile avec fruit pour sanctifier les autres. Mais ne nous y trompons pas; comme chrétiens, dans tous les états, il n'y a personne qui, sous quelque rapport, ne doive aider le prochain à sauver son ame. Pères et mères, maîtres et maîtresses, hommes en place, hommes savans, riches et pauvres, tous rendront compte à Dieu de l'exercice de leur zèle pour le salut d'autrui.

PRIÈRE. O Dieu Sauveur, qui êtes mort pour le salut de nos ames, ne permettez pas que j'expose jamais le salut de la mienne; donnez aux ministres de votre église, et à tous les chrétiens, le zèle de votre gloire, pour concourir au succès du salut commun. Ainsi soit-il.

Sixième jour de Septembre.

SAINT PAMBON DE NITRIE, *Abbé.*

SAINT Pambon s'attacha dès sa jeunesse à S. Antoine dans le désert, et pressé du désir d'être admis au nombre de ses disciples, il lui demanda des règles de conduite. Le saint patriarche des solitaires lui dit qu'il devoit toujours vivre dans la pénitence et la componction du cœur; se priver de toute affection mauvaise, ne jamais se confier en lui-même, veiller assidûment sur son cœur et sur ses sens, faire chaque action comme devant en rendre compte à Dieu; réprimer sur-tout

sa langue et sa sensualité. Pambon, dès ce moment, suivit ces différentes leçons, et excella parmi les anciens solitaires, par la pratique de toutes les vertus. Il gardoit le silence avec tant de régularité, que s'il étoit obligé de parler, ce n'étoit qu'en peu de mots, et souvent après de mûres réflexions. Un saint abbé disoit de lui : On remarque dans Pambon, trois pratiques extérieures bien essentielles à la vie solitaire ; son jeûne qui va tous les jours jusqu'au soir, son silence, et son application au travail des mains.

S. Antoine lui-même, en parlant de notre Saint, l'appeloit le sanctuaire du Saint-Esprit. Lorsque Pambon se retira dans le désert de Nitrie, il s'arrêta dans son voyage quelque temps au monastère appelé des Cellules, où Ruffin, auteur ancien que nous suivons, dit qu'il alla recevoir la bénédiction en 374. Il arriva enfin au monastère de Nitrie. Sainte Mélanie l'ancienne, vint le voir, et lui offrit trois cents livres pesant d'argent, le priant d'accepter cette somme, provenant de son bien, pour assister les frères qui étoient dans le besoin. Pambon, sans quitter le travail dont il étoit alors occupé, et sans regarder ni Mélanie, ni son argent, lui dit que Dieu récompenseroit sa charité ; et ordonna à Origène, un de ses disciples

présent, de distribuer l'argent aux frères de la Libye, et des îles dont les monastères étoient pauvres. Sainte Mélanie lui fit remarquer qu'il y avoit trois cents livres pesant d'argent. « Ma fille, lui répondit » Pambon, le Seigneur qui n'a pas dédai» gné de recevoir deux oboles de la main » de la veuve, qu'il a plus estimées que » les grands présens des riches, sait quel » est votre présent ». Mélanie se retira pénétrée de la vénération la plus profonde pour notre Saint, dont l'air presque divin inspiroit tant de respect qu'on n'osoit le regarder en face. Il se rendit à Alexandrie, où il fut invité par S. Athanase, et rentra dans son désert pour se préparer à la mort. Quelques heures avant de rendre le dernier soupir, il bénit Dieu, d'avoir toujours été fidèle à sa vocation, et ajouta : « Je vais à lui » plein de confiance en sa miséricorde, » mais comme un homme qui à peine a » commencé à le servir. » Il mourut à l'âge de soixante-dix ans, sans maladie ni douleur, dans le moment où il étoit occupé à faire une corbeille qui fut donnée ensuite à Sainte Mélanie, et qu'elle conserva précieusement jusqu'à sa mort.

PRATIQUE. Les austérités pratiquées dans les déserts ne conviennent point aux gens du monde; elles seroient même incompa-

tibles avec les devoirs de leur état. Mais tous sont capables d'aimer Dieu souverainement, et de faire de cet amour, le principe de leurs pensées, de leurs désirs, de leurs actions. Voilà ce que peuvent faire avec la grace tous ceux qui ont un cœur. Dans quelques circonstances que nous nous trouvions, nous avons mille occasions de soumettre nos penchans par la mortification, de régler les mouvemens de nos cœurs, et de purifier nos affections par le recueillement et la prière, d'unir nos ames à Dieu par des actes réitérés de l'amour divin. Tous les hommes peuvent trouver dans les fonctions de leur état, des moyens de pratiquer ces vertus héroïques qui conduisent à la perfection.

PRIÈRE. Mon Dieu, rendez notre volonté conforme à la vôtre, vous voulez notre salut, vous nous en donnez la grace et les moyens. Tout, excepté le péché, peut nous conduire à cette heureuse fin. Aidez-nous à y parvenir par les mérites infinis de notre Sauveur. Ainsi soit-il.

Septième jour de Septembre.

SAINT CLOUD, *Prêtre.*

SAINT Clodoald, vulgairement appelé Saint-Cloud, est le premier prince du sang de nos rois que l'Eglise ait honoré d'un culte public. Il naquit en 522, et eut pour père Clodomir, roi d'Orléans,

l'aîné des fils de sainte Clotilde. Il n'avoit encore que trois ans, lorsque Clodomir fut tué en Bourgogne. Clotilde, son aïeule, le conduisit à Paris avec ses deux frères, Théobald ou Thibaut et Gunthaire. Elle les aimoit tous trois avec une extrême tendresse, et se préparoit à leur donner une éducation conforme à leur auguste naissance. Mais Childebert, roi de Paris, et Clotaire, roi de Soissons, oncles des trois princes, résolurent bientôt d'exécuter le projet qui leur avoit été suggéré par leur ambition. Ils partagèrent entre eux le royaume d'Orléans, et trempèrent leurs mains dans le sang des deux aînés de leurs neveux.

Cloud, par une protection spéciale de la Providence, échappa au massacre. Bientôt après, il se coupa lui-même les cheveux, cérémonie par laquelle il déclaroit qu'il renonçoit au monde pour se consacrer au service de Dieu. Il trouva depuis diverses occasions de recouvrer le royaume de son père; mais il ne voulut point en profiter. La grace lui avoit découvert le néant des grandeurs humaines; elle lui avoit appris qu'un chrétien gagne plus à en être privé qu'à les posséder; que le véritable roi est celui qui sait se commander lui-même, et maîtriser les passions dont les grands de

la terre ne sont que trop souvent esclaves. Il remporta cette victoire sur ses penchans, et s'appliqua constamment à la conserver par la pratique de toutes les vertus du christianisme. La paix dont il jouissoit dans sa cellule étoit inaltérable ; il goûtoit une joie solide qu'il n'eût pas voulu échanger contre les délices des cours, dont les charmes sont empoisonnés par le trouble, la confusion et l'inquiétude.

Un habit pauvre lui paroissoit préférable à la pourpre ; ses désirs étoient satisfaits, et tous les jours il remercioit Dieu de l'avoir tiré de Babylone, et de l'avoir préservé de sa corruption. Son mépris pour les choses de la terre augmentoit à proportion du progrès qu'il faisoit dans la vertu. Ayant quitté sa première demeure, il alla se mettre sous la conduite de S. Severin, qui vivoit en reclus près de Paris. Dirigé par un maître si habile, il parvint à une perfection encore plus éminente. Mais le voisinage de Paris ne lui parut point compatible avec le désir qu'il avoit d'être inconnu au monde. Il se retira dans la Provence, où il passa plusieurs années, et où l'on assure qu'il opéra plusieurs miracles. Sa sainteté le trahit de nouveau, et lui attira bientôt un grand nombre de visites.

Il revint à Paris, où il fut reçu avec les plus grandes démonstrations de joie.

En 551, Eusèbe, alors évêque de Paris, l'ordonna prêtre, sur la demande que lui en fit le peuple; et S. Cloud exerça quelque temps les fonctions sacrées du ministère. Il se retira depuis à Nogent, aujourd'hui Saint-Cloud, à deux lieues de Paris, et y bâtit une église qui dépendoit de celle de cette ville. Il eut bientôt pour disciples tous ceux qui faisoient une profession spéciale de vertu, ou qui fuyoient le monde par la crainte de s'y perdre. Tous le regardoient comme leur supérieur, et il les animoit à la vertu par ses instructions et ses exemples. Selon quelques auteurs, S. Cloud fonda un monastère où il fit profession avec ses disciples. Il distribua tous ses biens aux pauvres; et non content de travailler à sa sanctification et à celle de ses disciples, il instruisoit encore les peuples du voisinage.

Il donna le village de Nogent au siége de Paris, comme le rapporte Hincmar dans la vie de S. Remi; et il en est parlé dans les lettres-patentes que donna Louis XIV, lorsqu'il érigea ce lieu en duché-pairie en faveur des archevêques de Paris. Saint Cloud mourut à Nogent, vers l'an 560. Ce village est devenu une

ville qui porte aujourd'hui le nom du Saint. Ce Saint est nommé dans le martyrologe romain, le 7 septembre, qui paroît avoir été le jour de sa mort.

PRATIQUE. La plupart des chrétiens s'imaginent que le plus grand bonheur de cette vie consiste à être constitué en dignité et en puissance, à jouir de l'abondance, à être environné de l'éclat d'une cour: rien de plus faux qu'un tel raisonnement. Saint Cloud en renonçant à tout pour ne suivre que Jésus-Christ, eut, selon sa promesse, le centuple dans cette vie, par la paix de l'innocence et les consolations divines qui inondoient son cœur; et Dieu l'a couronné dans le ciel d'une gloire que personne ne lui ravira jamais.

PRIÈRE. Oui, mon Dieu, vous êtes magnifique dans vos dons, pour les ames qui sont à vous sans partage; vous avez fait nos cœurs insatiables, parce que vous seul pouvez et voulez en être l'ineffable félicité. Fixez-les dans votre amour jusqu'au dernier soupir de notre vie. Ainsi soit-il.

Huitième jour de Septembre.

LA NATIVITÉ DE LA STE VIERGE.

LA naissance de la sainte Vierge annonça la joie et la délivrance prochaine du monde; de-là cette fête que l'Eglise célèbre en ce jour par des louanges et par

des actions de graces. Il s'agit non-seulement d'un mystère de sainteté, mais d'un mystère que distinguent des priviléges singuliers. Lorsque Marie vint dans le monde, elle ne fut point, comme les enfans d'Adam, souillée de la tache originelle; elle sortit du sein de sa mère, pure, sainte, glorieuse et ornée de tous les dons célestes qui convenoient à celle qui avoit été choisie pour être la Mère de Dieu. Elle parut, à la vérité, avec toutes les foiblesses de notre nature; mais aux yeux du ciel, elle l'emportoit en pureté et en éclat sur les premiers des séraphins.

Pour mieux comprendre la grandeur du présent qui fut alors fait à la terre, considérons l'éminente dignité de la sainte Vierge, et les priviléges qui la distinguent au-dessus de toutes les créatures. L'Evangéliste exprime sa dignité en disant, que *d'elle est né* JÉSUS, *qui est appelé Christ.* Ce texte, qui renferme un article de foi, suffiroit seul pour montrer qu'elle est véritablement Mère de Dieu, parce qu'elle a conçu et mis au monde un homme bienheureux qui, *subsistant* par la seconde personne de l'adorable Trinité, est conséquemment le fils naturel de Dieu, et non pas son fils adoptif, comme l'enseignoient les

sémi-nestoriens. La dignité de Mère de Dieu est la plus sublime à laquelle une pure créature puisse être élevée. Est-il en effet une union plus intime avec le créateur de l'univers? Celui qui est engendré du père de toute éternité, qui lui est consubstantiel, qui est le créateur et le maître de toutes choses, naît dans le temps, et reçoit dans le sein de Marie la nature humaine dont il daigne se revêtir.

Ce qu'il y a de plus admirable dans Marie, c'est qu'en devenant mère, elle n'a point cessé d'être vierge. Ce privilége, dit S. Bernard, n'a été que pour elle, et ne sera point accordé à d'autres. C'est la marque distinctive à laquelle les anciens prophètes reconnoissoient la la Mère du Christ, du Messie, du Sauveur du monde. Ce fut ce signe miraculeux du salut du genre-humain, que le Seigneur voulut bien donner au roi Achaz, qui balançoit d'ajouter foi à la promesse qui lui étoit faite d'être délivré de ses ennemis. *Le Seigneur*, dit Isaïe, *vous donnera lui-méme un signe: Voilà qu'une Vierge concevra et enfantera un fils qui sera nommé Emmanuel.*

Nous avons donc dans la protection de Marie, un secours puissant contre l'impureté. Mais inutilement la récla-

merions-nous, si nous ne tâchons d'exprimer en nous l'humilité de cette Vierge sainte, son recueillement, sa mortification, son amour pour la prière et ses autres vertus. S. Ambroise, au commencement de son second livre de la Virginité, exhorte les vierges en particulier à régler leur conduite sur celle de Marie. « Ayez, dit-il, devant les yeux la vie et » la virginité de la Mère de Dieu; elles » seront comme un miroir dans lequel » vous verrez le modèle de la chasteté et » de la vertu. Le premier motif d'imi- » tation, c'est la noblesse du maître. » Or, quoi de plus noble que la Mère de » Dieu!... Elle étoit vierge de corps et » d'esprit, et d'une pureté incapable de » tout déguisement; elle étoit humble » de cœur, grave dans ses discours, sage » dans ses résolutions. Elle parloit rare- » ment et ne disoit que ce qui étoit né- » cessaire..... Toujours fervente, elle » ne vouloit que Dieu pour témoin de » ce qui se passoit dans son cœur; c'étoit » à lui qu'elle rapportoit tout ce qu'elle » faisoit ou possédoit..... Ses regards » étoient pleins de douceurs, ses paroles » remplies d'affabilité; et toute sa con- » duite portoit l'empreinte de la mo- » destie...».

Il y a plus de mille ans que la fête de

la Nativité de la sainte Vierge se célèbre dans l'Eglise avec beaucoup de solennité. Il est parlé dans l'*Ordre Romain* des homélies et des litanies qu'on y devoit lire, suivant ce qui avoit été décidé par le pape Serge en 688, ainsi que d'une procession qui s'y faisoit, de l'église de S. Adrien, à la basilique Libérienne, connue aujourd'hui sous le nom de Sainte-Marie-Majeure. On trouve, dans le Sacramentaire de S. Grégoire-le-Grand, publié par D. Ménard, des collectes, une procession et des matines pour la Nativité de la Sainte Vierge, avec une préface propre pour la messe de ce jour. Il y a aussi une messe et des collectes propres pour cette fête, dans l'ancien Sacramentaire romain, publié par le cardinal Thomasi, et qui, au jugement des savans, est le même que celui dont le pape Saint Léon-le-Grand, et quelques-uns de ses prédécesseurs se servoient. S. Ildefonse, qui florissoit dans le septième siècle, parle de la même fête. Les Grecs, comme on le voit par l'édit de l'empereur Emmanuel Comnène, les copthes d'Egypte, et tous les chrétiens de l'Orient, la célébroient autrefois et la célèbrent encore aujourd'hui avec une grande solennité. La nation française est spécialement consacrée à la Sainte Vierge ; elle est à ce

titre notre Dame, notre Mère, notre Protectrice particulière. Honorons-la par notre culte, et soyons zélés pour sa gloire.

PRATIQUE. Le Sauveur en mourant, nous a laissé à sa très-sainte Mère pour les enfans de la charité de son cœur maternel; imitons ses vertus, et sur-tout son humilité, sa charité, sa pureté, qui sont pour de vrais chrétiens, les vertus les plus nécessaires. Préservons-nous des vices qui leur sont contraires, car ils arrêteront les effets salutaires de sa puissante protection.

PRIÈRE. O Vierge sainte, mère de Dieu, nous recourons à vous, priez pour nous, pauvres pécheurs que nous sommes, obtenez-nous la grace de pleurer nos péchés et de recouvrer la justice, elle sanctifiera le reste de notre vie. Protégez-nous sur-tout à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.

Neuvième jour de Septembre.

SAINT GORGONIUS ou GORGONE, SAINT DOROTHÉE, *et leurs Compagnons, Martyrs.*

LES saints Martyrs que nous honorons en ce jour, ont confessé la foi de Jésus-Christ au commencement du quatrième siècle de l'Eglise. Saint Dorothée étoit premier chambellan de l'empereur Dio-

clétien ; Gorgone et Pierre étoient sous-chambellans de ce même prince. En occupant ces trois premières places du palais, ils portoient quelquefois le fardeau des affaires les plus difficiles de l'Etat ; mais leur zèle pour les intérêts de l'empire, dont ils se faisoient un devoir essentiel, leur concilioit l'estime générale, et valoit aux chrétiens, leurs frères, un peu de tranquillité dans l'exercice de la foi.

Le César Maximien Galère, qui fut ensuite empereur, pour engager Dioclétien à persécuter les chrétiens, les accusa de l'incendie du palais de Nicomédie, auquel il avoit fait mettre lui-même le feu. Dorothée et Gorgone furent arrêtés, avec d'autres officiers chrétiens qui dépendoient d'eux dans les emplois qu'ils avoient à la cour. On leur fit subir les plus cruelles tortures, mais rien n'altéra leur constance. Ils furent condamnés à être étranglés. S. Pierre, leur digne collègue, éprouva un traitement encore plus barbare. Après son refus de sacrifier aux idoles, il fut suspendu en l'air, son corps fut déchiré à coups de fouet jusqu'à en découvrir les os ; on versa ensuite sur ses plaies du sel et du vinaigre : rien n'ayant ébranlé sa fidélité à la foi, les bourreaux l'étendirent sur un gril, et

le firent rôtir à petit feu. Ce héros de l'évangile mourut dans ce dernier supplice. Les corps de tous ces saints Martyrs furent, par ordre des empereurs, jetés dans la mer, pour les soustraire à la vénération des chrétiens.

PRATIQUE. L'exemple des Martyrs nous dit parfaitement ce que doit être un vrai chrétien. C'est un homme dont le courage dans les souffrances, ou dans les combats qu'il livre au monde ou aux passions, est d'autant plus fort par la grace, qu'il est plus humble et plus uni à Dieu en qui seul il espère; et la mort la plus cruelle soufferte pour le nom de Jésus-Christ, est le plus beau des triomphes sur la terre et dans le ciel.

PRIÈRE. Divin Sauveur, vous avez dit dans votre évangile que sans vous nous ne pouvons rien; demeurez en moi, ajoutez-vous, et je demeurerai en vous. Fixez enfin mon cœur dans la foi et dans la charité, et bénissez mon désir de vous être fidèle jusqu'à la mort. Ainsi soit-il.

Le même jour neuf Septembre.

SAINT OMER, *Evêque de Térouane.*

SAINT Omer naquit vers la fin du sixième siècle, d'une famille noble qui possédoit des biens considérables dans le territoire de Constance. Ses parens

prirent grand soin de son éducation, et s'appliquèrent sur-tout à lui inspirer l'amour de la vertu : ils lui faisoient allier l'étude des lettres avec la pratique des maximes du christianisme. Ils eurent la joie de le voir répondre à leurs vues. Omer, ayant perdu sa mère, résolut de se détacher entièrement du monde ; il se retira à l'abbaye de Luxeuil, et il engagea son père à l'y suivre, après l'avoir déterminé à vendre ses biens pour en distribuer le prix aux pauvres. Saint Eustase reçut avec bonté le père et le fils, qui firent profession ensemble. Une admirable pureté de mœurs, jointe à l'assemblage de toutes les vertus, firent remarquer S. Omer parmi tous les frères. Il acquit une connoissance parfaite de l'écriture et de tout ce qui avoit rapport à la religion. Son nom devint bientôt célèbre dans tout le royaume.

La ville de Tarvane ou de Térouane avoit alors besoin d'un pasteur zélé. C'étoit la capitale des anciens Morins, située dans la Gaule Belgique, qui comprenoit ce que nous appelons aujourd'hui la Basse-Picardie, l'Artois et la Flandre. Le vice et la superstition régnoient dans ce vaste pays. S. Achaire, alors évêque de Noyon et de Tournay, proposa Omer au roi Dagobert, pour établir la pratique

de l'évangile dans cette importante partie de l'empire français. Le prince applaudit à ce choix, qui eut aussi l'approbation des évêques et de la noblesse de tout le royaume. Il y avoit plus de vingt ans que le Saint vivoit dans la retraite, lorsqu'on vint l'en tirer pour lui confier le gouvernement de l'église de Térouane. Comme on lui ordonnoit d'obéir sans délai, il s'écria : « Quelle différence, » grand Dieu, entre le port où je jouis » de la douceur calme, et cette mer ora- » geuse où je suis jeté malgré moi et » sans expérience ». On n'eut aucun égard aux représentations que lui suggéra son humilité, il fut sacré évêque sur la fin de l'année 637.

Les dispositions avec lesquelles Omer reçut l'épiscopat, attirèrent sur ses travaux les plus abondantes bénédictions du ciel. Aidé du secours de la grace, il instruisit les Morins de la doctrine du salut, et les engagea à élever de leurs propres mains l'étendard de la croix sur les ruines de leurs temples et de leurs idoles. Il commença par rétablir la pureté de la foi parmi le petit nombre de ceux qui professoient encore le christianisme à Térouane, mais qui vivoient dans une profonde ignorance des maximes de la foi et dans une étrange corruption de

mœurs. Cette réforme ne fut pas moins difficile que la conversion des idolâtres. Tel fut cependant le succès des travaux du saint Evêque, que bientôt son diocèse ne le céda à aucun des plus florissans de la France. Il se fit une loi de visiter souvent son diocèse, et de rester quelque temps dans tous les lieux où sa présence étoit nécessaire, soit pour enseigner la doctrine chrétienne à ceux qui l'ignoroient, soit pour corriger les abus et établir solidement le règne de la piété dans les cœurs.

Un gentilhomme, nommé Adroald, un des principaux parmi les nouveaux convertis, ayant donné sa terre de Sithiu à S. Omer, il y fit bâtir sur la montagne, une église ou oratoire, qu'il dédia sous l'invocation de S. Martin, auquel il avoit une dévotion singulière. En 639, Walbert, abbé de Luxeuil, ayant envoyé trois coopérateurs à S. Omer, il les établit d'abord dans un monastère qui étoit sur le haut de la montagne. Mais le nombre des moines s'étant considérablement augmenté, S. Bertin et ses compagnons résolurent de chercher un emplacement plus vaste; et, de l'agrément de S. Omer, ils bâtirent un monastère et une église dans l'île de Sithiu. Le saint Evêque chargea du gouvernement de

cette abbaye, S. Bertin, dont les conseils, les exemples et les travaux apostoliques lui furent d'un grand secours pour l'établissement du règne de Jésus-Christ.

Le saint Pontife venoit souvent dans la solitude de Sithiu se délasser des fatigues de l'apostolat ; mais les douceurs qu'il y goûtoit ne lui faisoient point oublier ce qu'il devoit à son troupeau. La réputation de sa sainteté étoit répandue dans toute la France. Ses prédications iroient une nouvelle force de ses miracles, et sur-tout des guérisons qu'il opéroit par l'imposition des mains. Etant devenu aveugle dans sa vieillesse, il profita de cet accident pour vaquer à la contemplation avec plus de ferveur et plus de liberté. Il prit un coadjuteur pour l'aider dans ces fonctions. Il ne demeura cependant point oisif : il continuoit à exhorter son troupeau à la pratique des vertus chrétiennes ; et, malgré ses infirmités, il le visitoit encore. Ce fut dans une de ces visites qu'il fut pris de la fièvre, et il sentit bientôt qu'il approchoit de sa dernière heure. Il se leva de son lit et se fit conduire à l'église ; là, prosterné devant l'autel, il pria long-temps avec ferveur et avec larmes pour lui-même et pour les ames confiées à ses soins. Ayant reçu le corps et le sang de

Jésus-Christ, il donna des instructions salutaires à ceux qui étoient auprès de lui; puis levant au ciel ses yeux et ses mains tremblantes de foiblesse, il dit : « Je prie, mes chers enfans, l'immense » miséricorde du Tout-Puissant de me » faire la grace de vous voir tous heu- » reux dans son royaume ». On le reporta dans son lit, où il ne cessa de prier jusqu'à son dernier moment. L'opinion la plus probable est qu'il mourut le 9 septembre 970.

PRATIQUE. Saint Omer avoit une si haute réputation de sainteté, qu'elle le fit choisir pour gouverner un grand diocèse. Sa vertu ne fit que s'accroître dans l'exercice des fonctions de cette éminente dignité; il fut aussi humble et aussi austère dans le monde, qu'il avoit été fervent et irréprochable dans le cloître. Imitons-le chacun dans notre état, ne pensons qu'à y glorifier Dieu et à nous y sanctifier; souvenons-nous qu'une vertu solide est la base de la vraie gloire et d'un bonheur parfait.

PRIÈRE. Donnez à votre église, ô mon Dieu, des pasteurs saints et zélés, qui comme S. Omer, nous animent autant par leurs exemples que par leurs discours, à la pratique de toutes les vertus chrétiennes; afin que toutes nos actions ne tendent qu'à glorifier votre saint nom sur la terre, et à sanctifier nos ames pour l'éternité. Ainsi soit-il.

Dixième jour de Septembre.

SAINT NICOLAS DE TOLENTIN, *Hermite de l'Ordre de S. Augustin.*

SAINT Nicolas, dit de Tolentin, parce qu'il a passé la majeure partie de sa vie, et qu'il est mort dans la ville de Tolentino, en Italie, naquit vers l'an 1245 à Saint-Angelo, dans la Marche d'Ancône, de parens peu fortunés, mais riches en vertus chrétiennes : ils crurent, après un pélerinage qu'ils avoient fait à l'église de S. Nicolas de Bari, devoir à son intercession la naissance de leur fils, et voulurent qu'il en prît le nom au baptême. Nicolas, dès son enfance, parut être un enfant de bénédiction par son goût pour la prière, sa modestie, sa charité pour les pauvres et sa docilité à tout ce qu'on lui enseignoit pour son éducation. Il fit de rapides progrès dans ses études, que la piété et la pénitence sanctifièrent habituellement. Son mérite fut bientôt connu, et on le nomma chanoine de l'église de Saint-Sauveur à Tolentino. Sa régularité édifia tout le monde, mais il étoit dès-lors attiré par la grace à se séparer totalement du monde, et prioit

Dieu dans la retraite sans aucune interruption. Occupé de ce dessein, il entendit un hermite de l'ordre de S. Augustin prêcher sur les vanités du monde, et crut devoir embrasser l'ordre de ce prédicateur, dont le discours avoit fait en lui une impression lumineuse et profonde; il courut sans délai se présenter au couvent de Tolentino, où il prit l'habit.

Après son noviciat, où sa ferveur fut toujours exemplaire, il prononça ses vœux à dix-huit ans. Depuis ce jour, le sacrifice de lui-même dans la pratique de l'humilité, de l'obéissance et de la plus rigoureuse mortification de ses sens, ne cessa de le conduire à la plus haute perfection religieuse. On l'envoya successivement dans plusieurs couvens de son ordre, et par-tout il fut le modèle de ses frères et la bonne odeur de Jésus-Christ pour tous ceux au salut desquels il travailla, après avoir été ordonné prêtre au couvent de Cingole. Il recevoit à l'autel des graces extraordinaires; on en jugeoit par ses larmes abondantes et son visage enflammé quand il célébroit les saints mystères. Il passa les trente dernières années de sa vie à Tolentino, où il prêchoit presque tous les jours. Il y convertit une multitude de pécheurs de tout état et de tout âge. Il fut favorisé

de plusieurs visions et opéra divers miracles. Une maladie longue et douloureuse acheva d'en faire la victime de la divine volonté, à laquelle il n'avoit cessé de s'offrir en sacrifice. Il mourut le 10 septembre 1308. Eugène IV le canonisa en 1446.

PRATIQUE. Quoique les saints eussent comme enchaîné leurs passions, il n'en est pas un qui ait cessé un seul jour de veiller sur lui même. Que celui qui est debout, dit S. Paul, prenne garde de tomber. Cette vigilance continuelle est si nécessaire, que sans elle on ne peut persévérer dans la justice.

PRIÈRE. Ne permettez pas, ô mon Dieu, que jamais j'oublie que je suis mauvais de mon fond, et que l'ennemi de mon salut roule sans cesse autour de moi pour me perdre; je n'en puis triompher que par votre secours, que je veux réclamer sans cesse, en n'espérant jamais qu'en vous. Ainsi soit-il.

Le même jour dix Septembre.

SAINTE PULCHÉRIE, *Impératrice.*

SAINTE Pulchérie eut pour aïeul Théodose-le-Grand, pour père, l'empereur Arcade, et pour mère Eudoxie. Elle vint au monde en 399. Arcade, son père, mourut en 408, après un règne de plus de trente ans; il laissa un fils âgé de huit

ans, auquel il désigna pour tuteur Anthime, l'un des hommes les plus sages de l'empire, et qui avoit été constamment attaché à S. Aphraate et à S. Chrysostôme. Pulchérie, qui étoit presque aussi jeune que son frère, montroit déjà un grand fond de sagesse et de piété. Enfin, le 14 juillet 414 elle fut déclarée auguste pour partager la dignité impériale avec son frère, et elle se chargea elle-même du soin de son éducation. Les heureuses dispositions qu'elle avoit reçues de la nature, suppléerent en elle au défaut d'expérience. Elle mit auprès de son frère les maîtres les plus habiles et les plus vertueux. Elle l'apprit à prier avec ferveur, à aimer tout ce qui avoit rapport au culte divin, et à défendre avec zèle la doctrine de l'Eglise catholique.

Pulchérie soigna également l'éducation des deux sœurs qui lui restoient; et elle eut la consolation de les voir constamment suivre le parti de la vertu. Le désir de la perfection la détermina à faire vœu de virginité. Ses sœurs l'imitèrent et curent part à toutes ses bonnes œuvres. Elles mangeoient toutes trois ensemble, et faisoient conjointement leurs exercices de piété. Pulchérie ne les quittoit que quand les affaires de l'État

'y obligeoient. L'entrée de son appartement et de celui de ses sœurs étoit interlite aux personnes d'un sexe différent, ;ant la pieuse Princesse craignoit jusqu'à 'ombre même du danger. Le palais im-périal, sous sa conduite, offroit la régu-.arité d'un cloître. Ses résolutions étoient :oujours le résultat des délibérations les plus mûres; elle donnoit des ordres en :onséquence, et les faisoit exécuter avec)romptitude, observant de n'agir qu'au nom de son frère, afin qu'il eût l'hon-neur de toutes les entreprises qui ne nanquoient point de tourner à la gloire le l'empire.

On admiroit en elle une connoissance)eu commune des langues grecque et la-ine; elle savoit parfaitement l'histoire, :t étoit versée dans les différentes parties le la littérature: elle se déclara la pro-ectrice des sciences et des arts. Loin de aire servir la religion à la politique, elle apportoit à la prière toutes ses vues et es projets; aussi ne manquoit-il rien au)onheur de l'Etat. Elle entretenoit la)aix avec les puissances voisines, et tra-ailloit à étendre la connoissance du vrai Dieu dans les endroits de l'Etat où il n'é-oit pas encore adoré. Enfin la vertu ne)rilla jamais, en Orient, d'un plus vif :clat; les peuples ne furent jamais plus

heureux, et le nom romain ne fut jamais plus respecté, même des Barbares, que quand Pulchérie tint les rênes du gouvernement. Théodose, son frère, ayant atteint sa vingtième année, elle pensa à lui donner une épouse digne de lui, et jeta les yeux sur Athénaïs : c'étoit la fille d'un philosophe Athénien, et elle avoit reçu une excellente éducation. Etant venue à la cour, elle y fut admirée pour ses belles qualités, et on la jugea digne de devenir l'épouse de l'empereur. Comme elle avoit été élevée dans le paganisme, elle reçut le baptême, et quitta son nom pour prendre celui d'Eudocie. La cérémonie de son mariage se fit le 7 juin 421. Deux ans après, Théodose la déclara auguste.

Pulchérie avoit été jusqu'alors le principal mobile dans l'administration de l'empire ; mais son pouvoir donna bientôt de l'ombrage à Eudocie. Celle-ci conçut de violens mouvemens de jalousie contre sa belle-sœur ; et elle y fut entretenue par l'intrigue de l'eunuque Chrysaphius, qui étoit le favori de l'empereur. Après la condamnation de Nestorius dans le concile d'Ephèse, en 431, Eudocie et Chrysaphius firent jouer mille ressorts pour perdre Pulchérie. L'empereur, naturellement foible et indolent,

l'entra pas d'abord dans leurs vues ; nais il se laissa gagner à la fin, et or- lonna à S. Flavien, évêque de Constan- inople, de faire Pulchérie diaconesse le son église. Le saint Evêque apporta es plus solides raisons pour se dispenser l'obéir, on refusa de l'écouter. Voyant lonc le prince fortement attaché à sa ›remière résolution, il se retira, et fit ıvertir Pulchérie de ce que ses ennemis ramoient contre elle ; cette Princesse se 'etira à la campagne dans le dessein d'y ›asser ses jours dans le silence et l'obs- urité. Sa retraite, qui arriva en 447, ut une source de malheurs pour l'Etat t pour l'Eglise. Eudocie et Chrysaphius levinrent les persécuteurs de S. Flavien ; ls se déclarèrent en faveur d'Eutychès, lont leserreurs avoientété condamnées ; ls prirent le parti de Dioscore et des utres eutychiens, et les protégèrent lans tous les actes de violence et de fu- eur qu'ils commirent en 449 au bri- gandage d'Ephèse. A leur instigation, Théodose publia un édit par lequel il ıpprouvoit tout ce qui avoit été fait par es hérétiques.

La Sainte jouissoit dans sa retraite l'une grande tranquillité, et ne s'y oc- upoit que des exercices de la religion, ans se plaindre ni de l'ingratitude de

son frère, ni des violences de l'impératrice, qui lui étoit redevable de son élévation. Cependant le mal alloit toujours en croissant, et il fut bientôt à son comble. Pulchérie en étoit pénétrée de douleur; et le pape Léon la pressoit par ses lettres à travailler à y apporter un prompt remède. Enfin, elle sortit de sa retraite pour se rendre à la cour, et demanda une audience à l'empereur. L'ayant obtenue, elle lui parla avec tant de force, qu'il ouvrit les yeux sur le champ. Aussi indigné qu'affligé du précipice où on l'avoit jeté, il disgracia Chrysaphius, et le relégua dans une île où il fut mis à mort en punition de ses crimes. Théodose étant mort le 29 juillet 450, Eudocie se retira dans la Palestine, où elle finit ses jours. Pulchérie devint par la mort de son frère, maîtresse de l'empire d'Orient. Pour affermir son autorité, elle crut devoir la partager avec Marcien, homme qui joignoit à une connoissance profonde des affaires, un zèle ardent pour la foi catholique. Pulchérie, en lui offrant sa main, lui déclara le vœu qu'elle avoit fait de vivre dans la virginité; il fut convenu entre eux que le mariage n'y donneroit aucune atteinte. Ces deux grandes ames, concourant au même but, ne s'occupoient que des moyens de

endre leurs sujets heureux, et de faire leurir la religion et la piété.

Saint Léon ayant envoyé quatre légats Constantinople, l'empereur et l'impératrice les reçurent avec autant de joie que d'affection. Leur zèle pour l'orthodoxie leur mérita de grands éloges de la part du pape et de celle du concile général de Calcédoine, qui condamna l'eutychianisme en 451. Ils employèrent toute leur autorité pour faire exécuter les décrets de ce concile dans tout l'Orient. Cette pieuse princesse fit un grand nombre d'établissemens utiles, et fonda plusieurs hôpitaux auxquels elle assigna les fonds considérables. Elle fit aussi bâtir plusieurs églises, parmi lesquelles on en distingue trois qui furent dédiées sous l'invocation de la Mère de Dieu, et dans l'une desquelles elle plaça la célèbre image de la sainte Vierge, que l'impératrice Eudocie lui avoit envoyée de Jérusalem, et qu'on regardoit comme l'ouvrage de S. Luc. Pulchérie ayant été pendant sa vie la protectrice de l'Eglise et la mère des pauvres, donna, par son testament, à l'une et aux autres, tous les biens dont elle pouvoit librement disposer. Elle mourut le 10 septembre 453, dans la cinquante-cinquième année de son âge. Marcien exécuta ponctuellement

le testament de son auguste épouse. Il continua les bonnes œuvres qu'elle avoit commencées, et se montra fidèle imitateur de toutes ses vertus ; il lui fut réuni dans le ciel le 26 janvier 457, dans la soixante-cinquième année de son âge, et la septième de son règne. Les services qu'il rendit à la religion feront bénir sa mémoire dans tous les siècles. Les Grecs et les Latins honorent sainte Pulchérie avec le titre de vierge. Le pape Benoît XIV avoit une grande vénération pour cette Sainte.

PRATIQUE. Sainte Pulchérie offre à notre admiration un illustre modèle de toutes les vertus, au milieu de l'éclat des grandeurs, et dans les plus cruelles épreuves de l'adversité. Humble sur le trône, mortifiée à la cour, charitable envers les pauvres, zélée pour la gloire de Dieu et de son église, attentive à bannir le vice et à établir le règne de la vertu ; voilà les fondemens solides de sa gloire, et voilà le modèle que tous les chrétiens doivent imiter.

PRIÈRE. Avec quelle complaisance, Seigneur, ne regardez-vous pas du haut du ciel la fidélité de vos vrais serviteurs sur la terre ? Donnez-nous le même esprit de lumière et d'amour dont vous avez rempli sainte Pulchérie, afin qu'attentifs à l'imiter dans l'obéissance qui vous est due, nous ayons part à sa gloire. Ainsi soit-il.

Onzième jour de Septembre.

SAINT PROTE ET SAINT HYACINTHE, *Martyrs.*

Ces deux saints Martyrs occupent une place distinguée parmi les chrétiens qui scellèrent à Rome la foi de leur sang, pendant les persécutions des empereurs. Suivant S. Damase, ils étoient frères; Hyacinthe combattit le premier, mais Prote fut couronné avant lui. On lit dans les actes de sainte Eugénie, honorée le 25 décembre, qu'ils étoient l'un et l'autre eunuques de cette vertueuse femme, et qu'ils souffrirent tous trois sous Valérien, en 257: mais cette date ne paroît pas certaine. Nous apprenons en effet du calendrier de Libère, que sainte Basille, qui vraisemblablement fut compagne de sainte Eugénie, reçut la couronne du martyre le 22 septembre 304, durant la persécution de Dioclétien, et qu'elle fut enterrée sur la voie Salarienne.

Saint Avit de Vienne et Fortunat mettent la seconde de ces saintes au nombre des plus celèbres d'entre les vierges qui moururent pour la défense du christia-

nisme. La fête de S. Prote et de S. Hyacinthe est marquée au onze de septembre dans le calendrier de Libère ; et il y est dit qu'elle se célébroit à leur tombeau sur l'ancienne voie Salarienne. On trouve la fête de S. Prote et de S. Hyacinthe dans les plus anciens martyrologes. En 366, le pape Damase fit ôter la terre qui déroboit la vue de leur tombeau. Vers le même temps, un prêtre, nommé Théodore, bâtit une église sur ce tombeau. Anastase rapporte que le pape Symmaque enrichit depuis cette église en ornemens et en vases précieux. En 1592, Clément VIII transféra les reliques des deux saints Martyrs dans la ville de Rome, et les déposa dans l'église de S. Jean-Baptiste, appartenant aux Florentins.

PRATIQUE. A la vue du courage intrépide de tant de Martyrs qui ont scellé de leur sang la foi divine que nous professons, comment excuser, ou plutôt pouvons-nous, si nous sommes encore chrétiens, ne pas condamner notre lâcheté dans les tentations, nos murmures dans les peines de la vie, notre crainte de déplaire au monde, et souvent nos transgressions des loix divines, pour de vils intérêts ou de coupables motifs? Quel jugement terrible Dieu réserve-t-il à ceux dont la vie ne fut qu'un tissu de foiblesses et d'iniquités !

PRIÈRE. Pénétrez-nous, Seigneur, de la crainte de vos jugemens; nous devons en subir la rigueur au moment peut-être où nous y penserons le moins. Apprenez-nous dès ce jour à nous juger nous-mêmes d'après votre loi sainte; faites-nous la grace de préférer votre service et notre salut à tout autre intérêt. Ainsi soit-il.

Le même jour onze Septembre.

SAINT PAPHNUCE, *Evêque dans la Thébaïde.*

SAINT Paphnuce étoit égyptien de naissance; après avoir passé plusieurs années dans le désert, sous la conduite de S. Antoine, il fut fait évêque de la Thébaïde. Il fut un des confesseurs qui, sous le tyran Maximin-Daïa, perdirent l'œil droit et se virent ensuite condamnés aux mines. Sozomène et Théodoret ajoutent qu'on lui coupa le jarret gauche; mais que cette amputation se borna aux nerfs. Eusèbe nous apprend que dans le même temps on traita plusieurs chrétiens de la même manière. La paix ayant été rendue à l'Eglise, Paphnuce alla rejoindre son troupeau. Il se montra très-zélé contre l'arianisme qui se répandoit en Egypte. Son éminente sainteté, jointe au titre glorieux de confesseur, lui attira la vé-

nération des Pères du concile de Nicée. Constantin-le-Grand s'entretenoit quelquefois avec lui dans son palais, et il ne le quittoit jamais qu'il ne baisât réspectueusement la place où avoit été l'œil qu'il avoit perdu pour la foi.

Notre Saint fut toujours étroitement lié avec S. Athanase : il l'accompagna avec S. Potamon d'Héraclée et quarante-sept autres évêques égyptiens, au concile qui se tint à Tyr en 335. Le plus grand nombre de ceux qui composoient cette assemblée, professoient l'arianisme. Paphnuce apperçut au milieu d'eux Maxime, évêque de Jérusalem. Indigné de trouver dans la compagnie des méchans, un prélat catholique, qui avoit confessé Jésus-Christ dans la dernière persécution, il le prit par la main, le fit sortir de l'assemblée, en lui disant, qu'il ne pouvoit souffrir qu'un homme qui portoit comme lui des marques publiques de son zèle pour la foi, se laissât séduire par des hérétiques qui avoient juré la perte d'Athanase, le plus intrépide défenseur de l'article fondamental de cette même foi. Il l'informa ensuite du complot des Ariens, qu'il avoit ignoré jusques-là, le détacha de leur parti, et le fixa pour toujours dans la communion du saint Patriarche d'Alexandrie.

ous ne savons plus rien de la vie de Paphnuce. On lit son nom dans le artyrologe romain, sous le onze sep- mbre.

PRATIQUE. Nous ne devons point cher- er le bonheur dans les passions humai- s; cette vérité est confirmée par les ora- es de la sagesse éternelle. Il n'y a de véri- blement heureux que celui qui pratique vertu; aussi le Sauveur donne-t-il le nom béatitudes aux vertus dans lesquelles nsiste le renoncement à nous-mêmes; les conduisent effectivement au bonheur, nous procurent sur la terre celui dont ous sommes capables dans un état d'épreu- s. Mais la récompense qui nous est réser- e dans le ciel, est telle, qu'elle n'a nulle oportion avec toutes les souffrances de tte vie.

PRIÈRE. Que l'exemple des Saints, ô divin uveur de nos ames, nous montre la voie que us devons suivre, que la gloire dont ils jouis- at anime notre espérance et excite notre fer- ur, afin que nous en recevions la récompense ns le ciel. Ainsi soit-il.

Douzième jour de Septembre.

SAINTE EANSWIDE, *Abbesse en Angleterre.*

SAINT Ethelbert, premier roi chrétien d'Angleterre, eut pour successeur dans le royaume de Kent, son fils Eadbald. Celui-ci s'abandonna d'abord à tous les vices qui sont la suite du paganisme; mais il se convertit depuis et devint un chrétien zélé. C'est ce que prouvent les pieuses fondations qu'il fit, et les différentes lettres que les papes lui écrivirent. S. Eanswide étoit fille de ce prince. Son illustre naissance reçut un nouvel éclat de l'éminente sainteté de sa vie. Les grandes vérités de la religion firent sur son cœur une impression si profonde, qu'on la vit dès son enfance ne trouver de plaisir que dans la prière et les autres exercices de piété. Pleine de dégoût pour le monde, elle en méprisoit les vanités et les amusemens. Elle ne voulut point s'engager par les liens du mariage, parce que cet état, quoique saint en lui-même, lui paroissoit peu compatible avec le dessein qu'elle avoit de se consacrer à Dieu sans partage. A

force de persévérance, elle obtint de ses parens la permission de quitter le siècle.

Son premier soin après sa retraite, fut de fonder un monastère de religieuses, à peu de distance de Folkstone dans le royaume de Kent. Elle y passa le reste de ses jours, occupée nuit et jour de la prière et des pratiques de la pénitence. Elle mourut le dernier jour d'août dans le septième siècle. La mer ayant depuis englouti une partie du monastère, les religieuses se retirèrent à Folkstone. On y porta aussi les reliques de la Sainte qui furent déposées dans l'église que le roi Eadbald avoit fait bâtir sous l'invocation de saint Pierre. Cette église ne fut plus connue dans la suite que sous le nom de la Sainte-Abbesse, par l'intercession de laquelle il s'opéra plusieurs miracles. La principale fête de sainte Eanswide se célébroit le douze de septembre, sans doute à cause de quelque translation de ses reliques ou de la dédicace de quelque église en son honneur.

Pratique. Ne nous y trompons pas, ce n'est ni la solitude du cloître, ni l'exercice extérieure de la prière, ni les autres pratiques de piété qui peuvent seules nous sanctifier par elles-mêmes. Il faut avant tout se renoncer soi-même, être à Dieu sans

réserve, et persévérer avec son secours dans la divine charité.

PRIÈRE. Vous m'avez donné, Seigneur, tant de marques d'amour; hélas! faut-il que je n'y réponde que par l'ingratitude de l'injustice la plus coupable? Allumez dans mon cœur une étincelle de votre infinie charité; je désire en être la victime, et mourir de regret de vous avoir offensé. Ainsi soit-il.

Treizième jour de Septembre.

S. EULOGE, *Patriarche d'Alexandrie.*

SAINT Euloge étoit Syrien de naissance; étant encore jeune, il embrassa la vie monastique dans sa patrie. Les eutychiens se trouvoient alors divisés en plusieurs sectes. La fureur et l'animosité de leurs contestations avoient jeté les églises de Syrie et d'Egypte dans la plus grande confusion; et la plupart des moines syriens étoient devenus fameux par la corruption de leurs mœurs, et par leur attachement à l'hérésie. Euloge apprit de leur chute à veiller sur lui-même, et il ne se distingua pas moins par l'innocence de sa vie que par la pureté de sa doctrine. Après avoir acquis une grande connoissance des belles-lettres, il étudia la théologie dans les vraies

sources de cette science, dans l'écriture, dans les conciles, et dans les ouvrages des Pères.

Comme il joignoit à une application infatigable un esprit pénétrant, une conception vive, et un jugement solide, ses progrès furent très-rapides. Il fut bientôt en état de combattre pour la vérité, et devint une des plus brillantes lumières de l'église dans le siècle où il vécut. Sa science reçut un nouvel éclat de son humilité, ainsi que de son amour pour la pénitence et pour la prière. Les besoins de l'église le firent tirer de sa solitude, et il fut fait prêtre par S. Anastase, patriarche d'Antioche, qui mourut en 598. Tant qu'Euloge demeura dans cette ville, il fut toujours étroitement lié avec saint Eutychius, patriarche de Constantinople, et il se réunit avec lui contre les ennemis de la vérité. Tibère-Constantin, prince vertueux, n'eut pas plutôt été élevé à l'empire, qu'il s'occupa des moyens de réparer les maux de Justinien et Justin le jeune, ses prédécesseurs, avoient faits à l'église et à l'état. Il ouvrit ses trésors pour assister tous ceux de ses sujets qui étoient dans le besoin. Son zèle pour l'orthodoxie lui fait chercher de bons pasteurs pour les églises particulières qui avoient le

plus souffert des ravages de l'eutychianisme. Ce fut ce qui le détermina à demander que l'on donnât S. Euloge pour successeur à Jean, patriarche d'Alexandrie. On le sacra sur la fin de l'année 583.

Ayant été obligé de faire un voyage à Constantinople, environ deux ans après son installation, il y trouva S. Grégoire-le-Grand, et se lia avec lui d'une amitié fort étroite. Ils n'eurent plus tous deux dans la suite qu'un cœur et qu'une ame. Parmi les lettres de S. Grégoire, il y en a plusieurs qui sont adressées au saint Patriarche. Celui-ci composa d'excellens ouvrages contre les Acéphales et les autres sectes des Eutychiens. On connoît aussi de lui plusieurs autres ouvrages dont il ne nous reste plus que des fragmens qui nous ont été conservés par Photius. Le saint Patriarche d'Alexandrie mourut en 606 ou en 608.

PRATIQUE. Nous admirons les actions d'éclat qui brillèrent dans les Saints; ce n'est pourtant pas dans ces sortes d'actions que consistoit leur sainteté, mais dans la disposition habituelle de vertu où étoit leur ame. Ce n'est point assez d'avoir reçu dans son cœur la semence des vertus; il faut l'y nourrir, la développer, et l'unir tellement à la substance de son ame, qu'elle devienne le principe de toutes nos actions et de toutes

nos affections. Par-là, tout l'ensemble de notre conduite tant publique que particulière, formera une suite non-interrompue d'œuvres méritoires.

PRIÈRE. Soyez à jamais glorifié dans vos Saints, ô mon Dieu; et accordez-nous par leur intercession la grace d'imiter en eux les vertus intérieures qui les ont sanctifiés à vos yeux, plus ordinairement encore que les œuvres d'éclat qu'ils accomplirent par les secours de votre providence. Ainsi soit-il.

Le même jour treize Septembre.

SAINT AMÉ, *Evêque de Sion en Valais, Patron de la ville de Douay en Flandre.*

SAINT Amat, vulgairement appelé saint mé, sortoit d'une famille où les richesses se trouvoient réunies à la piété. ussi puisa-t-il dès le berceau, l'amour la vertu dans les exemples et les instructions de ceux dont il avoit reçu le ir. La vivacité de son esprit et la solié de son jugement lui firent faire de ides progrès dans ses études. Il suivit rapport aux sciences profanes, la xime de saint Jérôme, qu'il ne faut nt apprendre ce que l'on ne peut oir sans danger. Il ne négligea point;

à l'exemple de ceux de son âge, la plus précieuse comme la plus utile des connoissances, celle de Dieu et de lui-même. Il s'exerçoit aussi avec ardeur dans la pratique de l'humilité et de la divine charité. Ses parens de leur côté, travaillèrent à le prémunir contre les vices si ordinaires à la jeunesse. Ils éloignoient de lui tout ce qui étoit capable de lui inspirer l'amour du monde, ou de souiller la pureté de son ame. Ils l'excitoient, non-seulement à la persévérance, mais encore à la perfection, persuadés que la moindre infidélité à la grace, peut avoir les suites les plus funestes.

Amé, formé d'après ces principes, fut de bonne heure un chrétien parfait. Lorsqu'il fut en âge de prendre un état de vie, il pria Dieu avec ferveur de lui faire connoître sa volonté. Se croyant appelé d'une manière spéciale, à la sainteté, il entra dans le clergé, du consentement et de l'avis de ceux que la prudence et le devoir l'obligeoient d'écouter. La prière, l'étude de la religion et la pratique de la charité, devinrent son unique occupation. Il s'estimoit heureux de se voir affranchi de tous les assujettissemens du monde, qui quoique compatibles avec la piété lorsqu'on les rapporte à Dieu, sont cependant toujours

dangereux, et absorbent une partie considérable d'un temps que nous devrions employer tout entier pour l'éternité. On ne le trouvoit donc jamais dans ces assemblées profanes où il est si facile de perdre l'esprit ecclésiastique, et dans lesquelles le monde lui-même croit les ministres de Jésus-Christ déplacés. Il vivoit dans la retraite la plus exacte, et s'y préparoit à l'exercice des fonctions sublimes auxquelles il étoit destiné.

Animé du désir d'une plus haute perfection, il se retira dans le monastère d'Agaune, que l'amour des saintes lettres et de la régularité avoit rendu célèbre. Il obtint de son abbé la permission de demeurer dans une petite cellule taillée dans le roc auprès de laquelle il y avoit un oratoire, et que l'on appelle aujourd'hui *Notre-Dame du Roc.* Quelque temps après, on le tira de sa solitude pour l'employer au service de l'église, et on le plaça vers l'an 669, sur le siége de Sion en Valais. Cette dignité, en faisant briller sa vertu d'un nouvel éclat, lui donnoit en même temps plus d'autorité. Il répandoit dans le sein des pauvres, des aumônes abondantes; il instruisoit avec une ardeur infatigable; proportionnoit aux circonstances, les cours spirituels et temporels; en un

mot, il remplissoit avec la plus parfaite exactitude tous les devoirs d'un pasteur accompli. Il y avoit cinq ans qu'il gouvernoit son diocèse en paix, lorsqu'il plut à Dieu de l'éprouver par des tribulations.

Thierri III, fils de Clovis II, qui réunit en sa personne toute la monarchie française, fut pendant plusieurs années livré au vice, et maîtrisé par des ministres corrompus. Il est le premier de nos rois qui ayent gouverné par les maires du palais, et auxquels on donne le titre de *Fainéans*. Ebroïn, qui exerçoit cet emploi, étoit un des plus méchans hommes qui ayent jamais été chargés de l'administration du royaume de France. Il suffit, pour se former une idée de lui, de se rappeler qu'il fut le meurtrier de saint Léger, qu'il persécuta et fit condamner à l'exil un grand nombre de saints et d'évêques recommandables par leurs vertus. Les ennemis de S. Amé profitèrent des dispositions d'un tel roi et d'un tel ministre pour le perdre : ils l'accusèrent de divers crimes dont il étoit innocent. Thierri, sans examiner si l'accusation étoit fondée, et sans permettre à l'Evêque de Sion de se justifier, l'exila dans le monastère de Saint-Fursy, à Péronne, où il fut traité par S. Ultan, qui en étoit

)bé, avec beaucoup de vénération. Saint
ımé souffrit avec joie cette disgrace ; il
regarda comme un moyen dont Dieu
servoit pour lui faire goûter les dou-
:urs de la retraite. Jamais il ne fit en-
ndre de plaintes, quoiqu'on eût violé
son égard toutes les loix de la justice :
ıe seule chose l'affligeoit, c'étoit de voir
)n troupeau livré à un intrus, qui ca-
ıoit la méchanceté d'un loup sous l'ha-
t d'un pasteur.

Après la mort de S. Ultan, S. Mauront
ıt chargé du soin de garder l'évêque
: Sion. L'ayant pris quelque temps avec
i dans le monastère de Hamaye, il le
)nduisit ensuite à celui de Breuil ou de
erville, qu'il venoit de fonder. Il se
licitoit tous les jours de posséder le ser-
teur de Dieu, et il se démit en sa fa-
:ur du gouvernement de son abbaye.
ıint Amé, encore plus par ses exemples
ıe par ses discours, portoit ses moines
la perfection. Lorsque la régularité fut
:en établie, il s'enferma dans une pe-
te cellule attenante à l'église, où il
ıourut vers l'an 690. Ebroïn, ce cruel
:rsécuteur de tant de saints, subit dès
:tte vie la peine due à ses crimes ; il fut
assacré en 679. Le roi Thierri mourut
ı 691 ; mais il étoit rentré en lui-même
ıelques années avant sa mort. Il se re-

procha toujours l'injuste traitement qu'il avoit fait souffrir à S. Amé; et ce fut dans l'intention d'expier ce crime, qu'il fit plusieurs donations à l'abbaye de Breuil.

PRATIQUE. Les Saints qui se consacroient à Dieu dans la solitude ne faisoient aucune réserve dans leur sacrifice. Ils mesuroient leur zèle pour la perfection, sur la connoissance qu'ils avoient de leurs misères spirituelles. On n'est parfait, dit S. Bernard, qu'à proportion de la ferveur avec laquelle on travaille à le devenir, et du sentiment que l'on a de sa corruption, lequel fait qu'on se regarde comme des serviteurs inutiles.

PRIÈRE. O Dieu Sauveur, qui avez soutenu S. Amé dans les disgraces injustes qu'il eut à essuyer de la part des méchans, faites qu'à son exemple nous supportions avec patience les peines de cette vie, et que notre unique désir soit de vous aimer et de vous servir. Ainsi soit-il.

Quatorzième jour de Septembre.

L'EXALTATION DE LA STE CROIX.

QUELQUE foible que parût l'Eglise dès son enfance, tout le poids de la puissance impériale des Romains ne fut point capable de l'anéantir; il ne put même en arrêter le progrès. Le petit troupeau de

ésus-Christ s'accroissoit par ses propres
ertes ; les persécutions les plus violen-
es, loin de l'affoiblir, ne faisoient que
e fortifier. Les empereurs, si long-temps
charnés contre la croix, s'avouèrent à
a fin vaincus ; ils déposèrent les armes,
t devinrent les défenseurs et les ado-
ateurs de cette même croix. Ce chan-
ement ne fut point l'ouvrage des hom-
ies, il ne put se faire que par un mira-
e de la toute-puissance divine. Jésus-
hrist, qui avoit conquis le monde, non
ar l'épée, mais par l'ignominie de la
roix, fit triompher Constantin par la
ertu de ce bois sacré, afin de lui faire
onnoître la main à laquelle il étoit re-
evable de son élévation. Ce prince, étant
orti des bords du Rhin, traversa les
aules et l'Italie pour joindre Maxence,
ui lui avoit déclaré la guerre, et qui
oit à Rome avec une armée de beau-
oup supérieure à la sienne. Quoiqu'il
e fût pas chrétien, il ne laissa pas d'a-
resser ses prières au vrai Dieu, pendant
a marche, et sur-tout la veille de la ba-
ille. Le Sauveur lui fit connoître dans
ne vision, de quelle puissance il avoit
eçu l'empire du monde.

Constantin, immédiatement après une
rière fervente faite au vrai Dieu, se mit
a marche au milieu du jour avec une

partie de son armée. Un peu après midi, le soleil commençant à baisser, l'empereur, et ceux qui étoient avec lui, furent tout étonnés de voir une croix lumineuse autour de cet astre. La nuit suivante, Jésus-Christ lui apparut en songe avec le même signe, et lui recommanda d'en faire faire une représentation, qui lui serviroit d'étendard lorsqu'il iroit à la guerre. Constantin, à son réveil, raconta cette vision à ses amis, et donna des ordres pour qu'on lui fît un étendard, selon la forme qui lui avoit été prescrite. C'est le fameux *labarum* qui étoit comme le bois d'une longue pique couvert d'or, et traversé en haut par un autre bois qui formoit une croix, des bras de laquelle pendoit un voile tissu d'or et de pierreries. Au haut de la croix brilloit une riche couronne d'or et de pierres précieuses, au milieu de laquelle étoient les deux premières lettres grecques du nom de *Christ*, entrelacées l'une dans l'autre. Au-dessus étoient les images de l'empereur et des princes ses enfans. Constantin choisit cinquante de ses gardes, des plus braves et des plus pieux, pour porter cet étendard devant lui dans toutes les batailles. Il fit faire des bannières à-peu-près semblables pour chaque légion; et il voulut que l'on gravât le monogramme du

nom de *Christ*, en forme de croix sur les casques et les boucliers de ses soldats.

Ce fut auprès du pont Milvius, appelé présentement Ponte-Mole, que Constantin attaqua l'armée de Maxence, composée de soldats vétérans et des meilleures troupes de l'empire. Maxence ayant été défait, prit la fuite, et se noya le 27 octobre 312, en passant le Tibre sur un pont de bateaux. Le même jour, l'empereur entra triomphant dans Rome. Le souvenir de cette victoire fut depuis consacré par un magnifique arc de triomphe, avec une inscription qui portoit, que par l'inspiration de la Divinité, Constantin avoit délivré la république de la tyrannie. Eusèbe nous apprend, que Constantin lui-même attribuoit sa victoire à la Croix, dans l'inscription qu'il fit mettre au bas de la statue que le sénat lui éleva dans la ville de Rome. Le même historien rapporte, que l'empereur dans son triomphe n'alla point sacrifier au Capitole, à l'exemple de ses prédécesseurs; mais qu'il promulgua le pouvoir du signe salutaire de Jésus-Christ par de magnifiques inscriptions. Le même prince fit élever dans la principale place de Constantinople, l'image de la Croix qu'il avoit vue dans les airs. Il fit mettre aussi dans la principale salle

de son palais, une grande figure de cette Croix qui lui étoit apparue dans le ciel, et par le pouvoir de laquelle il avoit remporté la victoire. Eusèbe nous assure qu'il apprit de la propre bouche de Constantin ce qu'il en rapporte; et que ce prince confirma par un serment solennel ce qu'il en avoit dit. L'empereur attribua hautement ses victoires au signe miraculeux de la Croix.

L'apparition miraculeuse de la Croix à Constantin, et la découverte de ce bois sacré par sainte Hélène, donnèrent occasion à l'établissement de la fête qui se célèbre le 14 septembre, sous le titre d'Exaltation de la Sainte-Croix, par les Grecs et par les Latins, dans les cinquième et sixième siècles. Le recouvrement de cet instrument de notre salut, qui se fit sous le règne d'Héraclius, présenta un nouvel objet à cette fête. Dans le huitième siècle, les Latins en instituèrent une particulière, pour honorer l'invention ou la découverte de la Croix, et la mirent au 3 de mai. Nous allons rapporter comment cette précieuse relique fut reprise sur les Perses.

Chosroès II, roi de Perse, ayant rompu la paix avec les Romains, sous le prétexte spécieux de venger l'empereur Maurice et ses enfans, que Phocas avoit massa-

crés, ne cherchoit qu'à satisfaire son ambition, et la haine qu'il portoit aux chrétiens et aux Romains. Il ravagea la Mésopotamie et une partie de la Syrie. Héraclius, préfet d'Afrique, prit la pourpre sur ces entrefaites, de l'avis du sénat et des principaux membres de l'Etat. S'étant avancé jusqu'à Constantinople, il livra bataille à Phocas, qu'il fit prisonnier après l'avoir vaincu, et le mit à mort avec ses enfans en 611. Le nouvel empereur envoya demander la paix au roi de Perse, avec la promesse de payer un tribut annuel. Mais Chosroès la lui refusa, et ne voulut pas même donner audience à ses ambassadeurs. Il prit successivement les villes d'Édesse, d'Apamée, de Césarée en Cappadoce, de Damas et de Jérusalem. On ne peut se figurer toutes les horreurs qu'il commit dans cette dernière ville : une grande multitude de clercs, de moines, de religieuses et de vierges furent massacrés. La plupart des chrétiens furent vendus comme esclaves aux Juifs, et plusieurs d'entre eux périrent au milieu des supplices ; les Perses brûlèrent les églises, même celle du Sépulcre, et en enlevèrent les richesses et les reliques.

Parmi ces reliques étoit la partie de la vraie Croix que sainte Hélène avoit lais-

sée à Jérusalem; le patrice Nicétas sauva, par le moyen d'un de ses amis, général des Perses, l'éponge avec laquelle on avoit servi du vinaigre au Sauveur, et la lance avec laquelle on avoit percé son côté. Ces deux reliques furent envoyées à Constantinople. Le 14 septembre de la même année 614, on exposa la sainte éponge dans la grande église de cette ville. La sainte lance y fut déposée le samedi 26 octobre. Le patriarche Zacharie fut emmené captif en Perse, avec un grand nombre d'autres chrétiens; et les Perses continuèrent leurs conquêtes : ils prirent Alexandrie, ravagèrent toute l'Egypte et se rendirent maîtres de Carthage. Tant de pertes engagèrent Héraclius à faire de nouvelles démarches pour obtenir la paix. Mais Chosroès lui répondit que les Romains n'avoient point de paix à attendre, « tant qu'ils regarde-» roient comme Dieu un homme crucifié » par d'autres hommes, et qu'ils refuse-» roient d'adorer le soleil ».

Héraclius mit toute son espérance en Jésus-Christ, dont la gloire étoit si indignement outragée; et pour arracher les Perses du cœur de l'empire, il résolut de porter la guerre dans leur pays, et se mit en route pour la Perse en 622. En se mettant à la tête de son armée, il prit

une image de Jésus-Christ, et promit à ses soldats de ne les point abandonner jusqu'à la mort. La même année il attaqua les Perses en Arménie, et remporta la victoire. L'été suivant, il se rendit maître de la ville de Gazac, où il réduisit en cendres un temple magnifique et le palais de Chosroès. La compassion lui fit rendre la liberté à cinquante mille prisonniers persans, il pourvut même à leurs différens besoins. Cet acte d'humanité disposa les ennemis en sa faveur, ils faisoient des prières pour le succès de ses armes, afin qu'il pût délivrer la Perse d'un tyran que sa cruauté et ses exactions rendoient le fléau du genre humain. La victoire continua de marcher sous les drapeaux d'Héraclius, dans les années 624 et 625.

Le 12 décembre de l'année 627, Héraclius attaqua les Romains, auprès des ruines de l'ancienne ville de Ninive, et remporta sur eux une victoire complète. Quoique Chosroès fût obligé de fuir de ville en ville, il refusoit toujours d'entendre à aucune proposition de paix. Cependant, ne trouvant plus nulle part de sûreté, il alla se renfermer dans la ville de Séleucie, sur le Tigre. Ayant été attaqué d'une dyssenterie, il nomma pour lui succéder Mardésanès ou Médarsès,

qu'il avoit eu d'une de ses concubines. Siroès, son fils aîné, s'étant saisi de lui, le chargea de fers et le fit enfermer; il ne lui faisoit donner pour sa subsistance que du pain et de l'eau; il l'envoyoit insulter par ses satrapes et par ses ennemis. Ce vieux roi termina sa misérable vie au bout de cinq jours, pendant lesquels il souffrit tout ce qu'on peut imaginer de plus affreux. Ce fut ainsi que, par un juste jugement de Dieu, Chosroès périt par les mains d'un fils dénaturé.

Siroès conclut une paix solide avec Héraclius, et mit en liberté tous les prisonniers romains, parmi lesquels étoit Zacharie, patriarche de Jérusalem. Il restitua les provinces enlevées aux chrétiens, et rendit, entr'autres dépouilles, la vraie Croix qui avoit été portée en Perse. L'empereur emporta cette précieuse relique avec lui à Constantinople. L'année suivante il s'embarqua pour la Palestine, dans le dessein d'aller déposer la même relique à Jérusalem, et d'y rendre graces à Dieu de ses victoires. Il voulut porter la vraie Croix sur ses épaules en entrant dans la ville, et accompagner cette cérémonie de la pompe la plus éclatante, mais il se sentit tout-à-coup arrêté, et dans l'impossibilité d'a-

vancer. Le patriarche Zacharie, qui marchoit à ses côtés, lui représenta que cette pompe ne s'accordoit point avec l'état d'humiliation où étoit le Fils de Dieu, lorsqu'il porta sa croix dans les rues de Jérusalem. Aussi-tôt l'empereur quitta ses vêtemens précieux, sa couronne, sa chaussure, et suivit la procession avec un extérieur qui annonçoit la pauvreté. On remit la Croix dans le lieu où elle avoit été précédemment; on ouvrit alors l'étui dans lequel elle étoit enfermée; on vénéra la sainte relique, et on la fit voir au peuple assemblé.

Nous apprenons des anciens auteurs, que cette portion de la vraie Croix étoit composée de différens morceaux, et c'est pour cela qu'ils n'en parlent qu'au nombre pluriel. La cérémonie dont nous parlons, se fit avec la plus grande piété, et il s'y opéra plusieurs guérisons miraculeuses. L'usage d'exposer cette sainte relique à la vénération des fidèles, s'observoit avec beaucoup de dévotion, longtemps avant qu'on l'eût retirée des mains des Perses. On exposoit de la même manière la portion de la vraie Croix qui se gardoit à Constantinople. On lit dans Constantin Porphyrogenète, la description du pieux cérémonial que l'empereur, la cour, le clergé et le peuple

observoient à la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix et en d'autres jours.

PRATIQUE. C'est en mourant sur sa croix que Jésus-Christ nous a rachetés; c'est par la vertu de sa croix que le baptême nous a régénérés; c'est sur la morale de sa croix que nous serons jugés. Méditons ces trois points de la foi, nous lirons alors en caractères de lumière écrits sur la croix du Dieu Sauveur, ses anathèmes contre l'orgueil, la sensualité, et l'impénitence; et si le salut de notre ame nous est encore cher, nous renoncerons à tout pour suivre Jésus-Christ crucifié.

PRIÈRE. Divin Sauveur, vous avez promis d'attirer tout à vous, du haut de votre croix, et votre promesse s'est accomplie par la conversion des nations et des pécheurs de tous les âges. Que la vertu divine de cette croix s'étende jusqu'à moi, et que par elle, devenu pénitent de cœur et d'esprit, je bénisse à jamais votre infinie miséricorde. Ainsi soit-il.

Quinzième jour de Septembre.

SAINT NICÉTAS, *Martyr.*

SAINT Sabas et S. Nicétas sont les deux plus célèbres martyrs de la nation des Goths. L'Eglise honore le premier le 12 avril. *Voyez le second volume de cet ouvrage, page 68.* Les Grecs mettent le second dans la classe de ceux qu'ils ap-

pellent *grands Martyrs*. Il naquit près du Danube, et fut converti dans sa jeunesse par Théophile, qui étoit évêque des Scythes et des Goths, sous le règne de Constantin. Lorsque Valens monta sur le trône impérial, en 364, la nation des Goths étoit gouvernée par deux rois. Athanaric régnoit sur ceux de l'Orient, et sa domination confinoit à l'empire romain du côté de la Thrace : c'étoit un prince barbare qui portoit aux chrétiens une haine mortelle.

En 370, il excita une persécution violente contre les fidèles de ses Etats. On voit par l'histoire que donne Ammien-Marcellin, de l'expédition de Valens contre Athanaric, que les Etats de celui-ci comprenoient la Moldavie, et probablement la Valachie et la Bessarabie. Athanaric fit mettre une idole sur un chariot que l'on traînoit dans tous les lieux où l'on soupçonnoit qu'il y avoit des chrétiens ; et il ordonna en même temps de mettre à mort tous ceux qui refuseroient de l'adorer. Le supplice que l'on employoit ordinairement contre les fidèles, étoit de les brûler dans leurs maisons, ou dans les églises dans lesquelles ils s'assembloient : quelquefois on les massacroit au pied de l'autel. Nicétas tient un rang distingué parmi ceux qui

sacrifièrent alors leur vie pour la défense de la foi. Ce fut par le feu qu'il remporta la victoire du martyre. On transporta son corps à Mopsueste, dans la Cilicie.

PRATIQUE. Si nous ne sommes pas aussi exposés aux terribles épreuves des tourmens pour nous arracher à la foi de l'évangile, comme tant d'illustres Martyrs qui l'ont signée de leur sang, nous avons à résister à des persécuteurs encore plus à craindre, c'est le monde, ce sont nos passions, c'est le démon. Ces trois ennemis acharnés à nous perdre, nous vaincront, si nous ne joignons à la prière, le courage, la vigilance, la mortification et la fuite du danger.

PRIÈRE. Nous ne cesserons, ô mon Dieu, de réclamer votre secours pour vaincre les ennemis de notre ame; vous nous avez appris vous-même à remporter la victoire dans nos tentations, délivrez-nous du souverain mal qui est le péché, et faites que nous le craignions plus que la mort. Ainsi soit-il.

Le même jour quinze Septembre.

SAINT ACHART, *Abbé de Jumiège.*

SAINT Aïcard ou Achart, étoit fils d'Anschaire, l'un des premiers officiers de la cour du roi Clotaire II, et de Ermine, qui tous deux sortoient d'une des plus

illustres familles du Poitou. Ils étoient encore plus recommandables par leur vertu que par leur naissance. Ermine sur-tout avoit une dévotion tendre, et ne désiroit rien tant que de voir marcher son fils sur les traces des Saints. Il y avoit alors deux écoles célèbres de sciences et de piété, le palais de l'évêque et le monastère de S. Hilaire. On mit Achart dans la seconde, et il y resta jusqu'à l'âge de seize ans, que son père l'en retira pour le présenter à la cour, et pour lui faciliter les moyens de s'avancer dans le monde. Ermine frémissoit en pensant aux dangers que l'innocence de son fils alloit courir. Elle désiroit que les vues d'ambition n'influassent point sur le choix de l'état qu'il embrasseroit, et que ce choix fût réglé par la volonté de Dieu.

On fit venir le jeune Achart, qui s'expliqua d'une manière si précise sur le dessein qu'il avoit de se consacrer à Dieu, que son père ne put lui refuser son consentement. Se voyant libre, il se retira dans l'abbaye de Jouïn, qui étoit alors fort célèbre par la sainteté des religieux qui l'habitoient. Achart y fit paroître une ferveur et un zèle pour la perfection qui ne se démentirent jamais. Ses parens, après sa retraite, fondèrent l'abbaye de Quinçay, environ à une lieue de Poi-

tiers, et la mirent sous la conduite de S. Philibert, qui, pour se soustraire à la tyrannie d'Ebroïn, avoit été obligé de quitter son abbaye de Jumiège, et de s'enfuir dans la Neustrie, aujourd'hui la Normandie. Le saint Abbé peupla le nouveau monastère d'une colonie de fervens religieux qu'il fit venir de Jumiège. Il établit d'abord S. Achart, abbé de Quinçay; mais se voyant dans l'impossibilité de retourner à Jumiège, il lui en donna le gouvernement, et garda celui de Quinçay pour lui.

Le monastère de Jumiège renfermoit alors neuf cents religieux. S. Achart sut entretenir parmi eux l'amour de la perfection et de l'étude. Il les exhortoit surtout par ses exemples. Son assiduité à la prière, l'austérité de sa pénitence, et son exactitude à observer tous les points de la règle, donnoient beaucoup de poids à ses discours; il s'exprimoit d'une manière si pathétique, que ses auditeurs étoient toujours persuadés. Dans ses derniers momens, il disoit à ses religieux: « Aimez-vous les uns les autres, et ne » laissez dans vos cœurs aucune aigreur » contre le prochain..... Inutilement » auriez-vous porté le joug de la péni- » tence, si vous ne vous aimez pas sin- » cèrement les uns les autres..... La cha-

» rité fraternelle est l'ame d'une maison » religieuse ». Lorsqu'il eut cessé de parler, il leva les yeux et les mains au ciel, et mourut le 15 de septembre vers l'an 687. Il étoit dans la soixante-troisième année de son âge.

PRATIQUE. Saint Achart recommandoit fortement la charité à ses religieux, parce qu'il étoit pénétré que cette vertu supplée à toutes les autres, et que rien ne peut lui suppléer. La vraie charité doit s'étendre à tous et sur tous: la distance des lieux, la diversité des religions, l'opposition des humeurs, rien ne doit empêcher qu'elle ne se dilate, puisqu'elle doit, selon S. Augustin, embrasser tous les hommes. S. Paul dit que celui qui aime son prochain a accompli toute la loi.

PRIÈRE. Venez, Esprit-Saint, remplissez nos cœurs, et embrasez-les du feu sacré de votre divin amour. O Dieu de charité! donnez-nous un cœur qui embrase tous nos frères d'un parfait amour, afin qu'ayant aimé notre prochain comme nous souhaitons d'en être aimés, nous puissions un jour nous aimer tous dans le ciel. Ainsi soit-il.

Seizième jour de Septembre.

S. CORNEILLE, *Pape*, ET S. CYPRIEN, *Archevêque de Carthage, Martyrs.*

SAINT Corneille fut élu pour succéder à saint Fabien, pape, martyrisé sous l'empire de Dèce, et placé, malgré lui, sur le saint siége, en 251. S. Cyprien a fait de S. Corneille l'éloge le plus magnifique dans ses lettres, en parlant de sa pureté virginale, de son humilité, de sa charité et de son zèle dans tous les grades de la hiérarchie ecclésiastique, où il avoit donné les plus grands exemples de vertus. Peu après que l'Eglise eut remercié Dieu du chef que la Providence venoit de lui donner, l'hérétique Novatien se sépara par un schisme, avec ses adhérens, de la communion catholique, et ajouta l'hérésie de Novat à ses propres erreurs, et au scandale de sa révolte contre l'Eglise. S. Corneille employa tous les moyens pour ramener ces deux chefs de parti à la pénitence et à l'unité, mais sans aucun succès. Il assembla alors un concile, où les deux chefs de la révolte furent cités et condamnés. On y réconcilia plusieurs

pénitens, que la violence de la persécution avoit entraînés ; mais qui ayant réparé le crime et le scandale de leur chute, furent rétablis dans la communion catholique. Il est bon de savoir qu'à cette époque, dit Eusèbe, il y avoit à Rome quarante-six prêtres, sept diacres, sept soudiacres, quarante-deux acolythes, cinquante-deux exorcistes, lecteurs et portiers, et quinze cents veuves et autres pauvres que l'Eglise entretenoit. Cette notion nous donne une idée de la multitude des fidèles de l'église de Rome dans le temps où la persécution de Dèce étoit si vive. Cet empereur ayant été défait par les Goths, dans la Thrace, périt dans une fondrière vers la fin de l'an 251. Gallus, général de ses armées, qui l'avoit trahi, s'empara de la couronne impériale. Cette révolution donna la paix à l'Eglise pour quelque temps ; mais une peste violente s'étant fait sentir avec des symptômes les plus alarmans, le nouvel empereur, pour appaiser les dieux irrités, selon lui, contre les chrétiens, en ordonna le massacre, avec encore plus de cruauté que son prédécesseur ; et Corneille fut le premier qu'on arrêta dans Rome. Son courage à confesser la foi le fit d'abord exiler à *Centumcellæ*, qu'on appelle aujourd'hui Civita - Vecchia.

S. Cyprien n'eut pas plutôt appris qu'il avoit eu le bonheur de souffrir pour Jésus-Christ, qu'il lui écrivit pour l'en féliciter ; il prédit clairement dans cette lettre les combats qu'ils auroient l'un et l'autre à souffrir. Il ajoute que Dieu, par une révélation spéciale, l'a averti du sort qui l'attendoit ; et qu'en conséquence il exhortoit son peuple à se préparer à cette épreuve par la vigilance, le jeûne et la prière. « Quel que soit, continue-t-il, celui » de nous deux qui sera le premier retiré » de ce monde, que notre charité nous » porte à prier sans cesse le Seigneur pour » nos frères et nos sœurs ». S. Corneille mourut le 14 septembre 252, le même jour que S. Cyprien fut martyrisé, six ans après.

SAINT CYPRIEN naquit d'un des principaux sénateurs de Carthage. Après avoir fait de rapides progrès dans les belles-lettres et la philosophie, il étudia l'éloquence avec un égal succès, et fut fait professeur d'éloquence dans sa patrie. Il étoit déjà avancé en âge lorsqu'il abandonna les superstitions du paganisme. Il y avoit à Carthage un saint prêtre nommé Cécilius, avec lequel Cyprien se lia d'une étroite amitié. Frappé de ses discours sur l'excellence de la religion chrétienne, il commença à goûter les

vérités divines et la sainteté de la morale évangélique. Mais son cœur étoit encore dominé par l'amour du monde et par la force des passions. Il décrit dans son livre à Donat, les combats qu'il eut à soutenir avec lui-même. « J'étois dans les ténèbres, dit-il, je flottois sur la mer orageuse de ce monde, sans connoître la » lumière et sans savoir où fixer mes » pas. . . . Mais aussi-tôt que les eaux du » baptême eurent lavé les taches de mon » ame, que mon cœur eut reçu la lumière de la céleste vérité ; que l'esprit » de Dieu fut descendu sur moi, et que » par-là je fus devenu une nouvelle créature, mes difficultés s'évanouirent, » mes doutes furent résolus, et mes anciennes ténèbres se dissipèrent. . . . ».

Le saint prêtre Cécilius fut l'instrument dont Dieu se servit pour amener Cyprien à la connoissance de la vérité ; et Cyprien le regarda toujours depuis comme son père et son ange tutélaire. Il joignit, par reconnoissance, son nom au sien, et se fit appeler THASCIUS-CECILIUS-CYPRIANUS. Cécilius de son côté avoit une grande confiance dans la vertu de son fils spirituel ; il lui recommanda, en mourant, sa femme et ses enfans ; car il avoit été marié avant de recevoir la prêtrise. Cyprien, au rapport de Pontius,

devint l'héritier de sa piété et de ses autres vertus. Peu de temps après son baptême, il vendit ses biens, et distribua aux pauvres tout ce qu'il possédoit. A la lecture des livres saints, il joignit celle des plus habiles commentateurs. Sa ferveur fut si grande après sa conversion, qu'il faisoit chaque jour de nouveaux progrès dans la vertu. On avoit tant de vénération pour lui, que quoiqu'il ne fût encore que néophyte, le peuple demanda avec instance qu'on l'élevât au sacerdoce.

Il n'y avoit point encore un an qu'il servoit l'église de Carthage en qualité de prêtre, que Donat, évêque de cette ville, mourut. Le clergé et le peuple le demandèrent pour pasteur ; mais il prit la fuite, ne se jugeant point assez fort pour porter un fardeau si pesant. Une foule de peuple alla investir la maison où il étoit renfermé, et il fut obligé d'acquiescer à son élection. Il fut sacré en 248. Il montra dans l'exercice de ses fonctions, qu'il avoit l'heureux talent d'allier la douceur et la charité avec le courage et la fermeté. On ne pouvoit le regarder sans se sentir pénétré d'amour et de respect. La paix dont jouissoit alors l'église ne fut pas de longue durée. Dèce ayant vaincu Philippe, qui fut tué à

Vérone, et dont le fils éprouva le même sort à Rome en 249, commença son règne par la persécution des chrétiens. Son édit arriva à Carthage au commencement de l'année 250. A peine eut-il été publié dans cette ville, que les idolâtres ameutés coururent dans la place, en criant confusément : « Cyprien aux » lions, Cyprien aux bêtes ». Le saint Evêque que l'on cherchoit de toutes parts, consulta Dieu sur la conduite qu'il devoit tenir. Ainsi pour se mettre en état de servir son troupeau pendant l'orage qui alloit tomber sur lui, il crut devoir suivre le conseil que donne le Seigneur de fuir de ville en ville. D'ailleurs, son séjour à Carthage n'auroit fait qu'augmenter la fureur des païens.

Quoiqu'absent de corps, S. Cyprien étoit toujours en esprit au milieu de ceux qui étoient confiés à ses soins. Il leur écrivoit fréquemment pour les exhorter, les consoler, les reprendre, les animer. Au commencement de l'année 251, il écrivit à son troupeau pour le prémunir contre le schisme de Novat et de Félicissime, qui avoient entraîné dans l'erreur quelques-uns des confesseurs, sous prétexte que le saint Evêque traitoit avec trop de sévérité ceux qui avoient eu la foiblesse de trahir leur religion. Novat

et Novatien ayant aussi excité à Rome un schisme contre le pape Corneille, saint Cyprien écrivit son livre de l'*Unité de l'Eglise*, où il développe les principes qui seront à jamais la confusion et le désespoir de tous les schismatiques et de tous les hérétiques. L'empereur Dèce et son fils ayant péri, les fidèles respirèrent, et S. Cyprien retourna à Carthage, où il tint un concile nombreux, dans lequel les schismatiques furent condamnés. Le saint Archevêque fut favorisé de plusieurs révélations; elles lui servirent souvent de règle de conduite dans le choix des ministres de l'Eglise et dans diverses autres circonstances. Ce fut surtout d'après ces révélations, qu'il admit à la réconciliation et à la communion ceux qui pour leur apostasie étoient en pénitence.

Durant la peste, qui fut si redoutable pendant plusieurs années, S. Cyprien assembla les chrétiens de Carthage pour les exhorter à pratiquer la charité dans ce temps de désolation : il leur représenta fortement qu'ils devoient assister, non-seulement ceux de leur religion, mais encore leurs ennemis et leurs persécuteurs. Ses exhortations eurent le succès qu'il en attendoit ; les riches donnèrent des sommes considérables d'ar-

gent, et les pauvres offrirent leur travail; chacun s'empressoit de contribuer à une bonne œuvre, à la tête de laquelle ils voyoient leur évêque. On peut juger de son amour pour les malheureux, par le zèle qu'il témoigna à leur égard, et par les ordres fréquens qu'il donnoit en leur faveur dans ses lettres lorsqu'il étoit absent. Ce fut vers l'an 255, que s'éleva la dispute touchant la validité du baptême conféré par les hérétiques. Nous ne nous étendrons point ici sur cet objet, nous en avons parlé à la page 178 de ce volume, dans la vie de saint Etienne, sous la date du 2 août. Nous dirons seulement que, si pendant quelque temps, saint Cyprien mit beaucoup de chaleur dans cette dispute, il s'en repentit depuis, comme on le voit par son livre *de la Patience*; en un mot, s'il fit une faute, elle fut effacée, selon S. Augustin, par sa parfaite charité et par son glorieux martyre.

Gallus ayant été massacré par ses troupes, et Emilien ayant eu le même sort quatre mois après, Valérien fut élu à l'empire, et favorisa les chrétiens jusqu'à l'an 257, que Marcien, son général, le porta à les persécuter. Cette persécution fut cruelle et dura trois ans et demi, c'est-à-dire, jusqu'à la prise de l'empe-

reur par les Perses. S. Cyprien ne cessoit d'encourager son troupeau au martyre, et il eut la consolation d'en voir un grand nombre sceller leur foi de leur sang. Il décrit dans ses lettres, la constance admirable que faisoient paroître ces soldats de Jésus-Christ au milieu des plus affreux supplices. S. Cyprien ne cessoit de préparer son peuple au combat. « Il faut, » disoit-il souvent, que l'espérance des » biens à venir nous fasse supporter tous » les maux présens ». Dieu lui sauva la vie pendant deux violentes persécutions, pour être l'appui de son troupeau, et le père d'un grand nombre de pénitens et de martyrs. Il ne devoit remporter la couronne que dans la huitième persécution générale, qui fut excitée l'an 257 de Jésus-Christ, et le quatrième du règne de l'empereur Valérien.

Il fut arrêté à Carthage en cette année, et le 21 août on le conduisit dans la chambre du conseil pour le présenter au proconsul d'Afrique, nommé Aspasius-Paternus, qui, après l'avoir interrogé, le fit exiler le 13 ou le 14 de septembre à Curube, petite ville éloignée de Carthage d'environ cinquante milles. Cyprien y fut suivi par le diacre Pontius et par quelques autres chrétiens. La nuit d'après son arrivée, il eut une vision dans

laquelle Dieu lui fit connoître qu'il mourroit bientôt pour Jésus-Christ. Il regarda cet avertissement comme une promesse que Dieu lui faisoit de lui accorder l'honneur du martyre. Il redoubloit chaque jour de ferveur, afin de se préparer à paroître devant Dieu. S. Cyprien étoit encore à Curube, lorsque Galère-Maxime succéda à Paterne dans le gouvernement de l'Afrique. Le nouveau proconsul le rappela à Carthage, afin de l'avoir auprès de lui, quand il auroit reçu les nouveaux édits qu'il attendoit de Rome. Enfin, les édits étant arrivés à Carthage vers le milieu du mois d'août, le proconsul chargea deux officiers d'aller se saisir de lui. Le Saint, qui s'attendoit à tout, se présenta avec un visage gai et tranquille qui annonçoit qu'il ne craignoit rien.

Aussi-tôt que le bruit se fut répandu que l'on s'étoit saisi de Cyprien, toute la ville en fut alarmée; les païens mêmes témoignoient de la compassion : ils connoissoient le saint Evêque, et se rappeloient la charité extraordinaire dont il leur avoit donné tant de preuves durant la peste. Le lendemain matin on conduisit le saint Evêque devant le proconsul qui, après l'avoir interrogé, lut la sentence qui étoit écrite sur des tablettes, et conçue en ces termes : « J'ordonne

» que Thascius Cyprien soit décapité ». Cyprien dit : « Dieu soit loué ». Les chrétiens qui étoient présens, s'écrièrent qu'ils vouloient être décapités avec lui. Le Saint fut conduit à la campagne, dans un lieu uni et couvert d'arbres. Arrivé à l'endroit marqué pour le supplice, il ôta son manteau, se mit à genoux et se prosterna pour prier Dieu. Il se dépouilla ensuite de sa dalmatique, espèce de tunique qu'on appeloit ainsi, parce qu'on en avoit d'abord fait usage dans la Dalmatie, la donna au diacre. Quand le bourreau fut auprès de lui, il lui fit donner vingt cinq sous d'or. Il se banda lui-même les yeux, et dit à un diacre de lui lier les mains. Les chrétiens mirent autour de lui des linges et des mouchoirs pour recevoir son sang. On lui coupa la tête le 14 septembre 258. Sa fête est marquée pour ce jour dans le calendrier de Libère, et dans celui que Fronteau a publié. Mais depuis le cinquième siècle, on l'a jointe à celle du saint pape Corneille, qui se célèbre le 16 du même mois.

PRATIQUE. Saint Cyprien, dans sa dernière lettre à S. Corneille, fait une remarque bien essentielle dans la pratique des vertus de la foi. « Le démon, dit-il, n'inquiète » point ceux dont il est déjà sûr; il ne tra» vaille point à vaincre ceux qui sont en

» son pouvoir. L'ennemi de l'église les re-
» garde comme ses esclaves et ne les juge
» pas dignes de son attention, parce qu'il
» les a déjà séduits et arrachés du centre de
» l'unité. Mais il emploie ses ruses et ses
» stratagêmes contre ceux dans lesquels il
» voit que Jésus-Christ habite». Que l'ame tiéde ne se rassure donc pas sur la fausse tranquillité dont elle croit jouir; cette prétendue paix n'est qu'une léthargie qui se termine trop souvent par la mort éternelle.

PRIÈRE. Eclairez-moi, ô mon Dieu, sur l'état de mon ame à vos yeux, c'est la prière que vous adressoit David, et celle que je vous adresse avec ce saint Prophète, afin que je conserve la vie de la foi, et que la charité vive en moi jusqu'au dernier de mes soupirs. Ainsi soit-il.

Dix-septième jour de Septembre.

S. LAMBERT, *Evéque de Maestricht, Martyr.*

SAINT Lambert naquit à Maestricht, de parens nobles et riches, et plus recommandables encore par leur zèle à pratiquer notre sainte religion. Ils donnèrent à leur fils l'éducation la plus chrétienne; et ses premières études achevées, son père le mit sous la conduite de saint Théodard, successeur de S. Remacle sur le siége de Maestricht. Sous un tel maî-

tre, Lambert fit de rapides progrès dans la science et la vertu. Le saint Evêque ayant fait un voyage, en 669, à la cour de Childéric II, pour obtenir par son autorité la restitution des biens de son église, envahis par des personnes puissantes, fut assassiné, par leurs ordres, sur la route de Spire ; sa mémoire est encore en grande vénération, et on l'honore comme martyr le 10 de septembre. On lui donna pour successeur S. Lambert, qui n'accepta qu'avec effort et en tremblant sur lui-même en embrassant cette dignité.

Childéric II régnoit alors en Austrasie, et Thierri III étoit roi de Neustrie et de Bourgogne. Vulfoade étoit maire du palais du premier, et Ebroïn avoit usurpé la même dignité dans le palais du second. La tyrannie du roi Thierri et les vexations d'Ebroïn excitèrent la révolte des peuples ; ce prince fut détrôné, puis renfermé à Saint-Denys, et Ebroïn fut emprisonné à Luxeuil. S. Lambert éprouva bientôt les tristes effets de cette révolution : on lui fit un crime de son attachement pour Childéric ; il fut chassé de son siége et enfermé pendant sept ans dans un monastère, dont il observa la règle comme le plus fervent novice. Une suite d'événemens étrangers à cet ouvrage

ayant réuni, après la mort de Dagobert II, toute la monarchie française sous le roi Thierri, Ebroïn apostasia du monastère où il avoit fait profession, reprit sa place de maire, et recommença ses vexations contre les églises. Il fut assassiné trois ans après, et Pépin d'Héristal succéda à sa dignité de maire du palais. Un de ses premiers soins fut de réparer toutes les injustices d'Ebroïn: il rétablit tous les pasteurs légitimes, exila les intrus, et S. Lambert revint à Maestricht en 681 ou 682.

Son zèle apostolique fut partagé entre le soin du salut des anciens fidèles et la conversion des païens qui étoient en grand nombre dans les pays environnans. Il en convertit beaucoup, fonda chez eux des églises, leur donna des ministres de Jésus-Christ pour les conduire dans la pratique de l'évangile, et renouvela tout le pays dans l'exercice de la foi et dans l'amour de la justice. Saint Lambert ayant été informé du désordre de la conduite déréglée de Pépin avec une concubine, vint lui représenter et ses fautes et son devoir; Dodon, parent de cette coucubine, s'unit à deux usurpateurs des biens de l'église, à qui saint Lambert avoit vivement reproché leurs sacriléges rapines. Un jour qu'il reve-

noit de matines, ils l'attaquèrent. Le saint Prélat défendit à ceux qui l'accompagnoient d'opposer aucune défense pour lui sauver la vie; se mit à genoux, pria, les bras étendus, pour le salut de ses ennemis. L'un d'entre eux le perça d'un javelot. Sa patience, sa douceur, et l'éminente sainteté de sa vie, firent regarder comme un véritable martyre son injuste mort, qui arriva le 17 de septembre de l'an 708 ou 709, après un épiscopat de quarante ans.

PRATIQUE. La force qui éclate dans le martyre d'une manière si héroïque, est une vertu dont le Saint-Esprit seul est l'auteur dans les ames. Ce n'est ni le courage de la raison, ni une impétuosité aveugle de caractère, qui fait les héros de la religion. Mais la charité parfaite qui ne voit que Dieu, et ne désire que de le glorifier sur la terre pour le posséder dans le ciel.

PRIÈRE. Votre amour, Seigneur, est plus fort que la mort, et les saints de tous les âges n'ont triomphé que par lui, allumez-le dans mon cœur et dans celui de tous les enfans de votre église, et nous ne craindrons que de vous offenser. Ainsi soit-il.

Dix-huitième jour de Septembre.

SAINT THOMAS DE VILLENEUVE, *Archev. de Valence, en Espagne.*

SAINT Thomas de Villeneuve est né en 1488, à Fuenlana en Castille. Il reçut le surnom de Villeneuve de la petite ville où il fut élevé, et dont son père, Alphonse-Thomas Garcias, et sa mère Lucie Martinez, étoient originaires; l'un et l'autre recommandables par leurs vertus, et sur-tout par leur charité envers les pauvres, pour lesquels leur fils montra dès son enfance un attachement qui, dès l'âge de sept ans, lui faisoit sacrifier pour eux tout ce dont il pouvoit se passer lui-même, sans être apperçu dans ces petits sacrifices. Il fit avec succès ses premières études à Villeneuve, et fut envoyé à l'âge de quinze ans à l'université d'Alcala. Ses progrès rapides et ses talens lui méritèrent une place au collége de Saint-Ildephonse. Il fut reçu maître-ès-arts, et nommé professeur de philosophie. Après un cours de deux ans, on l'attira à Salamanque pour y remplir une chaire de philosophie dans cette université célèbre.

Pendant sa jeunesse, il fut toujours occupé de ses propres études, ou de l'instruction de ses disciples dans les sciences. Sa piété fut toujours fervente et exemplaire, et la pureté de ses mœurs intacte. Il gagna à Dieu plusieurs de ses disciples, qui tous eurent pour lui l'estime et la vénération la plus sincère. Il s'occupoit depuis deux ans des moyens de suivre l'attrait qui le portoit à fuir entièrement le monde; et après avoir longtemps prié et examiné la nature de différens ordres religieux, il se détermina pour celui des hermites de S. Augustin; il en prit l'habit à Salamanque et commença son noviciat, pendant lequel son humilité, sa pénitence et son assiduité à l'oraison firent l'étonnement de ses supérieurs et de ses frères. Il fut ordonné prêtre en 1520, et dit sa première messe le jour de Noël, avec une dévotion si tendre qu'il fut obligé de faire une pause, étant comme ravi hors de lui-même et inondé de ses larmes. Il éprouva souvent dans la suite de semblables impressions. Ses supérieurs l'employèrent bientôt à prêcher la parole de Dieu et à administrer le sacrement de pénitence. Dieu bénit tellement son zèle, qu'on le surnomma l'Apôtre de l'Espagne. Il fut élu prieur de plusieurs couvens, et deux

fois provincial. Toujours uni à Dieu, il fut dans ses emplois, conduit par cette vraie sagesse dont la grace seule est le principe.

L'empereur Charles-Quint le choisit pour un de ses prédicateurs; il le consulta souvent, et se conduisit dans plusieurs circonstances par ses conseils et ses vues, qu'il préféroit à ceux de son conseil et aux siens propres. Il le nomma à l'archevêché de Grenade; le Saint ayant été informé de sa nomination, se rendit promptement à Tolède auprès de l'empereur, et lui fit agréer, par ses représentations, son refus à l'épiscopat. Quelque temps après, le siége de Valence étant devenu vacant, Charles-Quint ordonna d'en expédier le brevet de nomination pour un religieux de l'ordre de Saint-Jérôme: le brevet fut fait sous le nom de Thomas de Villeneuve, et présenté à l'empereur, qui demanda au secrétaire d'état pourquoi il avoit mis un autre nom que celui qu'on avoit ordonné d'écrire. Le secrétaire répondit qu'il n'avoit entendu que le nom de Thomas de Villeneuve, mais qu'il étoit aisé de rectifier sa méprise. « Non, non, dit le prince, je reconnois là un trait de la Providence, conformons-nous à sa volonté ». Il signa le brevet, et l'envoya à

notre Saint, qui étoit alors prieur du couvent de Valladolid. Il fut consterné de cet événement, et se hâtoit d'employer tous ses efforts pour ne point accepter, lorsque l'archevêque de Tolède lui fit ordonner par son provincial, sous peine de désobéissance et d'excommunication, de se soumettre à la volonté de l'empereur.

Les bulles du pape Paul III arrivèrent bientôt, et Thomas fut sacré par l'archevêque de Tolède. Il partit dès le lendemain matin pour Valence, à pied, avec son habit religieux, accompagné d'un religieux de son ordre et de deux domestiques, et ne voulut même point s'arrêter sur la route pour voir sa mère qui vivoit encore. En arrivant à Valence, il se logea chez les Augustins. Il prit possession de son siége le premier jour de l'an 1545. Son chapitre, qui connoissoit sa pauvreté, lui ayant fait présent de quatre mille ducats pour subvenir à ses premiers besoins, il lui en témoigna la plus vive reconnoissance, mais donna cette somme à l'hôpital, dont la nécessité étoit presque extrême. Il se hâta d'aller habiter le palais archiépiscopal, pour être plus à portée de remplir tous les devoirs de pasteur; mais il y fut toujours dans la simplicité la plus pauvre

et la plus religieuse : on ne voyoit chez lui ni meubles précieux, ni tapisseries ; sa table frugale n'avoit jamais de mets extraordinaires ; il observoit les jeûnes et les abstinences de la règle de S. Augustin. En Avent, en Carême, les mercredis et vendredis, ainsi que les veilles des fêtes, il jeûnoit au pain et à l'eau jusqu'au soir, ne portoit de linge qu'étant malade, couchoit sur la paille ordinairement, et continuoit de porter son habit monastique. Il fut bientôt regardé comme l'apôtre et le père de son peuple, dans les visites régulières de son diocèse, après lesquelles il assembla un concile provincial, dont les sages réglemens réformèrent plusieurs abus. Il passoit souvent les nuits en prières ; et à toutes les heures du jour il vouloit qu'on laissât entrer chez lui tous ceux de son diocèse qui demandoient à lui parler.

Son assiduité à prêcher la parole divine avec l'onction du véritable zèle, eut les plus grands succès, par la conversion des pécheurs de tous les états. Il avoit tous les jours à sa porte, cinq cents pauvres à qui l'on donnoit, par ses ordres, le nécessaire. Les orphelins, les enfans trouvés, les pauvres honteux, étoient les objets de sa sollicitude pastorale. Quoique le revenu de l'archevêché

de Valence, fût annuellement de dix-huit mille ducats, le saint Prélat ne gardoit pour son usage que le plus étroit nécessaire, employant tout le reste aux besoins des églises, et à ceux des pauvres, pour lesquels il ne cessoit de solliciter la charité des riches. Il fut invité, avec la distinction dont sa réputation le rendoit digne, de se rendre au concile de Trente ; mais sa mauvaise santé ne le lui permit pas. Dieu lui fit même connoître que la fin de sa vie approchoit, et qu'il mourroit le jour de la fête de la Nativité de la sainte Vierge, à laquelle il avoit été toute sa vie dévoué.

Depuis qu'il eut eu cette connoissance d'une manière surnaturelle sur sa fin, son amour pour Dieu et son désir pour sa gloire l'absorboient tout entier. Il fut attaqué le 29 d'août de l'an 1555 d'une esquinancie, accompagnée de fièvre violente. Il fit dès les premiers jours une confession générale, en versant des larmes ; et après avoir reçu le saint Viatique, avec les plus vifs sentimens de respect, d'amour et de confiance, il fit distribuer aux pauvres de sa ville tout ce qu'il lui restoit d'argent, donna ses autres biens pour le soutien de son collége, disposa du lit sur lequel il étoit couché en faveur des prisonniers, en priant leur geôlier

de lui en permettre l'usage jusqu'à sa mort. Et le 8 septembre, au matin, sentant ses forces diminuer, il demanda qu'on lui lût la passion de Notre Seigneur Jésus-Christ, selon S. Jean ; on célébra ensuite la sainte messe dans sa chambre. Il récita le pseaume 30, et expira après la communion du prêtre, lorsqu'il eut prononcé ces paroles du pseaume : *Seigneur, je remets mon ame entre vos mains.* Il étoit dans la soixante-septième année de son âge, et la onzième de son épiscopat. Il fut enterré selon son désir, dans l'église des Augustins de Valence, béatifié par Paul V en 1618, et canonisé par Alexandre VII, en 1658.

PRATIQUE. Traitez les pauvres qui sont vos frères, disoit notre Saint, comme vous désirez que Dieu notre père vous traite vous-même. Rachetez vos péchés par l'aumône. Allez sur-tout au-devant des besoins de ceux qui n'osent demander; leur faire attendre l'aumône, c'est la leur faire acheter. Donnez autant que vous pourrez, jamais l'aumône n'a ruiné personne.

PRIÈRE. Je vous consacre, ô mon Dieu, tout ce que j'ai, tout ce que je suis, pour ne vivre que dans l'exercice de la charité qui vous aime, et qui me fasse aimer mon prochain comme moi-même. Tout est à vous, Seigneur, et l'aumône que le pauvre reçoit en votre nom sera pour moi, quand vous me jugerez, un titre à vos miséricordes éternelles. Ainsi soit-il.

Dix-neuvième jour de Septembre.

SAINT JANVIER, *Evêque de Bénévent, et ses Compagnons, Martyrs.*

SELON l'opinion la plus probable, saint Janvier naquit à Naples. Il étoit évêque de Bénévent, lorsque le feu de la persécution de Dioclétien s'alluma. Draconce, gouverneur de la Campanie, avoit fait emprisonner à Pouzzoles, Sosie et Proculus, diacres, l'un de Misène et l'autre de Pouzzoles, ainsi que plusieurs laïques de grande vertu. Ces généreux chrétiens parurent devant lui, et confessèrent leur foi avec un grand courage. S. Janvier étoit lié d'une étroite amitié avec Sosie; et depuis plusieurs années, il avoit en lui une grande confiance, à cause de sa sagesse et de sa sainteté. Il le consultoit, et il trouvoit en lui autant de lumières que de consolation. Il n'eut pas plutôt appris qu'il avoit été arrêté avec plusieurs autres chrétiens, qu'il forma la résolution d'aller les visiter pour les encourager et leur procurer tous les secours spirituels dont ils avoient besoin. La crainte des tourmens et la mort même ne put ralentir l'activité de

son zèle et de sa charité : aussi le martyre en fut-il la récompense.

Timothée, successeur de Draconce, ne tarda pas à être informé qu'un homme distingué étoit venu de Bénévent pour visiter les prisonniers chrétiens. Il ordonna d'arrêter cet homme, qui étoit Janvier, et se le fit amener à Nole, lieu de sa résidence ordinaire. Festus, diacre du saint Evêque, et Didier son lecteur, étant venus le voir, ils furent aussi arrêtés. On les interrogea avec lui, et ils partagèrent les tourmens qu'on lui fit souffrir à Nole. Quelque temps après, le gouverneur se rendit à Pouzzoles, et l'on y conduisit aussi les trois confesseurs, qu'il fit marcher devant son char avec les chaînes dont ils étoient liés. Lorsqu'ils y furent arrivés, on les renferma dans la prison où étoient les quatre confesseurs dont nous avons parlé plus haut. Ceux-ci avoient été condamnés par l'ordre de l'empereur, à être dévorés par les bêtes; et ils attendoient le moment où leur sentence seroit exécutée. Le lendemain de l'arrivée de S. Janvier et de ses Compagnons, on les exposa avec les autres chrétiens dans l'amphithéâtre; mais les bêtes les épargnèrent.

Le peuple étonné de ce prodige, le regarda comme un effet de la magie; et

tous nos saints Confesseurs furent condamnés à perdre la tête. Selon Bede, et l'auteur de leurs actes, ils furent exécutés à un mille de Pouzzoles, et on les enterra avec honneur à peu de distance de cette ville. On fit la translation de leurs reliques vers l'an 400. La ville de Naples fut enrichie des reliques de saint Janvier avant qu'on les portât à Bénévent. Cette première translation paroît s'être faite peu de temps après que Constantin eut rendu la paix à l'église. Du moins est-il certain que le corps du saint Evêque étoit dans une église de son nom à Naples, dans les huitième et neuvième siècles. Cette ville attribua à l'intercession de ce Saint, le bonheur qu'elle eut d'être délivrée d'une éruption violente du Mont-Vésuve, et des armes des différens ennemis qui avoient juré sa perte dans les mêmes siècles. Sicon, prince de Bénévent, ayant assiégé Naples au commencement du neuvième siècle, en réduisit les habitans au point qu'ils ne purent sauver leur vie et leur liberté qu'en cédant le corps de S. Janvier leur patron. Le vainqueur l'emporta en triomphe, et le déposa respectueusement à Bénévent vers l'an 825. L'église où il reposoit, tombant en ruines, on le transporta dans une autre église de la même

ville en 1129. Il s'en fit depuis une translation secrète à l'abbaye de Monte-Vergine. On l'y cacha sous le grand autel, et on ne l'y découvrit qu'en 1480.

Ferdinand, roi de Naples, désirant avoir ce précieux trésor, obtint du pape Alexandre VI, qu'on le rendroit à la ville qui l'avoit possédé primitivement. La translation s'en fit avec beaucoup de solennité, et on le déposa dans la cathédrale de Naples le 13 janvier 1497. Le jour même, la peste qui affligeoit cette ville depuis long-temps, cessa ses ravages. La ville de Naples fut encore spécialement redevable de son salut, à l'intercession de S. Janvier, dans les éruptions du Vésuve, qui arrivèrent en 1631, 1698 et 1707. Dans la dernière de ces années, on porta processionnellement la châsse du Saint à une chapelle qui étoit au pied du Vésuve, et aussi-tôt l'éruption cessa.

Nous allons rapporter d'après plusieurs graves auteurs, le célèbre miracle de la liquéfaction et de l'ébullition du sang de saint Janvier. On garde dans la chapelle du trésor de la cathédrale de Naples la tête de ce Saint, avec son sang renfermé dans deux fioles de verre fort anciennes. On ne sait dans quel temps la tête du saint Evêque fut tirée de la châsse;

l'opinion la plus vraisemblable est que ce fut vers le huitième ou neuvième siècle. Le buste où est aujourd'hui cette tête fut donné en 1306, par le roi Charles II, duc d'Anjou. Le sang est congelé et de couleur noirâtre : voici de quelle manière se fait le miracle.

On met la tête sur l'autel du côté de l'évangile, et les fioles du côté de l'épître. On a quelquefois trouvé le sang liquide, mais en général il est solide. Lorsque les fioles sont vis-à-vis de la tête, le sang se liquéfie ou dans le moment, ou tout au plus en quelques minutes. Cette liquéfaction est suivie d'une ébullition. Quand on a retiré le sang et qu'il n'est plus en présence de la tête, il redevient solide. Quoiqu'il y ait plusieurs cierges sur l'autel, on trouve en touchant les fioles, qu'elles sont presqu'entièrement froides. On les fait baiser au peuple en certaines occasions. Quelquefois le sang s'est liquéfié dans les mains de ceux qui tenoient les fioles ; quelquefois aussi il est redevenu solide, de liquide qu'il étoit, aussi-tôt qu'on y touchoit. La liquéfaction a lieu également, lorsque les fioles sont en présence d'un ossement ou de quelqu'autre partie de sang de saint Janvier. Il est arrivé quelquefois que la liquéfaction

ne s'est pas faite; ce que l'on a regardé comme une marque de la colère céleste. On met ensemble les deux fioles sur l'autel, et le sang se liquéfie dans l'une et l'autre en même temps et dans le même degré, quoiqu'il y en ait peu dans la plus petite, et qu'il soit attaché aux parois du verre.

Ce fait est donné pour incontestable par Baronius, et par un grand nombre d'autres auteurs, qui assurent avoir vu ce qu'ils rapportent, et avoir attentivement examiné toutes les circonstances de ce prodige. On cite entr'autres les Pères Henschénius et Papebrock, deux des plus savans Jésuites d'Anvers, envoyés exprès à Naples par le père Bollandus. Ce prodige se fait également dans toute l'année, mais ordinairement à la fête de S. Janvier, qui se célèbre le 19 septembre; à celle de la translation de ses reliques de Pouzzoles à Naples, le premier dimanche de mai; le 16 de décembre, jour auquel on honore la mémoire de la délivrance d'une éruption du Vésuve, obtenue par son intercession en 1631; enfin, dans quelques autres circonstances extraordinaires.

PRATIQUE. Il n'appartient qu'à la foi que la charité anime, de faire les vrais amis. Toute autre amitié n'est fondée que sur le

vil intérêt ou les rapports du vice. Le vrai ami, dit le Saint-Esprit, est un trésor dont Dieu seul dispose. Que sont donc ces prétendus amis dont on abonde dans les états de la société civile ? Jugeons-en par les mœurs, la bonne foi et la tranquillité publique.

PRIÈRE. Mon Dieu, accordez-nous par l'intercession de vos saints Martyrs, la grace de confesser la foi avec courage ; et que leur fidélité à observer vos loix divines, et à pratiquer les vertus qui les sanctifièrent, soit le modèle de tous les chrétiens. Ainsi soit-il.

Vingtième jour de Septembre.

SAINT EUSTACHE, *et ses Compagnons, Martyrs.*

SAINT Eustache, appelé Eustate par les Grecs, et Placide avant sa conversion, souffrit à Rome vers le temps de l'empereur Adrien, avec son épouse Théopiste, et ses fils Agape et Théopiste ; ces noms étant tous grecs, paroissent n'avoir été donnés à ces Saints qu'après qu'ils eurent embrassé la religion chrétienne. D'anciennes traditions, plutôt que des histoires sûres parvenues jusqu'à nous, portent que saint Eustache fut estimé des empereurs Vespasien et Tite, et qu'il se distingua dans leurs

armées. Il perdit par différens événemens sa fortune, et peu après, son épouse et ses enfans lui furent enlevés; mais la foi de Jésus-Christ qu'il avoit embrassée, le soutint dans d'aussi terribles épreuves.

Il rendit de grands services en combattant avec les troupes qui lui furent encore confiées pour arrêter les progrès des Barbares dans l'empire romain, et retrouva sa femme et ses deux fils. L'empereur Adrien l'honora de son estime. Mais ce prince l'ayant invité nommément au sacrifice qu'il faisoit à ses dieux, S. Eustache lui déclara qu'il n'adoroit que le seul vrai Dieu du ciel et de la terre, et que ses idoles n'étoient rien. Le prince, irrité, ordonne à l'instant de l'arrêter, avec son épouse et ses enfans; et rien n'ayant pu ébranler leur constance, ils furent renfermés dans un taureau d'airain, rougi par un grand feu, où ils moururent pour Jésus-Christ.

PRATIQUE. La foi, dit l'apôtre, triomphe de tout; elle a vaincu le monde, et si nous lui sommes fidèles, nous ne servirons que Dieu, et dans la liberté de ses vrais enfans, nous rendrons à chacun ce que nous lui devons par justice, et à Dieu seul l'hommage de tout notre cœur, et l'emploi de tout le temps de cette vie.

PRIÈRE. Votre providence, ô mon Dieu, est sur-tout admirable dans vos Saints; je m'abandonne à sa divine volonté pour qu'elle soit ma règle dans tous les événemens de ma vie. Accordez-moi la grace de m'y conformer dans toutes mes actions, et de mourir en l'adorant. Ainsi soit-il.

Le même jour vingt Septembre.

SAINT AGAPET, *Pape.*

AGAPET, né à Rome, fut reçu dans le clergé de cette ville, et s'attacha à l'église de Saint-Jean et de Saint-Pierre. Il devint depuis archidiacre. Son éminente sainteté lui attira l'amour et la vénération de tous ceux qui le connoissoient. Il succéda au pape Jean II, mort le 26 avril 535, et fut sacré le 4 mai suivant. Sa douceur guérit les plaies faites à l'Eglise par le schisme de Dioscore, qui s'étoit élevé contre Boniface II, en 529. L'empereur Justinien ayant appris son élection, lui envoya sa profession de foi, qui fut reconnue pour orthodoxe; et sur la demande qu'en fit ce prince, Agapet condamna les Acémètes, moines de Constantinople, qui étoient infectés de l'hérésie des Nestoriens. Justinien, ayant rompu l'alliance faite avec Genséric par

l'empereur Zénon, fit passer en Afrique une flotte de cinq cents voiles, qui s'empara de tout le pays, et prit Carthage presque sans aucune résistance. Justinien envoya aux églises de Jérusalem les vases de l'ancien temple des Juifs, que Tite avoit déposés à Rome, et que Genséric avoit depuis transportés à Carthage.

L'empereur et les prélats de l'église d'Afrique écrivirent au pape pour le prier de permettre qu'on laissât en possession de leurs siéges les évêques ariens qui renonçoient à l'hérésie. Mais Agapet leur répondit qu'ils devoient suivre les canons, et qu'en conséquence il falloit se contenter de recevoir les évêques ariens à la communion, sans les admettre parmi le clergé, et sans leur laisser les dignités ecclésiastiques. Théodat régnoit alors sur les Goths en Italie. Ce prince ayant appris que Justinien se préparoit à lui déclarer la guerre, obligea le pape de se rendre à Constantinople, pour écarter le danger qui le menaçoit. Vers le même temps, Agapet reçut des lettres de la part des abbés catholiques de cette ville, qui l'avertissoient des désordres causés par Anthime, pour troubler leur église. Agapet leur manda qu'aussi-tôt qu'il seroit arrivé à Constan-

tinople, il prendroit les moyens convenables pour arrêter les progrès de l'erreur.

Le saint Pape arriva à Constantinople le 2 février 536, et l'empereur l'y reçut avec beaucoup d'affection et de respect. Il fut d'abord question de l'affaire qui étoit l'objet principal du voyage d'Agapet, mais il ne put obtenir ce qu'il demandoit. Il traita ensuite des matières de religion, dans l'espérance de rétablir la paix troublée par l'hérésie. Il déclara qu'il ne communiqueroit point avec Anthime, à moins qu'il ne souscrivît aux décisions du concile de Calcédoine; et que rien ne pourroit le faire consentir à sa translation au siège de Constantinople. L'impératrice travailla sans succès à le gagner sur ce point. Justinien ne réussit pas mieux, quoiqu'il eût employé les promesses et les menaces. Agapet resta inflexible, et Anthime retourna à Trébizonde, de peur d'être obligé de recevoir le concile de Calcédoine. Le saint Pape le déclara excommunié, à moins qu'il ne prouvât sa catholicité en souscrivant ce concile. Cette fermeté anima contre lui la fureur des eutychiens et celle de l'impératrice. Mais la constance d'Agapet triompha des efforts des hérétiques. Mennas, aussi recommandable par son

savoir que par sa piété, fut élu patriarche de Constantinople. Le pape le sacra lui-même.

Les catholiques lui ayant porté plusieurs plaintes contre Sévère et quelques autres évêques du parti des acéphales, il se proposa de les faire examiner dans un concile. Mais il tomba malade, et mourut à Constantinople le 17 avril 536, après avoir siégé onze mois et trois semaines. Son corps fut porté à Rome et enterré dans l'église de Saint-Pierre du Vatican, le 20 du mois de septembre suivant, jour auquel on honore sa mémoire.

PRATIQUE. Quel spectacle que celui d'un homme vertueux aux prises avec les ennemis de la foi, assez généreux pour défier le monde entier, inébranlable dans la religion malgré les promesses et les menaces des princes, disposé à tout quitter plutôt que de se rien permettre que sa conscience puisse désapprouver. Il n'appartient qu'à la religion d'inspirer le vrai courage, et il n'y a qu'elle qui élève l'homme au-dessus de tous les événemens, qui lui inspire des actions nobles, et qui le prémunisse contre les erreurs et les injustices du monde.

PRIÈRE. Vous seul, ô mon Sauveur, pouvez nous faire triompher des ennemis de notre salut, et nous rendre inébranlables dans la pratique de notre sainte religion. Donnez-nous la

force de tout abandonner plutôt que de jamais consentir à vous offenser. Ainsi soit-il.

Vingt-unième jour de Septembre.

SAINT MATTHIEU, *Apôtre et Evangéliste.*

Saint Matthieu est appelé Lévi par deux évangélistes. Ces deux noms ont une origine hébraïque. Il portoit le second avant sa conversion, et il paroît avoir pris le premier lorsqu'il se fut attaché à Jésus-Christ, pour montrer qu'il avoit renoncé à sa profession, et qu'il étoit devenu un homme nouveau. Saint Marc l'appelle fils d'Alphée; mais il ne faut pas conclure de-là qu'il étoit frère de saint Jacques-le-Mineur. Il paroît qu'il étoit Galiléen de naissance. Il exerçoit la profession de publicain, ou de receveur de tributs pour les Romains, profession qui étoit fort odieuse parmi les Juifs. On pense qu'il avoit la recette du droit de péage que payoient les marchandises qui venoient par le lac de Génésareth, ainsi que tous ceux qui traversoient ce lac. C'est pour cela que, dans l'évangile en hébreu publié par Munster, le mot publicain est rendu en

cet endroit par *le seigneur du passage.* On lit dans l'évangile que quand le Sauveur appela saint Matthieu, il étoit assis au bureau des impôts sur le bord du lac.

Jésus, après la guérison d'un paralytique, sortit de Capharnaüm, et marcha sur les bords du lac de Génésareth, enseignant le peuple qui le suivoit en foule. Ayant apperçu Matthieu qui étoit assis à son bureau, il l'appela, et celui-ci se mit à sa suite. Matthieu avoit un poste avantageux; il voyoit bien ce que lui coûteroit la démarche qu'il faisoit, et il n'ignoroit pas que la pauvreté alloit devenir son partage. Mais toutes ces considérations ne l'arrêtèrent point; la gloire de devenir le disciple de Jésus-Christ lui parut préférable à tout. Il paroît qu'il connoissoit le Sauveur et sa doctrine, parce qu'il demeuroit dans le voisinage de Capharnaüm, où Jésus-Christ avoit prêché et opéré plusieurs miracles. Ainsi il étoit en quelque sorte préparé aux impressions de la grace qui l'appeloit à l'apostolat. On lit dans saint Jérôme, qu'il fut touché et fortement attiré par un certain éclat de majesté, mêlé d'une douceur aimable qui brilloit sur le visage de Jésus. Il se convertit, suivant Bède, parce que « celui qui l'ap» peloit extérieurement par sa parole, le

» touchoit en même temps par l'onction » intérieure de sa grace ». Saint Matthieu n'a pas plutôt entendu la voix de Jésus, qu'il brise tous ses liens, qu'il abandonne le monde, et tout ce qui pouvoit l'y retenir.

On remarque trois principaux points dans sa conversion. 1°. Elle fut prompte; il crut que balancer un moment entre Dieu et le monde, c'est s'exposer à perdre la grace qui est offerte. 2°. Elle fut courageuse, et triompha de tous les obstacles qu'opposèrent les passions. 3°. Elle fut constante; l'Apôtre ne regarda plus en arrière, il suivit Jésus-Christ avec ferveur, et persévéra toujours dans ses premières résolutions. Les autres Apôtres, selon la remarque de S. Grégoire, quittèrent leur barque et leurs filets pour suivre le Sauveur; mais on les voit encore exercer leur profession. Il n'en fut pas de même de saint Matthieu; il ne retourna jamais à son bureau, parce qu'il y auroit trouvé de fréquentes occasions de chute. Ayant invité le Sauveur et ses disciples à manger chez lui, il appela aussi au même festin ses amis, et ceux principalement qui exerçoient la profession à laquelle il venoit de renoncer. Il espéroit sans doute que les entretiens divins du Sauveur

pourroient leur procurer la même grace qu'à lui.

On met la vocation de saint Matthieu, à la seconde année de la prédication publique de Jésus-Christ. Quelque temps après, le Sauveur ayant formé le collége apostolique, voulut bien agréger notre Saint dans la société de ceux qu'il destinoit à être les princes et les fondateurs de son Eglise. Dans la liste des Apôtres donnée par les autres évangélistes, le nom de saint Matthieu se trouve avant celui de saint Thomas ; mais notre saint Evangéliste place cet Apôtre avant lui, et joint à son nom l'épithète de publicain. Il suivoit en cela son humilité, qui le portoit à publier ce qu'il avoit été, afin que l'on pût admirer en lui les effets de la miséricorde divine. Nous apprenons d'Eusèbe et de saint Epiphane, qu'après l'ascension de Jésus-Christ, saint Matthieu prêcha dans la Judée et dans les contrées voisines, et qu'il ne s'en éloigna point jusqu'à la dispersion des Apôtres. Quelque temps avant cette séparation, il écrivit son évangile, à la prière des Juifs convertis. S. Epiphane dit qu'il l'écrivit par le commandement des autres Apôtres. Il est au moins sûr que l'évangile de saint Matthieu est le premier de tous; que saint Barthelemi

l'emporta dans les Indes, et qu'il l'y laissa.

Les évangiles sont la plus excellente partie de l'Écriture. Jésus-Christ nous y instruit des importantes vérités du salut, non par ses prophètes, mais par lui-même ; et nous y trouvons dans l'histoire de sa vie le plus parfait modèle de sainteté. Saint Matthieu entre dans un détail plus circonstancié des actions du Sauveur. Depuis le cinquième chapitre jusqu'au quatorzième, il diffère des autres évangélistes dans la manière de ranger les faits; il néglige l'ordre des temps, pour réunir les instructions de Jésus-Christ, et montrer plus parfaitement la liaison qui est entr'elles. Il insiste principalement sur les préceptes moraux, et donne la généalogie du Sauveur, pour faire voir l'accomplissement des promesses selon lesquelles le Messie devoit sortir de la race d'Abraham et de David; en quoi il se proposoit particulièrement d'engager les Juifs à croire en lui.

Le saint Evangéliste, après avoir converti un grand nombre d'ames dans la Judée, alla prêcher la foi à des peuples barbares de l'Orient. Nous apprenons de S. Clément d'Alexandrie, qu'il étoit fort adonné à l'exercice de la contemplation ; qu'il menoit une vie très-austère ; qu'il

ne mangeoit point de viande, et qu'il ne vivoit que d'herbes, de racines et de fruits sauvages. Saint Ambroise dit que Dieu lui ouvrit le pays des Perses. Selon Ruffin et Socrate, il porta l'évangile dans l'Ethiopie, par où l'on doit entendre, non les contrées orientales et méridionales de l'Asie, mais la partie de l'Ethiopie qui confine à l'Egypte.

Florentinius dit que, suivant l'opinion commune, saint Matthieu mourut à Luch, dans le pays de Sennaar, qui faisoit partie de l'ancienne Nubie, et qui est entre l'Egypte et l'Abyssinie. On lit dans Fortunat, qu'il souffrit le martyre à Naddaver en Ethiopie. Dorothée rapporte qu'il fut enterré honorablement à Hiérapolis dans la Parthie. On porta depuis ses reliques dans l'Occident. On lit dans une lettre écrite en 1080, par le pape Grégoire VII, à l'évêque de Salerne, qu'elles étoient dans une église de cette ville, laquelle avoit été dédiée sous l'invocation du Saint.

PRATIQUE. « Quand on lit l'évangile » dans les églises d'Orient, dit S. Jérôme, » on allume des cierges, quoique le soleil » luise, pour témoigner sa joie ». S. Thomas le lisoit toujours à genoux. Nous y trouvons non-seulement les divines instructions du Sauveur, mais encore l'histoire de

sa vie sur la terre, qui nous est proposée pour modèle. « Chaque action, chaque » parole du Seigneur Jésus-Christ, dit saint » Basile, est une règle de piété. Il s'est » revêtu de la nature humaine, afin de » nous tracer et de nous rendre sensible le » modèle proposé à notre imitation ». Etudions le, ce modèle, et prions S. Matthieu de nous obtenir la grace d'être bien pénétrés de l'esprit de Jésus-Christ, qui est un esprit d'humilité, de pénitence, de mortification, de charité, et de détachement du monde.

PRIÈRE. Sontenez-nous, ô mon Dieu, dans la résolution où nous sommes de correspondre à vos graces, et de suivre en tout les maximes de votre saint évangile ; assistez-nous par les mérites de S. Matthieu, votre apôtre, afin que son intercession nous obtienne les graces que nous ne pouvons pas obtenir nous-mêmes. Ainsi soit-il.

Vingt-deuxième jour de Septembre.

SAINT MAURICE, *et ses Compagnons, Martyrs.*

L'EMPEREUR Carus, qui avoit osé prendre le titre de dieu, ayant été tué par la foudre, et Numérien, son fils, assassiné par Aper son oncle, Dioclétien fut proclamé empereur par l'armée qu'il commandoit en Orient, le 7 septembre 284.

L'année suivante, ayant vaincu dans la Mésie, Carin, le second fils de Carus, il lui ôta la vie. Après cette victoire, il se fit donner le nom de Jovius, tiré de celui de Jupiter, créa césar Maximien, et lui confia le gouvernement de l'Occident. L'empereur, après l'avoir associé à l'empire, lui ordonna de marcher contre les Bagaudes qui avoient pris les armes pour venger la mort de Carin; Maximien se fit alors donner le nom d'Hercule. C'est dans cette expédition que les historiens les plus judicieux mettent le martyre de la légion thébéenne. Il paroît que cette légion étoit ainsi appelée, parce qu'elle avoit été levée dans la Thébaïde ou Haute-Egypte, où il y avoit un grand nombre de chrétiens zélés. Elle étoit toute composée de soldats qui croyoient en Jésus-Christ; et saint Maurice, qu'on croit en avoir été le principal commandant, n'y en admettoit probablement point qui fussent d'une autre religion. Dioclétien, au commencement de son règne, n'étoit pas ennemi des chrétiens; il leur confioit même, au rapport d'Eusèbe, les places les plus importantes : mais les gouverneurs et la populace n'en avoient pas moins la liberté de suivre les mouvemens de la haine qu'ils leur portoient. Quant à

Maximien, il versoit leur sang dans certaines occasions extraordinaires.

La légion thébéenne fut du nombre de celles que Dioclétien fit passer d'Orient en Occident pour combattre les Bagaudes. Maximien ayant passé les Alpes, fit défiler quelques détachemens du côté de Trèves, et ordonna que toute l'armée feroit un sacrifice aux dieux pour obtenir le succès des armes de l'Empire. La légion thébéenne s'éloigna, pour aller camper près d'Agaune, à trois lieues d'Octodurum, ville qui dans ce temps-là étoit considérable, mais qui n'est plus qu'un village. L'empereur lui enjoignit de revenir au camp général, et de se réunir au gros de l'armée pour l'oblation du sacrifice. Mais comme tous ceux dont elle étoit composée, refusoient constamment de participer à cette cérémonie sacrilége, il les fit décimer; et les soldats sur lesquels tomba le sort, furent mis à mort. Les autres restèrent inébranlables, et s'entr'exhortoient à persévérer fidèlement dans leur religion. Cette première décimation fut suivie d'une seconde, qui ne produisit pas plus d'effet. Tous les soldats de la légion qui vivoient encore, s'écrièrent qu'ils n'obéroient point, et qu'ils étoient résolus tout souffrir, plutôt que de trahir leur fo

Maurice, Exupère et Candide, leurs principaux officiers, ne contribuoient pas peu à les entretenir dans ces généreux sentimens. Saint Eucher donne à saint Maurice le titre de *primicerius*, qui étoit la première dignité dans la légion, et qui revenoit à-peu-près à celle de tribun ou colonel. Exupère est appelé *campiductor* ou major, et Candide, sénateur des troupes. L'empereur fit dire à la légion, qu'il étoit de son plus grand intérêt de se rendre ; qu'elle comptoit en vain sur le nombre de ceux qui la composoient, et qu'ils périroient tous, s'ils persistoient dans leur désobéissance. Tous animés par leurs officiers, envoyèrent à Maximien la réponse que nous allons rapporter en substance.

« Nous sommes vos soldats, mais nous » sommes aussi les Serviteurs du vrai » Dieu. Nous vous devons le service mili- » taire et l'obéissance ; mais nous ne » pouvons renier celui qui est notre créa- » teur et notre maître, comme il est » aussi le vôtre dans le temps même que » vous le rejetez. Vous nous trouverez » dociles à vos ordres dans toutes les » choses qui ne sont point contraires à sa » loi, et notre conduite passée doit vous » en répondre. Nous sommes prêts à » nous opposer à vos ennemis, en quel-

» que lieu qu'ils soient ; mais nous ne » pouvons tremper nos mains dans le » sang innocent. Nous avons fait serment » à Dieu, avant de vous le faire ; vous » fieriez-vous au second serment, si nous » allions violer le premier? Vous voulez » que nous punissions les chrétiens ; et » nous le sommes tous. Nous confessons » Dieu le père, auteur de toutes choses, » et Jésus-Christ son Fils. Nous avons vu » massacrer nos compagnons sans les » plaindre, et nous nous sommes même » réjouis du bonheur qu'ils avoient eu de » mourir pour leur religion. L'extrémité » à laquelle on nous réduit, n'est point » capable de nous inspirer des sentimens » de révolte. Nous avons les armes à la » main ; mais nous ne savons ce que c'est » que de résister, parce que nous aimons » mieux mourir innocens que de vivre » coupables ».

La légion thébéenne étoit composée de plus de dix mille hommes bien armés, qui pouvoient du moins vendre leur vie bien cher, mais ils savoient qu'en rendant à Dieu ce qui est à Dieu, il faut aussi rendre à César ce qui est à César ; et ils montroient plus leur courage en mourant pour leur foi, qu'ils n'auroient fait dans les entreprises les plus périlleuses. Maximien, désespérant d'ébran-

ler leur constance, les fit investir par son armée qui les massacra. Loin de faire la moindre résistance, tous mirent bas les armes, et se laissèrent tranquillement ôter la vie. Ils s'exhortoient mutuellement à la mort, et il n'y en eut pas un seul qui se démentît. La terre étoit couverte de corps morts, et des ruisseaux de sang couloient de toutes parts. Pendant que l'armée pilloit ceux qu'on venoit de massacrer, arrive un soldat vétéran, nommé Victor, qui n'étoit pas du même corps. Frappé d'indignation, il se retira sans vouloir prendre part à la joie publique. Les soldats étonnés lui demandèrent s'il étoit aussi chrétien. Sur la réponse qu'il leur fit qu'il l'étoit, et qu'il espéroit l'être toujours, ils se jetèrent sur lui et le massacrèrent.

Ursus et Victor, qui étoient de la légion thébéenne, mais qui s'étoient écartés du corps, furent martyrisés à Soleure, et l'on y garde encore leurs reliques. Octave, Adventitius et Solutor souffrirent à Turin vers le même temps. Ils ont été célébrés dans les sermons de saint Maxime. Fortunat appelle ces saints Martyrs l'heureuse légion. Leur fête est marquée en ce jour dans les martyrologes de saint Jérôme, de Bède, et de plusieurs autres. Il s'est opéré un grand

nombre de miracles, par la vertu de leurs reliques. Les corps de saint Maurice et de ses compagnons furent découverts à Agaune plusieurs années après leur martyre. Ces Saints sont honorés dans un grand nombre d'églises de France, d'Allemagne, d'Italie, d'Espagne et de Portugal.

PRATIQUE. Nous apprenons de l'exemple des Martyrs, à nous former une juste idée du courage. Le devoir et la vertu en sont le fondement. Celui qu'il anime, entreprend de grandes choses, et supporte les plus rudes épreuves. Lorsqu'il s'agit de conserver son innocence, il n'y a point de sacrifice qui lui coûte, et il envisage les plus affreux tourmens avec intrépidité. Cette disposition de l'ame ne peut avoir sa source que dans la religion chrétienne; et d'elle dérivent plusieurs vertus. Un héros chrétien aime ses ennemis, fait du bien à ceux qui le persécutent, supporte les affronts avec joie, et est prêt à tout souffrir pour l'amour de Dieu.

PRIÈRE. Divin Sauveur de nos ames, renouvelez en nous l'esprit de force et de courage des vrais enfans de votre église, et que sous sa conduite nous triomphions avec elle, en vous et par vous, de toutes nos passions, et sur-tout de celles qui mettent obstacle à notre salut. Ainsi soit-il.

Vingt-troisième jour de Septembre.

SAINT LIN, *Pape, Martyr.*

PLUSIEURS Pères de l'Eglise nous apprennent que saint Lin fut le successeur immédiat de saint Pierre sur le siége de Rome. On lit dans Tertullien que le prince des Apôtres désigna saint Clément pour le remplacer ; mais ou saint Clément refusa cette dignité jusqu'après la mort de saint Lin et de saint Clet, ou il ne fut d'abord que le vicaire de saint Pierre, afin de gouverner sous son autorité les Gentils convertis, tandis que cet Apôtre s'occupoit du soin de veiller sur toute l'Eglise ; en sorte cependant qu'il s'appliquoit principalement à instruire les Juifs fidèles, et à répandre de plus en plus la lumière de l'évangile par ses prédications.

Saint Lin étant monté sur la chaire de saint Pierre, lorsque ce premier vicaire de Jésus-Christ eut été martyrisé, l'occupa onze ans, c'est-à-dire, depuis l'an 65, jusqu'à l'an 76. Il est nommé parmi les martyrs dans le Canon de la Messe de l'Eglise romaine, qui est d'une plus haute antiquité que

celui de Gélase, et d'une plus grande autorité sur ce point. On voit d'ailleurs par de très-anciens pontificaux, qu'il versa son sang pour la foi. Il fut enterré sur le mont Vatican, près du tombeau de saint Pierre. Sa fête est marquée par Bède au 7 d'octobre; mais Florus, Usuard et le martyrologe romain la mettent au 23 de septembre.

PRATIQUE. Il n'est donné à personne sur la terre, dit S. Paul, de comprendre le bonheur infini que Dieu destine à ceux qui l'aiment ici-bas, en imitant autant qu'ils peuvent les vertus dont le Sauveur s'est fait pour nous le parfait modèle. Mais il faut sur-tout que le vieil homme, dans le sens de l'Apôtre, soit crucifié en nous, et le corps du péché détruit, pour approcher de la conformité évangélique que nous devons avoir avec le Fils de Dieu.

PRIÈRE. Mon Dieu, donnez-moi ce désir sincère de mon salut, qui ne connoît ni lâcheté, ni indolence. Vous avez racheté mon ame par votre sacrifice sur la croix, je dois m'unir à vous pour que vous m'en appliquiez les mérites. Aidez-moi à me séparer de tout, afin que toutes mes actions ne tendent et ne se rapportent qu'à vous. Ainsi soit-il.

Le même jour vingt-trois Septembre.

SAINTE THÈCLE, *Vierge et Martyre.*

SAINTE Thècle, dont le nom a toujours été fort célèbre dans l'Eglise, et qui est appelée la première martyre de son sexe par saint Isidore de Péluse, et par tous les Grecs, fut un des plus beaux ornemens du siècle des Apôtres. Elle étoit née dans l'Isaurie ou dans la Lycaonie. Saint Méthode dit, dans son *Banquet des Vierges*, qu'elle étoit fort versée dans la philosophie profane ; qu'elle possédoit toutes les parties des belles-lettres; et qu'elle s'exprimoit avec autant de force et d'éloquence, que de douceur et de facilité. Il ajoute qu'elle fut convertie au christianisme par saint Paul, et qu'elle devint très-habile dans la connoissance de la religion. Il loue l'ardeur de son amour pour Jésus-Christ, qui éclata dans plusieurs occasions importantes, et sur-tout dans les combats qu'elle soutint pour la foi, avec un courage et une force de corps dignes de la vigueur de son ame.

Suivant saint Augustin, saint Epiphane, saint Ambroise et plusieurs au-

tres, ce fut à Icône que saint Paul la convertit par ses prédications. L'opinion la plus vraisemblable est qu'elle embrassa le christianisme vers l'an 45. Les discours de l'Apôtre lui firent comprendre toute l'excellence de la virginité, et elle résolut de donner la préférence à cet état, dans un âge encore tendre. Elle renonça sur-le-champ à un mariage avantageux que ses parens étoient sur le point de lui faire contracter. Sa famille qui ne connoissoit point les motifs de la conduite extraordinaire qu'elle tenoit, employa les menaces, les caresses et tous les moyens possibles pour la déterminer à finir l'affaire de son mariage. Le jeune homme qu'elle devoit épouser se joignit aux parens de Thècle, et fit valoir les raisons les plus capables de la toucher. Enfin tous ceux qui la connoissoient, la pressèrent, de la manière la plus persuasive, de se rendre au désir de sa famille. Tous ces moyens étant inutiles, on eut recours au magistrat, qui la menaça de la sévérité des loix. Thècle triompha de tous ces différens assauts, et regarda comme ses plus cruels ennemis, ceux qui affectoient de lui témoigner tant de tendresse.

La Sainte se voyant un peu plus libre, profita de cette occasion pour s'é-

chapper des mains de ses persécuteurs, et elle se retira auprès de saint Paul, pour se trouver quelque consolation. Ainsi elle abandonna ce qu'elle avoit de plus cher dans le monde, pour chercher Jésus-Christ qui lui tenoit lieu de toutes choses. Le jeune homme auquel elle avoit été promise en mariage, la fit chercher de toutes parts, tant pour satisfaire sa passion que pour se venger de l'affront prétendu qu'il s'imaginoit avoir reçu. L'ayant découverte, et ne pouvant vaincre sa résistance, il la dénonça comme chrétienne aux magistrats, pour qu'ils la condamnassent à être dévorée par les bêtes. Thècle resta toujours inébranlable. Elle fut exposée nue dans l'amphithéâtre, mais elle étoit revêtue de l'innocence; et l'ignominie dont on vouloit la couvrir, devint pour elle une occasion de gloire et de triomphe. Tranquille au milieu des léopards, des lions et des tigres, elle attendoit avec une sainte impatience le moment où elle alloit être mise en pièces par ces redoutables animaux, dont les rugissemens glaçoient d'effroi tous les spectateurs. Mais les lions et les autres animaux oubliant leur férocité naturelle se couchèrent à ses pieds, et les léchèrent, comme pour lui témoigner leur respect. On eut beau les

exciter, ils se retirèrent sans avoir fait de mal à la Servante de Jésus-Christ.

Cette circonstance merveilleuse est rapportée par S. Ambroise, qui s'exprime en cette occasion avec cette éloquence simple et énergique qui lui est particulière. On la trouve aussi dans S. Chrysostôme et dans d'autres anciens Pères. Une autre fois, sainte Thècle n'éprouva point les effets du feu, par une protection visible du ciel, et sortit du milieu des flammes sans que son corps en eût été endommagé. Saint Grégoire de Nazianze et d'autres auteurs, qui rapportent ce prodige, ajoutent que la Sainte fut délivrée de plusieurs autres dangers auxquels la rage des persécuteurs l'avoit exposée. On lit dans un martyrologe qui porte le nom de saint Jérôme, que ce fut à Rome que Dieu sauva miraculeusement sa Servante de l'activité des flammes. Thècle accompagna saint Paul dans ses courses apostoliques, afin de se former à la perfection chrétienne sur un modèle aussi accompli. S. Chrysostôme, S. Grégoire de Nazianze, S. Augustin et plusieurs autres Pères, lui donnent le titre de vierge et martyre; ses souffrances lui ont justement mérité le second de ces titres, quoique Bède dise dans son martyrologe qu'elle mourut en paix. Ce

dernier sentiment a été adopté par plusieurs graves auteurs.

La Sainte passa le reste de sa vie dans la retraite. Elle mourut dans l'Isaurie, et fut enterrée à Séleucie, capitale de ce pays. On bâtit une église sur son tombeau sous les premiers empereurs chrétiens : il y venoit des pélerins de toutes parts, et il s'y opéra un grand nombre de miracles. La cathédrale de Milan est dédiée sous l'invocation de sainte Thècle, et l'on y a gardé long-temps une partie de ses reliques.

PRATIQUE. Nous ne pouvons plaire à Jésus-Christ, à moins que nous n'imitions l'amour qu'avoient les Saints pour la pureté, et que nous ne suivions les règles de la plus exacte chasteté, chacun selon notre état. Mais cette vertu ne peut s'acquérir, qu'en priant Dieu de nous pénétrer de la crainte de ses jugemens; qu'en se formant à la pratique de l'humilité, en vivant dans une entière défiance de soi-même, et sur-tout, en évitant tout ce qui est capable d'allumer les passions, comme les amitiés trop tendres. Sans cette précaution, on court risque de finir par la chair, après avoir commencé par l'esprit.

PRIÈRE. Animez-nous, ô mon Dieu, par le souvenir des biens invisibles, et par celui des austérités auxquelles tant de vierges délicates s'assujétirent avec joie; détachez-nous de tout ce qui n'est pas vous, et faites qu'à l'exemple de

sainte Thècle, nous vous soyons toujours consacrés par une vie pure, innocente et sainte. Ainsi soit-il.

Vingt-quatrième jour de Septembre.

SAINT GÉRARD, *Evêque de Chonad, en Hongrie, Martyr.*

SAINT Gérard, Vénitien de naissance, vint au monde vers le commencement du onzième siècle. Il se consacra à Dieu, étant encore très-jeune, et entra dans l'état monastique; sa ferveur, soutenue par la prière et la méditation, le fit avancer à grands pas dans la pratique des plus hautes vertus. Après quelques années passées dans la solitude, il obtint de ses supérieurs la permission d'aller en pélerinage au saint sépulcre de Jérusalem: lorsqu'il traversoit la Hongrie, le roi saint Étienne eut occasion de le connoître, e d'admirer sa piété, son mérite rare et so humilité profonde. Ce prince, que le zèl des ames embrasoit, tâcha de lui persuader, comme il le croyoit lui-même, qu Dieu ne lui avoit inspiré le désir du p lerinage au saint sépulcre, que pour mettre à portée de travailler avec lui la conversion des Hongrois, parmi le quels il y avoit beaucoup d'idolâtres.

S. Gérard ne crut pas devoir consentir à rester dans le monde; il demanda seulement au roi la permission de se fixer quelque temps dans une solitude. Le prince y consentit avec joie, et notre Saint, en 1030, se bâtit un petit hermitage dans un désert au diocèse de Vesprin, où il passa sept ans dans le jeûne et la prière, avec un compagnon nommé Maur. Dans cet intervalle, le saint Roi de Hongrie, ayant soumis tous ses ennemis et rétabli la paix dans ses Etats, obligea Gérard de quitter sa solitude, pour s'appliquer aux fonctions du saint ministère. Le Saint, toujours docile à la conduite de la Providence, commença sa mission évangélique, et prêcha avec les plus grands fruits. Quelque temps après, il fut placé, malgré ses répugnances, sur le siége épiscopal de Chonad.

Une grande partie de son peuple étoit encore dans les ténèbres du paganisme; mais en peu d'années son diocèse changea de face : J. C. y fut adoré, l'évangile connu, et la loi divine observée. Le saint Evêque en prêchant l'évangile, l'observoit lui-même en donnant les exemples de l'humilité, de la charité, de la patience et du plus profond respect pour tout ce qui tenoit au culte catholique. Vêtu lui-même toujours simple-

ment, allant ordinairement à pied dans ses courses apostoliques, et se montrant par-tout le père des pauvres, des affligés et des pécheurs, il gagna tous les cœurs à Dieu. Le saint roi Etienne le seconda toujours tant qu'il vécut; mais ce prince étant mort, Pierre, son neveu et son successeur, n'eut pour le serviteur de Dieu que du mépris et de la haine. Ses sujets se révoltèrent et le chassèrent du trône en 1042. On nomma pour régner après lui Abas, qui étoit d'un caractère cruel et atroce; il fit mourir tous ceux de la noblesse qu'il crut n'avoir pas été dans ses intérêts. Il voulut être couronné par S. Gérard, et le manda pour cette cérémonie à sa cour. Le saint Evêque refusa de prêter son ministère au dessein de l'usurpateur, qui trouva quelques prélats assez lâches pour le satisfaire. Il ne régna que deux ans: il eut la tête tranchée sur un échafaud.

André, fils de Ladislas, et cousin germain du roi S. Etienne, fut proclamé roi de Hongrie, à condition qu'il en chasseroit les chrétiens, et rétabliroit l'idolâtrie. André, aveuglé par l'ambition, promit d'exécuter la condition. Saint Gérard et trois autres évêques, se rendirent à Albe-la-Royale, dans le dessein d'engager le nouveau roi à renoncer à la

promesse sacrilége qu'il avoit faite. Les quatre évêques étant arrivés à Giod, près du Danube, Gérard célébra la messe, et dit ensuite à ses compagnons : « Nous » souffrirons tous le martyre aujour- » d'hui, excepté l'évêque de Bénétha ». Lorsqu'ils eurent un peu avancé, et qu'ils se préparoient à passer le fleuve, ils furent investis par une troupe de soldats, qui avoient à leur tête le duc Vatha, l'un des plus zélés défenseurs de l'idolâtrie, et l'un des plus implacables ennemis de la mémoire de S. Etienne. Gérard fut assailli d'une grêle de pierres. Sa douceur et sa patience, loin de désarmer ses persécuteurs, ne fit que les aigrir. On le tira de son chariot pour le traîner par terre. Le Saint s'étant relevé sur ses genoux, fit la même prière que S. Etienne, pour ceux qui lui ôtoient la vie. A peine l'eut-il achevée, qu'on le perça d'un coup de lance, dont il mourut au bout de quelques instans. Deux autres évêques, nommés Bezterd et Buld, partagèrent avec lui la gloire du martyre. Le nouveau roi étant arrivé sur ces entrefaites, tira le quatrième évêque des mains des soldats. Il se déclara depuis contre le paganisme, vainquit les Germains qui vouloient envahir ses Etats et régna avec gloire. Le martyre de

S. Gérard arriva le 24 septembre 1046. On enterra son corps dans une église dédiée sous l'invocation de la sainte Vierge, près du lieu où il avoit souffert ; mais on le porta depuis dans la cathédrale de Chonad.

PRATIQUE. Un bon pasteur, et tous les chrétiens qui ont de l'autorité sur les autres, doivent se montrer supérieurs aux fatigues et aux dangers, lorsqu'il s'agit du salut des ames. S'ils sont chargés de cultiver un sol stérile, ils ne doivent épargner ni peines, ni sueurs, pour le fertiliser, et en attendre la fécondité du père céleste. Le pécheur de son côté, ne doit point désespérer de son salut tant que les portes de la miséricorde lui sont ouvertes, et que le Dieu qu'il a offensé, l'attend, et lui offre la ressource de la pénitence, mais il faut que cette pénitence soit prompte et sincère.

PRIÈRE. Mon Dieu, préservez-nous de nous rendre coupables du salut d'autrui, ou par nos scandales ou par notre négligence. Sauvez-nous, Seigneur, et sauvez spécialement tous ceux pour lesquels vous voulez que nous nous intéressions, et faites-nous à tous la grace d'expier nos crimes par la pénitence. Ainsi soit-il.

Vingt-cinquième jour de Septembre.

S. CÉOLFRID, *Abbé en Angleterre.*

SAINT Céolfrid, honoré en France sous le nom de saint Céoulfroy ou saint Ceufrey, étoit anglais et parent de S. Benoît Biscop. Ils renoncèrent ensemble au monde, et allèrent à Rome par dévotion et pour s'y perfectionner dans la connoissance des saintes lettres. De retour dans leur patrie, ils fondèrent le monastère de S. Pierre de Wiremouth, en 674. Ils y vivoient, comme les Antoine et les Hilarion, dans la pénitence la plus austère et le recueillement le plus profond. Quelques années après, S. Benoît Biscop résolut de bâtir un monastère de S. Paul, à Jarrow; il chargea S. Céolfrid de former cet établissement et d'en gouverner les religieux, qui s'y trouvoient au nombre de soixante-dix. Sept ans après, le même S. Benoît l'établit aussi supérieur du monastère de Wiremouth, qui n'étoit pas éloigné. Notre Saint les gouverna l'un et l'autre pendant vingt-huit ans, avec une sagesse vigilante et charitable, et une grande ferveur de zèle et d'humilité.

Le vénérable Bède, qui vécut sous sa conduite, en parlant des vertus et de la science de son saint Abbé, dit qu'il avoit formé dans ses monastères des bibliothèques choisies; et Bède, lui-même, prouve bien par ses écrits, qu'on étudioit dans ses monastères les bons livres avec succès. Notre saint Abbé eut souvent des marques de l'estime et de la confiance du roi des Pictes; il le consulta souvent et se conforma à ses conseils. S. Céolfrid, avancé en âge et devenu presque infirme, résolut de quitter sa place de supérieur des deux monastères, où se trouvoient six cents moines. Il eut bien de la peine à les engager à lui nommer un successeur. Lorsque Céolfrid se vit remplacé par celui de ses disciples qu'il avoit lui-même désigné, il déclara qu'il alloit partir pour visiter à Rome les tombeaux des saints Apôtres avant de mourir. Il se mit aussi-tôt en route. Pendant son voyage, il récitoit tous les jours l'office divin, le pseautier tout entier, et célébroit régulièrement la sainte messe. Il traversoit la France lorsqu'il tomba malade à Langres, où il mourut le 25 septembre 716, dans la soixante-quatorzième année de son âge.

PRATIQUE. Nous apprenons de l'exemple des Saints, qu'on ne peut acquérir la vertu

sans se faire violence. On se flatteroit en vain de rectifier ses inclinations, si l'on n'étoit fortement déterminé à lutter contre leur perversité; il faut jeter dans son cœur la semence des vertus, de manière qu'elle puisse y prendre racine, y croître et y fructifier de plus en plus. S'il en coûte pour se sanctifier et persévérer dans la justice, quelle paix ne goûte-t-on pas en menant une vie innocente? Tandis que l'ambitieux, l'avare et le voluptueux sont accablés de troubles et de remords qui les dévorent malgré eux.

PRIÈRE. Non, mon Dieu, jamais une ame rebelle à votre volonté, ne jouira de cette paix intérieure que vous communiquez à vos fidèles serviteurs; gravez en nous ce principe d'une vérité éternelle, et faites-nous la grace d'y conformer notre conduite jusqu'au dernier instant de notre vie. Ainsi soit-il.

Le même jour vingt-cinq Septembre.

SAINT FIRMIN, *premier Evêque d'Amiens, Martyr.*

SAINT Saturnin, qui étoit évêque de Toulouse vers le milieu du troisième siècle, eut entr'autres disciples saint Honest de Nismes. C'étoit un prêtre rempli de zèle, qui porta le flambeau de la foi dans la Navarre, et qui se distinguoit autant par son savoir que par ses vertus :

il fut le maître de saint Firmin. Ce dernier ayant été sacré évêque, prêcha la foi dans le territoire d'Albi, à Agen, puis en Auvergne, en Anjou, à Beauvais, et enfin à Amiens, dont il est regardé comme le premier évêque. Il versa son sang pour la foi vers l'an 287.

Nous apprenons de ses actes, qu'il eut pour patrie la ville de Pampelune, dans la Navarre, où il est honoré comme principal patron. Un chrétien, nommé Faustinien, l'enterra ; et saint Firmin, dit *le Confès*, bâtit à l'endroit où étoit son corps, une église, qui fut dédiée sous l'invocation de la sainte Vierge. On garde ses reliques dans la cathédrale d'Amiens, à l'exception d'une partie que Dagobert I donna aux moines de Saint-Denys.

PRATIQUE. Le soin que Dieu prend de ses serviteurs est toujours proportionné au zèle qu'ils ont pour sa gloire. Heureux et mille fois heureux ceux qui fortement convaincus par la raison et la foi, qu'il y a une providence qui dispose de tout et pourvoit à tout, s'abandonnent à sa conduite! C'est cette providence qui fortifia le courage des Martyrs contre la violence des tyrans, qui les accompagna dans les tortures, qui y mêla mille secrètes douceurs, et qui dans les amphithéâtres et dans les fournaises les rendit victorieux des flammes, des tigres, et supérieurs à tous les tourmens.

PRIÈRE. Si vous nous châtiez dans cette vie, Seigneur, c'est pour nous couronner dans le ciel. Conduisez-nous donc vous-même, ô mon Dieu, pour la gloire de votre nom; faites de nous ce qu'il vous plaira; nous recevrons tout de votre main avec actions de graces, parce que nous regarderons la voie que vous nous marquerez, comme la plus sûre pour arriver à l'éternelle félicité. Ainsi soit-il.

Vingt-sixième jour de Septembre.

SAINT CYPRIEN ET SAINTE JUSTINE, *Martyrs à Nicomédie.*

SAINT Cyprien, surnommé *le Magicien*, est un de ces exemples frappans de la grace et de la grandeur de la miséricorde divine qui laissera à jamais sans excuse le désespoir du pécheur. Notre Saint étoit d'Antioche, entre la Syrie et l'Arabie. Ses parens, superstitieux et impies, dévouèrent leur fils au démon dès son enfance, le firent instruire des mystères impies du paganisme, de l'astrologie judiciaire et de la magie. Il parcourut, en Grèce, en Egypte et jusques dans les Indes, tous les pays où les écoles infernales de la magie étoient fameuses. Après ses courses, il s'abandonna à tous les crimes, blasphémant avec fureur contre la religion chrétienne; il égorgea

nombre d'enfans dont il offroit le sang au démon, et cherchoit dans leurs entrailles palpitantes la connoissance de l'avenir ou des moyens diaboliques, et employoit sa science funeste à séduire les vierges; mais il ne put parvenir à ravir l'honneur des femmes chrétiennes. Nous savons tout ce détail, par ce qu'ont écrit plusieurs anciens Pères de l'Eglise, dont les écrits sont parvenus jusqu'à nous.

Il vivoit à Antioche en même temps qu'une jeune vierge, nommée Justine, recommandable par sa naissance et sa beauté. Elle étoit née de parens idolâtres; mais elle avoit eu le bonheur d'embrasser, avec sa famille, la foi de l'évangile, qu'elle observoit. Un jeune païen épris d'une passion violente pour Justine, et voyant tous ses efforts inutiles pour l'attacher à lui, pria Cyprien de le servir par tous les moyens de son art infernal. Celui-ci devint bientôt passionné pour le même objet, mit tout en œuvre dans le dessein de réussir pour lui-même. Justine, fidelle à la prière et au culte du Seigneur dans la conduite la plus chrétienne, resta invulnérable aux traits des démons, que le seul signe de la croix éloignoit d'elle. Cyprien, à qui l'esprit de ténèbres fit connoître qu'il

étoit vaincu et sans force pour triompher de sainte Justine, réfléchit d'abord sur la foiblesse de l'enfer contre ceux que les armes de la foi défendent. Touché des lumières de la grace, il résolut de renoncer au démon en se donnant à Dieu, et de quitter le vice. Agité de ces pensées, et des tentations les plus violentes par lesquelles le démon cherchoit à le séduire, Dieu lui inspira de s'adresser à un saint prêtre, nommé Eusèbe, qu'il connoissoit depuis long-temps. Cyprien, après lui avoir découvert l'état de son ame, se sentit éclairé et fortifié. Le dimanche suivant, Eusèbe le conduisit à l'assemblée des fidèles, présidée par l'évêque. Cyprien y témoigna son repentir sur sa vie passée, et le désir où il étoit d'embrasser la foi de Jésus-Christ, et de se dévouer pour toujours à son service.

Dès le lendemain, il brûla devant le clergé tous ses livres de magie, distribua ses biens aux pauvres et se mit au nombre des catéchumènes. Lorsqu'il eut été instruit de la doctrine chrétienne, l'évêque le baptisa. Agladius, le premier amant de Justine, se convertit de la même manière. Sainte Justine, touchée de ces grands exemples de la miséricorde divine, se coupa les cheveux en signe

du sacrifice qu'elle faisoit à Dieu de sa virginité, et distribua tout ce qu'elle possédoit aux pauvres. L'église d'Antioche, toujours édifiée de la ferveur de Cyprien et de la piété de Justine, fut, peu de temps après, exposée à la persécution de Dioclétien. Cyprien fut un des premiers fidèles arrêtés et conduits devant le gouverneur de Phénicie. Sainte Justine, qui s'étoit retirée à Damas, éprouva le même sort, et fut menée au tribunal du même gouverneur : elle y confessa la foi de Jésus-Christ, et son intrépidité la fit condamner à une flagellation cruelle. Cyprien, après elle, rendit témoignage à Jésus-Christ avec la plus intrépide constance, et fut déchiré avec des ongles de fer. On les conduisit l'un et l'autre chargés de chaînes à Nicomédie où étoit Dioclétien, qui les condamna tous deux à être décapités ; la sentence fut exécutée sur les bords du fleuve Gallus, qui passe auprès de Nicomédie, vers l'an 304. Un chrétien, nommé Théoctiste, fut aussi décapité pour avoir parlé à Cyprien lorsqu'il alloit au supplice.

PRATIQUE. Le péché seul est la cause de toutes les calamités dont la terre est couverte, les maux physiques qui la ravagent n'en sont que la première punition. Mais à combien d'erreurs, et dans quels abymes

de crimes ne conduit pas l'esclavage des passions! Il n'y a que la religion et la foi qui puissent nous préserver de ces dangers, en éclairant notre entendement, et en guérissant notre volonté de la perversité pour la porter à la vertu.

PRIÈRE. Rétablissez en nous, Seigneur, votre image effacée par nos péchés; que la pénitence de nos cœurs soit aussi constante qu'exemplaire, et que votre infinie miséricorde soit à jamais glorifiée sur la terre comme dans le ciel. Ainsi soit-il.

Le même jour vingt-six Septembre.

SAINT NIL, LE JEUNE, *Abbé.*

SAINT Nil, Grec d'extraction, naquit à Rossana, dans la Calabre, en 910. Il reçut au baptême le nom de Nicolas; mais il prit celui de Nil à sa profession religieuse. Il montra dès son enfance beaucoup de ferveur, et fit de grands progrès dans les lettres divines et humaines. Quoique engagé dans l'état du mariage, il se réservoit quelques heures chaque jour pour se recueillir, ainsi que pour vaquer à la lecture, à la prière et à la méditation. S'étant depuis relâché dans ses exercices, sa première ferveur diminua peu à peu, et il en vint jusqu'à contracter des habitudes vicieu-

ses. Mais après la mort de sa femme, il fut vivement pénétré du danger de son état, et sentit renaître son ancien amour pour la retraite. Il étoit alors dans la trentième année de son âge. Le monastère de Saint-Jean-Baptiste de Rossana fut celui où il alloit goûter les douceurs de la solitude.

Rossana étoit la seule ville du pays qui eût échappé aux ravages des Sarrasins. Il y avoit une célèbre image de la sainte Vierge, qu'on dit être encore dans la cathédrale. Ce fut aux pieds de la Mère de Dieu que Nil se consacra solennellement au Seigneur. Il visita ensuite le monastère de S. Mercure, où il prit l'habit, et se retira peu de temps après dans l'abbaye de Saint-Nazaire, dite aujourd'hui de Saint-Philarète. Il porta à un si haut degré de perfection l'obéissance, l'humilité, la mortification des sens, et la contemplation, qu'on l'appeloit un autre S. Paul. Au bout de quelques années, il obtint de ses supérieurs la permission d'aller vivre dans une forêt voisine, et de fixer sa demeure dans un hermitage attenant à une petite chapelle de Saint-Michel. Il y reçut dans la suite deux disciples.

Saint Nil devint bientôt célèbre par ses prédictions et ses miracles, et sa ré-

putation se répandit par tout le pays. En 976, Théophylacte, métropolitain de Calabre, accompagné de Léon, seigneur du pays, et de plusieurs autres personnes, vint voir le Saint, moins pour s'édifier par ses discours, que pour connoître son savoir et son érudition. Nil s'en apperçut. Après avoir salué honnêtement la compagnie, et fait une courte prière, il présenta à Léon son livre, où étoient diverses maximes concernant le petit nombre des élus. Comme on les trouvoit trop sévères, le Saint prouva qu'elles étoient conformes aux principes établis par l'évangile, par saint Paul et par les Pères de l'Église. « Elles » vous paroissent, dit-il, effrayantes, » parce qu'elles sont la condamnation » de votre conduite. Si vous ne vivez » tous saintement, vous ne pourrez » échapper aux tourmens éternels ». Ces paroles jetèrent la crainte dans l'ame de tous les auditeurs.

Quelqu'un ayant demandé au saint Abbé si Salomon étoit damné ou sauvé, il répondit : « Que vous importe de sa- » voir si Salomon est sauvé, ou ne l'est » pas? Ce qu'il vous importe de savoir, » c'est que Jésus-Christ menace de la » damnation tous ceux qui commettent » le péché d'impureté ». Il parloit de la

sorte, parce que celui auquel il adressoit la parole, étoit un impudique. « J'ai» merois mieux savoir, ajouta-t-il, si » vous serez damné, ou si vous serez » sauvé ». Euphraxe, aussi rempli de vanité que de hauteur, ayant été envoyé en Calabre avec le titre de gouverneur, par la cour de Constantinople, plusieurs abbés lui firent des présens. Euphraxe, pour se venger de Nil, qui n'avoit point imité leur exemple, chercha toutes les occasions de le mortifier. Mais il changea bientôt de sentiment à son égard. Etant tombé malade, il l'envoya chercher, lui demanda pardon, et le conjura de lui donner l'habit monastique, avec un tel empressement, que le Saint acquiesça à sa demande. Dès qu'il l'eut reçu, il parut un homme tout nouveau; il affranchit ses esclaves, distribua ses biens aux pauvres, et mourut trois jours après, dans de grands sentimens de piété.

Lorsque Othon fit un pélerinage au mont Gargan, il alla visiter le Saint dans son monastère, qui n'étoit qu'un assemblage de pauvres cabanes. Othon lui offrit inutilement un emplacement pour bâtir un monastère, qu'il promettoit de doter. Saint Nil, lui mettant alors la main sur la poitrine, lui dit: « La seule chose que » je vous demande, est que vous pen-

» siez au salut de votre ame. Quoique » vous soyez empereur, vous mourrez, » et vous rendrez compte à Dieu, comme » les autres hommes ». Il ne voulut point accepter l'évêché de Rossana, et refusa d'écouter les pressantes sollicitations qu'on lui faisoit d'aller à la cour de Constantinople. Saint Nil avoit formé une espèce de communauté de ses disciples, qui vivoient dans des cabanes. auprès de son hermitage, mais on ne put jamais le faire consentir à prendre le titre d'abbé.

Les Sarrasins étendant de plus en plus leurs conquêtes et leurs ravages dans la Calabre, Nil se retira, avec ses moines, au Mont-Cassin. Aligerne, qui en étoit abbé, le reçut avec beaucoup de distinction, et lui donna peu de temps après le monastère de Val-Luce ; mais le Saint le quitta bientôt, parce qu'il ne le trouvoit point assez solitaire. Il passa dix années dans le monastère de Serperi, et s'établit ensuite dans l'hermitage de Sainte-Agathe. Il prenoit soin de conduire ses religieux dans les voies de la perfection : mais il vivoit dans une cellule séparée, sans s'arroger l'autorité de supérieur. On doit cependant le regarder comme le principal fondateur de ce monastère, quoiqu'il ait été achevé après

sa mort par le P. Barthélemi. Il y avoit long-temps qu'il étoit à Sainte-Agathe lorsque Dieu l'appela à lui. Il mourut en 1005, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans. Sa communauté fut depuis transférée à Grotta-Ferrata, dans le voisinage de Tusculum.

PRATIQUE. L'éminente sainteté et le don sublime de contemplation que nous admirons dans les Saints, étoient fondés sur une humilité profonde. Nous ne serons disciples de Jésus-Christ, qu'autant que nous imiterons les Saints dans la pratique de cette vertu. Mais S. Bernard nous apprend que nous ne pouvons l'acquérir que par la connoissance de Dieu et de nous-mêmes, ainsi que par de fréquentes humiliations. « Que » votre méditation, dit-il, commence et » finisse par vous-même ».

PRIÈRE. Adorable Sauveur, qui avez voulu que nous apprissions de votre exemple à être doux et humbles de cœur, et qui semblez avoir renfermé votre morale dans cette importante instruction, ouvrez-nous les yeux sur un devoir si essentiel, et conduisez-nous dans les sentiers étroits où vous avez marché vous-même. Ainsi soit-il.

Vingt-septième jour de Septembre.

SAINT COSME ET SAINT DAMIEN, *Martyrs.*

SAINT Cosme et Saint Damien étoient frères, et Arabes de naissance ; mais ils firent leurs cours d'études en Syrie, et se rendirent fort habiles dans la médecine. Comme ils professoient le christianisme, et qu'ils étoient animés de cet esprit de charité qu'il inspire, ils exerçoient leur profession avec beaucoup de zèle et de désintéressement. Ils sont appelés *Anargyres* par les Grecs, parce qu'ils ne recevoient point d'argent de leurs malades. Ils vivoient à Eges, en Cilicie, où ils étoient universellement aimés et respectés. Ils étoient sur-tout connus par leur attachement à la religion chrétienne, à laquelle ils s'efforçoient tous les jours de faire de nouveaux prosélytes.

La persécution de Dioclétien s'étant allumée, il étoit difficile qu'ils ne fussent pas découverts des premiers. On les arrêta par l'ordre de Lysias, gouverneur de Cilicie, qui, après leur avoir fait souffrir divers tourmens, les condamna à perdre la tête. Leurs corps furent portés

en Syrie, et enterrés à Cyr. Théodoret, qui étoit évêque de cette ville au cinquième siècle, dit qu'on y gardoit leurs reliques dans une église de leur nom : il leur donne les titres d'illustres athlètes et de généreux soldats de Jésus-Christ. L'empereur Justinien, qui commença à régner en 527, fit agrandir, orner et fortifier la ville de Cyr, par respect pour les saints Martyrs, dont les sacrés ossemens y reposoient. Voyant que l'église de Constantinople tomboit en ruines, il en fit bâtir une magnifique, en reconnoissance de ce qu'il avoit été guéri d'une maladie dangereuse par leur intercession.

Pour satisfaire sa dévotion envers les mêmes Saints, Justinien fit bâtir une seconde église à Constantinople sous leur invocation. On trouve dans la chronique de Marcellin et dans S. Grégoire de Tours, le récit de plusieurs miracles opérés par leur intercession. Une partie de leurs reliques est présentement à Rome, dans l'église de leur nom, qui est un titre de cardinal-diacre. Cette partie des reliques fut portée dans cette ville, du temps du pape S. Félix, bisaïeul de S. Grégoire-le-Grand. Il y en a deux autres parties à Venise. La cathédrale et la paroisse de S. Cosme de Paris, ainsi que l'église

collégiale de Luzarches, ont eu chacune une portion des reliques de ces saints Martyrs.

PRATIQUE. S. Cosme et S. Damien s'estimoient heureux de trouver dans leur profession la facilité de procurer à leurs frères souffrans de la consolation et du secours. Soyons comme eux, charitables et bienfaisans, même à l'égard de nos ennemis et de nos persécuteurs, et nous pourrons alors nous regarder comme de véritables disciples de Jésus-Christ. Par-là nous ressemblerons à notre divin modèle, et nous nous montrerons enfans du Père céleste, qui supporte les plus grands pécheurs, qui les invite à la pénitence, et qui ne cesse de leur faire ressentir les effets de sa miséricorde.

PRIÈRE. Donnez-nous, Seigneur, cette disposition de piété charitable et bienfaisante, même à l'égard de nos ennemis, afin que nous soyons, selon votre parole, les enfans du Père céleste, et les véritables disciples de votre saint évangile. Ainsi soit-il.

Le même jour vingt-sept Septembre.

SAINT ELZÉAR ET SAINTE DELPHINE, *sa femme.*

SAINT Elzéar, vulgairement appelé *Saint Augias*, étoit de l'illustre et ancienne maison de Sabran, en Provence. Son père fut fait comte d'Arian, au

royaume de Naples. Laudune d'Albes, sa mère, sortoit également d'une famille distinguée. Elzéar naquit en 1285, à Robians, au diocèse d'Apt. A peine fut-il né, que sa mère, surnommée *la bonne Comtesse*, à cause de sa charité et de ses autres vertus, l'offrit à Dieu, le conjurant de ne jamais permettre qu'il souillât la pureté de son ame par le péché. Le jeune Elzéar parut, dès son enfance, uniquement né pour la vertu : il avoit un amour singulier pour les malheureux ; et il s'attristoit lorsque les personnes chargées de son éducation, ne lui donnoient point de quoi assister ceux qu'il voyoit dans la peine. Les premières leçons de vertus qu'il avoit reçues de sa mère, furent perfectionnées par un de ses oncles : c'étoit Guillaume de Sabran, abbé de S. Victor, à Marseille. Il prit son neveu dans son monastère, et se chargea du soin de le former aux sciences, et de l'établir solidement dans la piété.

Elzéar n'avoit encore que dix ans, lorsque Charles II, roi de Sicile et comte de Provence, le fit fiancer à Delphine de Glandèves, qui n'avoit encore que douze ans. Delphine étoit fille unique de Sinha, seigneur de Puy-Michel, qui possédoit une fortune considérable. Qua-

tre ans après cette cérémonie, le mariage se célébra au château de Puy-Michel, et les deux époux s'engagèrent, d'un consentement mutuel, à vivre dans la continence. Ayant passé sept ans au château d'Ansois, en pratiquant les austérités de la pénitence, ils se retirèrent à celui de Puy-Michel, dans la vue d'être plus libres dans la solitude. Elzéar n'avoit que vingt-trois ans, lorsque la mort lui enleva ses parens. Devenu l'héritier de leurs biens, il les regarda comme des moyens que la Providence lui fournissoit pour soulager les pauvres et procurer la gloire de Dieu. Il prioit et méditoit continuellement la loi du Seigneur, et les biens éternels étoient l'unique objet de ses désirs. L'union constante de son ame avec Dieu, lui avoit rendu la pratique du recueillement facile et familière; sa piété éclairée lui faisoit administrer ses affaires temporelles avec beaucoup de sagesse; brave à la guerre, actif et prudent dans la paix, il remplissoit avec fidélité les devoirs de son état.

Lorsqu'il se fut retiré au château de Puy-Michel, il dressa un réglement pour sa maison, et voulut qu'il s'observât exactement tous les jours. « Que tous » ceux, dit-il, qui composent ma fa» mille, entendent la messe tous les jours,

» quelque affaire qu'ils puissent avoir. Si
» Dieu est bien servi dans ma maison,
» rien n'y manquera. Si quelqu'un de
» mes domestiques jure ou blasphême,
» il sera puni avec sévérité, puis chassé
» ignominieusement..... Que tous res-
» pectent la pudeur; la moindre impu-
» reté en paroles ou en actions ne restera
» point impunie dans la maison d'El-
» zéar..... Je veux que l'on évite l'oisi-
» veté dans ma maison. Le matin chacun
» élevera son cœur à Dieu par une prière
» fervente, il lui fera l'offrande de lui-
» même, ainsi que de toutes les actions
» de la journée.... Que la paix ne soit
» jamais troublée dans ma famille; Dieu
» habite là où règne la paix. L'envie, la
» jalousie, les soupçons et les rapports
» divisent une famille comme en deux
» armées qui cherchent à se surprendre
» l'une et l'autre; et qui, après avoir
» assiégé le maître, le blessent et le dé-
» vorent.... Lorsqu'il s'élevera quelque
» dispute, je veux qu'on observe invio-
» lablement le précepte de l'Apôtre, et
» que la réconciliation se fasse avant le
» coucher du soleil.... Tous les soirs ma
» famille s'assemblera pour assister à
» une conférence où l'on parlera de Dieu,
» du salut et des moyens de gagner le
» ciel.... Que personne ne manque à cette

» conférence, sous prétexte de vaquer » à mes affaires; il n'y a point d'affaire » qui me touche d'aussi près, que le salut » de ceux qui me servent.... Je ne veux » point m'engraisser de la substance de » l'indigent, ni m'enrichir aux dépens » de ce qu'il possède..... J'aime mieux » aller nu en paradis, que d'être préci- » pité avec le mauvais riche en enfer, » étant couvert d'or et de pourpre. On » est assez riche quand on a la crainte » de Dieu. Des richesses acquises par » l'injustice ou l'oppression sont comme » un feu caché sous la terre, dont les » éruptions renverseront et consume- » ront tout.... ».

L'exemple d'Elzéar donnoit beaucoup de force au réglement dont nous venons de parler. Il avoit particulièrement soin de maintenir la paix et la charité dans sa maison. Delphine entroit dans toutes les vues de son mari, et avoit pour lui une obéissance parfaite, et rien n'altéra jamais leur union. La pieuse comtesse savoit que les pratiques de religion propres à une femme mariée, diffèrent de celles d'une personne religieuse; et que la première ne doit point séparer la vie active de la vie contemplative. Elle distribuoit tellement ses momens, qu'elle satisfaisoit également à tous ses devoirs.

On admiroit l'attention avec laquelle elle veilloit sur ses domestiques, et les soins qu'elle se donnoit pour entretenir la crainte de Dieu et l'amour de la vertu, ainsi que pour bannir tout ce qui auroit été capable de troubler la paix. Sa conduite prouvoit la vérité de cette maxime, que les maîtres vertueux font les bons domestiques, et que les familles des saints sont des familles de Dieu. Delphine avoit avec elle une sœur nommée Alasie, qui partageoit avec elle ses exercices et ses bonnes œuvres.

Elzéar visitoit souvent les hôpitaux et pansoit les malades de ses propres mains. Chaque jour il lavoit les pieds à douze pauvres, et les servoit fréquemment à table. Quelqu'un lui demandant un jour d'où lui venoit cette tendresse pour les pauvres, il répondit : « C'est que le sein » des pauvres est le trésor de Jésus-» Christ ». Ayant été obligé de passer dans le royaume de Naples, pour prendre possession du comté d'Arian, le peuple, qui favorisoit la maison d'Arragon, refusa de le reconnoître ; il n'opposa aux rebelles, pendant trois ans, que la douceur et la patience, malgré les raisons qu'alléguoient ses amis pour l'engager à se faire justice. Le prince de Tarente, son parent, lui ayant dit un jour : « Lais-

» sez-moi la commission de châtier les » rebelles ; j'en ferai pendre un certain » nombre, et les autres se soumettront » bientôt..... Quoi ! répondit Elzéar, » vous voulez que je commence mon gou- » vernement par des massacres ! Je vien- » drai à bout de gagner les rebelles par » de bons offices. Il n'y a pas de gloire à » un lion de mettre en pièces des agneaux ; » mais ce qu'il y a de grand, c'est de voir » un agneau triompher d'un lion. J'es- » père qu'avec le secours de Dieu, vous » verrez bientôt ce miracle ». La prédic- tion ne tarda pas à être vérifiée par l'évé- nement. Les habitans d'Arian, honteux de leur révolte, se soumirent d'eux- mêmes, invitèrent le Saint à prendre possession du comté, l'aimèrent et l'ho- norèrent toujours depuis comme leur père.

Elzéar, après avoir resté cinq ans en Italie, et avoir pris de sages mesures pour faire bien administrer la justice dans le comté d'Arian, obtint du roi Robert, frère de saint Louis, évêque de Tou- louse, la permission de retourner en Pro- vence, où il fut reçu avec la plus grande joie. Peu de temps après, il fit solennel- lement le vœu de chasteté absolue avec sainte Delphine. Leur conduite offroit le spectacle le plus édifiant : ils vivoient

dans la retraite au milieu des grandeurs humaines; ils savoient allier la contemplation aux embarras du monde ; ils trouvoient dans l'union conjugale des motifs de s'exciter mutuellement à la piété et à la pratique des bonnes œuvres. Le jour même où ils firent vœu de chasteté, ils entrèrent dans le tiers-ordre de Saint-François. Deux ans après son retour en Provence, Elzéar fut rappelé en Italie par le roi Robert, qui le créa chevalier d'honneur.

Robert, qui prenoit le plus vif intérêt à l'éducation de Charles son fils, duc de Calabre, choisit Elzéar pour être le gouverneur du jeune prince. Le Saint, par ses soins et ses instructions, corrigea les défauts de son élève, et en fit un prince sage et vertueux. Le roi Robert, voulant passer en Provence, laissa Charles, son fils, régent de Naples, sous la conduite d'Elzéar, qui fut établi chef du conseil, et chargé de presque toutes les affaires importantes. Le Saint, voyant les pauvres abandonnés, demanda au duc de Calabre la grace d'être fait leur avocat. « Quel office me demandez-vous? » répondit le prince en riant. Vous ne » devez pas craindre les compétiteurs. » Je vous accorde l'objet de votre de- » mande, et je mets sous votre protec-

» tion tous les pauvres de ce royaume ». Elzéar fit faire un sac qu'il portoit dans les rues, et où il mettoit les requêtes des malheureux. Il écoutoit leurs plaintes, leur distribuoit des aumônes, et ne laissoit personne sans consolation.

L'empereur Henri VII forma le projet de tomber dans le royaume de Naples; et le pape Clément V fit d'inutiles efforts pour l'engager à renoncer à l'expédition qu'il méditoit. Le roi Robert envoya contre lui Jean, son frère, et le comte Elzéar. Il se livra deux batailles, dans lesquelles l'empereur fut défait. Les Napolitains attribuèrent principalement la victoire à la prudence et au courage d'Elzéar. Le roi Robert, pour le récompenser de ses services, lui fit de grands présens; mais il ne les accepta que pour les distribuer aux pauvres. En 1323, Elzéar fut envoyé à la cour de France en qualité d'ambassadeur : l'objet de cette ambassade étoit de demander en mariage, pour le duc de Calabre, Marie, fille du comte de Valois. Il fut reçu avec toute la distinction que méritoient sa naissance, son rang et sa vertu. Sa négociation eut un heureux succès, et le mariage fut arrêté.

Elzéar étant tombé malade à Paris, il fit une confession générale de toute sa

vie ; et tant que dura sa maladie il se confessa presque tous les jours. Il se faisoit lire souvent l'histoire de la Passion de Jésus-Christ, qui avoit été l'objet principal de ses méditations ; et il trouvoit dans la pensée d'un Dieu mourant pour lui, de puissans motifs de consolation dans ses peines. Après avoir reçu le saint Viatique et l'Extrême-onction, il tomba dans une pénible agonie, et mourut le 27 septembre 1323, dans la trente-huitième année de son âge. On le regretta beaucoup à la cour de France et à celle de Naples. Pour se conformer à ses dernières volontés, on porta son corps en Provence, et on l'enterra dans l'église des Franciscains de la ville d'Apt. Le pape Clément VI ayant fait constater la vérité des miracles opérés par son intercession, Urbain V signa le décret de sa canonisation, qui ne fut cependant publié qu'en 1369 par Grégoire XI.

Delphine vivoit encore quand on mit son mari au nombre des saints. Le roi et la reine de Naples qui l'avoient à leur cour, et qui voyoient qu'elle en étoit le modèle par ses vertus, ne voulurent jamais consentir à sa retraite. Après la mort du roi et de la reine de Naples, Delphine retourna en Provence, et s'enferma dans le château d'Ansois, où elle

continua de vivre dans la pratique des plus héroïques vertus. Elle mourut à Apt le 26 de septembre 1369, dans la soixante-treizième année de son âge. Ses reliques reposent avec celles de Saint Elzéar.

PRATIQUE. Assister les pauvres, comme le firent S. Elzéar et sainte Delphine, c'est devenir en quelque sorte semblable à Dieu, parce que l'homme, dit saint Grégoire de Nazianze, n'a rien de plus grand ni de plus divin, que de secourir ceux qui sont dans le besoin! La charité l'associe avec Dieu qui veille sur toutes ses créatures, il sert d'instrument à la providence; il en est l'apologiste; il imite les principaux attributs de Dieu, dont la nature n'est que bonté et miséricorde.

PRIÈRE. Divin maître que nous adorons, Sauveur des hommes qui avez secouru les infirmes, guéri les aveugles, redressé les boiteux, rendu aux paralytiques l'usage de leurs membres, faites que nous soyons attendris à la vue des besoins de nos frères, et que nous les secourions de tout notre pouvoir. Ainsi soit-il.

Vingt-huitième jour de Septembre.

SAINT WENCESLAS, *Duc de Bohême, Martyr.*

SAINT Wenceslas eut pour père Uratislas, duc de Bohême, et pour mère Drahomire. Il étoit petit-fils de Borivor, premier duc chrétien de Bohême et de la bienheureuse famille des Uratislas. Son père étoit un prince vertueux, et accompli pour les autres qualités. Mais son épouse, Drahomire, qui se donnoit pour païenne, n'avoit aucune religion. Elle eut, outre Wenceslas, un autre fils, nommé Boleslas. Ludmille, leur grand'mère, qui depuis son veuvage s'étoit fixée à Prague, ayant demandé Wenceslas pour être élevé auprès d'elle, il lui fut envoyé: son éducation dirigée par les maîtres les plus pieux et les plus habiles, fut digne de son illustre naissance. Ses progrès allèrent toujours croissans, mais sur-tout dans les connoissances et l'exercice des vertus qui font le véritable chrétien. Il étoit encore jeune lorsque la mort lui enleva son père. Drahomire se fit déclarer régente, s'empara du gouvernement, et fit éclater

d'abord sa fureur contre les chrétiens, en révoquant toutes les loix publiées en leur faveur, détruisant les églises et défendant d'enseigner la religion catholique aux enfans. Un grand nombre de fidèles se déclarèrent par leur constance les généreux martyrs de la foi, et furent massacrés. Wenceslas et la pieuse Ludmille, sa grand'mère, touchés de tant de malheurs, se déterminèrent à s'y opposer, et pour cela elle décida le jeune prince à user de son droit en se mettant à la tête du gouvernement des Etats de son père.

La Bohême fit éclater sa joie; et pour prévenir toute division, on régla que Boleslas, son frère, auroit pour lui le cercle de la Bohême, appelé de son nom la Boleslavie. Drahomire, leur mère, furieuse de cet arrangement, se lia d'intérêt avec Boleslas, qu'elle avoit élevé dans l'idolâtrie, et qui ne répondit que trop à ses vues atroces et impies. Son principal soin fut de s'assurer d'une faction puissante et bien dévouée à ses volontés: elle l'employa d'abord pour ôter la vie à sainte Ludmille, que ses assassins trouvèrent prosternée devant l'autel dans sa chapelle, et qu'ils étranglèrent avec son propre voile. Wenceslas, en apprenant cet affreux événement, fut

pénétré d'horreur et de regret. Il adora les jugemens de Dieu, et s'abandonna à sa divine Providence sur les suites que pourroit avoir le crime de Drahomire, sa parricide mère. Il apprit bientôt qu'elle s'étoit unie à Radislas, prince impie de Gurime, contrée voisine de la Bohême, qui ne tarda pas à y arriver avec son armée. Wenceslas, dès qu'il fut sur ses frontières, lui envoya demander la paix, et lui offrir tous les dédommagemens des torts dont il auroit à se plaindre avec justice, sauf ce qui pourroit être contre sa religion et le bien de ses sujets. Radislas répondit que l'unique moyen d'avoir la paix étoit de lui abandonner la Bohême.

Wenceslas, sur cette réponse, marcha contre son ennemi; et les deux armées étant en présence, il fit proposer à Radislas de décider l'affaire par un combat singulier. Celui-ci, plein de confiance en lui-même, accepta le défi. Les deux princes s'avancèrent. Wenceslas, levant les yeux au ciel, fit le signe de la croix; tout-à-coup Radislas, saisi d'un sentiment dont il ne fut pas le maître, se jeta à ses pieds pour lui demander pardon, et le laissa le maître des conditions de la paix. L'empereur Othon I ayant convoqué une diète générale à Worms, y com-

bla Wenceslas des marques de l'estime et de l'amitié la plus sincère, il lui donna le titre de roi; mais le Saint se contenta de lui demander une partie des reliques de saint Vit et de celles de S. Sigismond, qu'il fit transporter, avec le corps de sainte Ludmille, sa grand'mère, dans une église de Prague. Ce prince jouissoit du bonheur de la tranquillité; et pour la maintenir, il réprimoit les désordres des vexations de la noblesse sur le peuple, et les injustices de tout genre que les personnes en charge se permettoient. Son zèle lui attira des ennemis cachés qui conspirèrent sourdement contre sa vie. Boleslas, son frère, l'ayant invité à venir prendre part à la joie que lui causoit la naissance d'un fils, Wenceslas se rendit auprès de lui sans aucune défiance; il fut reçu avec la plus belle apparence d'affection par sa mère et par son frère: la fête fut magnifique. La nuit suivante, S. Wenceslas se rendit, selon sa coutume, à l'église pour y prier pendant quelque temps; son frère vint le surprendre à l'instigation de sa mère, avec les assassins convenus; ils se jetèrent sur Wenceslas, et Boleslas lui-même le perça de sa lance. Le saint Martyr expira sous leurs yeux le 28 septembre 936, et Dieu

le glorifia par des miracles, qui lui firent décerner le culte des saints.

PRATIQUE. La sûreté et le bonheur de tout gouvernement, de toute société, de toute famille, sont essentiellement fondés sur la religion, et l'expérience de tous les siècles en est la preuve irréfragable. Sans la religion, on est l'esclave de ses passions ou de celles de ceux qui commandent; alors point d'injustice ni de crimes secrets que l'intérêt propre ne fasse commettre, s'ils peuvent servir l'impunité des coupables quels qu'ils soient.

PRIÈRE. Que votre loi, Seigneur, dont la sanction est éternelle, soit toujours la règle de mes désirs, de mes actions, et que le souvenir de votre auguste présence, me rende fidèle à l'observer en tout. Ainsi soit-il.

Le même jour vingt-huit Septembre.

SAINT EXUPÈRE, *Evéque de Toulouse.*

SAINT Exupère, qui naquit dans l'Aquitaine, selon l'opinion la plus commune, fut élevé sur le siége de Toulouse après la mort de saint Sylvius. S. Jérôme, qui étoit en commerce de lettres avec lui, lui donne de grands éloges en plusieurs endroits de ses ouvrages. Il loue sur-tout sa charité pour les pauvres. Il souffre, dit-il, la faim, pour nourrir ses frères;

il se condamne à des privations volontaires, afin de pourvoir aux besoins des autres. La pâleur de son visage annonce l'austérité de ses jeûnes. Mais sa pauvreté le rend véritablement riche. Cette pauvreté est telle, qu'il se voit réduit à porter le corps du Seigneur dans un panier d'osier, et son sang dans un vase de verre. Sa charité pénétra au-delà des mers ; il en fit ressentir les effets aux solitaires de l'Egypte et des contrées voisines.

Ce fut sous son épiscopat que les Vandales, les Suèves et les Alains causèrent d'horribles ravages dans les Gaules. La tendresse avec laquelle il voloit au secours des malheureux, faisoit verser des larmes de joie à S. Jérôme. Ce Père lui dédia ses Commentaires sur le prophète Zacharie. Saint Exupère ne fut point témoin de la prise de Toulouse par les Barbares, Dieu lui ayant épargné ce sujet de douleur. Il vivoit encore en 409, puisque S. Paulin de Nole, qui écrivoit en cette année, le compte parmi les grands évêques qui illustroient alors l'église des Gaules. On ne sait ni le lieu, ni l'année de sa mort.

Le pape Innocent lui adressa une Décrétale qui est célèbre dans l'Histoire Ecclésiastique. Elle est divisée en plusieurs

articles qui ont pour objet divers réglemens concernant la discipline. S. Exupère est honoré à Toulouse en ce jour. On y célèbre la fête de l'invention ou de la translation de son corps, le 14 de juin.

PRATIQUE. La charité doit être générale et universelle, parce que tout homme pauvre est notre prochain et notre frère, formé comme nous à l'image de Dieu, membre comme nous de Jésus-Christ, destiné comme nous à la gloire immortelle. La volonté de faire l'aumône doit donc s'étendre à tous les pauvres; autrement on auroit lieu de craindre que les aumônes ne fussent totalement capricieuses.

PRIÈRE. Qu'une charité pleine et entière, Seigneur, nous fasse percer dans ces sombres retraites pour y calmer et adoucir les maux de ces infortunées victimes de l'injustice des hommes, et qu'à l'exemple de saint Exupère, nous secourions nos frères, afin d'en recevoir comme lui notre récompense dans le ciel. Ainsi soit-il.

Vingt-neuvième jour de Septembre.

S. MICHEL ET TOUS LES SS. ANGES.

LA fête dont nous allons parler, s'est toujours célébrée le 29 de septembre, depuis le cinquième siècle. Elle étoit certainement établie dans la Pouille en

493. On rapporte son institution dans l'Occident, à la dédicace de la célèbre église de S. Michel, sur le Mont-Gargan en Italie, et c'est pour cela qu'elle est appelée *la Dédicace de Saint Michel*, dans les martyrologes de S. Jérôme, de Bède, &c. On célébroit le même jour en Occident, la dédicace de plusieurs églises bâties sous l'invocation du saint Archange, notamment de celle qui étoit sur le Mole d'Adrien. Le culte de S. Michel et des Anges ne fut pas moins célèbre en Orient. Lorsque Constantin eut embrassé publiquement le christianisme, on y fonda plusieurs églises en leur honneur.

Nous apprenons de Sozomène, que Constantin fit bâtir en l'honneur de S. Michel une église qu'on appela *Michaëlion*, et dans laquelle il s'opéra plusieurs miracles. Cet historien assure qu'il avoit éprouvé lui-même la protection de S. Michel, et entr'autres cures miraculeuses, il cite celles du Jurisconsulte Aquilin et du médecin Probien, qui jouissoient tous deux d'une grande réputation. L'église dont il s'agit, étoit environ à quatre milles de Constantinople, et l'on bâtit depuis un monastère auprès. Il y avoit dans la même ville quatre autres églises dédiées sous l'invocation de S. Michel; le nombre

s'en augmenta jusqu'à quinze, et toutes étoient de fondation impériale. Quoique S. Michel soit nommé seul dans le titre de cette fête, il paroît par les prières de l'église, que tous les saints Anges en sont l'objet. Nous devons, pour la bien célébrer, 1°. remercier Dieu de la gloire dont il comble les Anges, et nous réjouir du bonheur dont ils jouissent; 2°. témoigner notre reconnoissance au Seigneur de ce que par sa miséricorde, il a confié le soin de notre salut à ces esprits célestes qui nous font ressentir continuellement les effets de leur zèle et de leur tendresse; 3°. nous joindre à eux pour louer et adorer Dieu, pour lui demander la grace de faire sa volonté sur la terre, comme les Anges la font dans le ciel, et de travailler à notre sanctification en imitant la pureté de ces esprits bienheureux auxquels nous sommes unis d'une manière si intime; 4°. les honorer non-seulement avec ferveur, mais implorer encore le secours de leur intercession.

Abraham se prosterna devant les Anges qu'il reçut dans sa tente. Daniel rendit le même honneur à celui qu'il vit sur le bord du Tigre. Dieu recommanda aux Israélites de craindre et de respecter celui qu'il envoyoit pour les conduire

dans la terre promise. Le droit que les saints Anges ont à notre respect, est fondé sur plusieurs raisons. La première se tire de l'excellence de leur nature qui les élève beaucoup au-dessus des hommes; ce sont de purs esprits, dans lesquels il ne se trouve aucune trace de notre foiblesse; ils sont doués de facultés plus nobles, et qui ne conviennent qu'à des êtres incorporels. Secondement, ils ont des dons surnaturels, proportionnés à leur excellence; lorsque l'Ecriture parle d'eux, elle leur accorde sur les hommes une supériorité absolue, quoique quelques Saints particuliers puissent jouir d'une plus grande félicité, comme la sainte Vierge, qui est élevée en gloire au-dessus de tous les esprits célestes. Enfin, les Anges méritent notre vénération, parce qu'ils jouissent d'un état de gloire et de félicité que rien ne peut leur ravir; parce qu'ils sont sans cesse en la présence de Dieu, qu'ils environnent toujours son trône, et qu'ils exécutent fidèlement les décrets de sa volonté suprême.

Mais ce qui doit principalement exciter notre vénération pour les saints Anges, c'est leur invariable fidélité pour le Seigneur. Leur innocence, la pureté de leurs affections, la vivacité de leur

amour pour Dieu, l'ardeur de leur zèle pour sa gloire et pour l'accomplissement de sa volonté, n'ont jamais souffert aucune diminution. Cette considération nous comblera de joie, si la charité règne dans nos cœurs, et si par une suite de cette charité, nous nous intéressons à tout ce qui concerne la gloire de notre Dieu. Ceux qui le servent le mieux sur la terre, ne lui rendent que des hommages bien imparfaits, à cause des distractions occasionnées par le commerce du monde, et des piéges auxquels on est continuellement exposé de la part de l'ennemi du salut. Mais les hommages qu'il reçoit des Anges, ont toute la perfection dont la créature soit capable; rien qui les interrompe ou qui puisse en diminuer le mérite. Toujours occupés à contempler ses divines perfections, et plongés dans l'océan de son amour, ils s'écrient sans cesse : *Saint, Saint, Saint, le Seigneur Dieu des armées : toute la terre est remplie de sa gloire*, qui éclate dans tous ses ouvrages. Ils répètent nuit et jour, *Saint, Saint, Saint, le Seigneur Dieu Tout-Puissant, qui étoit, qui est, et qui sera dans tous les siècles.*

Pénétrés de l'humilité la plus profonde, ils reconnoissent qu'à lui seul la

gloire appartient ; ils déposent aux pieds de son trône les couronnes qu'ils tiennent de sa bonté, en disant : *Vous êtes digne, Seigneur, de recevoir la gloire, l'honneur et la puissance.* Toujours brûlans d'amour, toujours enflammés du plus ardent désir de faire éclater leurs transports, toujours enivrés d'un torrent de délices dont la source est intarissable, ils répètent sans cesse leurs divins cantiques avec une ardeur toujours nouvelle. Le Psalmiste, qui éprouvoit dans son cœur une partie de leurs transports, prenoit de-là occasion de les inviter à célébrer les grandeurs divines. *Bénissez le Seigneur*, s'écrioit-il, *vous tous, qui êtes ses Anges ; vous qui êtes puissans en force, qui exécutez ses décrets, et qui écoutez sa voix pour vous conformer à ses ordres. Bénissez le Seigneur, vous qui êtes ses armées, et qui êtes les ministres de sa volonté.*

Nous devons aimer et vénérer les saints Anges, à cause du rapport intime que nous avons avec eux. Nos ames sont, comme eux, spirituelles et immortelles, nous sommes devenus, par la grace sanctifiante, leurs cohéritiers. Nous sommes appelés à partager un jour leur félicité. Lorsque nous leur serons réunis, ils recevront un accroissement de gloire,

parce que nous sommes destinés à réparer leurs pertes, et à remplir les places laissées par les Anges apostats. Déjà nous leur sommes unis par la grace et par la communion des Saints. Ils sont les enfans de Dieu; nous le sommes aussi. Ils sont compris dans la communion des Saints que nous professons en récitant le Symbole, puisque la société que nous avons avec eux est fondée sur plusieurs titres, et que nous leur sommes unis par les liens les plus sacrés. En vertu de cette union, nous devons les respecter, mettre en eux notre confiance, et attendre l'effet de leur intercession.

Quoique Dieu se suffise à lui-même pour l'exécution des desseins de sa providence, il a souvent employé le ministère des Anges. De-là ces apparitions et ces visions des esprits célestes, dont furent favorisés Abraham, Jacob, Moïse et les autres Patriarches. Ce fut par le ministère des Anges que Dieu consola Agar dans son désespoir, qu'il donna sa loi aux Israélites, qu'il arracha Loth à l'embrasement de Sodome, et les trois enfans aux flammes de la fournaise, qu'il sauva Daniel de la gueule des lions, qu'il brisa les chaînes de S. Pierre, qu'il délivra les Apôtres de la prison, qu'il révéla à S. Jean l'état futur de son église,

qu'il envoya aux Prophètes toutes ces visions mystérieuses. Il s'en servit pour l'exécution des principaux mystères relatifs à l'Incarnation, comme la naissance, la fuite, la passion et l'agonie de Jésus-Christ. Un Ange conduisit les Israélites dans la terre promise. L'apôtre S. Jude rapporte une contestation que S. Michel eut avec le démon touchant la sépulture du corps de Moïse, et recommande la piété, l'humilité et la modestie, par l'exemple de cet archange, qui évitant les reproches et les malédictions, se contenta de dire à son ennemi : *Le Seigneur vous ordonne.*

Saint Jean parle d'un grand combat des bons Anges contre les mauvais, qui paroît avoir eu pour objet, non l'expulsion de ces derniers du royaume du ciel, mais les efforts qu'ils firent, lorsqu'ils eurent été vaincus par Jésus-Christ dans le mystère de la Rédemption. Nous voyons par la victoire que remportèrent les bons Anges, l'activité et le succès de leur zèle pour le salut des hommes. Les Anges portèrent l'ame de Lazare dans le sein d'Abraham. Ils descendront avec Jésus-Christ au dernier jour, et rassembleront les hommes autour de son tribunal. Ils sont, suivant les écritures, les exécuteurs des ordres de Dieu, et

les ministres de sa volonté par rapport à nous. Le Seigneur promet leur assistance à tous ceux qui le servent. Peut-on penser sans étonnement, à cette condescendance pleine de charité avec laquelle l'archange Raphaël accompagna le jeune Tobie, et le délivra de tout danger? Un Ange porta le prophète Habacuc à Babylone, pour nourrir Daniel dans la fosse aux lions.

La foi nous enseigne que les Anges intercèdent souvent pour nous, et que c'est une pratique pieuse de les invoquer. Jacob pria celui avec lequel il avoit lutté pendant la nuit, de lui donner sa bénédiction. Etant au lit de la mort, il demanda la même grace pour Ephraïm et Manassès, ses petits-fils, à l'Ange qui l'avoit conduit et protégé. Si les Anges nous donnent leur bénédiction, et nous accordent des secours encore plus importans, pouvons-nous douter qu'ils n'adressent à Dieu des supplications en notre faveur? Ainsi, quand Jacob prioit le sien, il ne faisoit rien qui ne fût conforme à la religion et à la pratique des personnes pieuses. Si les démons obtiennent de Dieu la permission de tenter extraordinairement les hommes, comme ils le firent à l'égard de Job et des Apôtres, les Anges qui sont zélés pour

notre salut, s'opposent à leurs efforts, et nous obtiennent la victoire par leur assistance et leur intercession.

S'il est vrai, comme nous n'en pouvons douter, que les Anges prient pour nous, et offrent à Dieu nos supplications, afin de nous obtenir les graces dont nous avons besoin, il ne l'est pas moins qu'ils connoissent nos besoins, et qu'ils entendent les prières que nous leur adressons. Ce ne fut que d'après cette persuasion que Jacob conjura l'Ange de bénir ses enfans. A peine Isaïe se fut-il plaint que ses lèvres étoient souillées, qu'un Séraphin les lui purifia avec un charbon ardent pris sur l'autel. Le culte que l'on rend aux saints Anges, est encore appuyé sur la tradition de l'église. On lit dans Origène que ces bienheureux esprits nous assistent dans nos actes de religion, et qu'ils joignent leurs supplications aux nôtres. « L'Ange » du chrétien, dit ce Père, offre ses » prières à Dieu par le seul Grand-Prê- » tre; il prie encore lui-même pour celui » qui est confié à ses soins ». Il ajoute que les Anges en portant nos prières au trône de Dieu, nous en rapportent des graces et des bénédictions; mais il fait observer en même temps que le culte qu'on leur rend, n'est point le culte

suprême qui n'appartient qu'à Dieu. Il s'adresse à l'Ange d'une personne qui alloit être baptisée, et le conjure d'instruire le nouveau fidèle.

Le martyr Némésien et ses compagnons disent à S. Cyprien dans la lettre qu'ils lui écrivent : « Assistons-nous les » uns les autres par nos prières ; prions, » afin que Dieu, Jésus-Christ et les An» ges nous soient favorables dans toutes » nos actions ». Les Anges, selon S. Grégoire de Nazianze, nous aident de leur pouvoir dans la pratique du bien. Ce saint Docteur prie les bons Anges de recevoir son ame à l'heure de la mort, et menace les démons de les mettre en fuite avec le signe de la croix, s'ils osent approcher de lui. S. Ephrem dit en parlant du ciel, que les Anges et les Saints qui y règnent avec Dieu, y prient pour nous.

PRATIQUE. Nous devons entrer dans les dispositions où sont les esprits bienheureux, nous montrer les imitateurs de leur humilité, de leur égalité d'ame, de leur constance, de leur douceur, de leur patience, de leur charité, de leur zèle pour la gloire de Dieu. Mais souvenons-nous que *rien de souillé n'entrera dans le royaume des cieux*, et que sans une inviolable pureté d'esprit et de corps, nous ne pourrons avoir part au bonheur des Anges. Cette vertu demande

des efforts pénibles et continuels, la récompense doit nous animer, et nous inspirer un courage supérieur à tous les obstacles.

PRIÈRE. Esprit-Saint, apprenez-nous à faire votre sainte volonté sur la terre, comme les Anges l'accomplissent dans le ciel, promptement, entièrement, constamment. En elle nous vous aimerons, nous vous glorifierons sur la terre et dans le ciel. Ainsi soit-il.

Trentième jour de Septembre.

SAINT JÉROME, *Prêtre, Docteur de l'Eglise.*

SAINT Jérôme, qui mérite à bien des titres d'être regardé comme le plus savant des Pères de l'église latine, eut pour patrie la petite ville de Stridonium ou Sdrigny, voisine d'Aquilée. Il naquit vers l'an 331: Il eut un frère qui ne vint au monde que plusieurs années après lui, et qui se nommoit Paulinien. Eusèbe, son père, jouissoit d'une fortune assez considérable, et il en consacra une partie pour procurer une excellente éducation à son fils. Jérôme apprit les premiers élémens des sciences dans la maison paternelle; après quoi il fut envoyé à Rome. Il y eut pour maître de grammaire le célèbre Donat; et à force de lire les bons

auteurs qui avoient écrit en grec et en latin, il acquit une parfaite connoissance de ces deux langues.

Ses progrès dans l'étude de l'éloquence furent si rapides, qu'il se vit bientôt en état de paroître au barreau avec distinction. Mais il oublia peu à peu les saintes maximes que ses parens lui avoient inspirées. Dans les premiers temps de son séjour à Rome, il alloit tous les dimanches avec quelques-uns de ses compagnons d'étude, visiter les catacombes, afin de nourrir sa piété par le souvenir du courage qui avoit éclaté dans les Martyrs. Mais des idées toutes mondaines, et un éloignement marqué pour les exercices de religion, succédèrent bientôt à cette sainte pratique. Il s'abandonna aux impressions de l'orgueil et de la vanité ; et pour n'avoir pas réprimé d'abord ses passions, il en devint le jouet et l'esclave.

Quand il eut atteint l'âge viril, il voulut parcourir les contrées où il pouvoit se perfectionner dans les sciences. Les lettres florissoient alors dans les Gaules plus que par-tout ailleurs. Les Romains y avoient établi plusieurs écoles. Les plus célèbres étoient celles de Marseille, de Toulouse, de Bordeaux, d'Autun, de Lyon et de Trèves. Saint Jérôme vi-

sita la plupart de ces écoles; et on met son arrivée à Trèves peu après l'année 370. Il étoit accompagné d'un de ses amis, nommé Bonose. Ce fut dans cette ville que se réveillèrent ses anciens sentimens de piété, qu'il renonça pour toujours aux vanités qui l'avoient séduit, et qu'il prit la résolution d'embrasser l'état de continence perpétuelle ; et il commença dès-lors à changer l'objet de ses études. Il se retira ensuite à Aquilée, où il y avoit alors des hommes d'un rare mérite.

Saint Valérien, évêque de cette ville, en avoit banni l'arianisme qui y avoit été introduit par son prédécesseur. Il avoit en même temps formé des ecclésiastiques savans et vertueux ; et son clergé avoit une telle réputation, qu'il passoit pour le plus recommandable de l'Occident. Les liaisons de S. Jérôme avec plusieurs de ces ecclésiastiques, le confirmèrent de plus en plus dans la résolution qu'il avoit déjà prise à Trèves. Il conserva toujours beaucoup d'attachement pour quelques-uns d'entr'eux, dont on voit souvent les noms dans ses écrits. Rufin, qui n'étoit encore que catéchumène, entra dans le monastère d'Aquilée en 370; S. Jérôme s'y retira aussi,

et s'unit d'une amitié fort étroite avec Rufin.

Saint Jérôme, en se retirant dans le monastère, s'étoit proposé de continuer ses études avec plus d'ardeur et de liberté. Ce ne fut qu'à regret qu'il se vit obligé d'en sortir, et de se séparer de Rufin son ami. Il retourna à Rome, bien résolu de vivre dans la retraite, et de ne s'occuper que de ses études. Nous voyons par ses lettres au pape Damase, qu'il reconnoissoit avoir reçu le baptême dans cette ville. Peu de temps après son arrivée, il comprit que le séjour de Rome n'étoit pas plus favorable que celui de sa patrie, au dessein qu'il avoit formé de vivre dans une entière solitude. Il résolut en conséquence d'aller s'ensevelir dans quelque lieu fort éloigné. Bonose, son compatriote et son parent, qui avoit été jusques-là le fidèle compagnon de ses études et de ses voyages, refusa cette fois d'entrer dans ses vues. Il se retira dans une île déserte, située sur les côtes de la Dalmatie, et s'y consacra aux exercices de la vie monastique.

Il y avoit alors à Rome un prêtre célèbre, que les affaires de l'église d'Antioche y avoient appelé : il se nommoit Evagre. S. Jérôme ayant lié connoissance avec lui, et profitant de l'offre qu'il lui

faisoit, de lui servir de guide, partit pour l'Orient, accompagné d'Innocent, d'Héliodore et d'Hylas. Ils traversèrent ensemble la Thrace, le Pont, la Bithynie, la Galatie, la Cappadoce et la Cilicie. Dans tous les lieux où le Saint passoit, il ne manquoit pas de visiter les anachorètes et les autres personnes d'une piété éminente, dont la conversation pouvoit l'édifier et l'instruire. Il se trouvoit un grand nombre d'illustres serviteurs de Dieu, sur-tout dans les déserts de l'Egypte, de la Syrie et de la Palestine.

Lorsque saint Jérôme fut arrivé à Antioche, il s'y arrêta quelque temps pour suivre les leçons d'Apollinaire qui expliquoit l'écriture avec beaucoup de réputation, et qui n'avoit point encore rendu publique l'hérésie à laquelle on a depuis donné son nom. En partant de Rome, il n'avoit emporté avec lui que sa bibliothèque et l'argent nécessaire pour le voyage. Evagre, qui étoit riche, ne le laissa manquer de rien; il lui facilita même les moyens de continuer ses études, en lui fournissant des secrétaires qui travailloient sous ses ordres. Quelque temps après, il quitta Antioche pour se retirer dans un désert affreux qui séparoit la Syrie de l'Arabie,

et qui étoit sous la domination des Sarrazins. Ce désert s'appeloit Chalcis, d'une ville de ce nom, située en Syrie et dans le diocèse d'Antioche. Il n'y avoit que peu de temps que S. Jérôme y demeuroit, lorsque la mort lui enleva Innocent et Hylas : Héliodore le quitta pour retourner en Occident. Pour lui, il passa quatre ans dans cette solitude, uniquement occupé de l'étude et des pratiques de la pénitence. Il fut attaqué de divers genres de maladies ; mais ses plus grandes souffrances vinrent des tentations violentes auxquelles il fut souvent exposé.

Saint Jérôme, pour fixer plus facilement les égaremens de son imagination, et rompre entièrement sa volonté, joignit aux austérités de la pénitence, la plus pénible de toutes les études, celle de l'hébreu. Ce travail lui coûta d'autant plus, qu'il ne s'étoit occupé jusques-là que d'études agréables. Il continua cependant de lire les auteurs classiques avec un plaisir et une ardeur qui dégénérèrent en passion. Ce goût excessif pour la littérature profane lui donna enfin des remords. Il s'apperçut que c'étoit une affection désordonnée qui s'opposoit au parfait établissement du règne de Dieu dans son ame.

Il vint à bout de la réprimer avec le secours du ciel. Il rapporte que dans un accès de fièvre brûlante qu'il eut dans le désert, il tomba en syncope, et crut être cité devant le tribunal de Jésus-Christ; que là on lui demanda quelle étoit sa profession, et qu'ayant répondu qu'il étoit chrétien, le juge lui avoit dit: « Vous mentez, vous êtes cicéronien, » car les ouvrages de Cicéron possèdent » tout votre cœur ».

Les épreuves intérieures ne furent pas les seules qu'il eut à combattre: le monde lui en suscita plusieurs, et c'est à l'occasion de celles-ci qu'il dit: « Plût à Dieu » que tous les Infidèles s'élevassent à la » fois contre moi! Je voudrois que le » monde entier se réunît à blâmer ma » conduite, afin de pouvoir obtenir par » ce moyen l'approbation de Jésus-» Christ. Vous vous trompez, si vous » pensez qu'un Chrétien puisse vivre » sans persécution. La plus grande que » l'on puisse souffrir est de n'en avoir » aucune. Rien n'est plus à craindre » qu'une trop longue paix; c'est dans le » temps de la tempête qu'un homme se » tient sur ses gardes, et qu'il fait tous » ses efforts pour sauver son navire ». L'église d'Antioche fut alors exposée aux malheurs d'un schisme. Le patriarche

étant mort, il fut question de lui donner un successeur. Les uns nommèrent Mélèce; les autres, Paulin. La division devint encore plus grande, lorsque les apollinaristes eurent élu pour remplir le même siége, Vital, homme attaché à leur secte. Chacun se décida d'après l'impression qu'il suivoit. Les moines du désert de Chalcis prirent aussi parti, et vouloient que saint Jérôme fît connoître ouvertement quels étoient ses véritables sentimens.

Cette division n'étoit point encore terminée, lorsqu'il s'éleva une dispute, pour savoir s'il falloit admettre en Jésus-Christ une seule *hypostase*, ou s'il y en avoit trois. Saint Jérôme, attentif aux artifices des Ariens et des Sabelliens, répondit, que si par hypostase on entendoit *la nature*, il n'y en avoit qu'une en Dieu; mais que si l'on entendoit *la personne*, il y en avoit trois. Fatigué de ces disputes, et pressé par le dérangement de sa santé, il résolut de quitter sa solitude, et de retourner à Antioche auprès d'Evagre. Mais avant d'exécuter son projet, il écrivit au pape Damase, pour le consulter sur la dispute dont nous venons de parler. Damase n'ayant point répondu à temps à cette lettre qui lui avoit été envoyée sur la fin de l'année 376,

ou au commencement de l'année suivante, S. Jérôme lui en écrivit une seconde peu de temps après. Il le conjuroit de répondre à sa demande, et de ne pas dédaigner une ame pour laquelle Jésus-Christ étoit mort : « D'un côté, » disoit-il, la rage des Ariens, soutenue » par la puissance du siècle, frémit au- » tour de moi ; de l'autre, chacun des » trois partis qui divisent l'église d'An- » tioche, tâche de m'attirer à lui. Pour » moi, je ne cesse de crier en attendant » que je sois éclairci : Celui-là est à moi, » qui est uni à la chaire de Pierre ».

Quoique nous n'ayons plus la réponse de Damase, il n'est pas moins certain qu'il reconnut avec toute l'église d'Occident, Paulin pour patriarche d'Antioche. S. Jérôme le reconnut aussi, et ce fut de ses mains qu'il reçut le sacerdoce, avant la fin de l'année 377. Il refusa d'abord son consentement lorsque Paulin voulut l'ordonner ; mais il le donna ensuite, à condition toutefois qu'il ne seroit attaché à aucune église en particulier. Peu de temps après son ordination, il se retira dans la Palestine, en visita les lieux saints, et fit sa principale demeure à Bethléem. Il eut recours aux plus habiles Juifs du pays, pour s'instruire de toutes les particularités, rela-

tives aux lieux dont il est parlé dans l'Ecriture, et ne négligea rien pour se perfectionner dans la connoissance de la langue hébraïque.

Le désir de se livrer entièrement à l'étude des saintes Ecritures, fit entreprendre à saint Jérôme le voyage de Constantinople, vers l'an 380. S. Grégoire de Nazianze étoit alors évêque de cette ville. Notre Saint témoigne en plusieurs endroits de ses ouvrages, qu'il s'estimoit heureux d'avoir eu pour maître, ce grand homme, le plus éloquent et le plus instruit des docteurs de la loi du Seigneur. De Constantinople, il retourna en Palestine. Peu de temps après, il fut invité à revenir à Rome, comme il le rapporte lui-même. Il en fit le voyage en 381, avec saint Paulin d'Antioche et saint Epiphane, qui alloient au concile que le pape Damase venoit de convoquer pour mettre fin au schisme d'Antioche. Ces deux Evêques passèrent l'hiver à Rome, et retournèrent ensuite dans l'Orient. Pour S. Jérôme, il fut retenu par le pape, qui l'employa dans les plus grandes affaires de l'Eglise, et qui le chargea de répondre aux lettres que lui écrivoient les évêques pour le consulter. Il demeura pendant ce temps-là dans un monastère des faubourgs de Rome.

La sainteté de sa vie, son éloquence et son savoir lui attirèrent bientôt l'estime et l'admiration des habitans de cette ville. La noblesse et le clergé s'empressoient de profiter de ses lumières, pour se perfectionner dans la connoissance de l'Ecriture et dans la pratique des maximes de la piété. Il dirigeoit en même temps plusieurs dames romaines, recommandables par leur vertu; entr'autres, sainte Marcelle et Aselle sa sœur, avec Albine leur mère, l'illustre Mélanie, Marcelline, Félicité, Lée, Fabiole, Læta, et Paule avec ses filles. Les lettres que saint Jérôme écrivit aux dames romaines dont nous venons de parler, et à d'autres personnes de piété, sont d'excellens traités sur les différentes vertus de la vie chrétienne.

Parmi les lettres de S. Jérôme, il en est peu de comparables à celle qui est adressée à Læta, belle-fille de sainte Paule. Il lui donne des conseils admirables sur la manière dont elle doit élever Paule, sa fille. De toutes les dames romaines qu'il instruisit dans la science du salut et dans l'intelligence des Ecritures, sainte Paule étoit la plus recommandable, et par sa naissance et par ses vertus. L'estime singulière qu'elle avoit pour le saint Docteur, et le désir qu'elle avoit de se

procurer la facilité de le consulter souvent, l'engagèrent à lui procurer un logement dans sa maison. Le Saint l'accepta : mais quoique occupé du soin de l'instruire, il ne vaquoit pas aux affaires avec moins d'assiduité, lorsque le pape Damase l'employoit pour le bien de l'Eglise. Ce saint Pontife mourut au mois de décembre de l'année 384. Sirice lui succéda.

La généreuse liberté avec laquelle S. Jérôme avoit souvent parlé contre l'avarice, la mollesse et la vanité des habitans de Rome, lui avoient suscité des ennemis puissans. On comptoit parmi eux plusieurs ecclésiastiques qui s'étoient sans doute appliqué une partie des reproches du saint Docteur. Mais tant que le pape Damase vécut, personne n'osa éclater. Après sa mort, l'envie et la calomnie traînèrent la perte du Serviteur de Dieu ; elles mirent tout en œuvre pour noircir sa réputation. Non contens de blâmer sa simplicité, sa démarche, et jusqu'à ses gestes, ses ennemis voulurent faire suspecter sa liaison avec les dames romaines qui s'étoient mises sous sa conduite. Ni la haute vertu de ces saintes femmes, ni le soin extrême que S. Jérôme avoit toujours apporté à écarter le moindre soupçon, ne purent con-

tenir les langues perfides qui avoient juré sa perte.

Le Saint crut devoir céder à l'orage; et après avoir demeuré trois ans à Rome, il résolut de retourner en Orient, pour y chercher une retraite paisible. Il s'embarqua à Porto au mois d'août de l'année 385, avec son frère Paulien, le prêtre Vincent, et quelques autres personnes qui se joignirent à eux. Le vaisseau ayant relâché à l'île de Chypre, S. Epiphane les reçut avec beaucoup de joie. De-là ils allèrent à Antioche; et S. Paulin qui étoit patriarche de cette ville, fit avec eux une partie considérable du chemin de la Palestine. Ils arrivèrent à Jérusalem au milieu de l'hiver. Au printemps suivant, saint Jérôme passa en Egypte, pour se perfectionner encore davantage dans la science des livres saints, et dans la pratique des vertus monastiques. Il passa un mois à Antioche, où il profita beaucoup des leçons du célèbre Didyme. Il parcourut ensuite les principaux monastères de l'Egypte; et de retour enfin en Palestine, il se fixa à Bethléem.

Sainte Paule qui l'y avoit suivi, lui fit bâtir un monastère. Elle mit en même temps sous sa conduite celui dans lequel elle avoit rassemblé les religieuses qu'elle

gouvernoit. Le monastère qu'habitoit S. Jérôme, ne lui suffisant point pour contenir tous ceux qui vouloient être ses disciples, il fut obligé d'en augmenter les bâtimens ; et il envoya Paulinien, son frère, en Dalmatie, pour vendre une terre qu'il avoit encore dans cette Province. Vers le même temps, S. Jérôme fit bâtir un hospice pour les Pélerins. La dévotion que l'on avoit alors pour les lieux où le Sauveur avoit opéré notre salut, étoit si grande, qu'on voyoit journellement arriver à Bethléem et à Jérusalem tout ce qu'il y avoit de plus saint dans les différentes parties du monde chrétien.

Le saint Docteur nous a laissé un tableau fort intéressant de la vie toute céleste que menoient les moines de Bethléem, et de la piété qui régnoit dans la campagne des environs. Après avoir parlé du fracas des grandes villes, il s'écrie dans un transport de joie : « La » bourgade de Jésus-Christ est toute » champêtre, et les oreilles n'y sont frap» pées d'aucun bruit, si ce n'est du chant » des pseaumes. De quelque côté que » l'on se tourne, on entend le laboureur » qui, la main à la charrue, chante » *Alleluia*, ou le moissonneur qui se » délasse de ses travaux par le chant des

» pseaumes ». Tel étoit le lieu que S. Jérôme avoit choisi pour sa demeure. Il s'y étoit retiré, dit-il, pour y pleurer ses péchés dans le fond d'une cellule, en attendant le jour du jugement. Il préféroit les vêtemens les plus grossiers et la nourriture la plus vile. Il ne vivoit que de pain bis et de quelques herbes; encore n'en prenoit-il qu'en petite quantité. Son application à l'étude ne le cédoit point à son austérité. Jour et nuit, il s'occupoit à lire ou à écrire.

Au milieu de ces travaux, il ne perdit jamais de vue l'étude de l'hébreu. Quoique déjà avancé en âge, il ne dédaigna point de prendre encore des leçons d'hébreu, d'un savant rabbin dont il payoit les peines. Le Saint s'appliquoit aussi avec beaucoup d'ardeur à l'étude de l'Histoire ecclésiastique, et il n'eut pas moins de zèle pour la défense de la foi; on le vit toujours attentif et infatigable à réfuter toutes les hérésies de son temps.

Déjà il avoit essayé sa plume contre les Luciférіens, pendant qu'il habitoit le désert de Chalcis. L'erreur de ces schismatiques provenoit de l'obstination de leur chef, qui étoit le fameux Lucifer, évêque de Cagliari. Ce prélat, d'ailleurs recommandable par ses écrits et par son zèle contre l'arianisme, sous le règne de

Constance, n'avoit pu souffrir l'indulgence dont on avoit usé envers les évêques du concile de Rimini. S. Jérôme, après avoir solidement réfuté les erreurs des Luciférіens, prouva que les pères du concile de Rimini n'avoient péché que par surprise, et que leur cœur n'avoit point été complice de leur foiblesse. Ses preuves sont principalement tirées des actes même du concile.

Vers l'an 384, pendant qu'il étoit encore à Rome auprès du pape Damase, il avoit donné au public son Livre *de la virginité perpétuelle de la Bienheureuse Vierge Marie*. Ce Traité avoit pour but la réfutation d'Helvidius, l'un des sectateurs d'Arius, et des disciples d'Auxence de Milan. Helvidius étoit prêtre, et à ses autres erreurs il avoit ajouté celle-ci, que la Vierge Marie n'avoit point conservé sa virginité après la naissance de Jésus-Christ, et qu'elle avoit eu des enfans de S. Joseph. Un prêtre, nommé Ripaire, ayant informé S. Jérôme que Vigilance, natif de Comminges, dans les Gaules, mais attaché à l'église de Barcelonne, déprimoit ouvertement l'état de virginité, et condamnoit comme idolâtres ceux qui honoroient les reliques des Saints, les appelant par dérision, *Cendriers*, ou *Adorateurs de cendres*, son

zèle s'enflamma aussi-tôt : « Nous n'ado-
» rons point, répondit-il, les reliques des
» martyrs..... Mais nous les honorons,
» afin d'adorer celui à qui les martyrs
» appartiennent. Nous honorons les ser-
» viteurs, afin que l'honneur que nous
» leur rendons, rejaillisse sur le maître ».

Une grande partie de l'Orient se trouvoit alors infectée de plusieurs opinions erronées que l'on s'efforçoit d'appuyer de l'autorité d'Origène. Jusques-là saint Jérôme avoit été un des plus grands admirateurs de ce Père. Mais voyant qu'un grand nombre de moines et d'autres personnes avoient été entraînés dans l'erreur par le poids d'un nom si célèbre, et par la lecture de quelques-uns de ses ouvrages, il unit ses efforts avec ceux de S. Épiphane pour arrêter les suites du mal. Ce fut-là une des premières causes de sa dispute avec Rufin, qu'une liaison de vingt-cinq ans sembloit devoir lui attacher pour toujours. Mais Rufin étoit trop décidé en faveur d'Origène, pour sacrifier ses sentimens à l'amitié. Presque dans le même temps, il fut informé par un certain Ctésiphon, que les erreurs de Pélage faisoient des progrès considérables dans l'Orient. Il en publia aussi-tôt une courte réfutation. Deux ans après, c'est-à-dire, en

416, il reprit cette matière, dans son Dialogue contre les Pélagiens.

Ses travaux contre les hérétiques ne l'occupoient pas tellement, qu'il n'eût encore du temps à donner à ses Commentaires sur l'Ecriture. Quoique son grand âge et ses fréquentes maladies ne lui permissent plus de suivre ce travail avec son activité ordinaire, il entreprit cependant de mettre la dernière main à son Commentaire sur les Prophètes, pour satisfaire Eustochium qui le lui demandoit. Aux inquiétudes continuelles que lui causoient le danger des fidèles de l'Orient et les pertes que cette église avoit déjà essuyées de la part du schisme et de l'hérésie, vint se joindre la nouvelle des ravages que les troupes d'Alaric avoient faits dans l'Occident. Rome avoit été pillée, saccagée et presque renversée de fond en comble, l'an 410. Une affreuse famine avoit achevé d'y répandre la désolation. On vit des familles entières s'enfuir sans habits, sans vivres et sans argent. Les personnes les plus qualifiées de Rome furent réduites à la mendicité. Les hommes et les femmes quittant leur patrie, pour se soustraire à la mort ou à l'esclavage, s'enfonçoient dans les marais ou dans les déserts. Un grand nombre se réfugièrent à Bethléem.

S. Jérôme ne put retenir ses larmes à la vue de tant de malheureux. Il n'épargna rien pour les nourrir, les consoler et leur procurer un asyle.

Tant de zèle pour la religion auroit suffi pour rendre à jamais célèbre dans l'église la mémoire de S. Jérôme ; mais ses travaux sur l'écriture lui ont donné un bien plus grand lustre. Il a toujours passé pour le plus habile des Pères en ce genre ; et on le regarde comme celui de tous les Docteurs, que le ciel semble avoir le plus favorisé par rapport à l'intelligence des divins oracles. Le pape Clément VIII ne balançoit pas d'assurer qu'il avoit été assisté et inspiré d'en-haut pour traduire les saintes Ecritures. D'un autre côté, il avoit tous les moyens naturels pour réussir dans ce travail. Il vivoit sur les lieux où s'étoient opérés les mystères de notre salut ; on s'y souvenoit encore des usages, des coutumes, et de mille autres choses dont il est parlé dans les livres saints. Le chaldéen et le grec étoient alors des langues vivantes ; il est vrai qu'on ne parloit plus l'hébreu depuis la captivité ; mais il étoit parfaitement entendu des Rabbins ; on l'étudioit avec soin dans la fameuse école que les Juifs avoient formée à Tybériade, et plusieurs d'entre eux le pronon-

çoient avec autant de grace que de facilité. Le Saint prit un des docteurs de cette école, pour se faire expliquer les endroits les plus difficiles de l'écriture.

Saint Jérôme fut obligé sur la fin de ses jours d'interrompre ses études, pour se soustraire d'abord à la fureur des Barbares, et bientôt après, à celle des Pélagiens. Ces hérétiques profitant du crédit qu'ils avoient auprès de Jean de Jérusalem, envoyèrent en 417, une troupe de bandits à Bethléem, pour ravager les monastères qui étoient sous la conduite de S. Jérôme. Il ne put s'échapper de leurs mains qu'en se retirant à la hâte dans une forteresse. Les bâtimens des monastères furent réduits en cendres. Les moines et les vierges prirent la fuite. Eustochium et la jeune Paule coururent le plus grand danger; leur habitation devint la proie des flammes, et les personnes qui leur appartenoient souffrirent en leur présence, toutes sortes de tourmens.

Cette persécution ayant cessé, le Saint reprit ses travaux pour l'église. Tous les ennemis de la foi lui portoient une haine implacable, mais il étoit aimé et respecté de tous les gens de bien, comme le rapportent Sulpice Sévère et S. Augustin.

Une fièvre lente l'avoit miné peu à peu; et son grand âge ne lui laissant aucune ressource, il succomba sous le poids de sa langueur. Enfin, après avoir triomphé des vices et des hérésies, et avoir passé la plus grande partie de sa vie dans les travaux et la pénitence, il fut dégagé des liens du corps, le 30 septembre 420. On l'enterra parmi les ruines de son monastère de Bethléem. Mais dans la suite son corps fut porté à Rome, et il s'y garde encore dans l'église de Sainte-Marie-Majeure. Sa fête est marquée dans le Sacramentaire de S. Grégoire, ainsi que dans les martyrologes de Bède, d'Usuard, &c.

PRATIQUE. Ce fut tout à-la-fois, et par esprit de pénitence, et par zèle pour la gloire de Dieu, que S. Jérôme s'appliqua à l'étude des saintes lettres, qui le mit en état de rendre à l'église des services si importans. Mais pour découvrir les trésors inestimables qui sont renfermés dans l'écriture, il faut la lire souvent, et la méditer humblement; il faut se pénétrer de cet esprit de prière, et de cette docilité qui ont mérité à tant de saints Docteurs d'être les fidèles interprètes de la parole de Dieu.

PRIÈRE. Graces immortelles vous soient rendues, ô mon Dieu, de nous avoir donné votre sainte parole, et de nous l'avoir fait annoncer par le ministère des pasteurs. Faites-nous la

grace de la méditer humblement, afin qu'ayant fidèlement pratiqué votre sainte loi ici bas, nous allions un jour en recevoir une éternelle récompense dans votre sein. Ainsi soit-il.

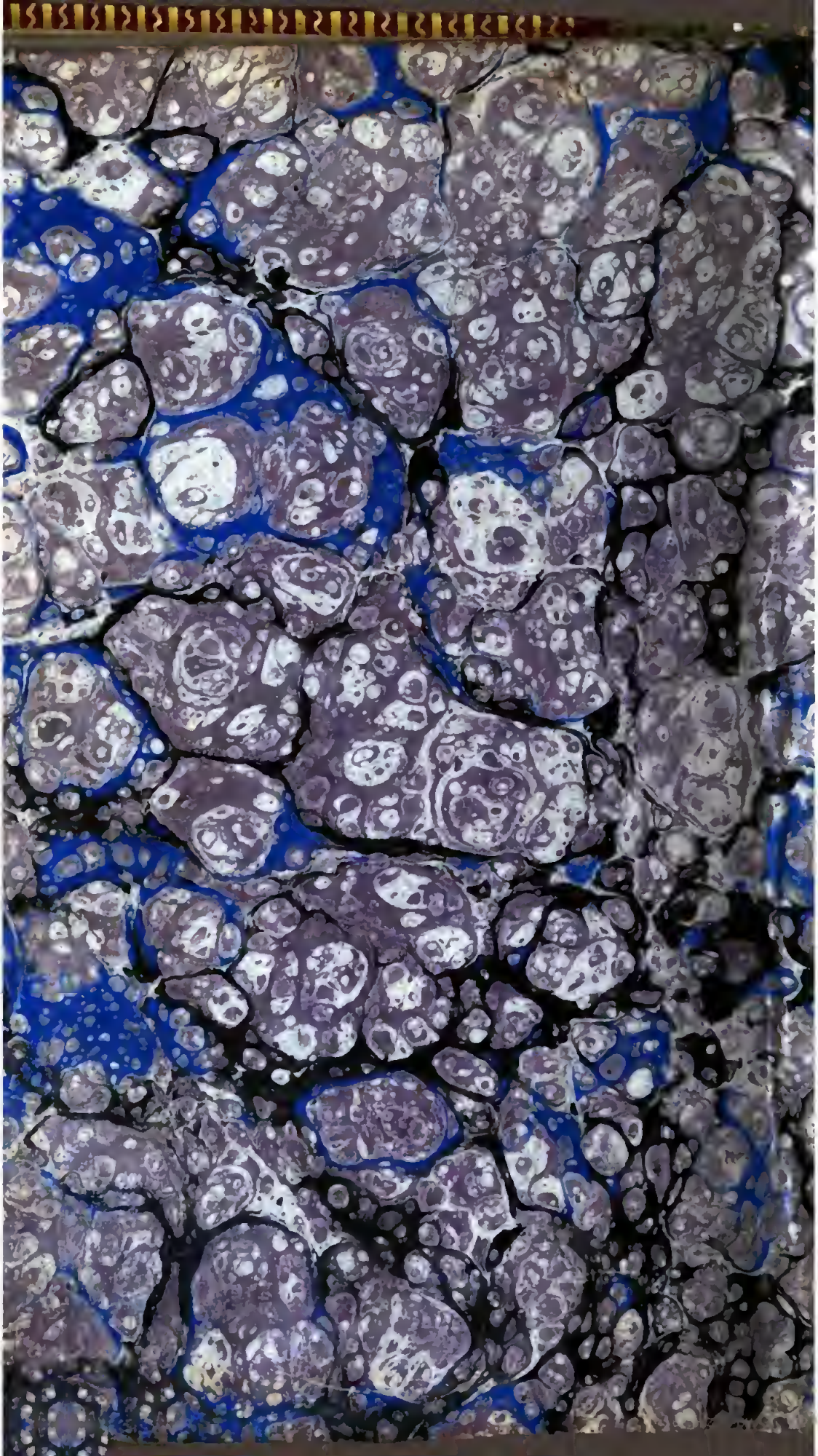
FIN DU MOIS DE SEPTEMBRE
ET DU TOME TROISIÈME.

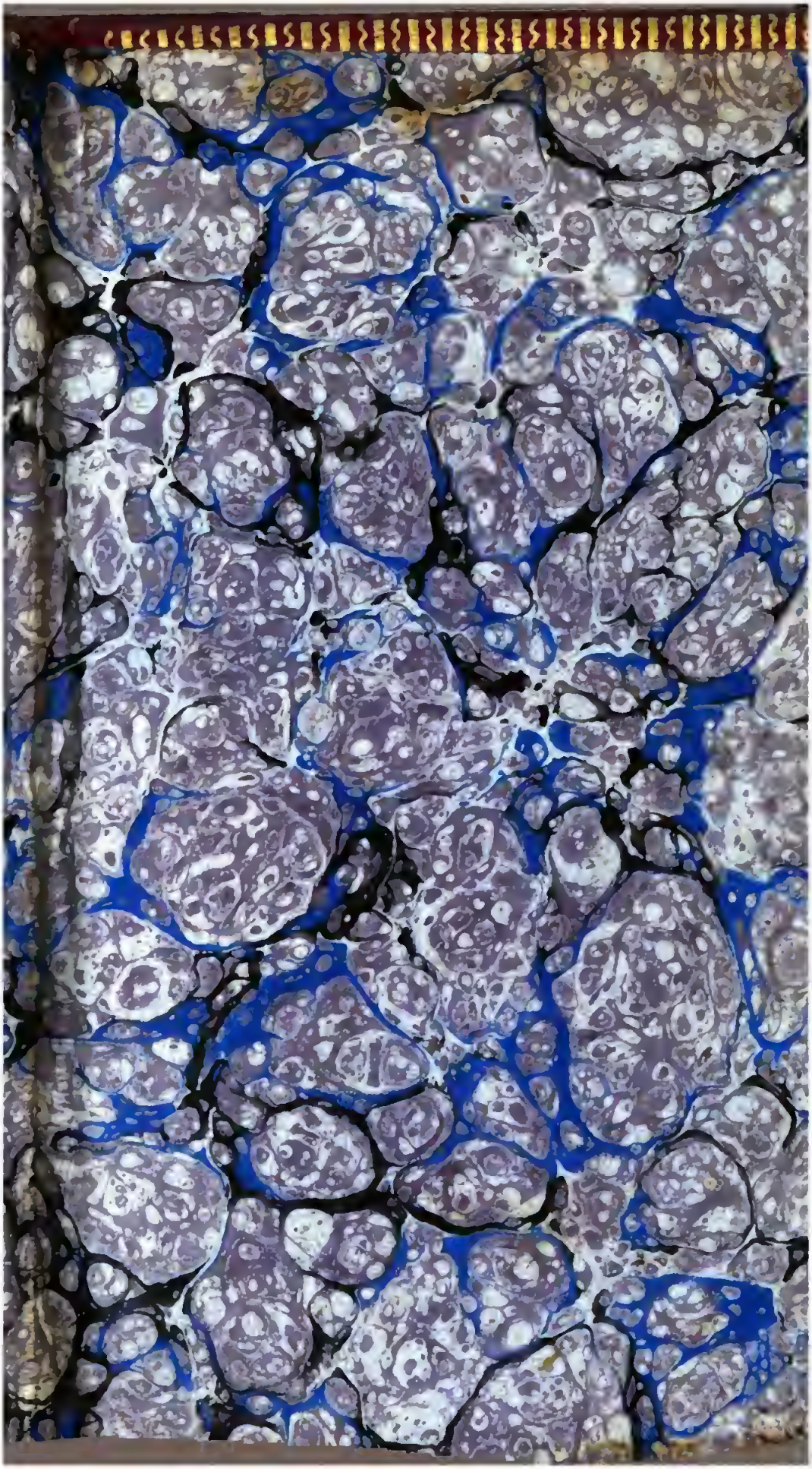
627553
SBN

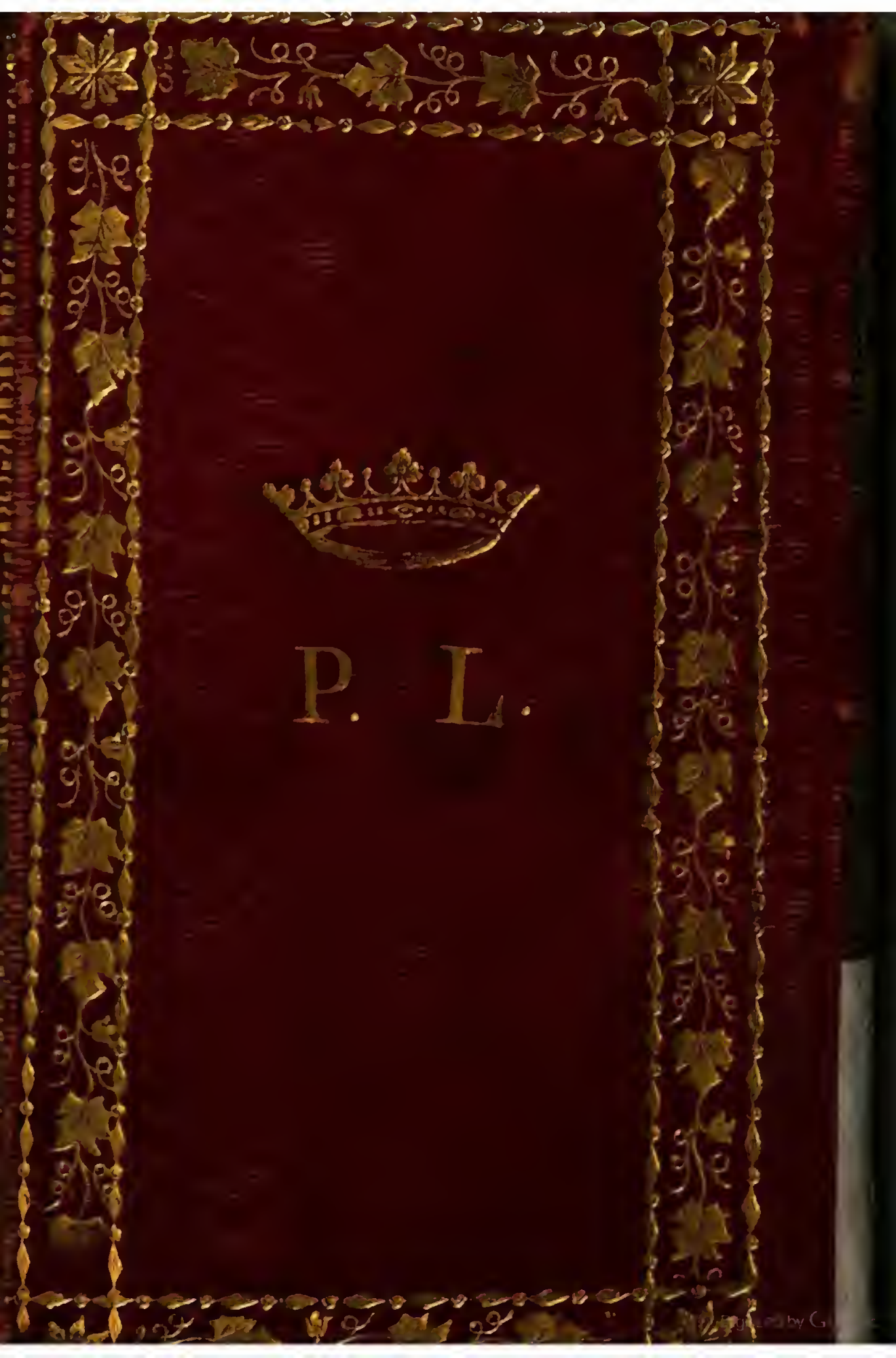
ME.
n qu'ayu
i bas, no
elle récon

IBRE

E.






P. L.